

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

OCÉAN

TAS DE PIERRES

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5

5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10

40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50

300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

VICTOR HUGO

OCÉAN

TAS DE PIERRES



ALBIN MICHEL - PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORF

MDCCCCXLII

7

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Au moment d'éditer ce volume, nous nous sommes heurté à de grandes difficultés. Le testament de Victor Hugo nous prescrivait de publier intégralement tous les inédits. Nous avons restitué à chaque œuvre, sous forme de Reliquat, tout ce qui en avait été élagué au moment de la publication par l'auteur; en outre, nous avons, dans cette édition, enrichi chaque volume posthume de chapitres nouveaux et de nombreuses poésies. Quant à ce qui ne s'incorporait pas aux livres déjà parus, nous désirions l'offrir aux lecteurs en deux volumes : *Océan vers, Océan prose,* contenant chacun une importante partie de ces *Tas de Pierres* qui nous donnent en raccourci toute la pensée de Victor Hugo, en prose et en vers, dans tous les domaines et sur les sujets les plus variés.

Mais, et c'est ici que commence notre embarras, nous avons déjà, nous conformant à la volonté de Victor Hugo, publié un volume de *Théâtre inédit* qui ne figurait pas au prospectus de cette édition et qui, par conséquent, est venu en surnombre. L'éditeur en est réduit à ce dilemme : ou supprimer la *Correspondance,* au mépris des engagements pris envers les souscripteurs, ou limiter à un seul volume, vers et prose, les inédits restants. C'est à ce dernier parti que nous nous sommes arrêté.

Nous divisons ce volume en deux parts : 1° *Océan,* prose

et vers, poésies et fragments importants de 1816 à 1883; 2° *Tas de Pierres*[1]. Les onze dossiers de vers et les vingt-quatre dossiers de prose de *Tas de Pierres* nous fournissent une ample moisson inédite.

Enfin, nous donnons, comme nous l'avons déjà fait dans cette édition pour le *Théâtre inédit,* un aperçu des *Plans,* prose et vers.

Nous nous sommes efforcé dans notre choix de présenter la pensée de Victor Hugo dans tous les genres auxquels elle s'est arrêtée et sous tous ses aspects.

[1] On en a déjà pu lire de nombreux extraits dans le Reliquat de *Littérature et Philosophie mêlées* et dans le texte de *Post-scriptum de ma vie* et de *Dernière Gerbe.*

OCÉAN

VERS

I

CONTE.

A Montmartre un beau jour se tint une assemblée.
Là, (comme vous le jugez bien)
Des plats rimeurs la troupe est appelée.
(Tout rimeur de Montmartre est de droit citoyen;
Tandis que tout poëte habite le Parnasse.)

Dès que chacun a pris sa place,
Aliboron se lève et tousse quatre fois,
Puis d'un triple hi-han fait retentir la salle,
Et, dressant l'ornement qui sur son front s'étale,
Il fait tonner ainsi son éclatante voix :
«Chers amis, que chaque confrère
«De ses talents nous prête la lumière
«Pour former la perle des sots,
«Mais des plus sots qui soient dans la nature entière».

Pompignan[1] se lève à ces mots,
Pompignan qui jadis dans sa verve stérile,
Aux cordes de sa lyre osa lier Virgile;
À ses traits renfrognés, à son triste hi-han,

[1] On connaît sa piètre traduction des *Géorgiques*. (*Note de Victor Hugo.*)

Sans peine on reconnaît le docte Pompignan.
«Aliboron, dit-il, quelle est votre insolence?
«Vous parlez de former un sot par excellence,
«Eh! ne suis-je plus moi? Répondez. Voudrait-on
«Me disputer un si beau nom?»
Tout se tait au discours du fougueux Pompignan.

Soudain l'impétueux Aignan[1]
S'écrie en secouant ses immenses oreilles :
«Mais vos prétentions sont vraiment sans pareilles,
«Mon cher Lefranc, perdez-vous la raison?
«Vous le savez, c'est moi dont la muse éphémère
«Osa marcher sur les traces d'Homère;
«C'est donc de moi que parle Aliboron.»

Alors on vit et Lesuire[2] et Lemierre[3]
Et Roucher[4] et Masson[5] et maint autre rimeur,
Pour quereller sortir de leur poussière.
Un *m*ot seul *m*et tout *M*ont*m*artre en ru*m*eur[6].
Aliboron qui suscita l'orage
De la sagesse emprunte le secours,
Et pour calmer leur insipide rage,
Avec douceur il leur tient ce discours :

[1] Traducteur de l'*Iliade* en vers.

[2] Auteur du poëme du Nouveau Monde en 24 chants, dont 23 n'ont, je crois, jamais été lus.

[3] On connaît la dureté et le peu d'harmonie des vers de cet auteur.

[4] Auteur d'un piteux poëme des *Mois.*

[5] Chantre enroué des Helvétiens; on jugera de son talent par ces vers où, dans le genre héroïque, il dit de Gessler :

Il fait aussitôt dans la place
Planter la lance d'un drapeau.
Sur la pointe il veut que l'on place
Son plus magnifique chapeau.

Et celui-ci où, en parlant d'un tyran qui tourmentait ses vassaux, il s'écrie :

Dans des vases dorés il buvait leur sueur!

(*Notes de Victor Hugo.*)

[6] Les *m* en italiques sont soulignés dans le manuscrit. (*Note de l'Éditeur.*)

«Mes chers enfants, (ce nom convient à mon long âge,)
«Aucun de vous n'a tort; vous avez tous raison;
«(Des effets sûrs prouvent ce que j'avance)
«Et tous de *sot des sots* vous méritez le nom;
«Mais fiez-vous à mon expérience,
«Formons un sot encor plus sot que nous.
«De nos talents divers ornons l'esprit d'un autre,
«Et s'il a des succès, n'en soyons point jaloux,
«Puisque sa gloire augmentera la nôtre.»

Il dit, et des hi-han mille fois répétés
Montrent qu'on applaudit à sa rare éloquence,
On se repent des coups qu'on a portés,
Et tout rentre dans le silence.
Aliboron reprend : «Vous voyez sur mon front
«Se jouer fièrement deux superbes oreilles;
«Eh bien, à notre sot, j'en promets deux pareilles!»
On applaudit encore au docte Aliboron.

Lors Pompignan saluant l'auditoire,
Brait ces mots : «Moi, Messieurs, je lui promets ma gloire,
«S'il consent d'imiter mon style plat et lourd.»

Aignan se lève et salue à son tour :
«A ce bijou, dit-il, je lègue mon audace,
«Il sera l'ennemi de Virgile et d'Horace.»

«Je lui promets aussi, s'écrie alors Masson,
«Toute la roideur helvétique,
«Mes jeux de mots, et ma Minerve étique,
«Qui fait si bien les vers sans rime ni raison.»

Lemierre ajoute : «Et moi, je donne à ce mignon
«Le compas ennuyeux de la monotonie,
«Et le talent de heurter l'harmonie.»

Lesuire, prétendant lui faire aussi son don,
Crie avec un ton d'arrogance :
«C'est moi qui composai le Nouvel Univers,
«Que devant moi tout s'incline en silence!
«Je veux que ce phénix ignore la cadence,
«Et, qu'héritier de ma sèche abondance,
«Il dise toujours peu, mais en beaucoup de vers.»

A cette muse encore non éclose
Chaque rimeur donna quelqu'un de ses travers.
Enfin la séance fut close.

Le fruit de tant de soins parut bientôt au jour,
Qu'était-ce? Devinez... Mais encor quoi?... Baour[1].

[1] Si je ne dis rien de nouveau au lecteur, il me pardonnera d'abord à cause de la faiblesse de mon âge et de mon esprit, et ensuite en raison du peu de temps que j'ai mis à composer cette pièce qui a été l'ouvrage d'une seule nuit, celle du 14 septembre 1816. (*Note de Victor Hugo.*)

II

PROMENADE NOCTURNE.

Commencé en janvier 1817.
Achevé en mars 1817.

La cloche tremblante et lointaine
Six fois d'un son mourant a frappé les échos,
Et le mobile azur des flots
Reflète en vacillant la lueur incertaine
De l'astre argenté du repos.

Il est temps de quitter la rive,
Partons... au doux chant des oiseaux
Se mêle le doux bruit des eaux
Que rase en murmurant ma barque fugitive;
Entre mes mains la rame est inactive,
Je prête une oreille attentive...
Déjà du ramier amoureux
Je n'entends plus la voix plaintive;
Le bois, muet témoin de ses cris douloureux,
Comme la rive a fui devant mes yeux.
Mon esquif vole... plus j'avance,
Plus un morne et triste silence
Semble d'un crêpe obscur entourer ces beaux lieux...

Ces beaux lieux, ils ont fui!... déjà de frais ombrages,
De verts gazons, de frais bocages
N'enchantent plus mes inquiets regards;
La nature sur le rivage,
Dans son faste brut et sauvage,
Se montre à moi de toutes parts.
Ici, se déployant en longs amphithéâtres,
Des rochers menaçants, confusément épars,
Obscurcissent les yeux de leurs cimes grisâtres
Que chargent d'éternels brouillards.
Des pins, au noir feuillage, aussi vieux que les mondes,
Hérissent leurs sommets neigeux;
Sous les replis obscurs de leurs voûtes profondes,
Mugissent les vents orageux;
Et, sous leurs sombres flancs, des lacs marécageux
Balancent lentement leurs limoneuses ondes.
Leur aspect inspire l'horreur...
On croit voir ces titans, fiers enfants de la terre,
Qui, jusqu'au séjour du tonnerre,
Osèrent porter leur fureur;
L'œil, dans ces masses sourcilleuses,
Croit distinguer leurs têtes orgueilleuses
Qu'écrasa le foudre vengeur.
Là, me dis-je en tremblant, là, sont leurs bras énormes,
Là, reposent leurs fronts difformes,
Ces vieux pins furent leurs cheveux,
Ici, leurs corps vaincus et leurs membres nerveux,
Immenses, de leur poids couvrant au loin la terre[1],
Roulèrent, sillonnés des flèches du tonnerre.

Mais loin de ces lieux effrayants
M'entraîne ma barque légère.
Ici, sur des rochers bruyants
Un torrent roule une onde toujours claire;

[1] Immenses, ébranlant la terre. (*Variante mise en note du manuscrit.*)

Sur ces vieux rocs que la mousse a couverts,
Et dont le front se voûte en superbes arcades,
Chargé du tribut des hivers,
Il gronde, écume, tombe en brillantes cascades,
Et jaillit au loin dans les airs.

Sur cette nappe éblouissante,
Phébé jette en tremblant ses obliques rayons;
J'admire de ces lieux la grandeur imposante,
Mais sa peinture échappe à mes faibles crayons.
Que vois-je? quelles sont ces ruines antiques,
Ces vieux créneaux, ces vastes tours,
Et ces vitraux brisés et ces porches gothiques,
Et ces murs dont la lune argente les contours?
Sous ces remparts détruits, sous ces sombres portiques,
L'Aquilon en sifflant s'engouffre avec fureur,
Et l'orfraie, aux chants prophétiques,
Trouble de ces donjons la ténébreuse horreur...
Mes cheveux sur mon front se dressent... Ô terreur!
À ces cris plaintifs et funèbres,
La chouette, au sein des ténèbres,
Mêle ses sinistres accents,
Et mon œil, qu'égare la crainte,
Sous cette voûte obscure où retentit sa plainte
Croit voir errer encor des spectres menaçants.

Ossian, si j'avais ton génie et ta lyre,
En contemplant ces immenses débris
Peut-être on me verrait décrire
Tout ce qu'ont vu ces superbes lambris.
Ma voix d'une autre Eviralline
Sur de lugubres tons redirait le malheur;
Et mon pied heurterait la cuirasse divine
Qui d'un nouveau Fingal seconda la valeur.
Sous ces silencieux décombres,
Mes chants feraient errer les ombres

IMPRIMERIE NATIONALE.

De nos aïeux, rentrant aux salles des festins,
Et, dégagés des mortelles entraves,
Buvant dans la coupe des braves
L'oubli des terrestres destins.
Mais hélas! ma muse modeste
Ne sait pas chanter les héros,
Ni, les cheveux épars sous un crêpe funeste,
En de tristes accords gémir sur leurs tombeaux.

Cependant la chaste Diane
Descend de la voûte des cieux,
Sur un nuage diaphane
Glisse son disque radieux.
Déjà sa lueur vacillante
À l'approche du jour décroît et s'affaiblit;
Déjà l'étoile scintillante
Sur le trône des airs pâlit
Et la nuit, repliant sa ceinture brillante,
Au sein des mers s'ensevelit;
Devant mes yeux dans la plaine riante,
Tout s'anime, tout s'embellit.

L'aube a doré la rive orientale :
Son haleine rend l'air plus pur,
La jeune amante de Céphale
Des vives couleurs de l'opale
Du ciel a coloré l'azur[1].
Longtemps enveloppé dans une nuit fatale,
Le lys, levant au ciel sa couronne royale,
Domine au loin sur l'empire des fleurs,
Et par la blancheur qu'il étale
Et par les doux parfums qu'exhale
Le sein voluptueux de son brillant pétale[2].

[1] Peint les vastes champs de l'azur. (*Variante mise en note au bas du manuscrit.*)

[2] Ce vers et les trois qui précèdent sont marqués d'une accolade avec cette note de Victor Hugo en marge : Vers proscrits par Eugène à cause de *pétale.* (*Note de l'Éditeur.*)

Au noble éclat du lys mariant ses couleurs,
La rose, son humble rivale,
Penche languissamment sa tête virginale;
Sur sa feuille entr'ouverte on voit trembler les pleurs
Que verse l'aube matinale.

Hôtes ailés des bois, commencez vos concerts,
Chantez l'astre éclatant du monde,
Chantez le roi de l'univers,
Il va sortir du sein de l'onde.
Hôtes ailés des bois, commencez vos concerts!

Son orbe étincelant au-dessus des campagnes
S'élève, ceint de pourpre et d'or,
Monte à demi, s'élève encor,
Et teint d'un rouge ardent le faîte des montagnes.

Hôtes ailés des bois, redoublez vos concerts,
Chantez l'astre éclatant du monde,
Chantez le roi de l'univers,
Il est sorti du sein de l'onde.
Hôtes ailés des bois, redoublez vos concerts!

Bientôt, dans sa marche altière,
Vainqueur des sombres hivers,
De flots brûlants de lumière,
Cet astre inonde les airs;
Aux champs il rend leur parure,

Son aspect de la nature
Ranime le vaste corps;
Je le contemple; il m'inspire,
Et déjà mon luth soupir
De moins timides accords.

Oui, je veux dans mes vers pleins d'une noble audace,
Chanter sa gloire et sa splendeur;
Je veux du maître du Parnasse
Par lui-même inspiré célébrer la grandeur;
De lauriers immortels je veux ceindre ma tête;
Je veux encor... Mais quoi! quelle ardeur indiscrète
Vient tout à coup me transporter?
C'en est fait, mon esquif s'arrête,
Muse, il est temps de t'arrêter.

III

LE TEMPS ET LES CITÉS.

ODE.

Du 3 au 5 avril 1817.

In se magna ruunt.
LUC. *PHARS.*

Tout change, tout périt, tout tombe,
Le Temps fait crouler les états;
Le Temps entraîne vers la tombe
Les héros et les potentats;
Soumis au destin qui l'enchaîne,
L'homme n'est rien; sa grandeur vaine
Comme l'éclair brille et s'enfuit;
En vain aux fastes de mémoire
Croit-il éterniser sa gloire;
Le Temps accourt : tout est détruit.

Le Temps fuit d'une aile légère;
Crains-le, mortel : vois ton néant,
Ne tente pas, fils de la Terre,
D'arrêter ce sombre géant...
Mais déjà ton courroux s'enflamme,
Insecte rampant! dans ton âme
Qui donc a versé tant d'orgueil?

Quoi ! tu braves ce dieu suprême,
Lorsque ta puissance elle-même
Est tributaire du cercueil !

Tu dis au Temps : je suis ton maître.
Obéis-moi, suspens tes pas ;
Que tout ce que mon bras fait naître
Ne soit point sujet au trépas.
Cités, monuments de ma gloire,
Levez-vous : portez ma mémoire
Jusques à la postérité ;
Échappez aux coups de la Parque,
Levez-vous : le mortel vous marque
Du sceau de l'immortalité.

D'un air farouche et taciturne,
Sourd à ton impuissant courroux,
Sans s'arrêter, le vieux Saturne
Ne te répond que par ses coups.
Reine des cités, ô Palmyre,
Tu croyais fonder ton empire
Sur mille siècles écoulés ;
Du Temps tu deviens la conquête,
Du pied il a frappé ta tête...
Et tes remparts sont écroulés.

Où sont tes murs, ville superbe ?
Où sont tes somptueux lambris ?
Sur des monceaux de pierre et d'herbe,
Errant, je cherche tes débris.
Je crois encor, sous tes vieux porches,
Voir Bellone, agitant ses torches,
Annoncer ta chute aux humains,
Et dire à la terre étonnée :
Ainsi, mortels, une journée
Voit périr l'œuvre de vos mains.

Et toi, pompeuse Babylone,
Toi qu'illustra Sémiramis,
Toi qui brisas devant ton trône
L'orgueil de cent rois ennemis;
Tu n'es plus, merveille du monde;
Le Temps, dans une nuit profonde,
T'a plongée, hélas! pour toujours;
En vain j'interroge ta trace :
Mon œil ne peut trouver la place
Où s'élevaient tes vastes tours.

Le pouvoir du Temps se déploie
Jusque sur l'ouvrage des dieux,
Cité d'Hector, superbe Troie,
Où sont tes remparts orgueilleux?
Tes palais, tant vantés d'Homère,
Perdant leur éclat éphémère,
Font place à des toits de pasteurs;
Et, devenu ruisseau, le Xanthe,
Penché sur son urne pesante,
Pleure ses flots dévastateurs.

Quels sont ces immenses décombres,
Ces murs déserts et spacieux,
Ces remparts, ces portiques sombres,
Et ces palais silencieux?
Là fut Carthage : sa puissance
Longtemps balança la vaillance
Des fiers enfants de Romulus;
Carthage, en conquérants féconde,
Voulait donner des lois au monde,
Et Carthage déjà n'est plus.

Monuments de notre faiblesse,
Tyr, Numance, Persépolis,
Dans le gouffre où le Temps vous presse

Vos restes sont ensevelis.
Seule, une cité semble encore
Défier le Temps qui dévore
Les plus florissantes cités;
Et Rome, veuve de sa gloire,
Survit, pour dernière victoire,
Aux royaumes qu'elle a domptés.

Mais peut-être bientôt le Tibre
Lui-même, dans ses flots surpris
De cette cité jadis libre
Réfléchira-t-il les débris [1].
Peut-être un jour le lierre et l'herbe
De ce Capitole superbe
Ombrageront-ils les remparts;
Et peut-être un berger champêtre
Verra-t-il ses fiers taureaux paître
Sur les vieux tombeaux des Césars.

Ah! que ne peut le Temps agile
Sur les ouvrages des humains?
Il se rit du pouvoir fragile
Que le sort a mis dans nos mains.
Armé de sa faulx triomphante,
Sans cesse il détruit, il enfante
Les empires les plus fameux;
Et sur les siècles qu'il dévore,
Élève des siècles encore
Qui bientôt passeront comme eux.

Vous sur qui s'entassent les âges,
Du Nil colosses monstrueux,
Des rois mortels mortels ouvrages,

[1] Cette idée neuve, la seule qui soit dans l'ode, ne m'appartient pas. Je l'ai puisée dans de mauvais vers d'un Almanach des Muses. *Il faut rendre à César...* (*Note du manuscrit.*)

Vous tomberez, monts orgueilleux!
Tu tomberas, vaste Lutèce;
Tes champs où règne la mollesse
Seront un jour des champs déserts;
Tous ces monuments qu'on renomme,
Qu'a créés et qu'admire l'homme,
Disparaîtront de l'univers.

Mais d'une cité périssable
Si le sort compte les instants,
Il est un pouvoir plus durable
Qui seul peut défier le Temps;
C'est le Génie : en vain Saturne
L'entraîne, d'un air taciturne,
Au gouffre ouvert devant ses pas;
Il brave sa faulx étonnée,
Et sur la terre prosternée
Lève un front, exempt du trépas.

Son trône s'élève et subsiste
Sur les empires ébranlés;
Ilion fuit, Homère existe,
Et trois mille ans sont écoulés.
En vain gronde à ses pieds l'envie;
Sûr de son éternelle vie,
Il la surmonte avec fierté;
Et sur les ailes de la gloire,
Il vole, au temple de Mémoire,
Conquérir l'Immortalité.

IV

À D'INDULGENTES LECTRICES[1].

21 octobre 1817.

Ô vous, dont l'aimable indulgence
D'un coup d'œil daigna me flatter,
Pardonnez, ma reconnaissance
N'ose et ne saurait éclater.
Ah! privé de votre présence,
Sans vous voir puis-je vous chanter?
Votre aspect seul serait ma muse,
Seul, il m'inspirerait des airs
Dignes de vous, mais quelle excuse!
Si je vous voyais, je m'abuse,
Songerais-je à faire des vers?

[1] Je viens d'apprendre que la chute de ce madrigal appartient à Segrais. (*Note du manuscrit.*)

V

SUR M. D...

Traducteur d'Horace, prôné quand il était ministre.

27 octobre 1817.

D... le plat eut le tort autrefois
D'être ministre et poëte à la fois;
Or le public, capricieux arbitre,
Ne lui donna jamais son juste titre.
Ministre il fut : louange a bon accès,
Ses vers on lut, pour qu'il lût les placets;
Chacun se dit : ce ministre est poëte.
Dame Fortune a tourné sa girouette,
Il n'est plus rien : on s'étonne à l'excès
Non de ses vers, mais bien de leur succès.
En les lisant, par un retour sinistre,
Chacun se dit : ce rimeur est ministre.

VI

LE DÉSIR DE LA GLOIRE.

ODE.

Me vero primum dulces
ante omnia Musæ.

VIRG. *G.*

Nuit du 2 au 3 février 1818.

L'amant de la docte Uranie,
Né mortel, mais brisant ses fers,
Mesure la voûte infinie
De l'abîme infini des airs,
Il franchit les plaines profondes,
Il va planer parmi les mondes,
Son œil cherche à les pénétrer;
Mais Dieu, qui voulut le surprendre,
Dieu lui défend de les comprendre,
Et le force à les admirer.

Astres qui rayonnez dans l'ombre,
Où roulent vos orbes errants?
Qui sema vos sphères sans nombre
Sur tant de cercles différents?
Sept astres brillent pour Saturne,
Saturne, en sa marche nocturne,
Du soleil suit le disque d'or;

Et peut-être cet astre immense
Ressent lui-même la puissance
D'un astre, plus immense encor.

Vaste loi, qu'à peine soupçonne
L'étroite raison des humains!
Dieu, malgré les biens qu'il nous donne,
Nous cache l'œuvre de ses mains.
Mondes, quelle est votre structure?
Que dis-je? ah! toujours leur nature
Confondra mes faibles esprits;
Nos regards y peuvent atteindre,
Mais nos yeux les verront s'éteindre
Avant de les avoir compris.

Peut-être, au sortir de la vie,
Va-t-on sur ces globes nouveaux,
Couler des jours dignes d'envie,
Et triompher de ses rivaux;
S'il en est ainsi, viens, ma lyre,
Je vais changer, dans mon délire,
Ce beau songe en réalité;
Chantons, et si tu me secondes,
Je veux, dans chacun de ces mondes,
Conquérir l'immortalité.

Oh! si je pouvais à Pindare
Ravir son indomptable essor,
Vous entendriez ma cythare,
Soleils, qui m'ignorez encor!
Porté sur l'aile du génie,
La Terre, loin de moi bannie,
S'enfuirait dans les cieux déserts,
Et j'irais, près de vos contrées,
Au concert des harpes sacrées
Marier mes brûlants concerts.

Vous, dont nous ne pouvons connaître
La marche ni les attributs,
Astres, vous ignorez peut-être
Ce qu'est un suivant de Phébus;
Jamais chez vous l'ardent Alcée
A-t-il fait jaillir la pensée
Des flots d'un lyrique courroux?
Astres, dont le feu nous éclaire,
Parlez, avez-vous un Homère
Dont le nom vive plus que vous?

Le Nil, dans son immense course,
Arrosant cent climats divers,
Sans jamais épuiser sa source,
Va sans cesse grossir les mers;
Plus il se gonfle, plus il gronde,
Plus le sol heureux qu'il féconde
Bénit la fureur de ses eaux;
Du Temps il craint peu les ravages,
Il a vu s'écouler les âges
Comme il voit s'écouler ses flots.

Tel, dans des torrents d'harmonie
Nourrissant son fougueux transport,
Un chantre, inspiré du génie,
En s'épanchant, s'accroît encor;
Il monte, il s'élève, il bouillonne,
Le Parnasse à sa voix s'étonne,
L'envie en murmurant a fui;
Lui-même il survit à sa cendre,
Tout l'admire, et pour mieux l'entendre
Le Temps s'arrête devant lui.

J'ai vu Rousseau, dans son délire,
Charmer tout le sacré vallon;
Je l'ai vu tirer de sa lyre

Des accords dignes d'Apollon;
Des hauteurs de la double cime,
Je l'ai vu, brillant et sublime,
S'égarer au loin dans les cieux;
Aux pieds du maître du tonnerre
Ainsi l'aigle, fuyant la terre,
Porte son vol audacieux.

Aussi mille siècles de gloire
De leurs veilles seront le prix;
Aux fastes sacrés de mémoire
Rayonneront leurs noms chéris;
Ô Gloire, ô déité puissante,
Accorde à celui qui te chante
Une place dans l'avenir;
Gloire, c'est à toi que j'aspire;
Ah! fais que ton grand nom m'inspire
Et mes vers pourront t'obtenir.

Ne serais-tu qu'une chimère,
Gloire? croirai-je les méchants?
Mais quoi! j'entends du vieil Homère
Retentir les antiques chants.
Gloire! ô gloire, sois mon idole!
Que ton sourire me console
Et couronne un jour mes accords;
Que l'avenir soit ma patrie,
Et que la voix du Temps me crie :
«Tu vivras, malgré mes efforts!»

Mais insensé! qu'osé-je attendre?
Ah! les chantres les plus fameux
A peine, hélas! ont pu prétendre
À ce que j'espère comme eux.
Pleure, pleure, ô ma triste Muse,
Mon cœur, que trop d'audace abuse,

N'aura, pour prix de son orgueil,
Que la louange passagère
D'une foule aveugle et légère,
Qui me suivra dans le cercueil.

Déjà, dans son enfance à peine,
En parcourant d'obscurs sentiers,
Ma muse, aux rives d'Hyppocrène,
A moissonné quelques lauriers;
Déjà les clameurs du vulgaire
Ont porté mon nom téméraire
Aux échos du sacré vallon;
Vain fracas qui fuit et m'enivre!
Loin de voir mon nom me survivre,
Il faudra survivre à mon nom.

Ainsi dans les cavernes sombres
Du vaillant père de Fergus[1],
La voix éclate au sein des ombres,
Et se répète en sons aigus;
Bientôt plus sourde et plus lointaine,
Elle se prolonge et se traîne
Sous les grottes du mont désert;
Puis, comme l'Esprit qui murmure,
Elle erre sous la voûte obscure,
Roule en bruit confus et se perd.

Toutefois ta fleur, tendre Isaure,
Peut nous garantir du trépas;
Toute fleur meurt avant l'aurore,
Mais ta fleur ne se flétrit pas;
Jadis le Tectosage agreste,

[1] Le lecteur qui sait que les grottes de Fingal, père de Fergus, sont fameuses par leur écho extraordinaire, me pardonnera cette note. (*Note du manuscrit.*)

S'il chantait ta flamme funeste,
En couronnait les troubadours;
Tes amours donnaient la victoire,
Tes amours ont créé la gloire...
Que n'ai-je chanté tes amours?

VII

À L'AMI FÉLIX BISCARRAT.

Pour le jour de sa fête. — 23 juin 1818.

Tandis que notre énergumène[1]
(Tu connais le sire à ce nom)
Tout en sueur forge avec peine
Une épître de longue haleine
Qu'il t'adressera bel et bon,
Je vais interroger ma veine
Pour t'offrir aussi sans façon
Un bouquet de fleurs d'Hyppocrène
Qui tombèrent hier, dit-on,
De la charrette un peu trop pleine
Des boueurs du sacré vallon,
Quand ils allaient à Charenton
Porter leur tribut à leur reine.
Ces vers, dont ma muse est peu vaine,
Contiennent des fleurs de saison,
Bonne amitié, gaîté sans gêne,
Tout, hors la rime et la raison.
Je t'en dirais même plus long,
Si je n'avais pas la migraine,
Qui ne vaut pas un Apollon.

Or donc, cher Félix, c'est ta fête :
Ton ami te doit un tribut;

[1] Biscarrat appelait ainsi Eugène Hugo. (*Note de l'Éditeur.*)

Que ton ami n'est-il prophète!
Quoi qu'il en soit, je marche au but.
Puisses-tu goûter sans nuage,
(Je te l'ai déjà dit cent fois),
Le bonheur que ton nom présage!
Puisses-tu vivre comme trois!
Puisses-tu manger comme quatre!
Engagé sous d'aimables lois,
Puisses-tu vaincre sans combattre!
Pour les dames toujours courtois,
Rends aux vierges de Castalie
Tous les bons vers que tu leur dois,
Et nargue la mélancolie,
Courtise un peu dame folie,
Qui creva les yeux autrefois
À ces deux aveugles matois
Grands dieux qu'aucun mortel n'oublie,
Et que tu suis aussi, je crois,
L'un par état, l'autre par choix,
Mais sans que leur chaîne te lie.

Tels sont les désirs de l'ami :
Écoute les vœux du poëte.
Il est ton confrère : frémi
En lisant ce qu'il te souhaite.
Je voudrais te voir pauvre un jour,
Venir à Paris sans chemise,
Quand je serais riche à mon tour.
Pour te montrer que je le prise,
Tout en me souhaitant ton goût,
Je te souhaite ma franchise,
Et pour l'exciter, la sottise
De lire ces vers jusqu'au bout.

VIII

CE QUE JE FERAIS DANS UNE ÎLE DÉSERTE.

STANCES.

29 juin 1818.

Si je possédais par hasard
Une île déserte et tranquille,
Je me dirais, nouveau César :
Je suis le premier de mon île.

J'aurais pour asile un palmier,
Ses fruits pour manger et pour boire,
Et pour écrire mon histoire
Sa feuille en guise de papier.

Bientôt, gardant mes habitudes,
Fier représentant d'Apollon,
Je bâtirais dans mon vallon
Un petit mont pour mes neuf prudes.

Perché sur mon arbre à cocos,
Je haranguerais la nature
En vers, que du moins les échos
Répéteraient sans imposture.

Je verrais, Linus de ces bords,
Les Sagouins, amis des poëtes,
Accourir tous à mes accords,
Pour croquer gaîment mes noisettes.

Je verrais à ma voix bondir
Chevreuils légers, douces gazelles,
Et les canards pour m'applaudir,
Battraient de leurs bruyantes ailes.

Si le vent sifflait trop souvent,
Trop grand pour craindre la satire,
Mieux qu'à Paris je pourrais dire :
Autant en emporte le vent.

Sur les rocs, témoins de ma gloire,
J'écrirais mon nom et mon sort,
Et je serais sûr qu'à ma mort
Les rocs garderaient ma mémoire.

Il manque quatre pages au cahier où Victor Hugo a recopié ces vers; il se peut qu'ils ne soient pas achevés. (*Note de l'Éditeur.*)

IX

À GASPARD DE PONS.

Mai 1821.

Comment pourrais-je, je te prie,
Répondre à tes vers gracieux,
Mais gâtés par la flatterie?
La docte fontaine est tarie,
Phébus est sourd, Pégase est vieux,
Et ne monte plus guère aux cieux
Que pour chercher son écurie.

Va donc, au gré de tes désirs,
Poursuis; donne ta vie aux Grâces,
Consacre aux Muses tes loisirs;
Chante l'Hymen et ses disgrâces,
Chante l'Amour et ses plaisirs.
Suis sur tes poétiques ailes
Le doux Parny, l'heureux Bertin,
Mais sois plus gai que tes modèles.
Les Muses ne sont point cruelles,
Ton triomphe au Pinde est certain;
Car on prétend dans les ruelles
Qu'un poëte un peu libertin
Est bien vu chez les Neuf Pucelles.

Moi, sans m'en soucier, j'attends
La mort, ou précoce, ou tardive ;
J'ignore, éphémère convive,
S'il faudra fuir avant le temps
Ce vaste banquet où j'arrive ;
Qu'importe d'ailleurs que je suive
Chatterton mort à son printemps,
Qui s'en alla sur l'autre rive
Faire des vers à dix-huit ans ?
Que le dieu des Arts me délivre
De ce corps formé pour souffrir ;
Ta Muse, ami, me fera vivre,
Si la mienne me fait mourir.

X [1]

LES JOYEUX FILS DE NATURE ET D'AMOUR.

Fils, pour entrer dans la bande
Que la Grand-Coire commande,
Écoute, et retiens ceci :
Nous nous nommons, Dieu merci,
Les Joyeux Fils de Nature
Et d'Amour, et nous portons
Sabres à pleine ceinture,
Pistolets et mousquetons.

Il faut qu'il ait, notre émule,
L'œil d'aigle, le pied de mule,
L'oreille de la souris,
Le nez fin du renard gris,
Pour bien flairer dans l'espace
L'estoc de l'archer vengeur,
Et le sac d'argent qui passe
Sur le dos du voyageur.

Qu'il la prenne ou la mendie,
Que d'une bourse arrondie
Chaque soir il soit chargé,
Et d'un chrétien égorgé;

[1] *Don de M. Blaizot.*

Mais il peut, je le répète,
Mendier, l'œil caressant,
En braquant son escopette
Sur l'aumône du passant.

Un archer, c'est dans un bouge
Un justaucorps jaune et rouge,
Deux bottines de chamois,
Jurant tous les Saints du mois,
Narguant curés, Pape et bulle,
Et te raillant dans sa peau,
Qu'avril mouille ou que juin brûle
La plume de son chapeau.

La prison, c'est une ferme
Dont tout bandit à son terme
Doit, sous clameur de haro,
Devenir le hobereau.
Apprends à voir d'un œil ferme
La porte au triple barreau,
Porte que le geôlier ferme
Et que rouvre le bourreau.

Les juges, depuis Pilate,
Sont des robes d'écarlate,
De blancs rabats à longs plis,
Siégeant sur les fleurs de lys;
Les gens du Roi sont les marbres
Dont nos tombeaux sont construits;
Et les gibets sont des arbres
Dont les larrons sont les fruits.

Un pendu de bonne mine
Aime fort qu'on l'examine;
Car, tout mort qu'est un bandit,
Sa moustache encor grandit;

Un pendu, vois-tu, mon frère,
C'est un béat fainéant,
Croisant ses bras par derrière,
Qui dort debout et béant.

Fils, tels sont nos avantages.
Maintenant, dans les passages,
Prends ton lot sans te fâcher,
Et garde-toi de tricher;
Fils, il faut être honnête homme,
Nous le sommes tous. Malheur
Si dans nos rangs qu'on renomme,
Il se trouvait un voleur.

15 mai 1828.

XI

Promeneurs qui hantez la terrasse sablée,
Ô badauds qui tracez dans la poudreuse allée,
Avec vos longs bâtons, à l'ombre des vieux ifs,
L'hiéroglyphe obscur de vos rêves oisifs,
C'est pour vous ici-bas que tout héros travaille.
Tel grand homme a gagné bataille sur bataille
Suivi de trois cent mille illustres chenapans;
L'empereur a donné l'avant-garde à Compans,
Le centre à Ney, la gauche à Rapp, à Soult la droite;
Il a caché Montbrun dans une gorge étroite;
Il a, dans la fumée et l'affreux bruit que font
Six cents canons tonnant dans le ravin profond,
Sur les ponts de bateaux dont le bois tremble et crie,
Lancé le roi de Naple et la cavalerie;
Le sort fait triompher Wellington et Blücher
Et dans les mauvais jours le sort fait débarquer
Joachim au Pizzo, Napoléon à Cannes
Pour mettre en mouvement la pointe de vos cannes!

XII

. . . .
Que votre gloire est courte, ô grands hommes du glaive!
Guerriers! comme un trophée est vite un ossement!
Comme vos panthéons s'en vont rapidement!
Vos temples sont du vent; vos dômes confus roulent,
Vos arcs gisent dans l'herbe, et pendant qu'ils s'écroulent,
On entend le rouet du fil mystérieux.
Allez, passez, tombez, rois, conquérants, faux dieux!
La mort a pour fuseaux vos colonnes trajanes.

XIII

. . . .
Ô royauté pliant à la fin sous le faix!
Épanouissement lugubre des forfaits!
Expiation formidable!

Tristan répercuté par Marat! châtiment
Qui monte l'escalier des siècles lentement!
Noir paiement des dettes sans nombre!
Ah! les pleurs! le soupir qui dans la geôle éclôt,
La cruche d'eau mêlant son sanglot au sanglot
De la bouche qui boit dans l'ombre.

Oui, toute la clameur de vingt règnes de deuil,
La prison ne cédant son captif qu'au cercueil,
Dernier geôlier des monarchies,
La sombre voûte basse au fond des vieux manoirs,
Habituée à voir entrer des cheveux noirs
Et sortir des têtes blanchies,

Le grincement de dents sous le masque de fer,
L'affreux cachot profond d'où l'on entend l'enfer,
Les carcans, les chaînes, les grilles,
Les cris que sous l'amas des tours nous distinguons,
Le roulement horrible et monstrueux des gonds
Des cent portes des cent bastilles,

Le tumulte, pendant douze cents ans d'écrous,
De tous les cadenas et de tous les verrous
De toute la prison française,
Tout cet effrayant râle et tout ce désespoir
Sont dans le bruit que fit la clef du Temple un soir
En se fermant sur Louis seize.

XIV

LA FOULE.

. . . .
C'est une obscurité, c'est une immensité,
Un grand flot d'où s'élève une rumeur de gloire,
C'est une mer sans fond, sans bord; mais, dans l'histoire
Que la foudre illumine à ses fauves éclats,
Aussi loin que les yeux peuvent s'étendre, hélas!
Partout le penseur voit, dans la brume profonde,
Surgir des archipels d'échafauds sur cette onde.

XV

. . . .
Dans cette rêverie où j'oubliais de vivre,
Des visions passaient devant mes yeux ravis,
Sidon, Jérusalem, Babylone; et je vis
Apparaître à travers une brume infinie
Rome, et mon cœur battit.

Rome au double génie,
Géant aux yeux crevés qui porte deux flambeaux,
Mêlant dans ses grandeurs, ses lois et ses tombeaux,
Le dur granit de Sparte au marbre blanc d'Athènes,
Ville des orateurs, ville des capitaines,
Tantôt dans la clarté, tantôt dans l'âpre nuit,
Elle marche; et l'histoire aux yeux sereins la suit
Tenant dans chaque main une tête coupée,
La vôtre, Cicéron, et la tienne, ô Pompée!

XVI

HISTOIRE.

... Et fais attention. On rit.

La terre saigne et pleure au-dessous de l'orgie;
Sans cesse par l'opprobre et le deuil élargie,
Toute la servitude est un vaste sanglot
Où vibre une marotte et d'où sort un grelot.
Car le chat suit le tigre et le bouffon le maître.
C'est l'espèce d'esprit de cette espèce d'être;
Le roi, cet échafaud vivant, veut pour pilier
Le fou, nain grimaçant et monstre familier;
Borgia veut Pasquin; l'un ne va pas sans l'autre;
Un tyran a le fou comme un Christ a l'apôtre;
Ces despotes hideux en cela sont profonds
Qu'à côté des bourreaux il leur faut les bouffons.
Rire et tuer. Toujours, en calculant la somme
De honte et de douleur que peut supporter l'homme,
L'histoire redoutable et sereine appela
François, plus Triboulet; Borso, plus Gonnella.

4
IMPRIMERIE NATIONALE.

XVII

Vitellius était hideux. César immonde,
Son apparition sur le trône du monde
Avait on ne sait quoi d'horrible et d'aveuglant;
Sa bouche souriait avec un coin sanglant;
Le regard lui sortait des yeux comme d'un crible;
Tout ce qu'on lui disait le rendait plus terrible;
On sentait qu'à travers des échos grossissants
La voix perdait sa note et les phrases leur sens
Dans la difformité d'une oreille sinistre;
Son front d'une âme noire était le noir registre.

XVIII

FRAGMENT D'UNE ODE À MOREAU.

Je dirai dans mes chants funèbres :
«Honneur au brave enseveli!
Le Styx est pour lui sans ténèbres,
Pour lui la tombe est sans oubli.
Demi-dieu libre de la vie,
En vain vers toi l'impure Envie
Lève ses cent bras d'Egéon,
Foule aux pieds la Haine abattue.
Tu dois au Temple ta statue,
Et ton cercueil au Panthéon.»

XIX

AUX FILS DES CROISÉS.

Ainsi, dans cette grande armure,
Maroufles, vous vous abritez!
Et son formidable murmure
Ne vous a pas épouvantés!

Ô nain Triboulet, tu leur manques!
Ces gueux sont les maîtres céans!
Bien. Ébattez-vous, saltimbanques,
Dans l'ombre que font les géants.

Vous vous dites fils de ces hommes
Par la femme forte conçus,
Dignes à la fois des deux Romes,
Faits pour César ou pour Jésus!

Ces hommes disaient : Que Dieu m'aide!
Ils prenaient dague, estoc, poignard.
Ils combattaient, c'était Tancrède.
Ils parlaient, c'était Saint-Bernard.

Passant les mers, les monts, les plaines
Comme un essaim prodigieux,
Ils allaient, gens et capitaines,
L'épée au poing, l'esprit aux cieux!

Qui les poussait vers la Judée?
C'était ce rêve étrange et beau,
Briser les chaînes d'une idée
Enfermée au fond d'un tombeau.

XX

. . . .
Pour qui donc me prend-on qu'on parle de la sorte?
Je suis l'homme de fer. Ô vieux hurleurs crasseux,
Moines, tas de niais et tas de paresseux,
Faites de l'huile sainte avec l'huile d'olive,
Vendez des oremus, mettez de la salive
A vos doigts pour tourner les pages du missel,
Tondez vos crins, mangez de la bouillie au sel,
Brûlez d'un air béat vos baguettes de cire,
Mais sachez que je suis le baron votre sire!
Ne venez pas croiser la route où nous marchons.
Prosternez-vous devant le casque, capuchons!
Voici l'aigle : hiboux, prenez votre volée.
L'épée est mon missel, mon froc, c'est la mêlée.
Je suis l'homme qui vient portant au poing l'effroi.
Les chevaux effarés soufflent autour de moi.
Allez, psalmodiez, braillez comme des ânes.
Midi met une flamme au bout des pertuisanes;
Je n'ai jamais porté, moi, que ce cierge-là!

XXI

Vous ne savez donc pas qui je suis, imbéciles!
Allez-vous-en parler latin dans les conciles,
Chantez vêpres, chantez la messe, et cœtera,
Fabriquez un bon Dieu du bois qu'il vous plaira,
En chêne, en châtaignier, en sapin, en érable,
Donnez-lui, comme à vous, l'air bête et vénérable,
Fabriquez un enfer plein de turcs africains,
Moines, aux vieilles gens montrez ces mannequins,
Mais ne prétendez pas, baladins pitoyables,
Nous faire peur, à nous soldats, avec les diables
Qui vous sortent fourchus, velus, noirs, encornés,
De l'esprit, et les chants qui vous sortent du nez!

XXII

... Qu'il s'appelle Homère seulement,
Un mendiant vaudra César, plus Alexandre.
Que le grand homme naisse au faîte ou dans la cendre,
Ait des souliers troués comme l'auteur du Cid,
Soit pair comme Byron ou roi comme David,
Sa gloire n'en est pas augmentée ou ternie;
Rien n'est haut, rien n'est bas pour l'homme de génie;
Burns était chevrier; Shakspeare à quatorze ans
Gardait au coin des murs les chevaux des passants;
Molière était l'enfant d'une arrière-boutique;
Spinosa polissait des lentilles d'optique;
Aristote vendait de l'onguent au citron;
D'on ne sait quel maroufle, officier de Néron,
Épictète brossait l'auguste laticlave;
Jean-Jacque était laquais, Ésope était esclave.

XXIII

. . . .

Oh! dans les temps anciens, mère des Nations,
Vieille Asie obscure et voilée,
Les peuples, flots chargés de généreux limons,
Coulaient incessamment des flancs de tes vieux monts,
Comme l'eau d'une urne fêlée.

XXIV

Les prêtres du soleil, les vierges de l'aurore,
Mêlaient le double chœur de leur groupe sonore,
Jadis, devant le sphinx aux sourires amers,
Tantôt aux bords du Nil, tantôt aux bords des mers,
Sans ôter un seul monstre aux flots que les vents chassent,
Et sans que leur musique et leur danse empêchassent
Le fleuve sacré d'être insulté tous les soirs
Par quelque vil passage écrasant ses joncs noirs,
Et de subir, après les chants et les idylles,
Le glissement du ventre affreux des crocodiles.

XXV

A qui donc parle la tempête ?
La tempête parle à la mer.
À qui donc parle le prophète ?
Le prophète parle à l'éclair.
Ils sont jaloux tous deux. C'est que l'eau, sombre fête,
Fait plus de bruit que l'air noircissant le ciel bleu.
C'est que l'éclair supplée au regard du prophète
Et comme lui ressemble à la lueur de Dieu.
L'un dit : je te vaux, mer méchante !
L'autre dit : passe ton chemin,
Éclair ; je suffis, moi qui chante,
A la terreur du genre humain.

12 juin 1859.

XXVI

. . . .
Janvier doit grelotter près du vieillard qui tremble;
Mai doit s'épanouir près de l'enfant qui rit;
Autour de nous, selon l'état de notre esprit,
Le monde doit avoir la figure de l'âme;
Le ciel doit ressembler au cœur; l'homme est un drame
Dont les choses, muets témoins, sont les décors;
Il est entre eux et lui d'insondables accords;
Le râle d'Ugolin veut l'ombre et l'oubliette;
Il faut à Lear l'orage; il faut pour Juliette
Et Roméo, tout bas soupirant : Addio!
Un balcon de Vignole ou de Palladio.
L'unité c'est la loi; tout vit par l'harmonie.

XXVII

. . . .

Phidias, Jean Goujon, Michel-Ange, Coustou,
Maîtres du marbre blanc, créaient presque des âmes;
Rêveurs, ils contemplaient toujours toutes ces femmes
Qui portent sur leur front la beauté, pur rayon,
Et que le flot vivant de la création,
Plein du souffle de Dieu, devant nos yeux amène,
Exemplaires divins de la statue humaine.

XXVIII

LES ÉCRÉAUX. — ÉCUEIL.

Soudain — qu'est-ce que c'est? Le temps change? Frisson.
Quelque chose d'obscur grandit sur l'horizon,
Les immenses flots noirs font une rumeur d'âmes,
Le vent saute, l'écume éclate au bout des lames,
Et, brusquement, voilà la mer comme un chaos.

Est-ce que quelqu'un sait le pourquoi des fléaux?
À de certains instants dont le mystère échappe
Même à ceux que la peine inexorable frappe,
Tout à coup, de la part de l'Inconnu profond,
La tempête vient voir ce que les hommes font,
Et s'élance, et sitôt que dans le double abîme,
Sur la mer monstrueuse et dans le ciel sublime,
Laissant choir de ses plis le tonnerre vivant,
Ruisselante d'éclairs, toute pleine de vent,
Long suaire de flamme et d'eau, s'est déployée
La robe de cette âpre et sinistre envoyée,
C'est fini; tous les fronts se courbent sous l'horreur;
L'épi frémit, le flot hurle; le laboureur
Tremble pour sa moisson, le marin pour sa vie;
L'air fuit, de l'ouragan la rafale est suivie;
Et l'ombre croît avec un bruit prodigieux.
Mettez-vous à genoux, priez, fermez les yeux,
Dieu passe.

XXIX

CHANSON DE MARIN.

La mer et la nuit, vieilles gaupes,
S'entendaient pour nous empoigner;
Les hommes ne sont que des taupes,
Et nous allâmes nous cogner

Contre un plafond de promontoire
Qui sous le flot s'est retiré
Et ne montre hors de l'eau noire
Qu'une calotte de curé.

XXX

La justice, l'amour, la force, la beauté
Dans l'immobile azur des voûtes éthérées,
Sont autant de lyres sacrées
Qui chantent l'Éternel pendant l'éternité.

XXXI

. . . .
Aux champs, vois-tu, tout est content, tout est joyeux
D'un contentement grave et d'une joie austère.
Les hommes forts et purs qui tirent de la terre
Les fruits, les blés, le pain, la force, la santé,
Travaillent dans le calme et la sérénité
Parmi les vives eaux et les vastes feuillages.
Une vie occupée anime les villages.
On sème, on sarcle, on fauche, on rentre les troupeaux;
C'est l'heure du labeur; c'est l'heure du repos!
Le temps sur le cadran consulté des familles
Ouvre et ferme en tournant le compas des aiguilles;
Pas un moment perdu, pas un instant d'ennui.
Ce qu'on faisait hier on l'achève aujourd'hui.
Le coq chante, on lui dit : c'est bien! et l'on se lève.
Tout est bon, tout est doux; le soleil luit, la sève
Monte, les champs de fleurs et de fruits sont couverts,
Et le ciel bleu sourit aux paysages verts.

XXXII

. . . . Ce vieux chêne est si grand
Qu'à l'horizon nocturne il semble un monticule.
Souvent je suis venu le voir au crépuscule
Quand Vénus à travers ses branchages brillait.
La verdure profonde et large de juillet
Pend à cet arbre immense en haillons magnifiques.
Autour de lui, forêts, vallons, champs pacifiques,
Palpitent; on entend des murmures confus,
Et des fourmillements de feuillages touffus;
On croit tout bas dans l'ombre ouïr souffler des lèvres.
Il n'est point de berger, poussant moutons ou chèvres,
Qui ne presse le pas en passant là les soirs;
Car un esprit caché vit dans les rameaux noirs,
Dans la mousse et le jonc, dans l'herbe et la broussaille,
Et la sombre nature au fond des bois tressaille.

XXXIII

. . . . Au fond du crépuscule,
Dans son manteau de lierre un orme gesticule,
Seul, sinistre, au miroir du lac se regardant,
Comme un acteur qui dit son rôle en attendant,
Et qui, dès que Vesper aura levé la toile,
Va donner la réplique au nuage, à l'étoile,
À l'ombre, à l'épervier qui passe, au vent qui fuit,
Dans cette tragédie énorme de la nuit.

XXXIV

. . . .
Or voici poindre avril. Les bons petits oiseaux
Font un charivari tout joyeux dans mon arbre;
La montagne a moins froid à ses vieux pieds de marbre;
La nature, par moi prise en flagrant délit,
S'éveille, baîlle, met le nez hors de son lit,
Suit des yeux la nuée aux folles aventures,
Et, tout en s'étirant, rit sous ses couvertures.

XXXV

Pleine lune; ouragan. La mer est en démence;
Le vaste aquilon souffle à travers l'ombre immense,
Et de tous les côtés du ciel, aux quatre vents,
De grands nuages blancs et noirs, chaos vivants,
Cimes de neige, blocs de clarté, larges cribles,
Roulent avec un tas de mouvements terribles,
Et font sur l'horizon et dans le firmament
Une course qui semble un long écroulement.
On croit voir s'envoler des chaînes de montagnes.

XXXVI

. . . .
On voyait aux clartés du soir mystérieux
Des spectres de rochers, d'effrayants groupes d'îles
Allongeant leurs cous noirs comme des crocodiles
Qui viennent boire à l'heure où l'horizon brunit;
Les récifs, les brisants, ces monstres de granit
Qui guettent dans la mer sans changer d'attitude.
Sur la terre, immobile et calme solitude,
La bête fauve court, sur la mer elle attend.
Le flot, complice, quête et cherche, et, haletant,
Jette aux rochers leur proie ou palpitante ou morte;
La vague est leur servante, et l'écueil dit : apporte.

Et nous songions devant ces mornes visions.

XXXVII

Derrière l'horizon les rocs montraient leurs têtes,
Et j'entendais le bruit monstrueux des tempêtes,
Et dans le fond des cieux où ces clairons sonnaient
Sur le grand chariot océan que traînaient
Des millions de flots, les cavales de l'ombre,
Je voyais se dresser l'ouragan, cocher sombre.

XXXVIII

CRÉPUSCULE.

. . . .
Alors souffle le vent, le vent hideux du soir.
Chaque brin d'herbe siffle et semble une vipère;
La nuit pâle, éveillant les loups dans leur repaire,
Vient et mêle aux buissons les sentiers tortueux;
On entrevoit, au seuil des antres monstrueux,
Des sphinx aux yeux de femme accroupis sur leurs pattes;
C'est l'heure des Circés, des larves, des Hécates;
On croit voir briller l'œil des magiques griffons;
Et le noir voyageur, dans les ravins profonds,
Se hâte, sans oser regarder en arrière;
L'affreux hallier frissonne autour de la clairière,
L'eau sinistre soupire, et l'arbre aux sombres nœuds
Se tord farouche au fond des bois vertigineux.

XXXIX

Les formes, les aspects sont des spectres qui flottent
Sur l'unité; ceux-ci chantent, ceux-là sanglotent;
Mais les besoins, les jougs, les sentiments sont uns;
Les miasmes hier ont été les parfums;
La fauvette est féroce et la tigresse est tendre;
La nature est un gouffre, un centre où tout doit tendre.
Dans la création nul être n'est exempt
De la dette d'amour, de la dette du sang;
Et dans toutes les lois chacun à son tour entre;
L'antre a des jeux de nid, le nid a des cris d'antre.

XL

LA NUIT.

Comme on voit trembler dans une onde
Des reflets lointains et vermeils,
Laisse dans ton âme profonde
Trembler la lueur des soleils.

Ô bel ange aux ailes froissées,
Monte, à cette heure où nous dormons,
Sur le haut des grandes pensées
Ou sur le sommet des grands monts.

Et là, sur la plus haute cime,
Ouvre ton cœur religieux
À l'amour profond et sublime,
Au ciel vaste et mystérieux!

XLI

Tu me vois bon, charmant et doux, ô ma beauté;
Mes défauts ne sont pas tournés de ton côté;
C'est tout simple. L'amour, étant de la lumière,
Change en temple la grotte, en palais la chaumière,
La ronce en laurier-rose et l'homme en demi-dieu.
Tel que je suis, rêvant beaucoup et valant peu,
Je ne te déplais pas assez pour que ta bouche
Me refuse un baiser, ô ma belle farouche,
Et cela me suffit sous le ciel étoilé.
Comme Pétrarque Laure et comme Horace Églé,
Je t'aime. Sans l'amour l'homme n'existe guère.
Ah! j'oublie à tes pieds la patrie et la guerre
Et je ne suis plus rien qu'un songeur éperdu.

XLII

À MA JULIETTE.

Les veilles, la pensée et le chagrin rongeur
Sur le front du poëte ont laissé leur empreinte.
Viens près de lui, bel ange au cœur triste, et sans crainte
Penche-toi sur le noir songeur.

Mire-toi dans son âme où, depuis que tu souffres,
Goutte à goutte ont coulé tous les pleurs de tes yeux.
Tu t'y retrouveras! L'eau qui tombe des cieux
Fait des miroirs au fond des gouffres[1].

22 août 1850.

[1] *Collection de M. Louis Barthou.*

XLIII

Oh! comme j'arpentais, sitôt les nuits tombées,
La distance et l'espace, et quelles enjambées!
Car l'amour vole encor plus vite que l'effroi.
On eût, sans m'attraper, lâché derrière moi
Tout l'essaim essoufflé des vitesses connues.
Tonnerres galopant sur le plafond des nues,
Trombes prenant le mors aux dents, eau du Furens,
Badauds courant pour voir sacrer un roi dans Reims,
Caprice de la femme, éclair fuyant du prisme,
Étaient podagrerie et goutte et rhumatisme
Auprès de ma prestesse en ces minutes-là.

XLIV

Lève-toi, douce opprimée!
Souris, ô ma bien-aimée,
Au jour que nous revoyons.
La joie après les alarmes!
Après les yeux pleins de larmes,
Les regards pleins de rayons!

Sois heureuse, ô ma lumière,
Par la vertu calme et fière,
Par l'amour pur et vainqueur!
Dieu, qui t'a faite ange et femme,
A mis le ciel dans ton âme,
Le paradis dans ton cœur!

1er janvier.

XLV

Si tu veux que je te dise
Ce que je t'ai déjà dit,
Je conterai ma surprise
D'être un enfant qui grandit,

Et, devant ce qui se pose
Et s'en va, blesse et guérit,
Ma stupeur d'être une chose,
Ma terreur d'être un esprit.

Quel gouffre! la vie obscure!
Épeler oui, dire non.
Accepter comme Épicure,
Renoncer comme Zénon!

Ôter à Vénus sa conque
Et son chignon à Betsy;
Être l'écolier quelconque
D'un maître quelconque aussi.

Comme un voleur se dérobe,
Fouiller tout et creuser tout,
Pétrone jusqu'à Macrobe,
Euclide jusqu'à Bezout;

Dire : je suis, donc nous sommes!
Nier Adam pour Japhet;
De ce qu'ont écrit les hommes
Conclure ce qu'ils ont fait;

Renouveler ses études
A chaque pas en avant;
Se remplir d'inquiétudes,
De batailles et de vent,

Et de Bible et d'Odyssée,
Et de grec et de latin,
Et n'avoir dans sa pensée
Que l'étoile du matin.

J'aurai l'air d'être imbécile,
D'être un tremblant innocent,
D'être, sans trouver d'asile,
Sans cesser d'être un absent,

Plus qu'un ange et moins qu'un homme,
De subir ce bonheur fou
De marcher sans savoir comme
Et d'aller sans savoir où.

Être sauvage, être tendre,
Songer mal et rêver bien,
Ô femmes, et tout apprendre
De vous, qui ne savez rien!

Reculer devant l'abîme,
Se revoir dans deux beaux yeux,
Sentir l'approche d'un crime,
Sentir la douceur des cieux;

Être la flèche et la cible,
Et tomber inanimé
Dans cette chose terrible,
Un baiser au mois de mai!

Être bon, pur, vénérable,
Noble toujours, grand parfois,
Et devenir misérable
Plus que la feuille des bois;

Je dirai le fond de l'âme
Et le Z de l'A B C.
Quand j'aurai fini, Madame,
Je n'aurai pas commencé.

31 août.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XLVI

Ce qu'ils nomment, ma bien-aimée,
Le ciel, dans leur langage amer,
C'est on ne sait quelle fumée,
Où Dieu manque, où tremble un éclair.

Cette fumée est tout; la rive
Et le gouffre; c'est Jéhova;
C'est le premier homme, il arrive,
Et c'est le dernier, il s'en va.

C'est une onde, et c'est une écume;
C'est le pays des harpes d'or
Où les pythonisses de Cume
Parlent aux sibylles d'Endor;

C'est un lieu choisi; c'est l'entrée
Des bénis et non des maudits;
C'est une cime, l'empyrée,
C'est un jardin, le paradis.

Tout cela, c'est un tas de songes;
Cela sert comme cela nuit;
La vérité dans les mensonges,
De la clarté dans de la nuit.

XLVII

L'amour complète l'âme, et quand son destin change,
Sait toujours lui donner le bonheur qu'il lui faut.
De la terre et du ciel l'amour est le mélange.
Aimons! pour être heureux ici-bas comme l'ange!
Aimons! pour être heureux comme l'homme là-haut!

XLVIII

. . . .

Bonne jeunesse! ô jours charmants! je vous aimais
D'une façon stupide et divine, madame.
Je sentais voleter les ailes de mon âme
Dans les accroche-cœur épars sur votre cou.
Comme vous étiez belle et comme j'étais fou!
Vous parliez; j'étais là, je ne savais que dire;
Une douce lueur sortait de votre rire;
Si j'avais eu Paris, j'aurais donné Paris
Et Londre, et La Fayette avec ses cheveux gris,
Et Jupin et sa foudre, et Minerve et sa pique,
Napoléon le Grand debout d'un air épique,
Pacca pondant un pape et Pitt bâclant un bill,
Pour te prendre un baiser à travers ton babil!

XLIX

À UN JEUNE HOMME.

Doux enfant, garde-toi des belles.
Elles s'en vont dès qu'on les suit.
À ton âge on est pris par elles;
A mon âge on rêve, et l'on fuit.
Tu vois leurs yeux, je vois leurs ailes.

24 8bre 1848.

L

Ô voyages! départs quand on avait vingt ans,
Clefs des champs, sacs de nuit faits à la hâte, ô temps
Où l'on voyageait deux, l'amant et la maîtresse,
Sous jetés en passant au pauvre homme en détresse,
Villages, verts buissons pillés des moineaux francs,
Horizons, appentis des maréchaux ferrants
Ayant à leur seuil noir le travail en charpente,
Vieux ponts de pierre où vient tourner la route en pente,
Rires en arrachant des branches les fruits mûrs,
Soirs tombants, flamboiements des forges sur les murs!

LI

CHANSON.

Avant que tu me l'apprisses
Je savais ton cœur changé;
L'amour, dieu des noirs caprices,
Rit, et nous donne congé.

Oui, tu souriais, ô femme.
Moi, j'adorais ta beauté,
Mais je sentais que ton âme
Songeait d'un autre côté.

Tu me quittes; j'ai moi-même
Quitté Lise l'an dernier;
Lise est mon esclave, et m'aime,
Moi qui suis ton prisonnier.

Je t'aime, Anna, fille exquise
Qui ris du qu'en dira-t-on,
Et qui resterais marquise
Même en devenant Goton.

Je ne veux plus de Lisette;
Anna ne veut plus de moi;

C'est ainsi que l'âme est faite;
Forêts, savez-vous pourquoi?

Sait-on pourquoi, brune ou blonde,
La femme change souvent?
Non, dit la forêt profonde,
Fais ta question au vent.

18 avril.

LII

AUTRE CHANSON.

Je n'entends plus sonner l'heure;
Je n'écoute plus les voix;
Ne croyez pas que je pleure
Sans raison au fond des bois;

Mon cœur saigne, et ma pensée
Est triste, hélas! pour toujours,
Parce qu'Anna s'est laissée
Aller à d'autres amours.

En vain la prairie est verte,
L'aurore est joyeuse en vain,
Hélas, c'est en pure perte
Que le printemps est divin;

Le rossignol perd sa peine;
Et cela ne m'a rien fait
De voir près de la fontaine
Lise hier qui se coiffait;

Je l'eus jadis pour amante;
Je m'en suis peu souvenu;
Elle était pourtant charmante
Avec son sein demi-nu.

19 avril.

LIII[1]

Supposez, dans un ciel lugubre et sans limites,
Dans le lieu le plus noir le plus vieux des ermites;
Il est tout décrépit, mais que dans ce désert
Une Ève blanche et nue arrive avec sa pomme,
Et l'on verra frémir cette masure d'homme,
Et dans cette ruine où l'aube vient briller,
Un reste de nature éperdu s'éveiller,
Si cette Ève était toi, belle unique et parfaite.

[1] Album, 1864.

LIV

. . . .

Dans des trous de grenier, parmi des araignées,
L'été, par des chaleurs que note Réaumur,
Qui ne s'est installé dans quelque angle de mur
Pour regarder sortir du lit des cuisinières?
Femmes, nous vous guettons de toutes les manières,
Nous vous espionnons et nous vous contemplons.
Qui donc n'endurerait le supplice des plombs,
Pour voir Suzon, Suzon au bain vaut Artémise,
Entrer dans sa baignoire ou changer de chemise?
J'ai fait, vers dix-sept ans, ce rêve gracieux
Que je voyais Hébé, la grisette des cieux,
Mettre sa jarretière et dégrafer sa guimpe
Dans les mansardes d'ombre et d'azur de l'Olympe.

LV[1]

. . . .
Je voulus embrasser Olympe, l'autre jour,
Elle se mit à rire, et cette grande Olympe
M'offrit un tabouret et me dit : petit, grimpe!
Et mon grand frère aîné, qui fait des vers latins,
Me dit[2]... en pouffant de rire, ce crétin!
Ôte donc ton bandeau, Cupidon en échasses!
J'enrage! Beau mérite, ils ont fini leurs classes,
Ils vont sur leurs vingt ans, ils ont leur exeat,
Pardienne! ils vont passer leur baccalauréat!
Dame, ils se font la barbe avec des ciseaux. Lise,
Berthe, Georgette, Anna, les lorgnent à l'église,
Ils se moquent de moi! Oh! je suis envieux!
Petit! Parce qu'ils ont le bonheur d'être vieux
Toutes ces guenons-là leur disent : Je vous aime.
Mais patience : un jour on le sera soi-même,
Vieux! On ira le soir en loge à l'Opéra,
On aura son lorgnon dans l'œil, et l'on fera
Crever d'amour Olympe et Paul de jalousie.

[1] *Collection de M. Louis Guimbaud.* — [2] Mot illisible.

LVI

. . . .

Je me souviens d'avoir connu dans ma jeunesse
Un poëte appelé Celsus. Cet animal
Se tenait de travers et s'habillait fort mal;
Son pantalon collait sans bretelle à ses hanches;
Il avait le front haut, l'œil profond, les dents blanches,
La main petite, un air d'audace et de raison,
Et les femmes disaient : C'est un joli garçon.
Quel dommage qu'il ait un foulard pour cravate!
Arthénice en pantoufle ou Goton en savate,
Les belles accordant ou vendant leur faveur,
Ne faisaient point tourner la tête à ce rêveur,
Occupé qu'il était aux clins d'yeux des étoiles.
(Cela changea plus tard; mais respectons les voiles
Dont le chapitre deux du roman est couvert.)

LVII

Je vous quitte, ô villes malsaines!
Les halliers sont des lieux bénis
Où les femmes nous font des scènes,
Où les passereaux font des nids.

C'est à peu près la même chose;
On se fâche pour s'apaiser;
Le bec pique, mais il est rose.
La querelle est sœur du baiser.

On s'injurie à perdre haleine,
Puis on passe aux roucoulements;
L'amour est une forêt pleine
De la bataille des amants.

On piaille, on crie, on se bécote.
La tourterelle dit : voyou!
Le moineau réplique : cocotte!
Puis on murmure : *I love you!*

Gloire aux bois que les dieux habitent!
Où l'on fait l'amour au hasard,
Où les petits oiseaux débitent
Tout leur catéchisme poissard!

15 mai.

LVIII[1]

. . . .

Soyez donc demi-dieu, mage, barde, héros,
Génie, amphictyon, pasteur d'hommes, grande âme,
Grand cœur, pour défaillir dès que passe une femme,
Et pour être aussitôt vaincu que regardé!
Ô triste esprit humain par le corps possédé!
Ô délire des sens! ivresse! extase! fange!
Noircissement du cygne! abaissement de l'ange!
La chair, voilà l'écueil! le terme où s'amoindrit
Et s'abat, frémissant, le plus superbe esprit!
La sombre volupté tient la coupe secrète.
Elle crie au songeur qui plane et qu'elle arrête :
Laisse ton rêve là! tu n'iras pas plus loin!
Des hontes des plus grands elle est l'ardent témoin.
Elle est la rive obscure où la sagesse expire.
Pas un docteur qui n'ait subi son mol empire;
Pas un fort qui ne tombe ou qui ne soit tombé.
Elle fait échouer David à Bethsabé,
Et Socrate devant Aspasie, et limite
Salomon au lit tiède où dort la Sunamite.

. . . .

Chair! Vénus! Astarté! combien dans les orgies
N'a-t-elle pas éteint d'efforts et d'énergies!
Sans elle, quels élans splendides auraient eus
Les talents, les labeurs, les forces, les vertus!

[1] Dieu, *Manuscrit.*

LIX

NUDA.

Elle me dit : Veux-tu que je reste en chemise?
Et je lui dis : Jamais la femme n'est mieux mise
Que toute nue. Ô jours du printemps passager!
On commence par rire, on finit par songer.
Joie! Astarté sans masque! Extase! Isis sans voile!
Avez-vous vu parfois se lever une étoile?
Ce fut superbe. — Eh bien, dit-elle, me voici.
Et devant Adonis Vénus était ainsi;
Et c'est ainsi qu'Aglaure apparut comme un rêve
À Socrate, et qu'Adam a pu contempler Ève.
Et je m'agenouillai devant elle, ébloui.
Tout sur terre est refus; la nudité, c'est Oui,
C'est la voluptueuse et sombre hardiesse
De la femme osant être effrontément déesse;
C'est un tel idéal mêlé d'un tel réel
Que l'âme voit l'Éden et le préfère au ciel!
Car, dit l'âme, ce sein, ce bras rond, ce pied leste,
Ce cou blanc, ce flanc pur, ce n'est donc pas céleste?
C'est de la cendre. Eh bien, j'aime la cendre, moi!
Et je ne restai pas à genoux. Lutte, effroi,
Pleurs, sourires, extase, et qu'avez-vous à dire?
Est-ce qu'au fond de l'ombre une invisible lyre

Ne chante pas le chant que nul n'écoute en vain?
Êtes-vous donc exempts du passage divin
Des nuages en fuite au-dessus de vos têtes?
Comment donc ferait-on pour s'excepter des fêtes
Que l'été donne à tous les êtres à la fois?
Est-ce qu'on n'entend pas des flûtes dans les bois?
Tous les souffles du vent sont des rêves; l'aurore
Là-haut sur la colline est une voix sonore;
Les nids sont doux, il est des fleurs dans les vallons,
L'eau coule, et savons-nous jamais où nous allons?

30 mai 1874.

LX

Elle passa devant la boutique du juif.
Les bijoux y brillaient à la lueur d'un suif;
Les coins obscurs avaient des flamboiements de mitres.
Blanche, elle regardait comme une mouche aux vitres;
Et rubis insolents, grenats, saphirs moqueurs,
Taillés en forme d'astre ou de lys ou de cœurs,
Chrysoprase ironique, émeraude narquoise,
Cymophane, topaze, améthyste, turquoise,
Aigue-marine, onyx, pyrite, diamant,
Raillaient, en chuchotant entre eux confusément,
Avec leurs dents de perle et leur rire d'étoile,
Son jupon de futaine et sa coiffe de toile.

LXI

La branche de houx.

Jeanne disait : toujours je te serai fidèle,
Et je t'adorerai toute une éternité.

Un moineau franc.

Éternité!

La branche de houx.

Et Jean lui répondait : tu seras toujours belle;
Dieu dans le marbre blanc a sculpté ta beauté.

Une éphémère.

Éternité!

La branche de houx.

La jeunesse est sans fin! chantons! s'écriait-elle;
Après le doux printemps vient le joyeux été.

Un feu follet.

Éternité!

La branche de houx.

J'ai de l'or, disait Jeanne, et des troupeaux sans nombre,
Le riche est toujours grand, puissant, et respecté.

Une fumée.

Éternité!

La branche de houx.

Elle mourut; sa bouche avait ce souffle sombre
Qui semble un bruit de l'ombre et de l'immensité.

Une étoile.

Éternité!

24 janvier 1855.

LXII

Ô temps! si l'on pouvait dans ton urne profonde
Puiser des jours nouveaux comme on puise de l'onde,
J'en voudrais bien encor!
Je dirais à la vie : oh! que ta fleur renaisse!
Et je reposerais sur mon front la jeunesse,
Cette couronne d'or!

LXIII

1830.

Oh! ces jours ont été splendides où, soudain,
De l'Olympe d'Homère au Walhalla d'Odin,
On vit les sombres dieux se pencher sur les cimes
Pour voir quel monde allait sortir des noirs abîmes.
La Révolution, soleil dans le brouillard,
Après avoir refait l'homme, refaisait l'art.

LXIV[1]

Je me souviens du temps de mes illusions.
Je voyais ces hiboux au milieu des rayons.
Que c'est doux d'être jeune et charmant d'être bête !
Sainte-Beuve était beau, Nisard était honnête.
C'était un plaisant tas de drôles contrefaits.
Ô gratteurs de papier ! picoreurs de buffets !
Ils se sont tous vendus, et Piétri sait les sommes.
Ils s'affirmaient géants pour se passer d'être hommes,
De leurs difformités ils faisaient leurs grandeurs.
Il semblait que la gloire eût dit à ces laideurs :
Ô boiteux, sois Tyrtée ! ô bossu, sois Ésope !
Le borgne n'était pas borgne ; il était cyclope.
Oh ! ces orgueils de nains et ces cœurs de laquais !
. . . .

C'est bien, tombez encore. Ayez, ô misérables,
La bohème de moins et le Sénat de plus.

[1] Carnet, 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*

LXV[1]

Et du haut de ma tour, bâtie avec le rêve,
Avec le fait, avec l'idéal, sur la grève
    Des sombres siècles frémissants,
Inquiet des meilleurs presque autant que des pires,
Je regarde les dieux, les cultes, les empires,
    Comme on regarde des passants.

Je ne suis pas docile, et dans cette aventure
Immense qu'on appelle Être, Destin, Nature,
    Je résiste et je me défends,
Je blâme l'ouragan qui là-haut vocifère,
Je fais obstacle aux rois, et je ne laisse faire
    Que les oiseaux et les enfants.

[1] L'Art d'être Grand-Père, *Brouillons.*

LXVI[1]

LES ENFANTS.

Non, non, je ne veux pas leur faire peur. J'écarte
Les grands airs qu'un Lycurgue aurait dans une Sparte;
Je rejette l'ampoule et les mots de six pieds.
Je renonce aux sermons hagards et copiés
Sur Bossuet mêlant aux phrases indigestes
La colère des yeux et la fureur des gestes.

[1] L'Art d'Être Grand-Père, *Manuscrit.*

LXVII

À S.-B.

Que dit-on? On m'annonce un libelle posthume
De toi. C'est bien. Ta fange est faite d'amertume;
Rien de toi ne m'étonne, ô fourbe tortueux!
Je n'ai point oublié ton regard monstrueux
Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle;
Lorsque, sur l'escalier, te poussant par l'épaule,
Je te dis : «N'entrez plus, monsieur, dans ma maison!»
Je vis luire en tes yeux toute ta trahison,
J'aperçus ta fureur dans ta peur, ô coupable!
Et je compris de quoi pouvait être capable
La lâcheté changée en haine, le dégoût
Qu'a d'elle-même une âme où s'amasse un égout,
Et ce que méditait ta laideur dédaignée;
On devine la toile en voyant l'araignée.

21 octobre.

LXVIII

L'homme esclave! de qui? De l'homme. Ô cieux profonds!
Cieux purs! vous nous donnez l'âme, et nous l'étouffons.
Nous changeons l'onde en marécage.
Toute horreur sort de nous. La douce Liberté
Vient des cieux, bat de l'aile, et vit dans la clarté.
Dieu fait l'oiseau, l'homme la cage.

LXIX

. . . .
Et puisqu'il faut qu'on meure après avoir vécu,
Et qu'on se couche au lit où nul ne se réveille,
Puisque tout œil arrive à l'ombre, et toute oreille
À la prodigieuse et morne surdité,
Puisqu'on doit faire autour de sa fétidité,
Fût-on Phryné, rôder le chacal et l'hyène,
Puisqu'il faut qu'à la fin un ange triste vienne
Contre la terre horrible écraser le flambeau,
Qu'importe, ô noirs vivants, la forme du tombeau?
Qu'importe que ce soit le triangle ou le cube
Qui scelle dans leur nuit Ajax, Priam, Hécube?
Qu'importe que la mort enferme loin du jour
Sésostris dans son puits et Cyrus dans sa tour?

LXX

La statue est souvent une sombre ironie;
La pierre peut railler la foule; un noir génie
Tord en spectres hagards le marbre et les métaux;
Dagon écrasait Tyr; du haut des piédestaux
Le bronze humiliait Rome molle et féroce
Sous Commode géant et sous Néron colosse.

LXXI

Je vous l'ai déjà dit, un soir, sur le chemin,
J'ai vu passer la mort fauchant le genre humain.
Une pierre battait entre ses côtes gauches.
Et j'ai dit : Noir passant, qu'est-ce donc que tu fauches?
Elle m'a répondu : Je fauche le néant.
Et l'âpre abîme obscur, derrière elle béant,
M'a crié : L'âme vit! la cendre seule tombe!
Je suis l'aube, je suis l'azur, je suis la tombe.

LXXII

Les prêtres ont levé les mains vers les étoiles.
Ils ont dit :

Il nous faut des flambeaux sous nos voiles;
Il nous faut des rayons montrant un peu de Dieu;
Pas trop; une lueur, et le dogme au milieu;
À nos temples, afin qu'on y vienne en grand nombre,
Il faut une clarté qui soit aussi de l'ombre;
Soyez donc ces flambeaux dont nous avons besoin;
Notre mystère prend le vôtre pour témoin;
Car c'est nous le miracle et c'est vous le prodige;
Notre Dieu, tel qu'au fond du temple on le rédige,
Veut n'être regardé qu'avec précaution;
Complétez sa lueur par votre vision;
Soyez le saint rayon qui sur nos livres tombe;
L'homme marche en tremblant de la crèche à la tombe;
De l'enfer peu certain le dogme est la vapeur;
Rassurez juste assez pour qu'on ait encor peur;
Étoiles, rangez-vous autour de notre Bible;
Et, d'accord avec nous, d'un feu vague et terrible,
Éclairez la naissance, éclairez le trépas.

Et les astres ont dit : Non. Nous ne mentons pas.
Nous sommes les soleils et nous sommes les vierges.
Entendez-vous avec ces intrigants de cierges.

28 septembre 1876.

LXXIII

LUEUR DU SOUPIRAIL.

Est-on de son vivant renseigné sur la mort?
Faut-il croire l'espoir ou croire le remord?
Sait-on, tandis qu'on rampe en cette obscure sphère,
Les surprises qu'un jour l'abîme doit nous faire?
Sait-on, lorsqu'un cadavre entre au tombeau dormant,
Quelles ailes ce mort ouvrira brusquement?
Connaît-on ici-bas l'envergure des âmes?
Nous sommes des fœtus nés du ventre des femmes
Et des géants formés de lumière et d'effroi.
Quelle espèce de spectre un homme porte en soi,
Le sait-on? Notre vie est un radeau qui sombre.
Nous avons tous en nous une quantité d'ombre
Qui doit plus tard, à l'heure où plus loin nous fuyons,
Se pénétrer de flamme ou s'emplir de rayons;
En fantômes sereins ou noirs la mort nous change;
Et l'un est un vampire et l'autre est un archange.

LXXIV

Nous nous envolerons vers les cieux inconnus,
Et les points lumineux, Mars, Saturne, Vénus,
Seront des globes d'or énormes; à mesure
Que nous avancerons, tout deviendra figure,
Et nous verrons grandir ces atomes vermeils,
Ces lueurs, ces clartés, ces astres, ces soleils,
Mondes dont la splendeur formidable se lève
Devant l'œil du sépulcre et dans la nuit du rêve.

8
IMPRIMERIE NATIONALE.

LXXV[1]

Sur votre horizon triste où les spectres se dressent,
Deux disques, le soleil et la lune, apparaissent,
Et savez-vous quel son rendrait l'éternité
Si Dieu dans ses deux mains, qui sont ombre et clarté,
Heurtait subitement ces cymbales énormes?

[1] Dieu, *Manuscrit.*

LXXVI[1]

LUCRÈCE.

. . . . Spectateur de l'infini hideux,
Il pense, il songe, il cherche; il sonde l'insondable
Avec un penchement de tête formidable;
La nature l'emplit de son vaste frisson;
Son poëme est un morne et livide horizon;
On entend dans son vers les spectres qui s'appellent;
Les écailles de l'onde et de l'ombre se mêlent
Dans son rhythme sinistre où par moments reluit
Ce vague gonflement des hydres de la nuit.

[1] Dieu, *Manuscrit.*

LXXVII

. . . . Dans les pages
Où notre esprit s'épanche, obscur, triste, incomplet,
La nuit mystérieuse et morne a son reflet.
Notre ombre est un miroir; tout astre qui s'allume
Rayonne en noir dans l'encre où trempe notre plume;
Avec ses profondeurs sans fond, le firmament
Accable les penseurs de son écrasement,
Et le songeur de nuit sent peser sur sa table
Cette voûte inouïe, énorme, épouvantable.

LXXVIII

NUIT. DANS UN CIMETIÈRE.

Je sens la vie antérieure;
Peut-être déjà, souffle et voix,
Ai-je mon sépulcre à cette heure
Dans un des mondes que je vois!
Peut-être, ô mystère suprême!
Un des morts de ces fosses même,
Dont s'est rallumé le flambeau,
Tandis que sur lui mon œil tombe,
Rêve là-haut près de ma tombe
Comme moi près de son tombeau.

LXXIX

. . . .
Tantôt couvert de nuit, tantôt noyé d'aurore,
Le concile effrayant des morts démesurés
Médite, et hors du temps, assis sur les degrés
De la création aux millions de marches,
Regarde l'être à flots ruisseler sous les arches
Du pont de l'infini, sur les siècles jeté,
Qui traverse de part en part l'éternité.
Des mondes devant eux s'écroulent en fumées.
Par moments, comme une aube à travers les ramées
D'une incommensurable et sinistre forêt,
Quelque chose qui semble un visage apparaît;
Et pendant qu'ils sont là, contemplant cette face,
Stupides, éblouis, que veux-tu que leur fasse
L'importunité vague et le bruit ténébreux
Des hommes fourmillants qui vivent derrière eux,
Votre jour, votre nuit, vos pas, la rumeur folle,
L'heure, et la terre au loin, cette mouche qui vole?

LXXX

HISTOIRE.

. . . .
Est-ce Dieu qu'on entend parler quand le destin
Dit aux jeunes Césars, aux jeunes Alexandres :
— Roi, tu vas sous tes pas faire voler en cendres
Les villes, les autels, les rois, le genre humain.
Va! reçois tout de moi. Je mets tout dans ta main.
Je te donne l'éclair, la foudre, la victoire,
La puissance, le glaive et le sceptre, et la gloire,
Étoile bonne à mettre au front de ton cheval.

LXXXI[1]

. . . . Les yeux levés là-haut
Sans relâche, durant mes nuits exténuées,
Je regarde ce livre énorme de nuées,
De ténèbres, d'éclairs, d'astres aux pâles fronts,
Et je dis : — C'est en vain que nous le déchiffrons.
Dieu, qu'as-tu donc écrit dans cette obscure Bible?
Et qu'as-tu griffonné dans ton ciel illisible?
Lorsque, atome éphémère et si vite envolé,
L'homme au ventre pesant, fragilement ailé,
Marche et mêle ses pas dans le destin farouche,
As-tu mis quelque sens dans ces pattes de mouche?

[1] Dieu, *Manuscrit.*

LXXXII

. . . .
Hélas! comme un panier où jamais l'eau ne reste,
L'homme est à claire-voie et Dieu passe au travers;
Les esprits sont mauvais et les cœurs sont pervers;
L'ombre reproduit l'ombre au ciel et sur la terre;
Le mal indéfini flotte dans le mystère;
Un crime engendre l'autre; oh! rien n'a limité
Le possible effrayant de la fatalité;
Et que cachez-vous donc sous vos ténébreux voiles,
Ô gouffre, ô profondeur sinistre des étoiles?

LXXXIII[1]

. . . . Le ventre
A sa religion dont l'égoïsme est l'antre.
Philosophie infâme ! elle fuit les hauteurs ;
Elle sème au milieu des hommes, les rhéteurs,
Les railleurs, les flatteurs du succès, les sophistes,
Qui rendent le martyre et le dévouement tristes,
Insultent la vertu, dupe sans lendemain,
Et défont l'héroïsme au cœur du genre humain.
Elle pousse Sancho derrière don Quichotte,
Enfante le bouffon toujours prêt, au despote,
. . . .
Et fait les Gorgias pour les Trimalcions ;
Elle dit : Jouissez ! Elle a dans tous les âges
De noirs représentants qu'on appelle des sages ;
La matière est son temple ; à de certains moments,
Aux cris que jette l'ombre, aux sourds vagissements
Du sceptique, du fou, du méchant, de l'athée,
On sent que cette louve a mis bas sa portée.

[1] DIEU, *Manuscrit.*

LXXXIV

Les hommes passeront, la poussière éperdue
Passera, les oiseaux fuiront dans l'étendue,
Les chevaux passeront, les vagues passeront,
Les nuages fuiront et s'évanouiront,
Les chars s'envoleront dans la rumeur des routes;
Mais les obscurités, les questions, les doutes,
Resteront, sans qu'on voie un peu de jour qui point;
Mais les ombres sont là qui ne passeront point;
Mais on aura toujours, quoi qu'on rêve et qu'on fasse,
Devant soi, le prodige et la nuit face à face;
Mais on ne verra rien, jamais, jamais, jamais,
Pas même une blancheur sur de vagues sommets,
Pas même un mouvement de souffles et de bouches,
Dans l'immobilité des ténèbres farouches.

LXXXV

DANS UN CIMETIÈRE.

Sur ces fosses éternelles,
Dieu t'épaissit, bois profond,
Pour qu'on voie errer des ailes
Aux lieux où les âmes sont;
Pour qu'un bruit charme ces pierres;
Pour que le vent sur les bières
Puisse agiter des berceaux,
Et faire sur une tombe
Germer la graine qui tombe
Du nid des petits oiseaux!

LXXXVI

Rien n'est plus effrayant que cet exil de l'âme;
La bise y semble traître et l'ombre y semble infâme;
L'étoile y traîne un pâle et ténébreux halo;
Là sont des bruits de pluie et de grêle sur l'eau;
Là, dans le deuil sans fin s'étend et se prolonge,
Avec des profondeurs de sépulcre et de songe,
L'obscurité hideuse et sourde, soulevant
On ne sait quels flots noirs sous les ailes du vent;
Là, se roule et se dresse, et gronde et hurle et beugle
L'océan, monstre horrible, informe, vaste, aveugle.
Ô glace inexprimable! ô frissons de l'effroi!
Sans rien voir que de l'ombre, on sent autour de soi
Une agonie immense et muette qui souffre;
L'âme aperçoit partout des horizons de gouffre;
Et ce qu'on ne voit pas épouvante, et le bruit
Se lamente, et des bras se tordent dans la nuit.

LXXXVII

Dans la création visible, obscur milieu
Où l'homme effaré voit passer l'esprit de Dieu,
Les animaux confus, aux formes incertaines,
Fantômes où s'empreint le mystère des peines,
Spectres extérieurs où se peint tout l'enfer,
Pieds aux griffes d'airain, mufles aux crocs de fer,
Horribles, rugissants, noirs, monstrueux, énormes,
Reflètent du chaos les figures difformes.

LXXXVIII

Cherche d'où cela sort, cherche où cela s'arrête;
Fouille comme astronome ou comme anachorète;
Du sépulcre et du ciel lève les sombres draps;
Recule, avance; mets la borne où tu voudras,
Plus loin que toute chose inconnue ou connue,
Plus loin, plus loin encor; bien. Cela continue,
Cela n'a pas de fin ni de commencement;
C'est l'éternel pourquoi, c'est l'éternel comment;
Cela se meut, obscur, clair, visible, invisible,
De l'incommensurable à l'incompréhensible;
Cela n'est appuyé sur rien, c'est fou; pourtant
C'est là. C'est réel, vrai, formidable, éclatant,
Ô sage, et l'univers autour de toi condense
L'impossibilité d'où jaillit l'évidence.

LXXXIX

. . . .
Un lent travail humain sans cesse ronge et mine
Le pouvoir du méchant, pénétrable au mépris.
Fût-elle énorme, opaque, inaccessible aux cris,
Fût-elle pleine d'ombre et pleine de fumée,
Eût-elle l'épaisseur d'un peuple et d'une armée,
Fût-elle faite avec des montagnes de nuit,
Avec la dureté du granit sourd au bruit,
Et toute la noirceur de la brume ignorante,
La grandeur de l'injuste est toujours transparente,
Et l'on voit au travers la justice de Dieu.

XC

. . . .

Crois à ta conscience avant de croire aux codes.
Le jour qui luit dans l'âme est le meilleur, crois-moi;
La justice de l'homme est écrite en la loi;
La justice de Dieu s'écrit au cœur du juge.

9
IMPRIMERIE NATIONALE.

XCI

À quoi bon? à quoi bon? et je penche la tête,
Et je cherche la vie et je vois la tempête;
Je dis : Dieu! la nuit vient. J'appelle la raison,
Et la démence emplit le funèbre horizon.
Ouragan! océan! réplique de l'écume
À la pluie, et de l'eau pleine d'ombre à la brume;
Hydre d'en bas luttant contre l'hydre de l'air;
Gueules des mers mordant les langues de l'éclair;
Flux ténébreux, reflux aveugle; sombre vague
Des causes se perdant sans effets dans le vague;
Forces de l'inutile allant on ne sait où;
Flot, sillon vain, riant du vent, laboureur fou!

XCII

Toi qui, seule toujours, planes au fond du ciel,
Quand sur la terre en proie aux hommes pleins de fiel,
Sur la terre que le deuil couvre,
Tu descends un moment, lasse d'un vol trop haut,
Justice, oiseau divin, tu te poses plutôt
Sur un chaume que sur un Louvre [1].

[1] Au verso d'une invitation à une soirée littéraire, le 27 avril 1857. (*Note de l'Éditeur.*)

9.

XCIII

. . . .
Si tu te laissais trop aller aux rêveries,
Tremble de t'engager dans le dédale obscur
Des systèmes sans ciel, sans clarté, sans azur,
Où l'esprit ne sait plus quel souffle le gouverne;
Crains la sagesse noire, effrayante caverne
Entrebâillée au seuil de tout rêve profond.
Jeune, amoureux, les fleurs et l'auréole au front,
Tenant en main la lyre et le thyrse de lierre,
Lucrèce, homme splendide, était dans la lumière,
Il s'enivrait du rhythme et du rayonnement,
Il aspirait les cieux, le jour tiède et calmant,
Et tous les frais parfums que l'aube heureuse apporte.
Il vit devant ses pas tout à coup une porte,
Et, poussant cette porte, il entra dans la nuit.

XCIV

Pourquoi veux-tu passer près de la maison sombre?
— C'est que j'ai mes parents, dit-elle, en ce tombeau;
Quand je passe près d'eux, c'est comme si dans l'ombre
Je leur apportais un flambeau.

XCV

La pluie à flots pressés bat la vitre du bouge.
C'est l'hiver, le soir tombe.
Un homme en bonnet rouge,
Accoudé sur la table et la nuit sur le front,
Rêve et songe. On dirait que son regard profond
Suit dans l'obscurité quelque objet qui recule.
De moment en moment le blême crépuscule
Offre un ciel plus lugubre à son œil plus hagard.

La bise entre avec l'eau par le toit du hangar.

XCVI

Tout marche; c'est la loi de l'homme.
Planer, ramper; entrer, sortir;
Paris suivra Corinthe et Rome;
Londres suivra Carthage et Tyr.
Ainsi flottent nos destinées.
Pendant que, foules entraînées,
Allant d'où nul n'est revenu,
Nous errons, battus des tempêtes,
Nous te regardons sur nos têtes,
Ô nuit, dessous de l'inconnu!

Tout marche. Il est seul immobile,
Lui, le songeur du firmament,
Que le prophète et la sibylle
Contemplent éternellement.
Jamais les gouffres sur leurs dalles
N'entendent sonner ses sandales;
Il ne change jamais de lieu,
Toujours seul sous les mêmes voiles,
Et c'est vous que j'atteste, étoiles,
Clous de la semelle de Dieu!

XCVII

Partout l'ombre, partout le désert froid et mort;
Les monts semblaient de grands décombres;
Un ancien pont allait de l'un à l'autre bord
Entre deux escarpements sombres;

J'y passai; le couchant d'un lointain reflet d'or
Éclairait les arches massives;
Comme ce pont croulant, mais qu'on traverse encor,
Le souvenir rejoint deux rives.

11 novembre 1840.

XCVIII

. . . . Mais j'entends le savant s'écrier :
— Point de surnaturel. Restons dans la nature.
Quoi! l'Être écrit le livre et l'homme le rature!
Homme, tais-toi. Pour l'œil terrible des voyants
Le monde a des aspects troubles et flamboyants;
Pour les mages pensifs, pour les pâtres nocturnes,
Des spectres, versant l'ombre avec de noires urnes,
Des inconnus ayant de la lumière en eux,
Apparaissaient, muets, hagards, vertigineux,
À tous les soupiraux de cette architecture
Qu'en votre verbe abject vous nommez la nature.
Les prophètes étaient des hommes irrités
Par des blancheurs poussant des cris, par des clartés;
Sans cesse les éclairs, les foudres, les tonnerres
Erraient sur les devins et les visionnaires,
Et Jérémie, Amos, Trophonius, Zaclaz[1],
Terrassés, s'aveuglaient de ces sombres éclats.

[1] Zaclaz. — Contemporain d'Apulée. Ressuscita un homme. (*Note de Victor Hugo.*)

XCIX[1]

DOCTRINAIRES.

Frivolité des gens sérieux! les pédants
Sont d'autant plus légers qu'ils sont plus lourds. Leurs dents
Mâchent à vide; ils sont fiers, sacrés, infaillibles,
Leurs cuistres sont des dieux, leurs fatras sont des bibles;
Leur zéro leur paraît l'orbe de l'univers;
Ils savent, dans ce monde insondable et divers,
Tirer de tout un rien dont ils font leur sagesse.

[1] Carnet, 1861. — *Collection de M. Louis Barthou.*

C

Moins sonore, moins pur, moins radieux; en somme
À peu près la même âme et presque le même homme.
Mais presque, c'est l'abîme, à peu près, c'est le mal.
On est beaucoup moins ange, un peu plus animal.
Voilà comme on déchoit. Pourtant n'allez pas croire
Qu'on soit un drôle; non, on n'a pas l'âme noire.
On est ce qu'on était, par la vie arrangé :
Où croissait la chimère, il croît du préjugé.
On est une personne honnête et point méchante;
Seulement dans le cœur on n'a plus rien qui chante.
Qu'est-ce qu'on a perdu? l'idéal. Rien de plus.
Car la vie use l'homme en ses flux et reflux,
Et toujours le principe avec le fait compose.
La vertu, c'est un vers que le sort met en prose.

CI

Que les esprits soient grands! que les regards soient purs!
Le ciel et l'idéal, voilà les deux azurs.
Le ciel fait le prophète, et l'idéal, le prêtre.
Contempler l'idéal, ô poëtes, c'est être
Le fiancé de l'ombre et de l'aube l'amant;
Contempler l'idéal, c'est voir confusément
Dans un nuage bleu plein d'astres une femme
Qui semble une déesse ou qu'on prend pour une âme.

CII

. . . . J'ai lu Dante.
Quand j'entrai dans ce lieu sinistre, il faisait nuit.
Le mal régnait. La guerre et la mort qui la suit,
Et la couronne horrible et la tiare sombre,
Et les sceptres couvraient la terre de leur ombre,
Et les peuples marchaient dans le sang et le feu,
Le roi cachant la loi, le pape masquant Dieu.
Je pris ce livre, écrit par une main de pierre.
J'étais aveugle et jeune; et j'ouvris la paupière;
Et quand j'en eus tourné vingt pages, j'étais vieux.
Je connaissais les rois, les prêtres, l'envieux,
Le méchant, l'imposteur, l'hypocrite, le juge.

CIII

. . . .
Hélas! après avoir dans toutes les douleurs
De vos cœurs généreux usé toutes les fibres,
L'heure enfin sonne! Alors, grands hommes, soyez libres!
Ô sublimes forçats du labeur éternel,
Mystérieux porteurs des bannières du ciel,
Mourez! Sortez vivants des ombres de la vie!
Sous vos pieds trahisons, cris, fureurs, haine, envie!
Jean-Jacques, Mirabeau, Luther, Napoléon!
Du pandœmonium montez au panthéon!

CIV

. . . .

Le poëte abolit la guerre et l'homicide,
Il disperse les camps, brise les échafauds,
Change l'épée en soc, forge la hache en faulx,
Sème l'auguste paix dans l'homme, et pour prunelles
Met Castor et Pollùx, les lueurs fraternelles,
Dans les deux trous hideux de la tête de mort.

CV

Oh! je compte sur l'ouverture,
Sur l'issue et sur l'infini!
Je trouve toute la nature
Trop noire, et l'homme assez puni!

Toute la terre est effarée.
Que de prêtres! que de soldats!
Ce Bonaparte indigne Atrée;
Ce Bazaine étonne Judas.

Gouffre sans borne! écueils sans nombre,
Sable à Memphis, neige à Thulé;
Mais je vois au fond de cette ombre
L'énorme portique étoilé!

7 novembre 76.

CVI

LA VÉRITÉ.

C'est de tous les orgueils, de toutes les raisons,
De tous les pas qu'en sens contraire nous faisons,
De tout l'aveuglement humain, de la démence,
Du rêve et de l'erreur, le rendez-vous immense;
C'est le lieu d'arrivée énorme des esprits.
C'est là que le savant dit : Je n'ai rien appris.
C'est là que l'imposteur dit : J'ai menti. Pardonne.

Quand jadis, échappé d'Horeb ou de Dodone,
Le mage parvenait aux lieux mystérieux,
Où l'on ne voit plus rien que la terre et les cieux,
Lui, l'ascète absorbé dans sa sinistre étude,
Il s'étonnait, dans l'ombre et dans la solitude,
D'entendre s'approcher des voix de plus en plus.
On lui criait son nom : Lucrèce! Circelus!
Pythagore! Thalès! — Tels sont ces lieux terribles.
Et lui restait pensif devant les invisibles.

IMPRIMERIE NATIONALE

CVII

Le flot heurte la plage et le vent heurte l'onde;
Cybèle par moments jusqu'à Phœbé la blonde
Étend son long bras d'ombre et lui donne un soufflet;
Le faux trébuche au vrai, le beau se cogne au laid;
Paul-Louis cherche noise à Monsieur de Genoude;
L'église à la mosquée offre des coups de coude;
L'agneau pascal se gourme avec le bœuf Apis,
Le marteau bat le fer, le fléau les épis,
Le mari bat sa femme, Urbain bat Galilée,
Homme, et de tous ces chocs ta science est fêlée.

CVIII

Après tant de choses passées,
Tant de pas perdus dans le bruit,
Le vieillard aux veines glacées
Met de l'ordre dans ses pensées
Quand il sent approcher la nuit.

Il est comme celui qui mène
La caravane à l'abreuvoir,
Et qui, de l'arbre à la fontaine,
Prend des mesures dans la plaine
Pour dresser les tentes le soir.

CIX

LE VIEUX.

. . . .
Ô dur renversement des choses naturelles!
Quoi! c'est toi que voilà! quoi! c'est moi que voici!
Il n'est pas juste, ô Dieu, que cela soit ainsi!
C'est fini. — Fini! — Quoi! tu n'es plus où nous sommes,
Enfant! tu n'entends plus le bruit que font les hommes!
Est-il possible, enfant! que tu n'entendes plus!
Quoi! je suis triste et vieux, soixante ans révolus
M'ont blanchi, m'ont brisé, je suis une ombre obscure!
Toi, tes cheveux sont noirs, ta face est jeune et pure,
Tes yeux étaient remplis d'un rayon du matin!...
C'est une chose étrange, hélas! que le destin
Ait dérangé la place où nous mettaient nos âges,
Que, malgré la raison et les justes présages,
Il te prenne, et me laisse avec mon noir dégoût,
Et que tu sois couché lorsque je suis debout!

CX

Pendant que j'écrivais ces vers sur toi, Sion,
J'avais une sévère et sombre vision
Pleine d'éclairs funèbres;
Je voyais devant moi les siècles attentifs.
Trente vieillards debout, trente géants pensifs,
Rangés dans les ténèbres,

Tous, muets, graves, froids, d'un aspect surprenant,
D'un bras montrant le ciel, et de l'autre tenant
Leurs urnes inclinées
D'où tombe, pêle-mêle, avec hier et demain,
En se heurtant dans l'ombre aux flots du genre humain,
Le flot noir des années!

CXI

Enfant, prends en pitié dans le fond de ton cœur
Tout homme, fût-il roi, fût-il prince et vainqueur,
Qui, voyant le soleil et voyant les étoiles,
Et l'ombre immense où Dieu nous apparaît sans voiles,
Se dit : je suis puissant et je suis glorieux!
Et qui songe à son trône en regardant les cieux!

CXII

Loin des rayonnements, des triomphes, des fêtes,
Loin de tous les heureux riant sur tous les faîtes,
    Parmi les cyprès et les houx,
Mes strophes par moments avec extase flottent;
Le malheur, hallier noir où tant de voix sanglotent,
    Est le lieu des chants les plus doux.

Calme! attendrissement! asile! en ces ténèbres
Où gronde, âpre et saignant, l'ïambe aux yeux funèbres,
    L'hymne de l'amour prend son vol.
L'ange obscur de la nuit fait avec la même ombre
Le cri que jette aux bois l'orfraie oblique et sombre,
    Et la chanson du rossignol.

CXIII

Oui, tu veux saisir Dieu, le tenir et n'y croire
Qu'après que tu l'auras tâté dans ta nuit noire,
Vivant, réel, et quand tu l'auras dans ta main.
Tes systèmes, forêt sans jour et sans chemin,
Végétation triste et folle des sagesses,
Tes découvertes, leurre, indigentes largesses,
Dons avares que fait la nature à regret,
Fauve, et gardant toujours pour elle le secret,
Tout l'ensemble confus de ce qui t'emplit l'âme,
Frissonne vers ce Dieu, l'épie et le réclame.

Ton observatoire âpre à fouiller le grand ciel,
Ton calcul intégral et différentiel,
Et ta géologie et ta géométrie,
Ta logique aux (1) mystérieux meurtrie,
Ta physiologie aux creusements profonds,
Ta chimère arrangeant les gaz et les typhons
Sous cet être inconnu qui ne veut pas se rendre,
S'ouvrent comme une trappe et tâchent de le prendre,
Dans l'astre, dans (2), à toute heure, en tout lieu,
Et toute ta science est un grand piège à Dieu.

(1) Deux mots illisibles. — (2) *Idem.*

CXIV

D'autres disent — c'est là leur sagesse — : que sert
D'aller blêmir aux bois et maigrir au désert,
Et de contempler l'astre et la mer solennelle?
Que sert de s'effarer de songes la prunelle,
Et de s'éblouir l'œil dans les éternités?
Cloîtrons le tout-puissant dans son azur. Mettez
Du côté du mystère un volet à votre âme;
N'écoutez pas l'esprit inquiet qui réclame,
Et n'usez point vos hauts-de-chausses aux genoux.
Qu'Il soit ou ne soit pas, c'est son affaire; et nous,
S'Il est, laissons-le faire et parlons d'autre chose,
Vivons; et, s'Il n'est pas, nous n'en sommes point cause;
N'en controversons point; cela peut coûter cher.
Enferme ta raison dans tes sens, dans ta chair,
Dans le réel qu'on touche et voit, dans la matière,
Homme, et n'approche pas de la sombre frontière.
C'est un fou que Saint Jean, un fou que Spinosa.
Cette ombre est inutile et restons en deçà.
Fort bien. C'est simple et court. Défense à l'âme humaine
D'entrer en pourparlers avec le phénomène,
De chercher à s'entendre, en ce monde où tout fuit,
Avec ce qui l'attend dans la profonde nuit;
Communication interdite avec l'être
Au delà de la porte et hors de la fenêtre;
Le mystère, stérile et dangereux voisin;
Chacun chez soi; le ciel fermé comme malsain;

Barrage à toute entrée obscure, âpre, ou sublime;
Homme! on ne va pas là! drapeau noir sur l'abîme;
Sentinelle placée à l'étoile, au tombeau,
Au bien, au mal, au seuil du juste, au seuil du beau,
Et la philosophie arrêtant au passage
Le curieux, le cœur, l'esprit, le fou, le sage,
Ceux qui cherchent, et ceux que le doute a vaincus.
Dieu déclaré par l'homme en état de blocus.

Coupons court à l'extase, aux hymnes, au martyre.
Laissons l'Éternel seul. Qu'il s'arrange et s'en tire,
S'il peut. C'est dit.

CXV

. . . .
Tu sembles étonné : je ne puis te comprendre.
Est-ce que tout n'est pas comme il doit être enfin?
L'envie est sur la terre une espèce de faim.
L'homme, te voyant grand, réprime ce désordre.
Le tigre ouvre sa gueule et le ver veut te mordre;
On te jette l'injure et le rire et l'affront,
L'homme à prendre un caillou sur ton passage est prompt,
Le lâche te déchire et le puissant t'exile,
Et tu te plains! de quoi? Veux-tu donc, imbécile,
N'ayant fait que du bien, n'avoir pas d'ennemis?
Les bons, les sages? cherche où l'homme les a mis.
Un juste, c'est gênant, et cela nous encombre.
L'humanité, qui va comme elle peut dans l'ombre,
N'a-t-elle pas craché sur un nommé Jésus?
Quand une croix se dresse, il faut être dessus,
Et non dessous. Je plains, non ceux dont le sang coule,
Mais ceux qui sont l'escorte et ceux qui sont la foule.
L'œil tragique d'un saint dans le bûcher ardent
M'attriste moins que l'œil stupide regardant.
Les durs tourments subis font la gloire viable.
La chose par-dessus toute chose enviable,
C'est le partage avec les martyrs généreux.
Je suis jaloux de voir qu'ils gardent tout pour eux.
Ce qu'on doit savourer avec d'âpres délices,
C'est la dernière goutte au fond des grands calices.
Le ciel qui s'ouvre emplit la mort de sa fierté;
Oh! souffrons! quant à moi, je suis toujours tenté
De demander leur reste aux buveurs de ciguë.

CXVI

... Et ne craignez rien, vous, qui que vous soyez,
Qui suivez les chemins par le devoir frayés,
Redressant votre cœur aussitôt qu'il dévie.
Sais-tu ce qui t'attend, ô juste, après la vie?
Ou la sainte tristesse, au milieu des soleils,
De ceux qui sont dans l'ombre attendant les réveils;
Ou la joie inouïe, éclatante et sacrée;
Ou la mort étoilée, ou la mort azurée!
Tu seras comme l'astre au sommet de la nuit,
Ou comme l'ange au fond de l'aurore qui luit.
Soit que près des vivants tu restes en prière,
Soit que d'un bond vers Dieu tu voles, âme fière,
Au moment où le nœud de la terre se rompt,
Dans le jour ou dans l'ombre, ange, astre, sur ton front
Tu sentiras bleuir l'auréole suprême,
Et tu seras splendide à t'éblouir toi-même!
Mourir, c'est devenir subitement rayon.

CXVII

. . . .
Centre du monde! où donc est-il? Va, si tu peux!
Ouvre quelque subite et terrible fenêtre;
Regarde, écoute, fouille, entre, avance, pénètre!
Qui donc pourra sonder le fond? ô vision!
Tabernacle inouï de la création!
Ombre où l'esprit s'abîme et sent cette démence
Que rien ne se termine et que rien ne commence!
Jour! nuit! flamme! fumée! effroi! champ du semeur!
Tout l'infini frissonne avec une rumeur;
L'urne invisible bout; les tourbillons combattent;
Des aigrettes de vie inexprimable éclatent;
Le chaos est plein d'aube, et d'avatars sortant
L'un de l'autre, et changeant de forme à chaque instant.
L'être qui vient scruter les souffles et les ondes,
— S'il est des spectateurs pour les choses profondes —
Se sent mêlé lui-même à ce frémissement,
Et dans ce rut énorme attiré vaguement;
L'œil voit les deux côtés de la vie, en arrière,
En avant, tout le gouffre apparaît sans barrière;
Ce que je serai lutte avec ce que je fus;
De noirs groupes de nuit, livides et confus,
Passent; et l'on entend le mal, vague huée;
On voit des torsions d'éclairs dans la nuée.

CXVIII

Les morts — songez aux morts et laissez là vos bibles! —
Ne sont point les absents, ils sont les invisibles.
Ces yeux toujours ouverts, nous les croyons fermés.

Les morts mystérieux ont besoin d'être aimés
Dans leur ascension comme dans leur descente;
Ô ciel noir, je demande à l'haleine innocente
Qui sort des fleurs et semble une âme éparse au vent
D'embaumer le sépulcre obscurément vivant
Et sur qui le silence impénétrable pèse,
Et je veux que l'étoile en le baisant l'apaise,
Et je ne trouve rien de trop grand, de trop beau
Pour faire une caresse aux pierres du tombeau.

CXIX

C'est le même infini qui, mer bleue, ombre épaisse,
Roule, apporte, retire et rapporte sans cesse,
Dans son flot que son flot poursuit,
Le jour éblouissant, fantôme d'étincelles,
Vivant et frissonnant sous ses millions d'ailes,
Et le cadavre de la nuit.

Oh! qui n'a pas tremblé quand l'heure la rapporte,
Quand passe cette grande et formidable morte,
Les yeux fermés, sourde à nos vœux,
Traînant comme des joncs les longs frissons de l'ombre,
Avec les vents, les bruits, les nuages sans nombre,
Et les astres dans ses cheveux!

CXX

O splendeurs! l'azur, l'or des étoiles, le ciel!
L'homme dit : à quoi bon? — Qu'importe à l'éternel?
Tout est prodigieux, vaste, excessif, sublime,
Et magnifiquement prodigué dans l'abîme.
Aux yeux fermés ou morts l'astre est habitué.
Dans la création le vent est situé
Entre la nuit sans voix et la mer sans oreilles;
Il entasse la brume et les vapeurs vermeilles,
Les tonnerres, les bruits farouches, trombe, éclair,
Et tous les tourbillons du feu, du flot, de l'air.
Et voilà dans quel style inouï ce poëte
Chante pour cette sourde et pour cette muette.

CXXI

. . . .

Dieu de fraternité, d'égalité, de joie,
D'amour, de liberté, Christ! gloire à toi tu vins
Réaliser les temps fabuleux et divins
Et tous les rêves d'or où resplendit Astrée.
Gloire à toi, nouveau-né de l'étable sacrée;
Ton apparition est pareille au matin.
Gloire! Dans notre cœur et dans notre destin
Ta venue, ô Jésus, diminua l'abîme.
L'instant où tu naquis fut un recul sublime
Du crime, de la nuit, du mal, de la douleur;
L'homme étonné sentit qu'il devenait meilleur;
Un moment, sur la terre apaisée et bénie,
On ne sait quelle tendre et sereine harmonie
Remplaça la rumeur du genre humain criant;
La tombe eut dans la nuit des blancheurs d'Orient;
L'étoile qui, depuis que l'homme agit et pense,
Tâche de se mirer dans notre conscience,
Pour la première fois s'y vit distinctement.

CXXII

À MADEMOISELLE L. B.[1]

Vos vers sont un lac pur. Tout s'y mire. Leur onde
Réfléchit le bois vert, l'astre d'or, l'aube en feu,
Et sur leurs bords charmants et dans leur eau profonde
On voit vivre la fleur et l'on sent vivre Dieu.

1er juin 1842.

[1] Mlle Louise Bertin venait de publier *Les Glanes.* (*Note de l'Éditeur.*)

CXXIII

Ô foyer paternel! ô foyer domestique!
Toi que je nomme ici saint, vénérable, antique,
Allume-toi, rayonne et la nuit et le jour.
Vous, vertus, qui portez chacune une couronne,
Famille dont le juste en tout temps s'environne,
Faites cercle à l'entour!

Oh! dans les nuits d'hiver, enfants, troupe folâtre,
Venez, les doigts ouverts, vous serrer près de l'âtre;
Riez-vous de l'hiver à la porte resté,
Surtout près du fauteuil où dort l'aïeul livide,
Laissez, laissez toujours une escabelle vide
Pour l'hospitalité!

CXXIV[1]

ECRIT SUR L'EXEMPLAIRE DE *N.-D.* DE M.-N.[2]

Toute chose, et c'est là notre ancre dans le flot,
Appartient ici-bas à quelqu'un de là-haut,
L'ombre au nuage errant, à Dieu la rêverie,
Aux anges les enfants, Notre-Dame à Marie.

22 mai 1837.

[1] Feuilles paginées. — [2] *A Marie Nodier,* en lui envoyant *Notre-Dame de Paris.* (*Note de l'Éditeur.*)

CXXV

Louis, je te connais. Quoi que dise l'envie
Je ne crains rien pour toi. Tu dépenses ta vie
En festins, en chansons, en tendres rendez-vous.
Jeune, tu ris; vieillard, tu seras grave et doux.
Au champ dont le Seigneur est le semeur et l'hôte,
Ami, tu viendras tard, mais tu viendras sans faute.
Frère, entre les meilleurs nous te verrons briller.
Il est plusieurs saisons où l'on peut travailler;
On prend part en tout temps à la tâche des anges.
Tel manque à la moisson qu'on retrouve aux vendanges.

26 octobre 1839.

CXXVI

Adieu, Paris, cité princesse,
 Palais d'ennui
Où demain est masqué sans cesse
 Par aujourd'hui!
Adieu, Paris où tout est plâtre,
 Tout, peuple et roi,
Plâtre l'église et le théâtre,
 Plâtre la loi!
Ville où, pouvoir, science, idée,
 Rien n'est debout,
Où de temps en temps une ondée
 Emporte tout!
Adieu! — Que m'importe, mes maîtres,
 Votre fracas,
Et ce sceptre qui va des prêtres
 Aux avocats!
Et, professeurs, tribuns, ministres,
 Tout ce que font
Et tout ce que disent vingt cuistres
 A l'air profond!

Que m'importe vos temples vides,
 Ô mes pédants,
Sans l'art dehors, maçons stupides!
 Sans Dieu dedans!
Et votre Sorbonne importune

Qui sonne creux!
Et votre bavarde tribune,
Tréteau peureux,
Où sur la patrie opprimée
On pleure à sec,
Où vous sculptez la renommée
En jupon grec!
Que me font vos poches souillées
Que l'or emplit,
Vos austérités débraillées
Au pied du lit;
Vos bannières de sang rouillées
À chaque pli;
Vos prétentions barbouillées
D'un fard vieilli;
Vos unanimités sifflées,
Vox populi;
Vos ambitions essoufflées
Au pied sali;
Vos popularités gonflées,
Grosses d'oubli!

9 août 1836.

CXXVII[1]

Philosophes, savants aux noirs calculs, poëtes,
Traducteurs des bruits sourds et des voix inquiètes,
Sombres initiés de la nuit et du vent,
Vous parlez au hasard, en soupant, en buvant,
Parmi les pots, au choc des rires et des verres,
De Dieu, des morts, du ciel, des mystères sévères.
Vous me faites l'effet des prêtres d'Isis gris.

[1] Carnet, 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*

CXXVIII[1]

SILÈNE.

TRADUIT DE VIRGILE.

Il est là, de soleil et de vin accablé;
Il dort stupide, au coin d'un maigre champ de blé,
Sur le boulevard, près d'un fossé, sous un orme;
Il est le prisonnier lourd de l'ivresse énorme;
Il semble si bien mort qu'on dit : a-t-il vécu?
Hélas, qui donc pourrait dans ce dormeur vaincu
Par l'âpre ivrognerie abjecte et venimeuse
Reconnaître un des grands soldats de Sambre-et-Meuse?

[1] *Collection de M. Louis Barthou.*

CXXIX[1]

INTERROMPU PAR VIRGILE.

Je suis fils de Mantoue et dieu de Parthénope.
Comme le blanc taureau pressé du pied d'Europe,
Mon vers, tout embaumé de roses et de lys,
A l'empreinte du pur talon d'Amaryllis.

[1] L'Art d'être Grand-Père, *Manuscrit.*

CXXX

LES FUNÉRAILLES DE DAPHNIS

À HÉCATE.

Par instants la vapeur sombre
Du brasier toujours accru
Semblait former comme l'ombre
De ce beau corps disparu;
Le bûcher saisissait l'âme
Et l'épurait, et la flamme
Montait vers l'Olympe bleu;
Car tu le sais, ô déesse,
Le ciel tire à lui sans cesse
La chevelure du feu.

CXXXI

. . . . Au tournebride
Je vis un édifice énorme, étrange, hybride,
Donjon d'un bourg quelconque omis par Vosgien,
Je ne sais quel tas sombre et carlovingien,
Des tours, des clochetons, des toits en colombage
Faits par madame Dîme et monseigneur Jambage.
Jadis une potence ornait chaque guichet.
Dans l'ombre à chaque pas mon cheval trébuchait;
Par bonheur, le maudit progrès sous les poternes
En place de pendus avait mis des lanternes.

CXXXII

L'EX-BON GOÛT.

Il n'a pas peur qu'on le prenne
Jamais en flagrant délit
Avec la fauve sirène
Qui traîne Eschyle en son lit,

Avec la nature immense,
Avec les halliers vivants,
Avec la nymphe en démence
Des flots, des bois et des vents.

Il ignore, en ses ivresses,
La Nuit, la Mort, la Douleur,
Qui mêlent, sombres déesses,
Les astres à leur pâleur.

Shakspeare dans l'attelage
Se cabre. — Où donc est le mal
De faire un petit grillage
Autour d'un tel animal?

Si loin qu'aille son orgie,
Sa course sur les sommets,

Ses débauches d'eau rougie,
Il ne craint pas que jamais

Même après les plus complètes,
On conduise à Charenton
Son Hippogriffe à roulettes
Et son Pégase en carton.

CXXXIII

Bonhomme, apprends ceci : la campagne a du style;
Une maison de plâtre aux prés verts est hostile;
Un toit de chaume est mieux d'accord avec les champs;
Ne t'imagine pas que ces coteaux penchants,
Où ton loisir de cuistre ennuyé se hasarde,
Aiment fort ton jardin digne d'une mansarde,
Et dont les quatre pots, sous un zéphyr bâtard,
Devraient s'épanouir au quartier Mouffetard.

CXXXIV

Acteurs du théâtre Seveste
Auxquels on retourne leur veste
Et qu'on abreuve avec de l'eau,
Vous allez jouer *Angelo!*
Jeunes actrices de Montmartre
Que Seveste, Véron sans dartre,
Conduit, par sa caisse absorbé,
Vous allez jouer la Tisbé!
C'est bien. Je vous en félicite.
Vous aurez joie et réussite,
Car les braves batteurs de chaux,
Lesquels se font, tant ils sont chauds,
Une carrière du théâtre,
Vous applaudiront comme plâtre![1]

3 7bre 1835.

[1] Le théâtre Seveste, aujourd'hui théâtre Montmartre, était surtout fréquenté par les plâtriers des carrières de Montmartre. (*Note de l'Éditeur.*)

CXXXV

QUERELLE DU 6 ET DU 9.

LE 9.

Le 9 sème, le 6 récolte.

LE 6.

Tais-toi, tu ressembles au *g*.

LE 9.

Tu n'es que le 9, en révolte!

LE 6.

Tu n'es qu'un 6, découragé.

15 mai.

12
IMPRIMERIE NATIONALE.

CXXXVI

Que Georges pour sa fête ait un pantin tout neuf,
Que Nodier aperçoive un Elzévir qu'entr'ouvre
Le frais zéphyr d'Avril sur le vieux quai du Louvre,
Qu'un pêcheur de morue arrive à Lofoden,
Qu'Adam s'éveille et voie Ève errer dans l'Éden,
Ce qui sort tout d'abord de ces hommes de proie,
De science et d'amour, c'est un long cri de joie.

CXXXVII

Aile-Courte raillait un jour Basse-sur-pattes,
Et lui disait : — Toujours, ma chère, vous rampâtes. —
L'autre reprit : — Et vous, toujours vous voletez.
Vous allez bourdonnant sans but de tous côtés.
La pensée est fort belle alors qu'elle nous hausse;
Mais tout ou rien; et nulle, elle vaut mieux que fausse;
Vivre à moitié chemin est un fort piteux lot;
Bonsoir; je suis la bête et vous êtes le sot.

CXXXVIII

Force dômes bossus comme des calebasses,
Une porte cintrée entre deux portes basses,
C'est la mosquée Achmet. Entrons-y, s'il vous plaît.
Bête et barbu, l'iman est un homme complet.
Assis sur son gros cul, il lit dans un gros livre,
Et frappe par moments sur un tambour de cuivre.
Cet être vénérable ignore tout. Aussi,
Comme il a le cœur vide et le cerveau moisi,
L'Égypte le mettrait dans sa boîte aux momies;
Il serait parmi nous de trois académies.

CXXXIX

BOÎTE AUX LETTRES.

Ève, Adam, flux, reflux, blanc et noir, bien et mal,
L'hiver et le printemps, l'esprit et l'animal,
Jour et nuit, tout cela n'est qu'un tas d'antithèses.
Et puis, l'air plein d'oiseaux et le bois plein de fraises,
Les nids, les eaux, les prés, l'épi d'or, le lac bleu,
Sont un libertinage énorme du bon Dieu.
Tout ce flot d'êtres vit, fait l'amour et se baise.
Le globe effrontément montre son ventre obèse;
Vénus rit toute nue à la vitre du soir;
Ô mer, cache ce sein que je ne saurais voir!
La rose ouverte a l'air de chercher aventure.
Veuillot rougit. Mets donc une guimpe, ô Nature!

CXL

. . . .
Vous dites : — De nos jours nul n'est impunément
Calomniateur vil, impudent pamphlétaire.
La loi force la haine et l'envie à se taire.
La charte de juillet, code grave et jaloux,
Met le droit de chacun sous la garde de tous;
La presse libre, fière, inquiète, morose,
Monstre aux milliers d'yeux, regarde toute chose.
Qu'un gueux vienne insulter un juste, cent journaux
Donnent confusément l'éveil aux tribunaux.
Et cœtera. Malheur à quiconque ose enfreindre!...

Sachez que dans ce siècle un seul homme est à craindre,
Un seul homme est sacré, malgré plainte et clameurs,
Celui devant lequel tremblent les imprimeurs,
Celui qui peut en frais, chicanes arbitraires,
Coûts et procès-verbaux, ruiner les libraires!
Le reste, on vous le livre! — Oh! mais pour celui-là,
Si jamais jusqu'à lui votre pamphlet vola,
Vous ne trouverez plus un imprimeur qui veuille
Auprès de votre nom signer un quart de feuille.
Diable! n'y touchez point! vous seriez hors la loi.
Vous croyez à la presse, au procureur du roi?
Bah! — Peignez votre siècle à la manière noire,
Bavez sur l'innocence et crachez sur la gloire,

Déchirez tout! Soyez le diable Légion,
Niez famille, honneur, vertu, religion,
Traînez le roi Louis-Philippe dans la boue,
Souffletez Jésus-Christ sur l'une et l'autre joue,
Rimez en chenapan qui n'a ni feu ni lieu,
Insultez l'empereur, maltraitez le bon Dieu,
N'ayez au cœur que fiel, furie et frénésie,
On vous laissera faire à votre fantaisie,
Dire n'importe quoi touchant n'importe qui,
Canoniser Marat, diviniser Fieschi,
Et par les quatre coins incendier la ville,
Pourvu que vous laissiez monsieur Cavé tranquille![1]

Je relis après trente ans ces vers faits en 1840, et je trouve inutile de les avoir faits. Pour qui? Contre qui? À quoi bon?

Aujourd'hui, je suis au grand point de vue de la vérité, et quand une chose me met en colère, elle en vaut la peine.

H. H., mars 1870. (*Note de Victor Hugo.*)

[1] Cavé, directeur des Beaux-Arts et des Théâtres au ministère de l'Intérieur jusqu'en 1848. (*Note de l'Éditeur.*)

CXLI

Mon fils, on a souvent entrevu dans ces bois
Des spectres qui parlaient dans l'ombre à demi-voix.
Des voyageurs, passant la nuit dans ces clairières,
Ont entendu des morts réclamer des prières;
Parfois, comme l'oiseau par une hydre attiré,
Ils ont suivi, tremblants, hagards, l'œil effaré,
Des fantômes hideux, pâles comme des marbres,
Qui s'évanouissaient en entrant sous les arbres.

CXLII[1]

Une pierre est debout sur la colline verte.
Un ruisseau coule au bas. Cette pierre est couverte
De la mousse des temps, et l'on dit que jadis
Elle était consacrée aux sombres dieux maudits.
Son ombre, sur les houx et la bruyère brune
S'allonge derrière elle au lever de la lune.
. . . .
On entend les hiboux gémir inconsolables.
C'est en des lieux pareils et sur des monts semblables
Qu'autrefois volontiers s'arrêtait et tombait
L'œil du bourreau cherchant à construire un gibet.
Quelques blocs de rocher sont épars dans du lierre.
Toutes les nuits, avant le point du jour, la pierre
Descend de la colline et va boire au ruisseau.

[1] Album, 1864.

CXLIII

FUITE DES NUÉES.

AVENIR.

La fraternité pacifique
Chaque jour plus vaste abritant
Sous son ombrage magnifique
Le genre humain calme et content,
Reliant toutes les contrées,
Couvrant les têtes éclairées,
Dans la plaine et sur la hauteur,
Croît, et jette d'immenses lierres
Des Apennins aux Cordillières
Et des pôles à l'équateur.

CXLIV

Enfant, le peuple te regarde,
La foule se tourne vers toi.
César te voudrait dans sa garde,
Jésus te voudrait dans sa loi.

Ne sois ni pour l'un ni pour l'autre;
Ce sont deux bien grands hommes; mais
De la vérité sois l'apôtre,
Laisse-les sur leurs deux sommets.

George est à genoux, Jeanne prie;
Enfants, l'œil céleste est sur vous;
Inclinez-vous, l'âme attendrie;
Le monde est grand, le maître est doux.

30 octobre 1883.

CXLV

La Révolution fait le tour de l'Europe;
Chante, ô peuple. Toujours la gloire fredonna.
Théocrite entendait la flûte du cyclope
Pendant l'éruption farouche de l'Etna.

CXLVI

Ô terre qui verdis sous le fourmillement
Des roses, et qu'avril vient voir comme un amant,
Terre, avant peu j'irai faire le dernier somme,
Et l'on dira de moi : Vous savez bien, cet homme,
Il est mort. Et le pâtre aux bois, et dans son champ
Le laboureur, diront : Il n'était pas méchant.

OCÉAN

PROSE

I

Les réalités sont de deux ordres.

Communément, on oppose le monde idéal au monde réel; mais, philosophiquement, il faut parler un langage plus rigoureux. L'idée est aussi réelle que la chose.

On pourrait même presque dire que, la chose étant de sa nature essentiellement périssable et l'idée essentiellement durable, les plus grandes réalités, les plus complètes, les vraies, les seules peut-être, étant logiquement celles qui sont vivantes toujours et perpétuellement présentes, il n'y a de véritablement réel que l'idéal.

L'univers donc, le tout, apparaît à la fois à l'esprit et aux yeux composé de deux mondes, le monde matériel et le monde intellectuel. D'un côté l'étendue, de l'autre l'abstraction.

L'étendue a deux aspects : le temps et l'espace. Le temps ou la durée, c'est l'étendue supputable; l'espace, c'est l'étendue visible. Les nombres sont dans le temps, les formes sont dans l'espace. La lumière éclaire l'espace, la pensée élucide le temps.

Tout ce qui n'est ni dans le temps ni dans l'espace, en d'autres termes, tout ce qui n'est pas dans l'étendue est dans l'abstraction.

Le temps se perd à ses deux extrémités dans l'éternité dont il n'est que le chaînon touché par l'homme. L'espace plonge de toutes parts dans l'infini dont il n'est qu'un point auquel nous imposons nos propres bornes. C'est cette opération-là que nous appelons comprendre.

L'éternité, c'est le temps infini. L'infini, c'est l'espace éternel.

Arrivé à la conception de ceci, on est dans la grande sphère, les limites s'évanouissent, les essences se confondent, l'abstraction devient étendue, l'étendue devient abstraction, les deux mondes se mêlent.

Dieu, centre, diverge en tous sens et remplit tout.

Il se révèle par l'idée et se manifeste par la chose. L'une le fait sentir, l'autre le fait voir.

Le monde intellectuel est son émanation intime.

Le monde matériel est son rayonnement extérieur.

IMPRIMERIE NATIONALE.

II

L'amour se compose essentiellement de trois sentiments : Admiration. L'objet aimé est beau, noble, rare, supérieur, impeccable, parfait. Adoration. Tout ce qui est lui a quelque chose de divin, tout ce qui vient de lui, tout ce qu'il a touché est charmant et sacré, une boucle de cheveux, un gant, un ruban, un bouquet fané sont des trésors inestimables. Jalousie. L'objet aimé, si on le possède, ou même simplement si on est réduit à le contempler, est un tel bien qu'on ne peut supporter la pensée qu'il puisse être possédé, ou effleuré, ou même convoité par autrui.

Ces trois sentiments peuvent exister en dehors de l'amour, isolément, ou se combiner même avec des sentiments très divers, l'admiration avec la haine, l'adoration avec le sentiment religieux, la jalousie avec l'orgueil. Ils ne prennent alors qu'un côté de l'âme.

Réunis, ils prennent l'âme tout entière, ils la font rayonner comme un soleil dans ce monde mystérieux, l'intérieur de l'homme; ils sont l'amour.

III

Oh! comme cela est vrai que la lumière réelle, la seule lumière est celle qu'on a en soi! Quand vous êtes réunis deux amants, que vous sentez, que vous voyez, que vous touchez, que vous mêlez votre amour, vous êtes profondément ravis et heureux, et, lors même que la chambre est triste et que le ciel est sombre, vous croyez que toute chose rayonne autour de vous. Amants! c'est vous qui rayonnez sur toute chose! Vous êtes comme des vases transparents et lumineux où l'amour est allumé, et resplendit.

Oui, l'amour porte tout en lui, sa joie et sa douleur. Il est, comme Dieu, parce qu'il est. Aimez-vous. Il n'y a que cela dans la vie qui vaille la peine de vivre. Mais cela, c'est tout. Qui a cela touche à Dieu même. Aimer, c'est donner à autrui, par une sorte de pouvoir créateur, une existence supérieure; être aimé, c'est la recevoir.

En amour, tel mot, dit tout bas, est un mystérieux baiser de l'âme à l'âme.

IV

OLYMPIO.

. . . .

Hélas, Fabio, vous remuez là les grandes questions. Personne ne sait le fond de celles-là. Il faut tâcher de croire, il faut tâcher d'aimer. Vous êtes une intelligence élevée, mais malade; et cette maladie-là n'a qu'un palliatif, la résignation, qu'un remède, l'espérance. (Remarquez qu'un prêtre dirait la foi; moi je ne suis qu'un penseur.)

Ne se résigne pas qui veut, n'espère pas qui veut, je le sais; mais faites effort pourtant; réfléchissez que l'absurde, c'est l'impossible; en d'autres termes, l'absurde n'est pas possible. Or, si le monde était tel que vous le rêvez dans les funèbres syllogismes de la fièvre, il serait absurde; donc impossible; donc il ne serait pas. Or il est. Croyez donc en Dieu, puisque vous êtes forcé de croire au monde.

Je n'ai rien de plus à vous dire, Fabio. Vous me croyez de l'orgueil; vous vous trompez. En moi et hors de moi, je ne vois d'autre grandeur que celle de Dieu. Je suis un rien dans le tout.

Pendant que je vous dis cela, j'entends dans le jardin des enfants qui rient. Vous dites qu'ils rient parce qu'ils ignorent. Fabio, les enfants seraient-ils les sages?

Voyons, ils ont prié Dieu ce matin, ils jouent en ce moment au soleil. Vous dites qu'ils ignorent, moi, je dis qu'ils savent.

V

Un jour, à Rome, dans le marché aux esclaves qui se tenait au pied de la statue de Marsyas, le crieur public offrait et poussait de son mieux sa marchandise, faisant le tour de l'assistance, demandant à chaque esclave : *Que sais-tu faire? Quel est ton métier?* et demandant aux passants : *Qui veut un esclave?* — Quand il eut à peu près tout adjugé aux acheteurs, il arriva à un gaulois enchaîné qui se tenait grave et sévère dans un coin. — *Qui veut un esclave?* dit le crieur, et s'adressant au gaulois : *Que sais-tu?* — *Commander aux hommes,* répondit le gaulois. Alors le crieur se tourna vers la foule et dit : *Qui veut un maître?*

Quand les nations sont en révolution, il arrive aussi un moment où la Fortune, ce grand crieur public qui assigne à chaque intelligence sa valeur, après avoir fourni à la foule beaucoup d'esclaves, se tourne tout à coup vers le peuple et lui dit : *Qui veut un maître?* Elle commence par vendre, et par vendre fort cher, aux multitudes les hommes divers qui doivent les servir, puis elle finit par leur vendre, et plus cher encore, l'homme qui doit les gouverner. Chose étrange, le dernier venu est celui que les nations acceptent avec le plus d'empressement et de joie. Une fois acheté à la providence par la nation, et payé à prix d'or et au prix du sang, il fait son œuvre. Mais tout en étant maître, il demeure esclave; maître des hommes, esclave de Dieu.

VI

La bonhomie implique un certain degré d'autorité. On ne peut avoir de bonhomie qu'avec ses égaux ou ses inférieurs. Plus la bonhomie s'élève, plus elle a de grâce. L'idée de bonhomie ne saurait s'attacher à un enfant, à une jeune fille, à un esclave, à un laquais. Il lui faut la force, elle va bien à un homme; l'âge, elle va mieux à un vieillard; la puissance, elle sied merveilleusement à un prince, ou à un génie. C'est une chose touchante et exquise que la bonhomie d'un empereur ou la bonhomie d'un géant. Pourtant si l'on monte plus haut encore, mille choses dans la pensée font obstacle à l'idée de bonhomie. Il est remarquable qu'on ne saurait, par exemple, attribuer de la bonhomie à Jésus; c'est que dans bonhomie il y a homme. La bonhomie se compose de simplicité, de cordialité et d'assurance. La meilleure bonhomie est faite de la tranquillité de conscience. La bonhomie n'est pas la bonté; elle en est une sorte d'émanation visible, de rayonnement extérieur. L'homme bon peut être triste ou agité; le bonhomme est toujours calme et presque toujours gai. Dans les grandes commotions de la vie, l'homme bon n'est plus un bonhomme. La bonté est toujours vraie, la bonhomie peut être fausse.

La bonhomie est le plus charmant des visages ou le plus hideux des masques.

VII

Si l'on vous dit que la logique mène les faits humains, n'en croyez pas grand'chose. Il y a une force plus forte que la logique, c'est l'usage. Tenez, pour partir d'un point radical, la vie de l'homme est faite de temps, le temps est le patrimoine de tout homme, même de celui qui n'a pas à lui son morceau d'espace, son coin de terre, il n'est rien de plus naturel et de plus nécessaire à l'homme que de mesurer le temps; les deux principaux mètres du temps, c'est l'année et le mois; certes, si la logique est le premier outil dont se serve l'homme, elle a dû lui servir à fabriquer l'année, cette base sur laquelle se mesure sa vie. Eh bien, voyons, comment l'année s'est-elle composée? examinons. L'année, la vieille année des siècles, a été faite à quatre reprises; d'abord par Romulus, qui fonda, pour ainsi dire, le temps en fondant Rome et qui posa la première année sous la première pierre de la ville éternelle. Romulus donc, voulant mesurer le temps avant d'en doter sa ville, prit pour conseil un caprice; il créa une année à sa fantaisie, une année de dix mois, *Mars, Aprilis, Maïus, Junius, Quintilis, Sextilis, September, October, November, December.* Tout était réglé au hasard dans cette invention; l'année avait dix mois, le mois avait tantôt vingt jours, tantôt trente-cinq jours. Numa vint qui consulta la lune, et institua le véritable mois de trente jours. Cela fait, il compléta à peu près l'année et ajouta après *december Januarius* et *Februarius.* L'an de Rome 707, César vint qui consulta le soleil, et établit la véritable année des quatre saisons. Il y avait encore pourtant quelques minutes d'erreur. L'an de Jésus-Christ 1582, vint le pape Grégoire XIII qui retoucha l'œuvre de César et rédigea le calendrier définitif. — Eh bien, rien de plus hybride et de plus illogique que cette année ainsi faite. On y retrouve, visible à l'œil, couche par couche, comme dans une formation géologique, tous les éléments dont elle est composée, le caprice de Romulus, les observations de Numa sur la lune, les observations de César sur le soleil; elle est déraisonnable; elle s'ouvre au milieu d'une

saison; il semble qu'elle ne sache pas l'arithmétique, son neuvième mois s'appelle *septembre,* son dixième, *octobre,* son onzième, *novembre,* son douzième, *décembre;* elle porte inscrits çà et là sur sa surface, comme une œuvre de toutes mains, les noms des ouvriers qui l'ont fabriquée. Romulus l'a signée au mois de *Mars* du nom de son père, Jules César au mois de *Juillet,* Auguste, qui n'y a rien fait pourtant, au mois d'*août;* le pape Grégoire a paraphé le tout. — Le genre humain se servait de cela depuis deux mille sept cents ans lorsqu'en 1793 la révolution française s'aperçut que le genre humain était absurde. Elle abolit en conséquence l'année grégorienne et refit de toutes pièces une année logique. Quatre saisons commençant par le commencement et finissant par la fin, printemps, été, automne, hiver. Douze mois, chacun de trente jours et de trois décades. (La vieille semaine planétaire fut abrogée, bien entendu, avec la vieille année solaire.) Les mois de l'année portèrent des noms significatifs, et même harmonieux, et presque poétiques, chose rare dans les remaniements logiques, *germinal, floréal, prairial, thermidor, messidor, fructidor, vendémiaire, brumaire, frimaire, pluviôse, nivôse, ventôse*[1]. Les jours de la décade se qualifièrent tout raisonnablement premier, second, troisième, etc., *primidi, décadi, tridi.* Il y eut cinq jours complémentaires qu'on appela *sans-culottides;* signature de la république. Voilà qui était bien, n'est-ce pas? Pourtant le 9 thermidor, cette belle année-là mourut subitement, en même temps que M. de Robespierre et l'Être suprême, et le monde vit revenir, avec la calme et irrésistible puissance du droit légitime, la bonne vieille année, le bon vieux dimanche, et le bon vieux bon Dieu de nos grand'mères. Qu'est-ce que cela? Eh mon Dieu, moins que rien, le fait éternel et souverain qui s'accomplit, l'usage qui met à néant la logique.

[1] Vérifier l'ordre des mois. (*Note de Victor Hugo.*)

VIII

Aimez la rencontre des vieillards. Dans cette mélancolie profonde que nous font les mystères de la destinée, c'est un grand encouragement à porter la vie que la contemplation d'une âme de vieillard belle, forte et sereine. Il est doux et utile en même temps aux hommes plus jeunes que la providence afflige et éprouve d'arrêter leur pensée sur des têtes couronnées de cheveux blancs, sur des esprits pleins de toutes les sagesses.

Chaque fois qu'il m'arrive de voir passer devant moi une de ces figures augustes, je lui dis du fond du cœur : — Ô vieillard ! soyez béni ! vous aussi, vous avez vécu, vous avez lutté, vous avez souffert. Là où j'ai des plaies, vous avez des cicatrices. Aujourd'hui vous êtes calme, satisfait, bienveillant, résigné et heureux, et vous regardez avec douceur ce ciel éternel et majestueux d'où tombent sur nous tous les rayons qui éclairent nos yeux et tous les malheurs qui éclairent notre âme !

Car, cela n'est que trop vrai, le malheur est une clarté. Que de choses j'ai vues en moi et hors de moi depuis que je souffre ! La plus haute espérance sort du deuil le plus profond. Remercions Dieu de nous avoir donné le droit de souffrir puisque c'était nous donner le droit d'espérer. La brute n'a pas le cœur qui souffre, mais elle n'a pas l'âme qui espère. Dieu est juste.

IX

Pauvre doux enfant, tu es rose et frais, tu as dix-huit ans, tu prends un air grave, tu as de grands livres sous le bras, tu vas au collège, un cuistre t'explique Aristote, Platon, Spinosa, Gassendi, Descartes, escargot qui commente les aigles, tu lis du grec et du latin, tu ouvres de grosses bibles, de vieux in-folio bien jaunes, tu y promènes vaillamment ton bel œil étincelant et jeune, tu disputes sur les sept âmes, sur les trois âmes, sur l'âme unique, sur le moi et le non-moi, sur l'objectif et le subjectif, sur le vide et le néant, et tu dis : — *Dans un an, j'aurai fait ma philosophie.* — Écoute, dans un an tu sortiras du collège et tu entreras dans la vie. Tu vivras. Tu iras. Tu connaîtras la liberté, la nature, la société, la fantaisie, l'illusion, le plaisir, cette cime où l'on monte joyeux et d'où l'on descend triste, la nécessité du travail, la fatalité de l'obstacle. Tu riras, tu pleureras ; tu auras les éclairs de joie, les longues heures de découragement et de désespoir. Tu aimeras, et tes sympathies te manqueront ; tu aimeras, et tes amitiés te quitteront ; tu aimeras, et tes amours te tromperont. Ce qui manque, ce qui délaisse, ce qui trompe, voilà ce qu'on aime tour à tour. Tu auras des enfants, ils seront à toi ; dès qu'ils seront hommes ou femmes, ils seront à d'autres. Et ce sera leur bonheur, et avec la mort dans le cœur, tu devras en sourire. Peu à peu, comme tu es bon, la haine ne viendra pas, mais tu sentiras dans l'intérieur de toi diminuer la flamme et augmenter la lumière, décroître l'amour et croître la bienveillance. Ce qui te fera le front serein et l'âme triste. Tu regarderas les résultats de ta vie, de tes travaux, de tes actions ; tu verras qu'on te hait pour ce que tu as de bon, qu'on te flétrit pour ce que tu as de noble, qu'on te rapetisse pour ce que tu as de grand. Tu éprouveras successivement tout, la foule, dont l'égoïsme te froissera, la solitude, dont l'indifférence te glacera, la méditation qui n'enseigne que ce qu'on peut rêver soi-même, l'étude, qui n'apprend que ce que les autres ont rêvé. Tu continueras de vivre cependant, désormais plutôt curieux

qu'ambitieux, scrutant les choses de l'ombre pour en tirer de la clarté, observant le ciel surtout dans la nuit et l'homme surtout dans la méchanceté. Les années couleront ainsi. Un jour enfin tu t'apercevras tout à coup, et comme subitement réveillé, que tes cheveux sont blancs, que ton front est ridé, que tes yeux sont ternes, que ton dos est voûté, que ton pas est pesant, que ta maison est déserte, que tes affections sont mortes, que ton cœur est vide, et que voici là-bas, déjà parfaitement distincte et visible, et toute grande ouverte, la porte du tombeau, cette porte d'étrange aspect, pour les uns pleine de tous les rayonnements d'une magnifique espérance, pour les autres pleine des fumées de la rêverie humaine et des ténèbres de la réalité éternelle. Alors, à ce moment suprême, où le plus fort tremble de tous ses membres, où le plus croyant frissonne de toute sa pensée, veux-tu que je te le dise ? tu n'auras pas encore fait ta philosophie.

X

Quelle triste chose, et comme on se sent la rougeur au front en y songeant!

Kléber après sa mort, embaumé et scellé dans le cercueil, a été apporté en France et déposé au château d'If. Là on l'a oublié. Oui, oublié pendant trente ans, jusqu'en 1829!

Ainsi, pendant trente ans, ce cercueil est resté dans cette prison! Ce cercueil a été oublié dans le coin de quelque grenier comme une vieille malle! il a disparu sous les toiles d'araignée. Et si quelque visiteur, si quelque passant l'a aperçu par hasard dans l'ombre et dans la poussière et a dit au geôlier : — Qu'est-ce que c'est que ça? — Le geôlier a dit : — Ça, c'est l'homme d'Héliopolis, de Saint-Jean-d'Acre et d'Aboukir; c'est un nommé Kléber.

XI

La révolution a deux esprits, le bon et le mauvais. Le bon va en avant, le mauvais en arrière. L'un mène le genre humain à la civilisation, l'autre à la barbarie. Pour de certaines gens, 93 est un idéal. Cet esprit révolutionnaire tient de la bête fauve, et je comprends que la phraséologie monarchique de la restauration en ait fait une sorte de dragon mythologique. C'est une hydre étrange en effet qui de guillotine se fait journal, et, le jour venu, de journal se refait guillotine. Cela hurle en attendant que cela dévore.

XII

Voici à mon sens quelle sera désormais la loi des révolutions en France : de plus en plus profondes, de moins en moins sanglantes.

Nous ne sommes plus le peuple de 93; nous n'avons plus à faire cette rude besogne de liquider en trois ou quatre années huit siècles d'oppression et de malaise; nous sommes d'autres hommes devant d'autres faits.

Indépendamment et au-dessus des grands courants créés par les idées qui mènent le monde et qui viennent de Dieu, à prendre la France telle qu'elle est, avec ses bonnes et ses mauvaises qualités, nous sommes une nation sur laquelle soixante ans de révolutions ont prodigieusement développé deux sentiments, le sentiment envieux et le sentiment affectueux. Tant qu'un homme, une famille, une caste, sont au pinacle, le sentiment envieux les bat en brèche; dès qu'ils sont à terre, le sentiment affectueux leur vient en aide. Qui cesse de faire envie fait à l'instant pitié. La main gauche arrache la victime à la main droite. On crierait volontiers : Vivent les proscrits ! De là une situation unique dans l'histoire. Le sentiment envieux fait les révolutions radicales; le sentiment affectueux empêche les révolutions violentes.

XIII

Un jour, un astronome qui avait passé toute la nuit au travail, regardait le soleil se lever.

À côté de lui, répandant son suif fétide sur le cuivre vert-de-grisé, fumait, honteuse et éclipsée, sa chandelle qu'il avait oublié d'éteindre.

L'astre était jeune et magnifique. Du noir palais d'Hécate il avait fait un Olympe bleu. Les jeunes filles allaient aux fontaines en souriant dans les chemins. Les oiseaux babillaient, les fleurs s'entr'ouvraient pleines d'ineffables haleines. Les rayons descendaient du ciel, les chants et les parfums montaient de la terre.

L'astronome ébloui contemplait. Il s'écriait presque avec larmes : Ô soleil! tu es adorable et beau! pure lumière! astre immaculé! Virginité splendide! Image de Dieu! Dieu toi-même!

Tout à coup la chandelle lui dit : Prends ce morceau de ta vitre brisée et noircis-le à ma fumée.

L'astronome fit ce que disait la chandelle, puis il dit : Maintenant, que veux-tu que je fasse de ce verre noir? — Regarde le soleil à travers.

L'astronome obéit, mit le verre noir entre l'astre et son œil, et découvrit que le soleil avait des taches.

La chandelle, c'est la médiocrité. Le verre noirci, c'est la critique.

XIV

Tout homme est destiné, je ne dis pas condamné, à avoir dans cette vie des intérêts et des passions.

L'écueil de l'homme, ce ne sont ni les passions ni les intérêts; ce sont les actions lâches possibles dans l'ordre des passions et les actions basses possibles dans l'ordre des intérêts. Actions lâches et actions basses se valent et se répondent, et l'homme qui manque au respect de la femme et de l'amour n'est pas moins vil que l'homme qui manque au respect de la probité. Vivez, aimez, travaillez, luttez, souffrez, flottez au gré de ces vents mystérieux qui soufflent tantôt des profondeurs de l'âme humaine, tantôt des hauteurs de la destinée; flottez, mais ayez toujours en vous un fond qui ne bouge pas, un rocher, un granit, la conscience, la notion du juste et de l'injuste, du bien et du mal. Soyez ce que vous pourrez être, faible, fort, heureux, malheureux; tout est bien, pourvu qu'au dernier jour, à votre lit de mort, vous puissiez dire tout haut aux hommes et tout bas à Dieu : Je n'ai fait ni une lâcheté, ni une bassesse.

XV

Ô Vérité! Soleil!

Tous la voient, nul ne peut l'atteindre.

Tous la contemplent, tous en vivent; nul ne la connaît.

Nul n'a été, nul n'ira où elle est.

Dans les profondeurs.

L'athée, cet aveugle, ne la voit pas, mais il la sent.

Aux voyants elle se révèle par sa lumière, aux aveugles par sa chaleur.

Par moments on croit qu'elle monte ou qu'elle décline, on dit qu'elle se lève ou qu'elle se couche. Erreur. Elle n'a ni levers ni couchers. Elle est immuable et rayonne toujours à la fois dans tous les sens depuis le commencement de l'éternité jusqu'au fond de l'infini.

C'est nous qui vacillons et qui nous déplaçons, et qui, faisant notre orgueil de notre misère, prenons nos mouvements pour les siens.

Elle a l'immensité, nous avons un horizon.

Les philosophies, les théories, les théogonies, les sagesses humaines, tournent autour d'elle en s'en éclairant sans s'en approcher. Quand par hasard il survient une éclipse et que la nuit se fait pour notre esprit brusquement en plein jour, c'est qu'il y a un système philosophique entre elle et nous.

Le penseur est comme la terre. L'un ne garde pas plus l'ombre des évènements que l'autre ne garde l'ombre des nuées.

14
IMPRIMERIE NATIONALE.

XVI

L'affirmation engendre la négation ; le oui produit le non. La première des affirmations, c'est Dieu ; la première des négations, c'est Satan.

La destinée de toute affirmation, c'est de lutter sans cesse avec la négation qui lui est propre. Le jour est une affirmation dont la nuit est la négation. Le génie est une affirmation dont l'envie est la négation. La hiérarchie est une affirmation dont l'égalité est la négation. La religion, le pouvoir, l'art, la poésie sont des affirmations dont l'ironie, sous les noms divers de raison, de critique et d'opposition, est la négation. Le sultan est l'affirmation, l'eunuque est la négation.

Dans l'ordre des faits historiques comme dans l'ordre des faits philosophiques il y a des hommes qui affirment tout entiers comme il y a des hommes qui nient.

L'affirmation est en haut, la négation est en bas.

La destinée de toute négation c'est d'être elle-même toujours et opiniâtrément niée par une autre négation qui est plus bas qu'elle et moindre qu'elle. La négation est un écroulement, et tout écroulement se subdivise. Luther nie le pape, Œcolampade nie Luther. Voltaire nie Jésus, Fréron nie Voltaire. Le tigre mange l'homme, le pou mange le tigre.

Acceptons ces lois ; ne les jugeons pas. Après tout, l'antagonisme fait saillir l'être. Tout ce qui est fait est ainsi fait. Dieu et Satan, c'est la base même des religions ; le jour et la nuit, c'est la loi même de la création ; le oui et le non, c'est le dialogue même de l'humanité.

XVII

Poëtes, il ne suffit pas de s'élever; il faut encore savoir ce qu'on fait là-haut, ce qu'on veut et où l'on va. Il y a des esprits qui s'élèvent sans ailes visibles, c'est-à-dire sans génie réel, seulement parce qu'ils ont en eux je ne sais quoi de subtil qui les enfle et les rend légers. Coupez ce fil qui les attache à la terre et qu'on appelle le bon sens, les voilà qui passent, ils montent, ils montent si haut qu'ils se perdent. La foule, qui n'en sait guère plus qu'eux, admire et applaudit. Une fois parvenus à la hauteur des idées supérieures, ils sont comme fous, ils ignorent où ils sont, ils errent au hasard, le moindre air qui court est leur maître, un rien les dégonfle et les fait retomber platement sur le pavé et leur chute fait peur aux passants. Ils n'ont rien rapporté de leur voyage; approchez-vous d'eux; ils sont vides.

Il y a d'autres esprits qui s'élèvent parce que leur pensée, frissonnante à tous les souffles d'en haut, a une large et puissante envergure. Que la foule soit ou ne soit pas là pour les voir partir, peu leur importe, ils s'envolent à leur heure, et quand bon leur semble, emportant dans leurs serres la passion qu'ils sont venus ramasser à terre, et dont ils vont faire leur proie dans la région des idées. Ils ont l'œil plein d'éclairs. Ils connaissent les montagnes et s'y plaisent; ils connaissent les nuées et passent outre. Ils vont où ils veulent, sans souci de l'orage, à l'encontre du vent. Ils redescendent quand il leur plaît et remontent à leur fantaisie. Ils vont, ils viennent, ils planent, ils contemplent, ils se posent, soit en philosophie, soit en poésie, sur des sommets d'où leur prunelle absorbe les grands spectacles universels. Leur vie est un perpétuel voyage, c'est-à-dire une perpétuelle comparaison des choses de la terre aux choses du ciel.

Les uns volent comme des ballons, les autres comme des aigles.

XVIII

Vous admirez que ce soit le préjugé, et non la raison, qui conduise les hommes? Eh mon Dieu, c'est tout simple. Le préjugé est si commode, si serviable, si pratique, si bien fait pour tout usage, si près de vous. Vous l'avez toujours là à vos ordres. Avez-vous besoin d'une canne pour marcher? le préjugé a une pomme d'or. Il est souple et ne casse pas. Prenez le préjugé, et allez-vous-en la canne à la main. Fait-il nuit? avez-vous besoin d'une lumière? le préjugé s'allume, entre de lui-même dans le chandelier, clignote, tremblote, pue, fume, et vous éclaire. Avez-vous soif? il n'est pas difficile au préjugé de se faire eau claire. Buvez-moi cela. Avez-vous faim? Mangez-en. Que de gens sont gros, gras, souriants, fleuris et contents d'eux-mêmes, qui n'ont jamais vécu que de préjugés! Avez-vous froid? le préjugé est un manteau. Voulez-vous dormir? le préjugé est un oreiller.

Mais la raison! Ah! la raison! Que voulez-vous que tous ces pauvres gens fassent de cette étoile, qui est si haut, qui est si loin! Cela ne se décroche pas du mur comme une lampe de cuisine, pour chercher une épingle à terre. Le préjugé fait partie de notre mobilier à tous; il est dans le garde-manger, dans le garde-meuble, dans la garde-robe. Ouvrez la main. Vous le prenez. La raison est une chose du ciel. Pour l'atteindre, il ne suffit pas d'étendre le bras, il faut laisser envoler son âme.

XIX

De tous les points du globe à la fois, tous les regards sont tournés vers Paris, non seulement comme vers un sommet, mais comme vers un incendie. Il y a quelque chose d'effaré dans l'attention.

C'est que Paris est la seule ville de l'univers qui soit à l'état de volcan.

De même que les volcans sont en communication avec les entrailles de la terre, Paris est en communication avec les masses, avec la fournaise profonde et bouillonnante des misères souterraines, avec les entrailles du peuple. Voilà soixante ans que l'éruption a éclaté, et elle ne se ralentit pas.

Quand l'éruption d'évènements cesse, l'éruption d'idées commence; quelquefois évènements et idées sortent pêle-mêle du gouffre, de telle sorte qu'on ne sait plus si ce sont les évènements qui amènent les idées ou les idées qui poussent les évènements. Flamboiement magnifique et terrible qui éclaire une foule de choses dans le monde, mais qui les éclaire de la clarté propre au chaos.

La commotion accompagne le rayonnement. Partout où quelque chose tremble dans l'univers, c'est une secousse de Paris.

XX

Triste destinée des mots qui errent dans la bouche humaine! Un homme a un nom, il fait ce qu'il peut pour que ce nom, prononcé après sa mort, exprime la vertu, le courage, l'honneur. Hélas! et quelquefois le nom fait banqueroute à l'homme, quelquefois il le calomnie. Un soldat naît en France, s'y couvre de gloire, y devient maréchal, s'illustre sous trois rois, Charles VIII, Louis XII, François 1er, et se fait tuer à Pavie. Le voilà dans la fosse avec sa belle et noble vie bien remplie; vous dites son nom, La Palice, et vous voyez apparaître un imbécile. Cet autre naît en Angleterre, au quinzième siècle, verse héroïquement son sang pour son pays dans la guerre de cent ans, et meurt. Vous prononcez son nom sur sa tombe, Falstaff, et vous évoquez un lâche et un ivrogne.

XXI

PHILOSOPHIE.

I

Dire : rien n'existe pour l'homme en dehors des perceptions de l'homme, c'est du nihilisme; cela équivaut à dire : Rien n'est.

En effet, ce qui est en dehors des perceptions humaines n'existant pas, ce qui est en dedans de ces perceptions existe-t-il?

Exister, c'est être en soi, c'est être essentiellement. Ce qui est en dedans des perceptions humaines existe, cela est en soi, cela est essentiellement.

Si cela est en soi, cela ne dépend pas des perceptions de l'homme, cela est en dehors des perceptions, cela est.

En ce cas toute l'affirmation s'écroule.

Mais on reprend : cela existe comme perception et pas autrement.

Perception? perception de quoi?

Ombre? ombre de quoi?

Perception de soi-même. Ombre de soi-même. Alors, c'est un être.

Si c'est un être, il existe essentiellement, et en dehors de toute perception. Il est.

En ce cas encore l'affirmation croule.

Mais cette perception n'est pas un être.

Si elle n'est pas un être, elle n'est pas.

N'être pas, c'est rien.

Donc dire : rien n'existe en dehors de nos perceptions, c'est dire : rien n'existe.

II

L'absolu ne peut créer que le relatif.

Démonstration :

Si l'absolu créait l'absolu, il créerait son identique.

Or, le propre de l'absolu étant d'être tout dans tous les sens, il est évident

que deux absolus ne peuvent coexister; l'identique se confond avec l'identique. Ces deux absolus se confondraient.

En d'autres termes, il n'y aurait toujours qu'un absolu.

L'absolu aurait donc beau avoir voulu créer, il n'aurait point créé.

Ce qui revient à dire, il n'aurait pu créer.

Donc la puissance créatrice lui ferait défaut.

Or, si la puissance créatrice lui faisait défaut, il serait fini là.

Or, l'absolu étant l'infini, s'il était fini, il ne serait plus l'absolu.

Or, il est l'absolu, c'est-à-dire l'infini.

Donc il a la puissance créatrice.

Or, s'il a la puissance créatrice et s'il est démontré que la puissance créatrice s'annule et ne l'exerce pas en créant l'absolu, comment l'exerce-t-il?

En créant ce qui n'est pas l'absolu.

Qu'est-ce qui n'est pas l'absolu?

C'est le relatif.

Donc c'est le relatif qu'il crée, et seulement le relatif.

Donc l'absolu ne peut créer que le relatif.

III

Le mal a trois formes :

L'absence du bien,

La négation du bien,

La destruction du bien.

L'absence du bien, c'est-à-dire le défaut; la négation du bien, c'est-à-dire la faute; la destruction du bien, c'est-à-dire le crime.

Ces trois formes du mal sont en même temps ses trois degrés.

L'une mène à l'autre.

Ce sont trois compartiments qui communiquent; dans le premier le crépuscule, dans le second la nuit, — dans le troisième le gouffre.

XXII

Voici ce que disait le vieux gentleman, ayant, comme on peut le voir, des lueurs de juste et de vrai, à travers ses partis pris et ses préjugés[1] :

Il y a en France, à l'extrémité de tous les partis sensés et utiles, ou pour mieux dire, aux deux extrémités du vrai, deux partis qui se haïssent, qui s'abhorrent, et qui pourtant, à leur insu, ne forment qu'un parti. Ce parti, divisé en apparence en deux factions contraires et au fond plein d'unité, se compose de haine, d'ignorance, d'orgueil, de dédain, d'horreur farouche pour les lettres, les arts et les libertés de la pensée, de la négation sauvage de tout ce qui constitue l'esprit d'un siècle, de tout ce qui fait la grâce, l'élégance, la splendeur et la politesse d'une nation. Lorsqu'il croit être monarchique et religieux et qu'il s'affuble d'une cocarde blanche, il s'appelle le bigotisme; lorsqu'il s'imagine être républicain et qu'il se coiffe du bonnet rouge, il s'appelle le puritanisme. Il y a cette différence pourtant que dans ce dernier cas il est fier de son nom. Les bigots ne disent pas : nous sommes les bigots, les puritains disent : nous sommes les puritains. Ce sont les mêmes hommes faisant les mêmes choses par les mêmes moyens. L'inquisition d'Espagne est l'idéal des premiers, 93 l'idéal du second. Torquemada était bigot, Marat était puritain.

Ce parti qui représente la haine de tout ce qui brille et de tout ce qui rayonne, a existé de tout temps. Il est aussi ancien que la paupière des orfraies. Ce sont des puritains qui ont brûlé Jeanne d'Arc, ce sont des bigots qui ont crucifié Jésus.

Les puritains d'Angleterre exécraient Cromwell; les puritains de France détestent Napoléon. Cromwell n'a eu qu'un mérite à leurs yeux, avoir

[1] Ces lignes ont été ajoutées vers 1854 ou 1856, d'après l'écriture. (*Note de l'Éditeur.*)

décapité Charles Ier; Napoléon n'a été pur qu'un jour, le jour où il a fait casser la tête au duc d'Enghien.

À l'heure qu'il est, les bigots sont en train de haïr Pie IX[1].

En général, bigots et puritains s'entr'aident. Ils grondent presque toujours en même temps et après les mêmes hommes.

Cette famille myope et cruelle d'esprits malades s'attache aux grands partis comme une lèpre, les pénètre, s'y incorpore, devient leur masque, et réussit quelquefois à les défigurer, mais ce serait les calomnier que de les confondre avec eux. Le parti puritain n'est pas plus le parti démocratique que le parti bigot n'est le parti monarchique. S'imagine-t-on la lèpre disant : je suis le visage?

Le parti monarchique et religieux est un grand parti, le parti démocratique et républicain est un grand parti. Or les grands partis peuvent être terribles, ils ne sont pas envieux; ils peuvent être odieux, ils ne sont pas ridicules. Par cela même qu'ils sont larges, ils ne peuvent pas être étroits; par cela même qu'ils sont grands, ils ne peuvent pas être petits. Qu'y a-t-il de plus petit que le bigotisme et de plus étroit que le puritanisme?

Les grands partis ont de grands hommes; il leur en faut, ils en ont besoin. Ils se gardent bien de fermer leurs portes aux intelligences; ils les ouvrent toutes grandes au contraire, appellent les esprits puissants à leur aide, ne haïssent point la gloire qui est une force, et ne rechignent pas devant les lumières.

Quelquefois leurs grands hommes sont formidables, j'en conviens, mais je les préfère aux petits hommes venimeux. Je préfère Richelieu qui était galant à Laubardemont qui était bigot et Danton qui était libertin au père Duchesne qui était puritain. Si je suis réduit à choisir, j'aime mieux les oiseaux de proie que les oiseaux de nuit, et les vautours que les hiboux.

[1] Pie IX, élu en 1846, eut, en 1849, tout un parti contre lui. (*Note de l'Éditeur.*)

XXIII

Les états constitutionnels admettent-ils des gouvernants de génie?

La transaction constitutionnelle est née d'un désespoir naturel de l'homme, du désespoir d'atteindre à la perfection. La monarchie absolue engendre le despotisme qui est habituellement féroce et imbécile, la démocratie pure engendre l'anarchie qui est toujours imbécile et féroce. La monarchie et la république sont le gouvernement des extrêmes. La forme constitutionnelle et représentative est le gouvernement des moyennes.

Or, sans nier les avantages et à quelques égards les excellences de cette forme composite, il faut pourtant convenir de ceci : qui dit gouvernement des moyennes dit gouvernement des médiocrités. L'accident d'un gouvernant homme de génie est à la rigueur possible, mais nécessairement très rare et très entravé, dans les pays constitutionnels. Les grands hommes ont besoin de rêverie, d'audace, de prestige, de silence autour d'eux, de liberté dans tous les sens. La forme constitutionnelle, c'est précisément la suppression de cette liberté des gouvernants au profit des gouvernés. Les garanties, les franchises, les droits; qu'est-ce que tout cet admirable ensemble? des limites au despotisme. Oui, mais tout ce qui est limite au despotisme est en même temps barrière au génie. Le génie lui-même est un despotisme. Devant la presse libre et la tribune libre, c'est-à-dire devant la discussion de tout par tous, Richelieu, Louis XIV, Napoléon, s'évanouiraient, et Henri IV serait tout de suite impopulaire. Qu'est-ce que c'est que cette étrange lumière qui fait évanouir les colosses? Les plans de campagne de votre grand capitaine seront connus, divulgués, publiés, commentés, critiqués, bafoués, le côté faible indiqué, l'ennemi averti. Vous n'aurez plus de bataille d'Austerlitz.

Ni la monarchie pure, ni la république n'ont cet inconvénient. L'avantage

des longues dynasties, c'est l'unité de la nation rendue visible et la chance des rois de génie, lesquels ont tout pouvoir pour être grands. La beauté des républiques est aussi leur écueil, c'est d'improviser des dictatures. Napoléon est le produit des deux formes.

Mais, dira-t-on, l'Angleterre? L'Angleterre n'est pas une monarchie pure, l'Angleterre n'est pas une république; et pourtant l'Angleterre est grande. D'abord de quelle grandeur? Est-ce de la grandeur vraie et complète, dans le sens grec, dans le sens romain, dans le sens français? N'est-ce pas plutôt simplement de la puissance, c'est-à-dire de la grandeur punique? Ensuite l'Angleterre n'a pas, Cromwell excepté, eu un seul grand homme de la taille de ceux que nous venons de nommer. Et le jour où elle a eu Cromwell, elle n'a plus eu sa liberté. Cromwell, c'est précisément l'accident républicain, le dictateur, comme Bonaparte, non plus populaire que Bonaparte, mais moins monarchique et plus bourgeois. Cromwell, c'est le dictateur moins le prince, Napoléon c'est le dictateur plus le prince. Et puis l'Angleterre est une île, la citadelle de l'océan, une entité distincte du continent, voisine, mais étrangère, ne recevant et ne communiquant aucun ébranlement européen, mêlée aux autres nations seulement par les fils de sa politique, défendue de tout contact immédiat, pouvant se gouverner chez elle à sa guise, se civiliser chez elle, s'agiter chez elle, sans inquiéter aucune frontière, sans brouiller ni casser les mailles du réseau séculaire des monarchies continentales. Enfin, pour l'Angleterre elle-même, tout est-il dit? La liberté de la presse, telle qu'elle existe aujourd'hui, est un fait tout nouveau dans la civilisation et dont les siècles précédents n'avaient aucune idée. Ce fait admirable et excellent à tant d'égards, a d'un autre côté des résultats qu'on n'a pas encore pu calculer. Le vieux rocher de la constitution anglaise lui même ne sera-t-il pas à la fin entamé par cette quantité d'acide versée tous les jours? Alors n'aura-t-on pas besoin d'un peu de dictature et d'un peu de génie?

Pour revenir au point de départ, la perfection étant refusée à l'homme, la monarchie pure ayant ses inconvénients, la république ayant ses périls, le gouvernement constitutionnel est probablement le meilleur, mais toutes restrictions posées et toutes réserves faites, ce n'en est pas moins le gouvernement des moyennes et par conséquent des médiocres. C'est le gouvernement à la mécanique. C'est le procédé ingénieux qui substitue, avec un succès satisfaisant pour le grand nombre, la combinaison des avis divers à la souveraineté d'une volonté éclairée et toute-puissante, et des rouages au génie. Il en résulte une certaine petitesse bourgeoise, l'esprit de critique là où il faudrait l'esprit d'organisation, une impulsion mauvaise qui vient de l'envie, toutes sortes d'obstacles aux grands gouvernants. Ceci est un inconvénient

sérieux, et auquel il sera nécessaire de réfléchir. Il y a là une lacune évidente, et nous avons la conviction qu'on peut la combler, sans altérer même la forme constitutionnelle, mais il faut y pourvoir. Sans doute, après les fatigues des avatars et des palingénésies, après les révolutions et les guerres, une certaine félicité sociale a son prix et peut être momentanément préférée même à la gloire. Mais les idées de gloire ne doivent jamais être abandonnées par les peuples faits pour la grandeur. La lâcheté commence là. Il est honteux pour une nation considérable de mieux aimer le bien-être que la splendeur, la richesse que l'illustration, la chaleur que la flamme, la clarté que l'éclat, c'est-à-dire les mêmes choses dans la mesure médiocre. On peut renoncer aux grands risques, mais il ne faut pas renoncer aux grands hommes. En pareille matière, ne point avoir, c'est ne pas être. Pas de grands hommes, pas de grands peuples.

Sans doute il y a d'autres grands hommes possibles que les grands hommes d'état, mais tout cela se tient[1].

[1] Développer. Ceux d'à présent, poëtes, écrivains, artistes, etc., sont la conséquence de la révolution et de Napoléon. S'il ne s'en préparait pas d'autres, dans 50 ans il n'y en aurait plus. Quand tout se rapetisse, les héros et les géants s'en vont tout aussi bien des régions de la pensée que des régions de la politique. (*Note de Victor Hugo.*)

XXIV

Se faire une sphère de tous ses diamètres.

Le jour où toutes ces sphères, grandes, moyennes et petites, graviteront paisiblement dans le milieu social sans se heurter et sans se gêner les unes les autres, le problème posé en 1789 sera résolu. Nous l'avons dit ailleurs en d'autres termes, que les inégalités sociales se superposent aux inégalités naturelles, et l'équilibre politique est trouvé. C'est en ce sens qu'il est juste que la charte dise : *égaux devant la loi* comme l'évangile dit : *égaux devant Dieu.*

En somme, si la liberté se complique quelquefois d'aristocratie, l'égalité s'accommode trop souvent de l'esclavage. À tout prendre, nous préférons encore la liberté anglaise à l'égalité turque.

Mais on peut améliorer ce fait chez soi.

L'égalité que nous voulons, ce n'est pas le même petit carré pauvrement distribué à tout le monde, au gros comme au fluet, au grand comme au petit, suprême inégalité, selon nous. L'égalité que nous voulons, c'est le droit égal et sacré pour chacun de se développer à l'aise selon toutes ses facultés, grandes ou petites.

XXV

Dans un conte de l'Orient, l'ange qui est dans l'éternité où il n'y a pas de ténèbres rencontre l'homme et lui demande : — Qui es-tu? — Je suis, dit l'homme, celui qui est dans le temps, ma vie est traînée par deux chevaux, l'un blanc et l'autre noir, qui s'appellent le jour et la nuit. — L'ombre et la lumière ne peuvent marcher longtemps ensemble, répond l'ange. C'est pour cela, homme, que tu vas à la mort.

Ce que l'ange disait à l'homme, on peut le dire à la république d'Amérique. Elle aussi, elle est traînée par le cheval blanc et par le cheval noir, par la lumière et par l'ombre, par la liberté qui est le jour et par l'esclavage qui est la nuit. Où va-t-elle?

Il est temps qu'elle se fasse cette question. Pour l'admirable république américaine, l'abolition de l'esclavage est la question de vie ou de mort. Quand, par une de ces combinaisons monstrueuses du hasard qui prouvent que l'impossible n'existe pas, l'abominable institution Esclavage parvient à s'introduire dans une république, il faut que, dans un temps donné, elle tue la république ou que la république la tue. Et en effet, se figure-t-on ceci : la fraternité achetant et vendant des hommes, l'égalité regardant la peau et non l'âme, la liberté ayant des esclaves! Tôt ou tard, la raison qui est au fond des choses, force invincible, se révolte et se venge. Et comment se venge-t-elle? par la mort des peuples illogiques. La vie, la vie magnifique des États-Unis d'Amérique, importe à l'avenir du monde et à la fondation même des États-Unis d'Europe. Il faut donc, oui, il faut que l'esclavage disparaisse du code américain. Je viens de le dire, toute nation qui attelle à ses institutions le jour et la nuit, marche à l'abîme. Les peuples ne meurent que par les démentis qu'ils donnent à leur principe. Dans ce qui est justice et droit, faire un contresens, c'est boire un poison. Un peuple qui irait toujours droit devant lui comme un syllogisme dans la voie du progrès, passant indéfiniment d'une conséquence à l'autre, ce peuple-là n'aurait aucune raison pour finir, et ne mourrait jamais. Il s'identifierait à l'avenir même du genre humain.

Pour les nations, la logique, c'est l'éternité.

XXVI

Je crois avoir déjà remarqué quelque part que le bon Dieu abuse de l'antithèse, (tiens! et moi aussi, à ce qu'on dit, et je profite de cette occasion de me vanter d'un travers commun avec Dieu); le bon Dieu donc abuse puérilement du soleil et de la lune, du nuage et de l'étoile, du lion et de l'agneau, du corbeau et du cygne, du printemps et de l'hiver, de la femme et de l'homme, du petit et du grand, du noir et du blanc, du mal et du bien, du diable et de lui-même. Or, au point de cette histoire où nous en sommes, Jéhovah était précisément en flagrant délit d'antithèse, il se laissait aller à son tic, et, selon sa manie immémoriale, après s'être empêtré dans l'ombre, ne sachant plus que faire, il s'en tirait avec l'aurore; il faisait à l'orient un cliquetis de la lumière contre les ténèbres; bref, pour la cent millionième fois peut-être, après la nuit, il faisait le jour, répétition monotone du même effet, et indigne d'un si beau talent.

XXVII

Tout homme intelligent doit avoir à quarante ans une philosophie comme il doit avoir une hygiène. Il doit savoir maintenir l'équilibre de son esprit comme la santé de son corps.

Les grands faits mystérieux de tout ordre qui l'entourent doivent l'occuper sans cesse. Il doit tendre constamment vers Dieu par le cœur comme par la pensée. L'aspiration au but inconnu de l'âme à travers l'infini doit être le travail perpétuel de son intelligence. Travail plein de labeur, il ne faut pas se le dissimuler. Grandes questions, grandes fatigues. Dans ce trajet immense de la pensée vers Dieu les idées simples et naturelles vont droit et vite; cependant elles sont heureuses de rencontrer en chemin, pour s'y appuyer et reprendre haleine, les idées inventées, compliquées et construites qui cherchent le même but et font la même route, plus lentement, moins directement, mais quelquefois plus sûrement. L'oiseau qui traverse l'océan se repose avec joie sur le mât du navire qu'il rencontre en pleine mer.

Que la foi donc ne dédaigne pas la raison.

Il est telle heure où l'esprit philosophique offre un point d'appui sauveur à l'âme religieuse prête à ployer ses ailes de lassitude et à se laisser choir dans les abîmes de l'infini.

15
IMPRIMERIE NATIONALE.

XXVIII

LA RELIGION ET LA SCIENCE D'ACCORD CONTRE L'INFINI.

D'où ce résultat curieux, la religion et la science, qui se haïssent sur tous les points et se combattent, s'entendent sur un seul, ôter à l'homme le sentiment de l'infini. La religion appelle cela : être orthodoxe. La science appelle cela : être exact. Le dogme du savant : rien hors de l'observation directe, est aussi étroit que le dogme du prêtre : rien hors de la révélation immédiate.

L'immense œil intérieur, l'intuition, est fermé par la religion et bouché par la science. Ne regardez pas par là, crient-elles toutes deux. De là le prêtre aveugle et le savant myope.

L'infini, n'étant ni palpable, ni visible, ni compréhensible, est rejeté. La religion ne veut pas de ce mystère-là, et la science n'accepte aucun mystère. Or qu'est-ce que le mystère? C'est notre enveloppe. La science refuse l'infini, mais il n'en est pas moins là. Il est notre urgence. Nous en naissons, nous en vivons, nous en mourons, nous en renaissons. Le savant crie : Je ne veux pas de toi, infini, et, profonde voix de l'ombre, l'infini répond : je suis ton âme.

Ce sentiment de l'infini que la religion et la science officielle d'accord veulent ôter à l'homme, n'est autre chose que sa propre notion. L'étincelle infinie est en lui; il la sent. C'est elle qui lui conseille le bien, le juste et le vrai. À quoi bon si zéro est au bout? Elle n'aurait que faire d'être conscience pendant la vie si elle n'était point âme après la mort.

Les grands esprits rétablissent la situation, ils comblent la lacune, ils remettent l'homme intérieur en équilibre. Contenant une plus grande quantité d'infini, ils contiennent une plus grande quantité d'âme. Là est le secret de leur utilité sociale et de leur puissance civilisatrice.

XXIX

Voulez-vous savoir ce que c'est que le sophisme? écoutez ceci :

Voilà un animal superbe; aucun ne le dépasse en force et ne l'égale en grâce. Son mouvement, c'est l'harmonie; s'il bondit, il retombe adorablement sur ses quatre pattes comme Auriol sur ses quatre mains; il n'y a pas de plus magnifique robe que la sienne; il a les plus splendides yeux du monde, même la nuit, la lumière y reste; il est souple, agile, robuste, charmeur, c'est le plus beau des chats. Quelle est cette bête? l'eau vous en vient à la bouche. Je voudrais bien l'avoir dans mes appartements. De quel animal parlez-vous là?

— Du tigre.

Ceci est une excellente institution. Sans elle, les noirs d'Afrique mangeraient leurs prisonniers. Grâce à elle, une foule de pauvres êtres, qui vivraient et mourraient idolâtres, sont baptisés et connaissent le Christ. Aussi voyez comme ils sont joyeux, allez parmi eux le soir après leur travail; ils dansent et chantent; ils n'ont à craindre ni la faim, ni l'abandon; ils ont quelqu'un qui les loge, les vêt et les nourrit, et pourvoit à tous leurs besoins; ils ont rencontré sur la terre même la providence qui s'est faite homme et qui veille sur eux. Cette institution est un complément de la civilisation. Vous vous écriez : certes, elle est admirable, et je voudrais avoir un peu de ce bienfait. Quelle est cette institution?

— C'est l'esclavage.

Vous reculez.

XXX

À QUELQU'UN QUI SE PLAINT DE PERDRE LA VUE.

Parce que votre œil s'affaiblit ou se trouble, parce que la nuit se fait sur votre rétine, ne dites pas : je deviens aveugle. Il n'y a que deux aveugles : le fou et le méchant. Qui aime et pense est voyant. Vous cessez de voir par les yeux? Eh bien, regardez par l'esprit. Vous cessez de voir par l'esprit, voyez par le cœur. Le cœur, c'est la grande prunelle.

Heureux qui voit par là.

Le génie est cœur avant d'être esprit. Les plus grands voyants sont peut-être les aveugles de la chair. Œil fermé, âme ouverte. Homère voit. Milton contemple.

Ceux-là seuls sont dans la nuit qui sont dans la haine. Ceux-là seuls sont dans la nuit qui sont dans le mal. Soyez dans l'amour, soyez dans le bien. Les ténèbres charnelles ne peuvent rien sur vous. Vous êtes dans le jour.

C'est dans cette lumière que, pour ma part, je tâche de vivre. Dans l'ombre de l'exil, on voit mieux les splendeurs réelles et les clartés vraies. C'est là que je suis, et j'en profite pour ouvrir mes yeux tout grands à la vérité, à la justice, à la raison, au progrès, à l'idéal, c'est-à-dire à toutes les lueurs de Dieu.

À force de contempler Dieu, l'œil humain finit par devenir soleil; il ne jette plus des regards, il lance des rayons.

XXXI

La créature a deux états possibles : être et vivre. Être est l'état passif, vivre est l'état actif. Vivre, c'est avoir la conscience d'être.

La conscience est le principe de l'action.

Qui n'a pas conscience peut remplir une fonction, mais non faire une action.

Faire est propre à vivre.

Vivre, c'est agir.

Agir, c'est vouloir.

La volonté commence à l'action et se prouve par elle.

La pensée commence à la volonté et s'affirme par elle.

Là où il n'y a qu'action et volonté, il n'y a encore qu'instinct.

L'instinct est le rudiment de la pensée.

L'instinct est toute la quantité de pensée possible à l'être sans la liberté.

La volonté trouve, la liberté choisit.

Trouver et choisir, c'est penser.

FAITS CONTEMPORAINS.

I

1847.

L'empereur Nicolas était maussade avec les hommes et gracieux avec les femmes. Cependant il se bornait presque toujours aux coquetteries, *voulant*, disait-il, *se conserver jeune.* Sa femme avait une vie fatigante et triste. L'empereur ne pouvant supporter d'être seul, exigeait qu'elle fût à toutes les revues et les parades où il passait sa vie. L'impératrice avait été assez belle; mais elle avait fini par n'être plus qu'un spectre de maigreur et d'ennui. Au contraire de l'empereur, elle était dure avec les femmes. La comtesse Woronzow, femme du gouverneur du Caucase, habituée aux honneurs quasi royaux des vice-reines, venait l'hiver à Saint-Pétersbourg faire sa cour. Il y avait dans la maison de l'impératrice ce qu'on appelait *les dames du portrait.* C'était des femmes de qualité qui accompagnaient l'impératrice partout et qui pottaient un cordon bleu en bandoulière et sur l'épaule gauche le portrait de l'impératrice enrichi de diamants. La comtesse Woronzow désirait ardemment être dame du portrait. C'était la seule dignité qui lui manquât. Elle le fit demander à Sa Majesté. Cependant elle avait pour amant je ne sais quel cousin dont on disait qu'elle portait toujours le portrait caché sur elle. Calomnie peut-être; non l'amant, mais le portrait. L'impératrice apprit la chose, et un soir devant toute la cour, elle dit à la comtesse Woronzow : *Comtesse, vous avez assez d'un portrait sur vous.*

L'empereur avait trouvé à son gré une fille d'honneur de l'impératrice. Il dérogea à ses habitudes *de conservation.* La fille devint grosse. L'empereur la maria à un brave officier avec une dot considérable. Au bout de peu de temps l'officier remarqua que la somme était grosse, mais que la femme

l'était aussi. Il prit mal le fait, et battit la dame. Ce qui est très russe. L'empereur l'envoya au Caucase. L'officier se fit tuer. Un an ou deux après, l'empereur dit au gouverneur du Caucase : — *Eh bien? Un tel est-il calmé?*

— Oui, Sire, dit le gouverneur.

Il était mort.

Le czarevich Alexandre était plus dur encore que son père et plus haï. A vingt ans, il était sévère, hautain et triste. Il rendait fort malheureuse sa femme qui était une princesse de Hesse.

L'empereur Nicolas, comme son frère l'empereur Alexandre, aimait la conversation des femmes, et se plaisait aux causeries familières au coin du feu. Il était doux, simple, charmant et galant à ces heures-là. Il souriait de tout. Il semblait qu'on pût tout lui dire. Pourtant on n'osa jamais lui parler de la princesse Troubetzkoï.

II

En 1787, je ne sais quel prince, le comte d'Artois, je crois, voulut donner une petite maison à la Guimard, cette danseuse maigre. Il fit choix d'un joli jardin rue Chantereine et chargea Ledoux de la galante construction de l'édifice. Ledoux est le brave architecte, à l'imagination tout ensemble pauvre et abondante, qui a produit les barrières de Paris, ces tristes avortements de la médiocrité fécondée par le mauvais goût. De Mademoiselle Guimard cette maison passa à Madame Talma. En 1795, elle avait encore changé de mains. Elle appartenait à une créole, veuve d'un gentilhomme français qui était mort général républicain. Cette créole fit ajouter à la maison rococo de Ledoux une façon de péristyle héroïque, en hémicycle, décoré de faisceaux romains et de trophées grecs. Ce fut l'architecte Percier, autre Ledoux moins l'abondance et la fantaisie, qui inventa et ajusta ce péristyle à l'extrémité d'une ravissante allée d'acacias mêlés d'églantiers et de lierres où les fauvettes chantent au mois de mai.

À côté des chétives imaginations de l'homme, la grâce et la beauté de la création ressemblent souvent à de l'ironie. J'ai quelquefois écouté chanter là les fauvettes; je suis convaincu qu'elles se moquent du péristyle de M. Percier. Mais ceci me détourne de ce que je veux dire; passons.

En 1822, un vieillard qui venait de voir mourir un prisonnier sur un rocher, le général Bertrand, se retira dans la petite maison et fit graver sur la façade cette inscription :

In hac minima jam maximus
Plus quam maxima concepit.

C'est qu'en effet cette petite maison-là est le logis habité en 1797 par le général de l'armée d'Italie. C'est l'étape intermédiaire entre le bivouac de Toulon et les Tuileries. C'est le lieu solennel qui a vu s'accomplir le deuxième avatar de Bonaparte.

Cette bonbonnière construite pour une danseuse a changé la rue Chantereine en rue de la Victoire.

Aujourd'hui cette demeure héroïque appartient à des spéculateurs qui l'ont ornée d'un buste de Rousseau et qui la mêlent à des prospectus.

Ainsi le roi Charles X dans sa jeunesse a bâti une maison pour le 18 brumaire, et l'empereur Napoléon, à son aurore, a illustré un logis pour les Néothermes.

Les fauvettes y chantent toujours.

III

[NOTES SUR LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848.]

Le cabinet Guizot, ce ministère né de la crainte d'une guerre et mort de la crainte d'une révolution.

Car le 23 février, avant de mourir lui-même, Louis-Philippe tua Guizot. Immolation tardive qui ne sauva pas la dynastie.

Soudain on crie : À bas Polignac ou Guizot!
Le gamin des faubourgs donne en chantant l'assaut
À huit siècles d'histoire incarnés dans un homme.
Le gamin prend Paris ainsi qu'il prendrait Rome,
En riant. Le sang coule. En vain on se défend,
Il l'emporte. Il est roi sans cesser d'être enfant.
Il court, il tient le Louvre, il entre aux Tuileries;
À lui le trône, à lui les hautes galeries,
Il se promène, avec Marrast pour courtisan,
Du pavillon de Flore au pavillon Marsan.

La nation souveraine succède au roi, le suffrage universel au droit divin. Le principe d'hérédité fait place au principe d'élection. Le gouvernement de l'hérédité s'appuyait sur les privilèges et les inamovibilités. Le gouvernement de l'élection vivra par les talents et par les popularités. La magistrature inamovible ira où est allée la pairie héréditaire.

Chaque système doit disparaître avec ses démolitions.

Mai 1848.

Comment douter du dénouement? Il sera évidemment bon pour le genre humain tout entier. Espérons! Confions-nous! C'est Dieu qui fait la pièce et c'est la France qui joue le rôle.

1848.

Le dimanche 28 mai, mon installation à Petit-Bourg comme président de l'œuvre en remplacement de mon collègue M. Portalis.

J'y ai passé la journée. On était fort nombreux. Louis Blanc y était. Nous avons fait route ensemble et beaucoup causé. Il me disait : — Béranger est fin, Lamennais est haineux, bonhomme ni l'un, ni l'autre. Barbès est un bon fou. Quant à Blanqui, c'est un phénomène; l'excès de l'audace mêlé dans la même âme à l'excès de la poltronnerie. Un misérable d'ailleurs. J'ai une lettre que Barbès m'écrivait sur Blanqui du Mont-Saint-Michel. Elle finit ainsi : *Il y a un homme que je méprise plus que Louis-Philippe, c'est Blanqui.*

Après le dîner, qui a été gai, quoique traversé par des conversations sombres, une très jolie femme, blonde avec des yeux bleus, Mme Lionet, femme d'un médecin de Corbeil, m'a dit : *Si jamais on vous poursuit, venez à Corbeil. Je vous cacherai.*

Ce qui compose le moment que nous traversons, c'est la forme la plus fragile, un prince-président, et le fond le plus indestructible, la démocratie; combinaison redoutable, l'impossible combiné avec le nécessaire.

De là vient que les uns disent : cela est éternel, et que les autres disent : cela ne peut durer, et que tous ont raison.

Mais pourquoi diable en faisant le 24 février le bon Dieu a-t-il été prendre M. Marrast?

Juin 1848.

Ô malheureux pays! comment tout ne s'écroulerait-il pas! d'un côté les coups de canons, de l'autre, les coups d'idées.

Ô philosophes, penseurs, poëtes, écrivains, amis du peuple et de l'humanité, artilleurs de l'intelligence, à vos pièces!

Mais prenez garde pourtant!

Dans les assemblées uniques, ce n'est pas la montagne que je crains, c'est le marais. Le marais, dans un temps donné, engendre toujours cette hydre qu'on appelle *le comité de salut public;* douze têtes qui dévorent toutes les autres.

Prenons garde.

La démocratie peut être à elle-même son propre abîme.

Séance du 1er décembre. — Les représentants Mazuline, Parisis et Goudchaux ont parlé dans cette séance. On a vu successivement monter à la tribune un noir, un évêque et un juif. Grand fait qui montre comme les portes du passé sont bien fermées et combien c'est un avenir nouveau que celui qui s'ouvre devant la civilisation.

Ce qui complète la grandeur décisive du fait, c'est qu'il a passé inaperçu.

Oh! comme on a l'art d'épouvanter à propos le bourgeois et le paysan, ce toujours enfant!

Y a-t-il des questions à étudier? l'ignorance est-elle une question? la misère est-elle une question? la prostitution est-elle une question? la guillotine est-elle une question? le salariat est-il une question? le bien-être est-il une question? l'enfant est-il une question? la femme est-elle une question? le pauvre a-t-il, lui aussi, son cahier des griefs? — Il s'agit bien de cela! écoutez :

Le socialisme est un brigand, un chauffeur, un routier, un détrousseur de grand chemin, un maigre, un ventre-creux, un malandrin. Il a une plume de coq à son chapeau, un tromblon, des souliers de corde, de grandes moustaches noires. Il a là-haut sur la montagne des cavernes et des trous dont l'entrée est cachée avec des branches d'arbre et de grosses pierres. Barbara lui fait la soupe dans les ténèbres pendant qu'il égorge les propriétaires. Il est féroce, adroit, insaisissable; il grimpe aux rochers comme une chèvre et disparaît. Il est un monstre, il est un tigre, il est une bande. Rinaldo Rinaldini.

Voilà la vraie question.

IV

En ce moment, à Paris, la fantaisie souveraine des hommes de génie, et le caprice de l'art toujours si hautement mélangé de raison, de goût et de nécessité ont ouvert à l'architecture des voies nouvelles, voies profondes aboutissant à cette rencontre du réel et de l'idéal, du grand et du chimérique, du vrai et de l'extraordinaire, qui est le beau complet, voies magnifiques où de nos jours la poésie, cette figure divine qui porte le flambeau des générations, a précédé et introduit tous les autres arts. La peinture, la statuaire, la sculpture, la musique, y sont entrées successivement. L'architecture domestique, toujours pleine de bon vouloir parce qu'elle est sans responsabilité, cherche à y entraîner l'architecture officielle qui se roidit et résiste. De là une sorte de lutte entre ce que bâtissent les villes et l'état, et ce que construisent les particuliers; les maisons sont beaucoup plus dans l'art que les monuments. Il y a dans nos rues et sur nos boulevards telle façade édifiée d'hier qui pourrait presque être comparée aux ravissants logis de la renaissance, tandis que notre hôtel-de-ville si lourdement grossi et accru de quatre ou cinq fois son volume, la Madeleine, Notre-Dame-de-Lorette, Saint-Vincent-de-Paul, etc., sont de tristes et fâcheux édifices encore tout empreints des pauvretés du style-empire et du style-messidor, où rien, ni dans l'ensemble ni dans le détail, n'est décidément beau, ferme, logique et accentué, et où tout au contraire reste bâtard, mou et indécis parce qu'ils font effort à la fois vers la forme morte et vers le goût vivant, vers l'art suranné et vers l'art nouveau.

On ne chasse pas deux lièvres, on ne sert pas deux maîtres, on ne mêle pas deux arts.

V

L'envie, l'envie littéraire surtout, a des effets singuliers. Nous connaissons un homme jeune, beau, spirituel, doué de talent comme poëte et comme critique, millionnaire, opulent au point que le jour où il réalisa sa fortune, ne sachant que faire et inquiet de tant de billets de banque, n'ayant pas de coffre-fort préparé, il prit le parti de passer la nuit couché dessus. Ce jeune homme a un hôtel à Paris, une voiture, des amis sans nombre, toutes les jouissances de la vie à la portée de son âge et de ses millions; il n'a qu'une pensée : trouver le moyen de nuire à un vieillard exilé et isolé, n'ayant d'autre distraction que le travail sans relâche, condamné par sa propre conscience à la solitude perpétuelle sur un rocher en pleine mer. Ce vieillard appartient aux mêmes opinions que ce jeune homme. Se connaissent-ils? Oui. Ils ont eu jadis des points de contact. Le jeune homme, alors adolescent, venait chez le vieillard, alors homme mûr et en recevait des encouragements et des éloges. Pourquoi cette préoccupation étrange dans ce jeune homme? Hélas! parce qu'il y a peut-être un peu plus de bruit autour du nom du vieillard qu'autour du nom du jeune homme. Et l'on en vient à constater ce phénomène, disons mieux, cette maladie : ces cheveux blancs inspirent à ces cheveux noirs, cette vieillesse inspire à cette jeunesse, ce déclin inspire à cette santé, cet homme près de la mort inspire à cet homme en pleine volupté de vivre, ce travailleur inspire à ce capitaliste, ce solitaire inspire à ce parisien, cet exil inspire à ce bonheur, quoi? l'Envie.

[Album 1864.]

TAS DE PIERRES

D'après l'écriture, ce titre date de 1830 environ. Onze dossiers de vers et vingt-quatre dossiers de prose, reliés actuellement en volumes ou en plaquettes et déposés à la Bibliothèque nationale, ont été classés chacun d'après leur titre, donné par Victor Hugo.

Vers : MOI. — DIEU. *POST MORTEM*[1]. — LA NATURE. LE SOIR. LA MER. — AMOUR. — ÉPÎTRES. ÉPIGRAMMES. CRITIQUE. — POLITIQUE. — ARTISTES. POËTES. GRANDS HOMMES. — PHILOSOPHIE. RELIGION. — CITATIONS. TRADUCTIONS. RIMES. — PLANS. — FRAGMENTS. IDÉES ÉPARSES.

Prose : POLITIQUE. — CRITIQUE. — L'AMOUR. LA FEMME. — HISTOIRE. — TRADUCTIONS. PROVERBES. NOMS ET SOURCES. — LA CRÉATION.

[1] Nous avons réuni ces divisions *Dieu, Post Mortem,* en vers, aux mêmes divisions en prose comprises dans le dossier *Philosophie.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

La Nature. — Moi. — Ceci et cela. Idées çà et là. — L'Homme. L'Enfant. — Le Temps présent. — Poésie. Art. Théâtre. — Science. Voyage. — Éloquence. Assemblées. Pierres précieuses tombées de la tribune. — Faits et croyances. Rêves. — Questions sociales. Civilisation. Peine de mort. Torture. Sorciers. — Philosophie. (Huit dossiers sont reliés sous ce titre dans le même volume : *Philosophie. Philosophie de ma vie. Sagesse. Raison des choses. Règles pour le penseur. Religion. Explication de la vie et de la mort. Post mortem.*) — Plans[1].

On voit par cette liste que plusieurs titres sont communs aux vers et à la prose. Nous publions, pour donner une idée d'ensemble, chaque division sous ses deux formes, en adoptant, pour plus de clarté, l'ordre chronologique. En effet, telle réflexion philosophique écrite en 1830 pouvait être modifiée par l'expérience ou les événements trente ans plus tard; de même dans la division : Moi, sorte d'autobiographie, certaine pensée conçue pendant la jeunesse du poète n'aurait plus la même signification vers la fin de sa vie; pour suivre, dans le dossier : Politique, l'évolution de Victor Hugo, il était nécessaire de déterminer l'époque où ses opinions sont exprimées.

Il arrive souvent que plusieurs pensées, en prose ou en vers, appartenant à des divisions différentes, figurent sur la même page. Nous avons dû les publier dans leur division respective, en indiquant entre crochets le titre du manuscrit où le lecteur pourrait consulter l'original.

[1] Indépendamment de cette liste, on trouve plusieurs pensées dans la plaquette : *Feuilles paginées,* qui contient vers et prose mêlés.

Moi

1825-1851.

Mon moi se décompose en

Olympio	la lyre,
Hermann	l'amour,
Maglia	le rire,
Hierro	le combat.

Qui que tu sois, si tu es pensif en lisant, c'est à toi que je dédie mon œuvre.

Et mon front en travail me courbe sous son poids
Tant l'âge y fait germer de choses à la fois.

Rien avec la matière, tout dans l'idéal, c'est cela et cela seul qui fait la poésie supérieure à l'architecture. Sans doute, quand je m'arrête devant la façade de Notre-Dame et que je me représente ces innombrables ouvriers, maçons, sculpteurs, menuisiers, charpentiers, serruriers, vitriers, tailleurs de pierre, construisant assise par assise le prodigieux édifice sous le regard lumineux et fécondant de l'architecte, je me sens pénétré d'une inexpri-

mable admiration, mais c'est plus que de l'admiration que j'éprouve, c'est un étonnement mêlé de religieuse adoration pour mon créateur quand, à l'aide de cet œil intérieur qu'on nomme la rêverie, je vois au dedans de moi, fourmillement immense et tumultueux, ces autres ouvriers merveilleux, les pensées, qui avec des mots bâtissent une cathédrale dans mon esprit.

1830.

. . . . Je veux faire un livre où je mettrai
Tout ce que nous faisons et tout ce que nous sommes,
Et ce livre, complet, je l'intitulerai :
— Contes pour les enfants et rêves pour les hommes.

[PLANS.]

Laissez-moi en paix dans ma sombre contemplation des fourmillements de l'univers.

Je sais me faire obéir et non me faire servir.

Une calomnie dans les journaux, c'est de l'herbe dans un pré. Cela pousse tout seul. Les journaux sont d'un beau vert.

Tu connais mes travaux, mes rêves, mes labeurs,
Mes amours, et mon âme, après tant d'aventures,
Pleine d'inscriptions et pleine de ratures.

[OCÉAN VERS.]

L'hymne de ma jeunesse a des versets sans nombre.

La haine contre moi déborde à pleines bouches.

[Fragments. Idées éparses.]

Il y a des hommes qui sont faits pour la société des femmes, moi, je suis fait pour la société des enfants.

[Feuilles paginées.]

Moi qui conclus assez naturellement de la feuille à la racine et de la nature à Dieu.

[Feuilles paginées.]

Oh ! laissez-moi garder ces lettres déchirées,
Fragment d'un cœur brisé ! [1]

[Feuilles paginées.]

Toute ma vie, je pourrais la diviser en deux époques : mes opinions sans pitié, et mes opinions indulgentes.

C'était un envieux que j'avais pris pour un ami. Il avait contre moi cette hostilité qui sort d'une intimité ancienne et qui est, par conséquent, armée de pied en cap.

...J'aurai, jusqu'à mon dernier jour,
Besoin d'un cœur qui m'aime, et qui m'aime d'amour.

[Amour.]

[1] Ces deux vers, écrits vers 1830, s'apparentent à la poésie publiée dans les *Feuilles d'automne : Ô mes lettres d'amour...* (*Note de l'Éditeur.*)

Hélas ! dans mon esprit comme en une prison,
Le doute en souriant tenaille la raison.

Je suis un instrument et non un ornement.

[La Nature.]

Ton amour est tombé sur mon âme épuisée
Comme une goutte de rosée
Sur une feuille morte abandonnée aux vents.

[Amour.]

Car Dieu, qui, dans mon sang, composé de trois races,
Mit Bretagne et Lorraine et la Franche-Comté,
D'un triple entêtement forma ma volonté.

Je n'aime pas les vers, j'aime la poésie.

Quand je marche seul et penché,

Et ramassant des idées
Dans les pierres du chemin.

Tant que les doux enfants, que j'accoste en chemin,
M'enverront des baisers de leur petite main
Sur leurs lèvres épanouie !

[Feuilles paginées.]

Je console les morts de l'oubli des vivants.

[La Nature.]

Vie politique, vie littéraire, deux côtés d'une même chose qui est la vie publique. Les uns trempent dans la vie publique par l'action, les autres y trempent par l'idée. Ce sont ceux-là qu'on appelle les rêveurs, les poëtes, les philosophes. On appelle les autres les hommes d'état. Il faut dire à l'avantage des premiers que les idées sont toujours des actions, tandis que rarement les actions sont des idées.

On entre donc plus profondément encore dans l'âme des peuples et dans l'histoire intérieure des sociétés humaines par la vie littéraire que par la vie politique.

Ce bonheur désolant de marier sa fille.

16 février 1843.

[Théâtre en Liberté. — *Reliquat.*]

Ceci sera mon épitaphe :

Hic
Victor Hugo
Sperans
Expectat

---

20 mars 1843.

J'entends rire les sots, j'entends hurler l'envie,
On siffle, on raille, on ment; on m'outrage au grand jour.
Mais je ne me plains pas. Le ciel donne ma vie
À la haine en public, en secret à l'amour.

[Amour.]

La haine sur mon nom trépigne avec fureur.

Pendant que je rêvais, au fond d'un vieux carton
Où j'enferme mes vers et mes chansons nouvelles,
Il me semblait dans l'ombre entendre un sourd bruit d'ailes.
C'était tout cet essaim qui voulait s'envoler.

Le malheur s'est jeté sur moi, brusque et terrible,
Ainsi que l'ennemi par la brèche d'un mur.

Ô Seigneur !

Vous avez emporté dans votre ombre glacée
Ainsi qu'un tourbillon tout ce qui m'était cher.
Je regardais ma joie ! elle s'est effacée,
Hélas ! comme le pli d'une onde sur la mer !

... Ô mort ! mystère ! obscurité du sépulcre !

Ombre où tous les vivants ont leur place marquée [1].

Quand je vois le progrès et ses ailes de plomb,
Quand je pense qu'il faut à l'homme un temps si long
Pour comprendre et vouloir les choses les plus claires,
Et tant d'afflictions avec tant de colères,
Je suis triste, et les pleurs me viennent dans les yeux.

Ô beaux jours, trop vite partis !
Rien n'est charmant comme l'aurore.
Les parents tout jeunes encore,
Les enfants encor tout petits !

[Océan vers.]

Comme de l'aube au soir on fait peu de chemin !
J'étais jeune homme hier, je serai vieux demain.
Que de choses, projets, plans, visions, pensées,
Je vais laisser dans l'ombre à peine commencées !

[Plans et projets.]

---

[1] Le manuscrit de ces trois pensées, se rapportant à la mort de Léopoldine, est relié dans un exemplaire des *Contemplations* et faisait partie de la collection de M. Louis Barthou. (*Note de l'Éditeur.*)

L'abîme est sombre. Autour de mon âme sereine
Rampent de tous côtés les formes de la haine,
Que m'importe, pourvu qu'en élevant les yeux,
Du fond du gouffre obscur toujours prêt à se clore,
Par quelque soupirail je puisse voir encore
        La beauté profonde des cieux!

Hélas! triste et souvent, de moi-même vainqueur,
Ma volonté d'acier me fait saigner le cœur.

Combattant désarmé, rêvant dans la mêlée,
Soldat, mais pour mourir, non pour tuer, lutteur,
Mais sans glaive, tribun, juge, législateur,
Dans ces temps orageux qui font plier la France,
Jamais je n'ai versé le sang. Ma conscience,
Enfant, n'est déchirée aux clous d'aucun cercueil.
Blanche, elle rit au fond de ma pensée en deuil.

                                        Je ne veux pas le pouvoir.
. . . .
Les hommes comme nous, et c'est là notre gloire,
Sont tout dans la bataille et rien dans la victoire.

La liberté! sauvons la liberté. La liberté sauvée sauve le reste.

Quant à moi, je lutterai pour elle jusqu'à mon dernier souffle. C'est par la chute de la liberté que les calamités entrent dans un pays. On me trouvera toujours debout sur cette brèche.

Vous qui me lisez, vous qui m'appuyez ou me combattez, vous qui depuis vingt-cinq ans fixez quelquefois les yeux sur moi, amis ou ennemis, compagnons d'armes ou adversaires dans la grande et sombre bataille des idées, écoutez-moi, j'en prends l'engagement devant vous, si jamais le malheur voulait qu'il n'y eût plus dans les assemblées, qu'il n'y eût plus en

France que cent hommes de cœur voulant et défendant la liberté, je serais du nombre; le jour où il n'y en aurait plus que dix, je serais dans les dix; le jour où il n'y en aura plus qu'un, ce sera moi[1].

Je juge ma situation sur le visage de mes ennemis.

J'ai l'habitude de répondre à l'insolence par l'insolence et demie.

Mai 1851.

Pour avoir défendu sous toutes les formes toutes les idées de liberté, de justice, d'humanité, de civilisation, de nationalité, de raison, de vérité, d'intelligence, de gloire, de grandeur, d'émancipation, d'amélioration, de paix, de fraternité, de progrès; pour avoir combattu sous toutes les formes toutes les idées d'arbitraire, de despotisme, d'anarchie, de mensonge, de barbarie, d'oppression, de compression, de tyrannie, d'hypocrisie, d'ignominie, d'intolérance, d'inquisition, d'iniquité, de superstition, de haine, d'abrutissement, je suis aux yeux de la bourgeoisie un monstre.

Il y en a qui disent qu'il faut me tirer un coup de fusil comme à un chien.

Pauvre bourgeoisie!

Uniquement parce qu'elle a peur pour sa pièce de cent sous!

1852-1870.

Credo in Deum, in populum, in Galliam.

VICTOR HUGO.
Bruxelles. — 15 avril 1852.
(Écrit de mon sang.)

---

[1] On retrouvera cette pensée dans les *Châtiments : Ultima verba.* (*Note de l'Éditeur.*)

8bre 1853. Jersey.

Si M. Bonaparte a cru que c'était son décret qui me chassait, il s'est trompé; ce qui m'a chassé, c'est son infamie. Ce qui m'a banni, c'est ce spectacle de honte que je n'aurais pu supporter. Ce n'est pas M. Bonaparte qui m'a dit : va-t-en! c'est mon âme.

Liberté murmure *exil*
Berceau *tombeau*
Amour, bonheur *ciel.*

Quand vint l'heure où le mot suprême doit se dire,
La déesse me fit un sinistre sourire
Et murmura dans l'ombre à mon oreille : exil.

[Dieu. — *Manuscrit.*]

Dans Jersey, l'île anglaise, et seul sur la montagne,
Triste, élevant la voix d'un bord à l'autre bord,
Ainsi parle, les yeux fixés sur la Bretagne,
Victor Hugo proscrit à Chateaubriand mort.

Je m'en vais en vareuse, avec de grosses bottes.
Ô douceur de l'exil, porter des chapeaux mous!

...Je suis l'honneur vrai, l'honneur bête,
La loyauté stupide à force d'être honnête.

À présent... exil.

Ô frère! avec quelle âcre et sombre volupté
J'aspire l'océan sauvage et redouté,
En criant au rocher qui gronde, au flot qui vibre,
Aux nuages, aux vents, aux astres : je suis libre!

[La Mer.]

Évènements
Qui de mon foyer mort ont dispersé la flamme,
Achevant de briser le reste de mon âme.

L'hospitalité anglaise, — nous ne nous en plaignons pas, nous, nous la trouvons bonne comme elle est, nous ne la voudrions pas autrement, — laisse entrer et laisse mourir.

Juin 1854. — Il me reste deux choses à faire : finir et mourir.

MON PREMIER LIVRE. — BRUIT. — RUMEUR.

. . . . Je n'avais pas vingt ans.
Ô moment ineffable! Ô quel étrange émoi!
Le monstrueux Paris lire un livre de moi!

Jersey. 21 Xbre 1854.

Jour le plus court, deuil le plus long.

Le temps est horrible depuis un mois. Mon horizon n'est qu'une nuit. La tempête m'endort le soir et l'ouragan me réveille le matin. Je dis : *Triste mari magno.*

Tout cet immense deuil m'entre dans l'âme et me fait songer au doux rayonnement de la France. Mais rien ne m'ébranle et rien ne m'ébranlera. Je mourrai ici, s'il le faut. L'Océan est là sous ma fenêtre. Je regarde cet indomptable, et je lui dis : joutons.

LE GRAND SERT LE PETIT.

L'humble fleur a la terre énorme pour support;
Le ciel s'ouvre à la mouche en fuite, comme un port.
Dieu, dont on croit parfois entrevoir le fantôme,
Dépense à chaque instant l'infini pour l'atome;
Et tout est bien; ainsi, dans mes soucis amers,
Tu me berces, ô bruit prodigieux des mers.

Mot que quelqu'un a dit sur moi :
— À quoi pense le bon Dieu de donner un génie comme ça à un fou pareil?

Je me jette.
Jeter, c'est semer.

Ce matin, 11 juin 1855, j'ai trouvé cette ligne écrite à la craie sur ma porte :

Hugo is a bad man.

J'ai recommandé qu'on ne l'effaçât pas.

Faites donc des sonnets et des mathématiques!
Oh! la géométrie! affreux réfrigérant!
Comme l'aile du vers au triangle se prend!
Comme le pauvre essor du poëte s'apaise
Devant le polyèdre et meurt dans le trapèze!
Sous l'algèbre et le spleen comment ne pas plier?
Que de fois j'ai maudit, quand j'étais écolier,
Les X et les Y, et la stupeur qu'engendre
Biot, multiplié par Bezout plus Legendre!

L'an prochain, j'irai en Portugal ou en Espagne. Puisque je ne puis rentrer en France, je veux me rapprocher du soleil. Je supprimerai du moins de ma vie cela, l'hiver. Ayant l'exil à quoi bon l'hiver? L'exil suffit pour avoir très froid.

Et maintenant veux-tu savoir le résultat
Du coup de vent prenant des airs de coup d'état,
Qui m'a fait traverser l'océan en novembre,
Changer de mobilier, d'escalier et de chambre,
Et de Jersey passer à Guernesey tout vif?
J'étais sous un bailli, je suis sous un baillif.
Voilà. Commotions du sort! Vicissitudes!
Je pourrais là-dessus prendre des attitudes
Et me draper. Mais non. Il me sied d'être bref
Et de ne pas fléchir sous le poids de cet F.
Passons.

Tombeaux! tombeaux! tombeaux! vous entourez ma vie;
Et je suis comme un champ où se penchent les croix.
Le ciel mystérieux a tout ce que j'envie
Et tout ce que je crois.

---

9 9bre.

Je trouve de plus en plus l'exil bon.

Il faut croire qu'à leur insu les exilés sont près de quelque soleil, car ils mûrissent vite.

Depuis trois ans — en dehors de ce qui est l'art — je me sens sur le vrai sommet de la vie, et je vois les linéaments réels de tout ce que les hommes appellent faits, histoire, évènements, succès, catastrophes, machinisme énorme de la Providence.

Ne fût-ce qu'à ce point de vue, j'aurais à remercier M. Bonaparte qui m'a proscrit, et Dieu qui m'a élu.

Je mourrai peut-être dans l'exil, mais je mourrai accru.

Tout est bien.

Je m'appelle Protestation.

Je tâche de donner tous les jours plus complètement ma démission de la vie. Ce grand ciel m'attire.

CHOSES QU'ON A DITES DE MOI.

On a imprimé que Louis-Philippe m'avait rendu des services d'argent.
On a imprimé que j'étais empoisonneur (Saxe-Cobourg).
On a imprimé que j'étais fou (d'Argout).
On a imprimé que j'étais bossu[1] (Henri Heine).
On a imprimé que j'étais ivrogne (*abbandonned drinker*).

---

12 février 1856.

L'équinoxe commence à traverser notre ciel et notre mer avec ses splendeurs et ses furies. Il pleut du rayon et de l'ouragan; l'immensité et la terre, le soleil et l'océan, la nuée et l'écume ne font qu'un paysage; paysage violent, féroce, charmant, lumineux, ténébreux, inouï. Il ne fait pas jour le jour et il ne fait pas nuit la nuit. On dirait que le bon Dieu consulte Rembrandt sur les horizons qu'il me fait. J'habite le plus magnifique des clairs-obscurs.

VIE EN FAMILLE.

Ô gaîtés comme un baume à la douleur versées!
Sourires éclairant le gouffre des pensées!
Chuchotement joyeux autour du grand front noir.

Mes grands garçons de fils m'embrassent en rentrant.
Ce sont d'anciennes mœurs que nous avons gardées.

Je vis dans le passé, pâle songeur des ombres,
Et dans l'évanoui.

[CARNET 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

---

[1] La page est assez curieuse pour être citée. La voilà. J'avertis le lecteur qu'elle vient d'un homme d'esprit. (*Note de Victor Hugo.*)

Cette page manque au manuscrit. On la trouvera dans *Französische Zustände. — 4ter Theil. Kunstberichte aus Paris. P. 304.* (*Note de l'Éditeur.*)

VIVANTS.

Oui. Je comprends qu'on aille aux fêtes,
Qu'on soit foule, qu'on brille aux yeux,
Qu'on fasse, amis, ce que vous faites,
Et qu'on trouve cela joyeux;
Mais vivre seul sous les étoiles,
Aller et venir sous les voiles
Du désert où nous oublions,
Respirer l'immense atmosphère;
C'est âpre et triste, et je préfère
Cette habitude des lions.

[CARNET 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

Hugo,
Ce vieux de la montagne et de la poésie.

Mon premier cri en entrant dans l'exil fut : *Par où s'en va-t-on?*

Je n'ai ni lâcheté vis-à-vis des vivants, ni oubli vis-à-vis des morts.

Guernesey, avril 1856.

Je vis dans une solitude splendide, comme perché à la pointe d'un rocher, ayant toutes les vastes écumes des vagues et toutes les grandes nuées du ciel sous ma fenêtre; j'habite dans cet immense rêve de l'océan, je deviens peu à peu un somnambule de la mer, et, devant ces prodigieux spectacles et toute cette énorme pensée vivante où je m'abîme, je finis par ne plus être qu'une espèce de témoin de Dieu. C'est de cette éternelle contemplation que je m'éveille de temps en temps pour écrire. Il y a toujours sur ma strophe ou sur ma page un peu de l'ombre du nuage et de la

salive de la mer; ma pensée flotte et va et vient, comme dénouée par toute cette gigantesque oscillation de l'infini.

Ce qui ne flotte pas, ce qui ne vacille pas, c'est l'âme devant l'éternité, c'est la conscience devant la vérité.

Et pendant que je marche au bord des mers profondes,
Jetant mon âme au gouffre où se perdent les sondes,
Plein de frémissements,
La strophe ardente éclôt, d'un bruit sombre mêlée,
Sur ma lèvre où je sens la poussière salée
Des grands flots écumants.

On m'annonce la mort de Gustave Planche[1]. C'est un ennemi que je perds. Je supporterai cette perte.

En fait d'ennemis, je suis millionnaire, et j'en puis perdre un sans m'appauvrir.

J'ai quelquefois erré dans ma vie et j'ai dit
Des mots qu'il eût été meilleur de ne pas dire.

J'ai quatre clartés dans ma vie,
L'amour, le tombeau, l'exil, Dieu.
Mon âme, lasse, inassouvie,
Est tombée au fond du ciel bleu.

GUERNESEY, RÊVERIE, EXIL, MYSTÈRE, INFINI,
FENÊTRE SUR LA MER.

Je m'éveille parfois, aux fantômes pareil,
Et mon œil, à travers le rêve et le sommeil,
Voit la lueur que fait quelque croissant de lune
Ou quelque lever d'astre aux crêtes de la dune.

---

[1] Après en avoir reçu plusieurs services, Gustave Planche devint l'un des critiques les plus acharnés contre Victor Hugo. Il mourut en 1857. (*Note de l'Éditeur.*)

17
IMPRIMERIE NATIONALE.

ORDRE MORAL.

De quoi donc est-on sûr?
Qui rit de toi? ceux même à qui tu rends service.
La vertu peut avoir les mirages du vice.
Pauvre père inquiet, travaille sans repos,
Porte de vieux habits, porte de vieux chapeaux,
Prive-toi pour léguer l'aisance à ta famille;
Épargne sou par sou pour tes fils, pour ta fille;
Garde-leur, scrupuleux, le peu d'or que tu tiens;
Fais pendant vingt-cinq ans la fourmi pour les tiens;
Les tiens tous les premiers t'appelleront avare.

Une nuit je courais la poste au clair de lune
Sur la route qui lie Irun à Pampelune,
Regardant l'horizon s'enfuir, et pour régal
Ayant le mayoral compliqué du sagal;
Les forêts frissonnaient au loin, d'ombre remplies;
Et huit mules de feu, secouant des folies
De grelots, de plumets, de houppes, de pompons,
Faisaient dans les ravins trembler l'arche des ponts.

[Océan vers.]

J'ai toujours eu du goût pour les grands murs au pied desquels il y a de l'herbe. Un coin de terre verte, nu, solitaire, enclos de vieilles murailles grises, me charme. Mettez-y du soleil, des pâquerettes et des papillons, et personne. Voilà pour ma rêverie un paradis.

[Théâtre en Liberté. — *Reliquat.*]

Étranger! que signifie ce mot? quoi! sur ce rocher j'ai moins de droits que dans ce champ! quoi! j'ai passé ce fleuve, ce sentier, cette barrière, cette ligne bleue ou rouge visible seulement sur vos cartes, et les arbres, les fleurs, le soleil, ne me connaissent plus! quelle ineptie de prétendre que je suis moins homme sur un point de la terre que sur l'autre!

Vous me dites : nous sommes chez nous et vous n'êtes pas chez vous! — Où? ici? Vous n'avez qu'à y creuser une fosse, et vous verrez que la terre m'y recevra tout aussi bien que vous.

Je suis là, j'ai deux chaises dans ma chambre, un lit de bois, un tas de papiers sur ma table, l'éternel frisson du vent dans ma vitre, et quatre fleurs dans mon jardin que vient becqueter la poule de Catherine pendant que Chougna, ma chienne, fouille l'herbe et cherche des taupes.

Je vis, je suis, je contemple. Dieu à un pôle, la nature à l'autre, l'humanité au milieu. Chaque jour m'apporte un nouveau firmament d'idées. L'infini du rêve se déroule devant mon esprit, et je passe en revue les constellations de la pensée.

J'ai toujours pensé qu'il est probablement dans mon destin d'être haï de mon vivant. Je suis de ceux qui ne sont admis que morts.

Un mort désencombre ; on lui en sait gré.

Je suis l'homme qui fait attention à sa vie nocturne.

J'ai été dédaigneux quelquefois, envieux jamais.

C'est là ce qu'on a appelé mon orgueil.

. . . . . Pour m'endormir, mon cher,
Il faut que j'aie autour de la tête de l'air ;
M'enfouir dans un lit de plume m'effarouche ;
J'étouffe en y songeant ; le soir, quand je me couche,
Je prends mon oreiller candide dans mes poings,
J'en fais un fronton grec en rabattant les coins,
Puis je pose mon front au sommet du triangle,
Et je m'endors ainsi perché. Sinon, j'étrangle.

[Océan vers.]

Pour moi, c'est ma coutume et mon tempérament,
Je souffre et je me tais; je sais stoïquement
Laisser saigner mon cœur, laisser pleurer mon âme.
Quand m'a-t-on entendu me plaindre d'une femme?

[OCÉAN VERS.]

Les détonations
De tout votre Parnasse, antique taupinière,
Être réduit en cendre, être mis en poussière
Comme hérétique, au nom de Phœbus Apollo,
Je brave tout, depuis le tonnerre Boileau
Jusqu'à monsieur Nisard, allumette chimique.

[OCÉAN VERS.]

Oh! je vis avec vous de la vie inouïe,
Soleils, firmaments; toi, douce aurore éblouie,
Toi, Vesper, bel astre béni;
Êtres profonds plongés dans l'incompréhensible,
Bouches qui vous tendez vers l'hostie invisible,
Communiants de l'infini!

Faites la pierre assez épaisse
Pour que je n'entende aucun bruit.
Que l'agneau sur ma tombe paisse.
Que Dieu mette une aube en ma nuit!

À MES ENFANTS.

Pour demander pardon aux hommes comme à Dieu,
Pour rendre grâce à tous et me faire justice,
Ô mes chers bien-aimés, je veux qu'on m'avertisse
Quand approchera l'heure où je devrai mourir.

BILLARD.

À gauche de la porte, en regard de mon père,
Je suis peint tout du long, et dans un cadre d'or
Entre mes poings fermés je tiens mon fils Victor,
Et je songe; portrait qui serait d'un bon style
Si mon fils n'avait pas l'air de mon projectile[1].

Il paraît que j'ai manqué ma fortune.

Ce n'est que dans ces dernières années qu'on a commencé à me rendre justice et à s'apercevoir que j'étais un imbécile. Ce fut M. Veuillot, je crois, qui fit le premier (vers 1856, précisons), cette trouvaille d'honnête homme, et qui s'écria : *C'est l'esprit qui manque à M. Hugo.* (Mes flatteurs seuls écrivent M. Victor Hugo.) Je dois dire pourtant qu'avant M. Veuillot un nommé Courtois, je crois bien ne pas me tromper de nom, ancien secrétaire de Benjamin Constant et ami de Mme Sophie Gay, s'était douté de ma stupidité. Le jour où je prononçai à la tribune (17 juillet 1851) un mot qui depuis a fait le titre d'un de mes livres de l'exil, M. Courtois, libéral de 1815 et ami de l'Élysée, fort dévoué d'avance à l'empire, rencontra Mme Gay sortant comme lui du palais de la Chambre où je venais de parler. Elle lui dit : Vous venez d'entendre Victor Hugo? — Il répondit : *Qué grosse bête!*

Je crois en Dieu. Je crois à l'âme. Je crois à la responsabilité des actions. Je me recommande au Père Universel. Comme les religions en ce moment sont au-dessous de leur devoir envers l'Humanité et envers Dieu, aucun prêtre n'assistera à mon enterrement.

Je laisse mon cœur aux doux êtres que j'aime.

V. H. 26 juillet 1860.

---

[1] Ce portrait est d'Auguste de Châtillon. Il est dans la salle de billard, à Guernesey. (*Note de l'Éditeur.*)

Les vagues par moments dispersent ma pensée
Sous leur écume au flot amer;
Je demeure sans voix sous leur âcre rosée,
Et je regarde au loin fuir ma lyre brisée
Par ces bacchantes de la mer.

[Océan vers.]

Défiez-vous des pensées de surface.
Pêchez les perles profondément.
Plus l'eau est profonde, plus la perle est belle.

J'ai été dans ma jeunesse attaqué par Gœthe et dans ma vieillesse par Proudhon. Gœthe, c'est le doute; Proudhon, c'est la négation. En effet, je suis l'affirmation. J'affirme le progrès, et Gœthe hoche la tête; j'affirme l'idéal, et Proudhon éclate de rire. Pauvres gens!

M. Proudhon affirme quelque part que «le socialisme (comme M. Proudhon l'entend) brûlera les livres de Victor Hugo».

Je charge Voltaire de la réplique : «Le public aime surtout les livres brûlés». Voltaire. *Dictionnaire encyclopédique.*

[Le Temps présent.]

. . . . J'entr'ouvrirai
La tombe, et j'en ferai luire la sombre flamme;
Je mettrai dans mon vers plus que le monde, l'âme,
Plus que l'azur, la nuit, plus que la mer, le port,
Plus que la vie enfin, car j'y mettrai la mort.

Il y a deux façons de comprendre le goût : comme Horace, ou comme Boileau.

Je le comprends comme Horace.

L'homme vieillissant a à peu près le choix de l'endroit par lequel il veut mourir. On peut mourir par la tête (fièvres cérébrales, apoplexies, etc.), mourir par le ventre (affections viscérales), ou mourir par les jambes (varices, gangrènes, etc.).

J'aime mieux mourir par les jambes, afin de penser jusqu'au dernier moment. C'est pour cela que je vis debout.

[Carnet 1866.]

V. H. VOULAIT ÊTRE MINISTRE.

La calomnie en circulation.

À cela je n'ai qu'un mot à répondre : jamais dans mes relations avec M. Louis Bonaparte, il n'a été question entre lui et moi, ni avec qui que ce soit parlant en son nom, de quoi que ce soit pouvant avoir un rapport prochain ou lointain avec une ouverture de ce genre. Je défie qui que ce soit de donner l'ombre d'une preuve du contraire.

M. Louis Bonaparte était mon obligé. J'avais contribué à faire rentrer en France sa famille exilée. De là nos relations.

Homme, je crois au progrès; citoyen, je crois au droit; poëte, je crois à l'idéal; philosophe, je crois à Dieu; œil, je crois au soleil.

Toute l'oscillation de mon esprit est entre ces deux pôles :

Si l'excès est du côté de la liberté, *révolution, mais civilisation.* Si l'excès est du côté de l'ordre, *civilisation, mais révolution.*

Ce sera ma loi d'avoir vécu célèbre et ignoré. Je ne suis connu que de l'Inconnu.

[Philosophie.]

J'ai fait des fautes dans ma vie, mais voici la justice que je me rends : Je n'ai fait ni une chose basse, ni une chose lâche, ni une chose traître.

[ALBUM 1864.]

Il y a deux sortes de républicains : ceux qui aspirent aux jouissances pour eux-mêmes et à la guillotine pour autrui; et ceux qui aspirent au sacrifice pour eux-mêmes et à la clémence pour autrui.

Je suis de ces derniers.

Je vivrai là et je mourrai là.

Et cependant, pensif, j'écris à ma fenêtre.
Je regarde le flot naître, expirer, renaître,
Et les goëlands fendre l'air.
Les navires au vent ouvrent leurs envergures,
Et ressemblent de loin à de grandes figures
Qui se promènent sur la mer.

En littérature, je suis pour le grand contre le petit, et, en politique, je suis pour les petits contre les grands.

Je suis un Mithridate de la critique. Vous comprenez que j'ai fini par m'endurcir, moi qui, depuis trente-huit ans, suis accoutumé à être tué tous les quinze jours par la *Revue des Deux Mondes.*

[ACTES ET PAROLES. DEPUIS L'EXIL. — *Reliquat.*]

Écrit sur le livre d'Asplet sous mes quatre cachets :

Tout destin est scellé de quatre sceaux : l'orgueil,
La lutte, le doute et le deuil.

En fait d'ennemis je me contente du nécessaire.

Je n'ai aucune haine préalable. Je riposte, voilà tout.
Je donne toujours le second coup. Jamais le premier.

J'ai eu aussi, moi, ma phase doctrinaire. Je me rappelle le temps où j'étais pair de France convaincu. Je disais alors, de très bonne foi, des paroles comme celle-ci : — Je suis catholique, ce qui est une très bonne manière d'être chrétien, et je suis gallican, ce qui est une très bonne manière d'être français. — Je disais encore : — La république a pour elle la logique, la monarchie a pour elle la raison.

Dans l'exil (*Contemplations,* 1854) j'ai dit le mot qui explique toute ma vie : *J'ai grandi.*

Il y a des gens qui ont du malheur. M. Caro fait deux ou trois articles contre *les Contemplations;* il reçoit la croix peu après. M. Deleau, ancien soldat non décoré pour ses guerres, déclare que *les Misérables* contiennent un mot que Cambronne n'a pas prononcé; M. Deleau reçoit la croix. M. Assolant, dans *le Gaulois,* déclare *absurde* ce livre, *l'Homme qui rit.* La vente sur la voie publique est rendue au *Gaulois.* Purs effets du hasard, mais bien désagréables pour MM. Caro, Deleau et Assolant.

Félicitons la croix d'honneur, félicitons *le Gaulois,* mais plaignons ces messieurs.

(Ne croyez pas à de l'humilité.)

En somme, il se rend cette justice qu'il a bien vécu et il a l'espoir de bien mourir.

Il est socialiste, mais il n'est ni collectiviste, ni communiste; il est libre-penseur, mais il n'est ni matérialiste, ni athée; il est républicain, mais il s'arrête à Danton et n'est pas hébertiste. En somme, dans les limites que lui assigne sa conscience, il se sent débordé, tout en ne se sentant pas arriéré.

[Carnet 1869.]

Ils reconnaîtront l'homme étranger aux partis,
Penché sur les souffrants, les pleurants, les petits,
Qui n'a d'aucune mort voulu faire sa fête,
Et dans l'ombre est resté fidèle à la défaite;
Qui, faible ou fort, n'a rien combattu que le mal;
Qui, du camp terrassé ni du camp triomphal,
Ne s'est fait le tribun et ne s'est cru l'apôtre,
Et n'a jamais voulu d'un vainqueur ni de l'autre.

[Océan vers.]

La Révolution littéraire et la Révolution politique ont fait en moi leur jonction.

1870-1884.

Tibi, fili mi.
Pro Pace et Libertate.

V. H.

Hauteville-House, 8 août 1870.

L'infini, l'éternel, l'idéal, l'absolu,
Cela veut, aime, voit, veille et pense, sous peine
De n'être pas, et c'est, ô sombre race humaine,
Ce que j'appelle Dieu pour avoir plus tôt fait.
Tout enfant, ce profond soleil me réchauffait;
Je ne le voyais pas, je le sentais. J'existe
Par lui, qui fait sereine une âme même triste.

MOI EN 1848.

Libéral, socialiste, dévoué au peuple, pas encore républicain, ayant encore une foule de préjugés contre la Révolution, mais exécrant l'état de siège, les transportations sans jugement, et Cavaignac avec sa fausse république militaire.

Otium cum labore.

Ma vie se résume en deux mots :

Solitaire.
Solidaire.

[CARNET 1870.]

Autrefois (en 1830) j'allais me voir siffler.
Aujourd'hui, je ne vais pas me voir applaudir[1].

[CARNET 1870-1871.]

Humillimus esto.

[CARNET 1870-1871.]

Quant à mon ambition, parlons-en. Mon avenir se compose de deux alternatives : la tombe ou l'exil. Si je ne suis pas tué sous la muraille de Paris, je rentrerai à Guernesey.

Je suis curieux de savoir si je suis revenu de l'exil pour entrer en prison.

1847.

Voici la situation de la société depuis la révolution française et la liberté de la presse : une grande lumière mise à la disposition et au service d'une grande envie.

1870.

Et pourquoi pas?
Ceux qui souffrent ont le droit d'envier.
Et au fond de cette grande envie n'y a-t-il pas une grande équité?
Aujourd'hui je refais ainsi la définition de la Révolution :
Une grande lumière mise au service d'une grande justice.
Ah! pair de France, le proscrit te dit ton fait[2].

---

[1] On lisait, dans les théâtres de Paris, des vers de Victor Hugo; le produit intégral de ces représentations servait à fondre des canons ou à secourir des victimes de la guerre. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Voir pour ces deux pensées (1847-1870) le fac-similé, page 617.

J'évite les ovations en rentrant en France. On s'en étonne. Pourquoi? Voici ma règle :

Il faut vaincre, il ne faut pas triompher.

[CARNET 1870-1871.]

Être de l'opposition c'est mesquin, je n'en suis pas.

Les *Châtiments,* soit. Mais les taquineries, non.

J'ai la grande colère; je n'ai pas la petite.

[CARNET 1870-1871.]

. . . . Le temps est sombre et dans le cœur
Je n'ai que l'âpre orgueil de n'être pas vainqueur
Et le contentement d'aimer les misérables;
Le soir, dans les grands bois de chênes et d'érables,
Ou dans les prés charmants qu'embaume avril en fleur,
Je vais, l'homme [1] par les champs est meilleur,
Et pendant que les vents mystérieux m'effleurent
Je rêve, et je me sens plus doux pour ceux qui pleurent.
Je pense au sombre peuple et je parle au ciel bleu.

[CARNET 1872.]

On me dit : — Votre deuil est fini. Pourquoi le portez-vous toujours?

Quand je mets un crêpe à mon chapeau, je ne vois plus de raison pour l'ôter[2].

---

[1] Un mot illisible. — [2] Charles Hugo était mort le 13 mars 1871. (*Notes de l'Éditeur.*)

J'ai eu deux affaires dans ma vie : Paris et l'Océan.

[CARNET 1872.]

C'est dans la liberté que je me sens chez moi.

Lumière, Liberté, vous êtes mes patries.

[OCÉAN VERS.]

Quand je n'y serai plus, on verra qui j'étais.

Et j'aurai écrit le grand testament de la pitié, et vous entendrez dans mon œuvre la gamme entière du cri, et vous y verrez toutes les formes de la douleur, depuis l'immense archange foudroyé jetant aux astres le rugissement de l'abîme jusqu'au petit enfant qui dit : bobo[1] !

Je crois à la prière et je crois à mes fautes.

[CARNET 1874.]

Debout. Tous les oiseaux chantent. Le soleil brille.
Je suis fâché de nuire à cette belle fille,
Mais je dois l'avouer, l'aurore a des amants ;
J'en suis un. Nous avons des rendez-vous charmants.
Je n'y manque jamais. — Dès l'aube, je me lève ;
Et je vais dans les fleurs continuer mon rêve.

---

[1] Ces lignes datent probablement de 1873 et font allusion à *la Fin de Satan* dont les derniers vers furent écrits en 1860 et à *Quatrevingt-treize* terminé en janvier 1873. (*Note de l'Éditeur.*)

Tout dort encor, je suis debout, le jour va poindre.

Je sens en moi le deuil plus grand et l'ennui moindre.
L'âme n'a-t-elle pas sa mise en liberté?
L'ombre s'ouvre, je pars, me voici remonté
Sur l'Esprit, et sous moi j'entrevois l'envergure
Du grand aigle Idéal, et je me transfigure.
J'avais tant de douleurs sur ma tête qu'au fond
Je ne comprenais plus ce que les destins font.

Je suis un vieux poëte oublié par la mort.

Quand je châtie un gueux, quand je raille un pédant,
Quand j'éclaire d'un jour discret un président
Qui nage sur le code en soufflant dans sa conque,
Quand je tire de l'ombre un Pontmartin quelconque,
Quand mon vers bienveillant contre l'oubli secourt
Jacquot d'Aurévilly, Barbey de Mirecourt,
Ô Juvénal, je fais une action louable.
À tous les méchants dieux je préfère un bon diable,
J'aime l'oiseau dans l'arbre et l'aube à l'horizon,
Et je sais bien que j'ai parfaitement raison;
Le mal, je le flétris; le bien, je le conseille;
C'est pourquoi je m'endors content, et je m'éveille
Satisfait.

Et les prêtres qui vont criant que Dieu me hait
Et qu'il me fermera l'éden aux branches vertes
Dont les portes leur sont toutes grandes ouvertes,
Ne sauront plus que dire en m'y voyant entrer.

À CEUX QUI M'ÉCRIVENT.

Je reçois vos lettres, je les lis, j'en suis ému et reconnaissant, je n'y répondrai pas. Comment y répondre? Sans pouvoir répondre à toutes, je passerais à écrire des lettres mon temps que je dois aussi à d'autres devoirs. Un de ces devoirs est d'écrire des livres. Si mes livres répondaient à vos lettres? Ils les ont provoquées, ils y répondent. Si vous les acceptez, lisez-les. Vous y trouverez la réponse à tous vos vœux, à toutes vos prières, à toutes vos aspirations. Lisez-les, et n'oubliez pas que ce livre, dédié à vous, est donné à tous.

Je crois en Dieu.

Je me sens, âme immortelle, en présence du Dieu éternel.

Je le supplie de m'admettre, avec ceux que j'aime et ceux qui m'aiment, dans la vie meilleure.

Toutes les religions sont vraies et fausses; vraies par Dieu, fausses par le dogme. Chacune veut être la seule; de là les mensonges. J'espère que Dieu ne les exceptera pas de l'immense pardon qu'il accordera.

Je n'accepte pas les oraisons des églises, je demande leur prière à toutes les âmes.

Je supplie le Dieu éternel.

Me souhaiter ma fête! Amis, renoncez-y.
Ma vie a tant de deuils qu'elle n'a plus de fêtes.

Je voudrais signer ma vie par un grand acte, et mourir.

Sur ma tombe on mettra, comme ma grande gloire,
Le souvenir profond, adoré, combattu,
D'un amour qui fut faute et qui devint vertu.

---

9 janvier.

Triste, sourd, vieux,
Silencieux,
Ferme tes yeux
Ouverts aux cieux.

[Carnet 1884.]

Ceci est utile

—

idées

çà

et

là

1824-1850.

1824.

A cette époque, ce n'était pas encore la mode chez le dernier bourgeois de mettre des enveloppes à ses lettres et des gants à ses mains.

La presse a succédé au catéchisme dans le gouvernement du monde
Après le pape, le papier.

Je suis bien content, dit l'enfant, qu'on ait mis Louis-Philippe à la place de Charles X. Cela fait de plus belles pièces de cent sous.

Un fou, c'est un mort vivant.

Le sommeil est une immersion. L'esprit tombe au fond du sommeil comme le corps au fond de l'eau. Par degrés les couches du sommeil s'amincissent, le sommeil devient peu à peu diaphane, c'est l'esprit qui remonte. Le réveil, c'est le retour à la surface.

Il y a des gens qui vous laissent tomber un pot de fleurs sur la tête d'un cinquième étage et qui vous disent : Je vous offre des roses.

Les magiciens ont fait des miracles. Des miracles attestés comme les autres. Avant sainte Thérèse, Jamblique dans ses extases se sentait soulever dans l'air et ses vêtements s'éclairaient d'une lueur surnaturelle. Proclus avait une petite sphère au moyen de laquelle il attirait ou chassait les nuages et faisait vraiment, si l'on en croit son biographe Marinus, la pluie et le beau temps. Maxime fit rire la statue d'Hécate (ce qui détermina peut-être l'apostasie de Julien); Plotin fit de tels prodiges qu'il mit toute la ville de Rome en rumeur. Des mourants lui confièrent leurs familles et leurs héritages. Toute la ville d'Athènes assista, pour les glorifier, aux funérailles de Proclus. Ainsi Plotin et Proclus subjuguèrent Rome et Athènes, les deux cerveaux de l'antiquité. Le philosophe Alexandre voulant faire épouser à Rutilien sa fille, lui persuada qu'il était un prophète et que sa fille était fille de la lune. Le mariage se fit. Un sénateur n'osa refuser l'alliance de la lune.

18
IMPRIMERIE NATIONALE.

Quels sont ces deux peuples errants ?

Il y a une malédiction sur les juifs; il y a un mystère dans les bohémiens.

Les juifs, c'est la tragédie; les bohémiens, c'est le drame.

Avez-vous remarqué cela ? Rien n'a l'air plus méchant qu'une tourterelle en colère.

La gloire est lourde et gênante à porter et attire les coups; la popularité est commode et agréable. On peut briser la gloire; la popularité se déchire, se tache et s'use. La gloire est une armure, la popularité est un vêtement.

Celui qui n'a que de la popularité et qui veut la conserver fait bien de se mouvoir le moins possible.

Le turc vit dans un rêve. On peut en dire autant de l'arabe, du persan, de l'indou, du chinois. Les orientaux sont des peuples somnambules.

L'intelligence est la fleur de l'homme épanouie dans le monde invisible.

ou :

L'homme porte une fleur qui s'épanouit dans le monde invisible et qu'on appelle l'intelligence.

Le contact continu de l'homme endurcit, le contact de Dieu attendrit. Le vieux juge est sévère, le vieux prêtre est indulgent.

La Grèce, cette riante patrie du vrai et du beau, n'a pas plus épargné l'artiste que le sage, l'homme de la beauté que l'homme de la vérité. Elle a eu des supplices pour Phidias comme pour Socrate.

Mal parler de son père ou de sa mère, c'est le parricide du bout des lèvres.

Ce sont des gueux, des drôles, des misérables, des dragons de méchanceté, des monstres; mais qui se hérissent saintement dans l'occasion et qui ont des tas de retours tortus vers tous les préjugés, toutes les déclamations bêtes, toutes les momeries, toutes les pruderies.

Leur croupe se recourbe en replis vertueux[1].

Ils étaient deux frères. L'aîné se fit professeur de rhétorique; l'autre suivit la même carrière et se fit fripier.

[Voyage.]

Les furies étaient vierges. Leur rage s'augmentait de leur virginité.

L'Urbs des temps modernes, ce petit monde qui gouverne le grand, a deux noms, l'un tiré des marais qui l'environnaient jadis, l'autre, du premier temple qu'elle a contenu. Elle s'appelle *Lutetia,* ce qui vient de Lutus, *boue,* et elle s'appelle *Parisis,* ce qui vient d'*Isis,* la mystérieuse déesse de la Vérité. Ainsi vingt siècles ont amené la double idée, la souillure et le rayonnement, ce qui tache et ce qui éclaire, Lutetia et Parisis, la ville de la boue et la ville de la vérité, à se résoudre en cette chose hideuse et splendide, prostituée et sainte, que nous nommons Paris.

Si un souvenir sacré n'y emplissait mon âme, je haïrais votre Père-Lachaise avec ses hideux petits édifices maniérés, à cases et à compartiments, où le brave parisien met dans des tiroirs son père, sa mère, sa femme, ses enfants, toute sa race. Ô tombeau de famille! dernière commode du bourgeois!

5 mai 1839.

L'animal a cet avantage sur l'homme qu'il ne peut être sot.

---

[1] Ce vers est répété page 359, à propos des prudes. (*Note de l'Éditeur.*)

Jeu étrange de la nature! le réseau des écailles dessine sur le poisson le filet dans lequel il sera pris.

Quelles ténèbres que la haine!

Il y a deux façons d'ignorer les choses : la première, c'est de les ignorer; la seconde, c'est de les ignorer et de croire qu'on les sait. La seconde est pire que la première.

[Océan prose.]

La plus grande infirmité qui puisse échoir à un esprit faible, c'est de devenir esprit fort.

Il peut y avoir un mauvais rire; mais on ne peut pleurer méchamment.

Comme bouclier le dédain vaut mieux que le mépris. Mépriser ses ennemis, c'est les connaître, c'est leur faire l'honneur de les apprécier. Les dédaigner, c'est les ignorer.

La folie n'est autre chose que l'état de rêve qui envahit l'état de veille. C'est un avertissement insuffisant des sens comme dans le sommeil.

Dans la France telle qu'elle est aujourd'hui, il y a quatrevingt-mille lois entre nous et la justice.

Un pédant, c'est un sot spécial.

Aucun désespoir n'excuse une lâcheté. Il faut qu'une âme soit de cendre ou de poussière pour que la douleur y fasse de la boue.

Juin 1844.

Bon sens ne peut mentir.

La dame avait un de ces petits chiens touffus et farces dont la tête ressemble à un plumeau.

Ayez toujours de la force, c'est le moyen de n'avoir jamais de violence.

Il y a un *quid divinum* dans le mystère de la formation des langues. Souvent la configuration du mot, la forme et le choix des lettres révèlent, pour ainsi dire, le soin d'arrangement d'une intelligence préexistante et contient un sens profond, visible pour les seuls rêveurs. Y a-t-il rien, par exemple, de plus saisissant quand on l'examine que cet étrange mot Phœbe presque entièrement composé de pleines lunes, de demi-lunes et de croissants?

Beaucoup de fanatiques. Élément dangereux de la foule.

Le fanatique a cela de particulier qu'il est ardent, ce qui ne l'empêche pas d'être froid, et qu'il est sincère, ce qui ne l'empêche pas d'être de mauvaise foi.

Exagérer, c'est compromettre.

Un jésuite : — Un homme habillé en éteignoir.

Tricote-moi des chaussettes.
Envolons-nous vers les cieux.

[THÉÂTRE EN LIBERTÉ. — *Reliquat.*]

Le souvenir, ce parfum du passé.

[THÉÂTRE EN LIBERTÉ. — *Reliquat.*]

Dès ses commencements l'imprimerie parut sacrée. Une faute typographique semblait un attentat moral. Blessure à la pensée, quel crime ! — L'Écriture dit :

— *Ejice primum trabem de oculo tuo.*

Dans la Bible d'Antoine Vitré, on lit : — *culo.* — Cet o tombé fit devenir fou Vitré.

Il n'y a d'incontesté que le silence.

L'homme distrait.
Il ouvrait son tiroir et crachait dedans.

Quand on a un souci, il faut tâcher d'en avoir d'autres. Une préoccupation unique dégénère en idée fixe. Plusieurs préoccupations se combattent et se font équilibre. Il faut diviser l'inquiétude pour régner sur elle.

Les hommes subissent tous la loi du travail, et font ce qu'ils peuvent pour s'y plaire et pour l'égayer. L'esprit vient en aide au corps de son mieux, le distrait, l'encourage, l'accompagne. Les natures diverses font que dans cet accomplissement de la destinée la joie et le labeur se mêlent diversement. Il y a ceux qui travaillent en chantant et ceux qui chantent en travaillant.

Malheureux ceux qui ne font que travailler !
Plus malheureux ceux qui ne font que chanter !

Veux-tu qu'on t'aime? Ne t'aime pas.

[Océan prose.]

L'Afrique est obscure sous trop de rayons. Elle est couverte de ce qu'on pourrait appeler les ténèbres du soleil.

[La Science.]

À Blois, près de la fontaine Louis XII, il y avait en 1823 un bouquiniste. Je lui achetai pour six sous un volume dépareillé des œuvres d'Augustin Niphus, philosophe et théologien si renommé que le pape Léon X le fit comte palatin, lui octroya les armes des Médicis, et lui donna le pouvoir de créer des maîtres ès-arts, des bacheliers et des licenciés en droit civil et canonique, et des docteurs en théologie, et d'anoblir trois personnes à son choix, et de légitimer les bâtards.

Le bouquiniste qui me vendit ce livre était un poëte. Il faisait des idylles; il avait donné à une nymphe ce nom, *Colymbas,* et fut ébahi quand je lui dis : Mais c'est un nom latin qui signifie : *Olive, confite dans la saumure.*

L'inventeur le plus humble est raillé. Hanway invente le parapluie, et meurt ridicule, après avoir été trente ans suivi, chaque fois qu'il pleuvait, des éclats de rire de toute la ville de Londres.

L'inspiration, c'est l'oiseau qui sort de l'œuf, mais s'il n'avait pas été couvé, il n'éclorait pas. Méditez d'abord.

— Ah oui! s'écria-t-il, les calomnies, les injures, les diatribes, cela pleut sur moi. C'est écrit avec plaisir par mes ennemis et lu avec bonheur par mes amis.

Luther en faisant un mariage, mettait le soulier du mari sur le ciel du lit pour indiquer la suprématie de l'homme sur la femme.

Les paradoxes-vérités ont une certaine clarté charmante et bizarre qui illumine les esprits justes et qui égare les esprits faux.

Admirer est une bonne action.

INVENTEURS. — INVENTIONS.

La rencontre ne suffit pas; il faut la préméditation. Me direz-vous qu'Horace a créé notre vers alexandrin parce que, sans s'en douter, il a, seize cents ans d'avance, écrit ces deux vers de douze pieds, avec rime et césure, parfaitement conformes à Richelet :

Justum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium.

Il y a sur la porte de la Maison du Roi à Bruxelles une inscription pieuse. Voici comment le clergé l'a rédigée : *A peste, fame et bello libera nos Maria Pacis.*

Voici comment le populaire la traduit : Ah! peste! la femme est belle. Libre à nous de la marier à Pâques.

Doli fabricator Epeus. (À Dôle on fabrique des épées).

La plus désirable des épitaphes serait celle-ci :

Ici repose
celui
qui fut parmi les hommes
le plus grand et le plus doux.

[L'Art d'être Grand-Père. — *Brouillons.*]

Philosophie

Deux livres à faire : philosophie du temps et de l'espace.
philosophie de l'éternité.

Le premier enseignerait à vivre d'accord avec la société ;
le deuxième, à vivre en paix avec sa conscience.

1826-1840.

Il est une fois
Plus aisé qu'un chameau passe au trou d'une aiguille
Ou Jonas le prophète au gosier d'une anguille
Qu'un riche et qu'un puissant par la porte des cieux.

[CROMWELL. — *Reliquat.*]

Tel feu, telle fumée.
Génie et orgueil; sottise et vanité.

La géologie est le gouffre d'où l'histoire sort et où l'histoire rentre. Toute pierre peut devenir une colonne, toute colonne redeviendra une pierre.

Ô nuit profonde des faits divins dans laquelle le flambeau humain s'allume, brille une heure, et s'éteint.

La philosophie grecque — impie sous Diagore, vaniteuse et corrompue sous Diogène, devint d'âge en âge, d'école en école, cupide sous Démocharès, médisante et chagrine sous Lycon, voluptueuse sous Métrodore, capricieuse et fantasque sous Cratès, bouffonne et débauchée sous Ménippe, vétilleuse et mesquine sous Cléante, inintelligente et libertine sous Pyrrhon, inquiète et hargneuse sous Lacyde, vide et emphatique sous Arcésilas.

Sous Diagore la philosophie fut un blasphème, sous Diogène un manteau troué. Puis les écoles succédèrent aux écoles, les systèmes aux systèmes, les métamorphoses aux transformations, et de cette sainte et auguste philosophie, étoile de Zoroastre, déesse de Socrate, âme de Platon, Démocharès fit une fourmi qui amasse, Lycon une pie qui bavarde, Cratès une chèvre lascive qui broute au hasard dans les broussailles de la métaphysique, Lacyde un chien qui aboie, Métrodore une courtisane, Ménippe un bouffon de cour, Pyrrhon un avocat plaidant le pour et le contre, Arcésilas un tambour sonore, Cléante une balance à faux poids.

Jésus vint, qui en fit une croix éternellement ruisselante de sang sur laquelle il cloua le dévouement d'un Dieu sauvant le monde.

Quiconque ouvre un tombeau fera sortir la mort,
    Qui blesse aura sa plaie.
Qui navigue se noie, et la vipère mord
    Celui qui rompt la haie.

[Océan vers.]

LE JUGEMENT VIENDRA.

Les méchants pousseront alors des cris funèbres,
Liés par une chaîne au milieu des ténèbres,
Et l'incrédule, plein d'un morne étonnement,
Croira sentir sur lui peser le firmament.

Ils se rappelleront en ce moment des choses
Dont ils tressailleront, le soleil dans les roses,
L'oiseau qui chante, l'eau qui murmure, le jour,
Les prés, l'aube en avril, l'azur du ciel, l'amour!
Ils se demanderont si c'est un rêve horrible;
Et, rampant dans cette ombre où tout sera terrible,
Ils frémiront, baignés de sanglantes sueurs,
De voir des visions passer dans des lueurs.

Ils verront des clartés livides sur des cimes;
Ils entendront tomber des blocs dans des abîmes;
Ils n'oseront marcher, courir, ni se traîner;
Tout ce qu'ils toucheront les fera frissonner;
Et cependant, ici, sur la terre où nous sommes,
Tout le reste du monde et tous les autres hommes,
Vivant, riant, parlant, aimant en liberté,
Seront dans la lumière et la sérénité!

Malheur! quand dans notre âme, où le présent s'efface,
La vase du passé remonte à la surface!

[Feuilles paginées.]

L'ENVIEUX.

...Ton bonheur blesse ma misère
Comme un flambeau trop vif blesse un œil douloureux.

[Feuilles paginées.]

Vous êtes plus riche du besoin que vous n'avez pas que du louis d'or que vous avez. Richesse, n'avoir pas de besoins; liberté, n'avoir pas de maîtres. La richesse et la liberté sont la même chose.

[PHILOSOPHIE.]

Quand un homme est heureux, ses ennemis sont tristes.
Quand il est malheureux, il connaît son ami.

[OCÉAN VERS.]

Les aveugles sont gais parce qu'ils sont heureux; ils sont heureux parce que, nécessairement, ils n'ont de contact qu'avec des gens qui les aiment. (Je m'aperçois que je viens de dire *des gens* où j'aurais dû écrire *des êtres.*)

[AMOUR.]

Il ne faut pas vouloir les choses plus que les choses ne nous veulent.

[AMOUR.]

L'homme, tenant en main ou des dés ou des cartes,
Joue avec la fortune un jeu mystérieux.
Sera-t-il grand, petit, infâme ou glorieux,
Heureux ou malheureux, faible ou fort, pauvre ou riche?
Jeu sombre. L'homme joue et la fortune triche.

[OCÉAN VERS.]

L'univers est un gouffre et l'âme est un abîme.

[OCÉAN VERS.]

La continuité des grands spectacles nous fait sublimes ou stupides. Sur les Alpes on est aigle ou crétin.

A l'œil nu on voit à peu près cinq mille étoiles; avec la lunette d'Herschell on en découvre environ vingt millions. Voilà dix-neuf millions neuf cent quatrevingt-quinze mille soleils que l'homme regarde malgré Dieu.

La patrie est un point et l'homme est un atome.

[Océan vers.]

L'envie habite au sein des sombres multitudes.

Toujours, à chaque siècle, et qu'il s'appelle Rome
Ou la France, un grand peuple a pour âme un grand homme.

[Océan vers.]

Il ne suffit pas d'être le premier, il faut encore être le meilleur.

L'œil qui pleure le plus est aussi l'œil qui voit le mieux.

La colère d'un grand homme a ses injures et sa salive comme la colère d'un sot ou d'un lâche. Quand on se promène sur la plage à l'heure de la tempête, on peut être éclaboussé par l'océan comme par un ruisseau de Paris. Seulement l'éclaboussure du ruisseau tache, celle de l'océan brûle.

[Album 1836. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

Quand deux âmes se rencontrent, bien au-dessus de la zone des intérêts, bien au delà de la sphère des passions, dans une certaine région d'idées, elles se sentent de même nature. Car il y a des patries pour les esprits comme pour les hommes. La religion et la poésie sont les plus hautes et les

plus sereines de ces patries étoilées. Pour être un homme d'esprit faisant bien ses affaires et parvenant haut dans les choses de ce monde, il suffit d'avoir des griffes dans l'intelligence; pour être un lettré religieux, il faut avoir une grande âme. Quiconque a des mains, des pieds ou des pattes peut gravir l'escalier, escalader l'échelle ou grimper à l'arbre. Pour monter vers les astres, il faut avoir des ailes.

Vous qui souffrez par le cœur, vous qui êtes séparés de ceux que vous aimez, absents ou morts, vivez l'œil fixé sur l'avenir. Marchez sans quitter du regard le point lumineux et éblouissant, là-bas, à l'extrémité du tunnel. Regardez l'espérance! contemplez l'étoile! songez que chaque instant vous en approche et à chaque instant en effet vous verrez le point grandir, jusqu'à ce qu'il devienne la porte rayonnante par où vous sortirez de ces ténèbres pour vivre dans la lumière, dans la joie et dans l'amour!

Hommes forts, ne vous agitez pas. Faites-vous pardonner votre force par votre immobilité! On se coalise contre une grande puissance qui remue et travaille sans cesse; on la neutralise quelquefois. À force de nains, on fait la somme du géant, on l'abat et on l'enchaîne. Savoir attendre le jour et savoir choisir l'heure, c'est le secret des vrais génies. Ils ont une patience sereine qui rassure et intimide à la fois les pygmées, et les prépare à obéir et à céder. Bien des batailles sont gagnées d'avance pour la civilisation et pour la pensée par le spectacle d'une grande force qui se repose et qui rêve.

Nul n'a un mérite préexistant.
Il n'y a donc pas de raison :
Pour que l'un naisse beau et l'autre laid,
Pour que l'un naisse riche et l'autre pauvre,
Pour que l'un naisse sain et l'autre rachitique,
Pour que l'un naisse prince et l'autre paria,
Pour que l'un naisse homme de génie et l'autre crétin.
Évidemment l'équilibre doit s'établir autrement et par ailleurs.

L'esprit ne doit jamais se reposer d'un travail que par un autre travail. Le repos absolu de l'esprit, c'est l'ennui.

L'eau qui ne court pas fait un marais, l'esprit qui ne travaille pas fait un sot.

[Album 1840.]

Contemplez le ciel la nuit. Cela est sain pour l'âme et de bon conseil. Regarder les étoiles, c'est regarder l'infini, c'est regarder la lumière, c'est regarder la beauté!

1841-1860.

Le dédain des théories implique le dédain de la vérité. Car la vérité dans les choses humaines n'est jamais qu'à l'état de théorie.

Le dédain est grand.
Le dédain est la générosité du mépris.

Le cœur a une sagacité supérieure.

Bon et Grand, même mot.

L'imagination n'est autre chose que le reflet de la création dans l'âme de l'homme.

Pour le vieillard la société agonise, le monde se meurt. Spectateur courbé voit tout penchant.

Ce gibet, où Jésus rend un suprême oracle,
Vous le déracinez du milieu des rochers.
Vous le multipliez par un affreux miracle,
Et du bois de la croix vous faites des bûchers.

[Océan vers.]

Car Dieu tout à la fois et sans se contredire,
Dans notre cœur profond que rien n'a tout entier,
Met l'instinct du voyage et l'amour du foyer;
Car une intime loi, bien rarement troublée,
Unit l'arbre immobile à la semence ailée.

[Océan vers.]

L'âme, de clartés pleine et de douleurs voilée,
Ressemble, sombre et pure, à la nuit étoilée!

[Moi.]

L'homme ne saurait tomber tout à fait tant qu'il est tenu par le travail, cette forte et solide attache au bien [1].

On a tort de dire qu'Homère et Milton étaient aveugles. Ils n'étaient pas aveugles; ils étaient dans une clarté faite pour eux; ils ne voyaient pas ce que les hommes voient, et ils voyaient ce que les hommes ne voient pas.

---

[1] Au verso d'une convocation de l'Académie, datée 17 juillet 1847. (*Note de l'Éditeur.*)

Il est plus aisé de porter où l'on veut sa maison que son esprit. Samson suffit à la maison ; Pascal ne suffit pas à la pensée.

Ami est quelquefois un mot vide de sens, *ennemi,* jamais.

Ô profondeur ! abîme !
Pourquoi le châtiment vient-il avant le crime ?
De quoi donc est puni le pauvre nouveau-né
Qui tremble au vent d'hiver et pleure abandonné ?
Dieu souvent fait souffrir l'innocent sur la terre.
La mort n'est qu'un secret, la vie est un mystère.

Ô Vérité, tu tiens dans ta main une lettre
Qu'à l'homme, de la part de Dieu, tu dois remettre,
Mais que l'homme n'a pas décachetée encor.

[ÉPÎTRES.]

Une idée nouvelle est comme une terre vierge. Elle tue volontiers le premier qui la défriche.

On ne pense pas au parapluie quand il fait beau, ni au médecin quand on se porte bien, ni à Dieu quand on est heureux.

Les hypocrites les plus doux sont les plus redoutables. Les masques de velours sont toujours noirs.

Toutes les violences ont un lendemain.

19
IMPRIMERIE NATIONALE.

Ô chimère impossible! ô rêve! ambition!
Vivre en la solitude avec tout ce qu'on aime!
Et paisible, oublié, caché, bonheur suprême,
Envoyer, dans sa joie et du fond d'un beau lieu,
La bienveillance à l'homme et la prière à Dieu!

[OCÉAN VERS.]

Rien ne ressemble à la gueule d'un canon comme la bouche d'une bouteille d'encre.

Les vieilles gens sont volontiers avares. Ils appellent cela prudence. Ils craignent que la terre ne leur manque. Et pourtant c'est la seule chose qui ne leur manquera pas.

Rien ne ressemble plus à un homme méchant qu'un homme faible. Un homme faible peut ne plus être, en apparence du moins, ni digne, ni noble, ni généreux, ni charitable, ni sincère, ni juste. La faiblesse neutralise les énergies honnêtes de l'âme. Chez l'homme méchant, les bons sentiments sont absents, chez l'homme faible, ils sont captifs. Ils sont là, dans quelque coin du cœur et du cerveau, misérablement enchaînés, le bâillon dans la bouche, pieds et poings liés. Délivrez-les, qu'ils redeviennent les maîtres du logis, et vous serez stupéfait. Vous direz : Quoi! c'est le même homme!

C'est un péril de rêver pour qui ne sait pas penser.

Ne riez pas du cœur d'autrui.

Se contenir est plus malaisé que se mutiler. Se priver tous les jours est plus difficile que se sacrifier une fois. Le sage dans le monde est plus grand et plus héroïque que le sage dans le cloître.

[EXPLICATION DE LA VIE ET DE LA MORT.]

La véritable indulgence consiste à comprendre et à pardonner les fautes qu'on ne serait pas capable de commettre.

Souhaiter, c'est rêver; vouloir, c'est penser.

La vanité est la plus petite des petitesses.

L'homme est la sombre mouche errante qui s'enfuit.
Oh! que de fois mon âme a tressailli la nuit,
Quand l'eau pleure, quand la nef sombre,
Quand on voit frissonner au vent universel,
Formidable, et liée aux quatre coins du ciel,
La toile de l'araignée Ombre!

[OCÉAN VERS.]

Que de choses il faut
Pardonner en songeant à ce qu'on fait soi-même!

Ô Dieu, qu'est-ce que l'homme? et quel est ici-bas
Le sens de nos douleurs, le but de nos combats?
Créateur, quelle faute expions-nous sur terre?
J'ai souvent, sans pouvoir pénétrer ce mystère,
Ouvert mes yeux tout grands, songeur las de penser,
Dans cette nuit sinistre où l'on voit s'enfoncer
Du pont de l'infini les arches monstrueuses.

[CHÂTIMENTS. — *Reliquat.*]

Expiation! sombre lave
Qui jaillit de l'abîme humain!
Le blanc soldat, le noir esclave,
La chute au bout de tout chemin!
Haïr dévore, aimer torture.
La douleur sort de la nature.
Homme, pleure et souffre, il le faut.
Chair, punis l'âme, ta complice.
Toute la vie est le supplice,
Toute la terre est l'échafaud.

Au fond de notre cœur, à mesure qu'en nous
La vie inexplicable et triste se consomme,
La vertu s'attendrit, et fait dans le même homme,
L'âge aidant, et les deuils, et le destin changeant,
Du jeune homme sévère un vieillard indulgent.

On dit : jamais! jamais! et toujours on pardonne,
Sachant qu'on a besoin soi-même de pardon.

[Moi.]

. . . . Il faut s'éblouir, se convaincre,
Savoir le fond du sort et du mystère, vaincre!
Il faut aller à Dieu, ramper, marcher, courir,
Il faut ouvrir la route à d'autres, ou périr!
Ô Winckelried, le sage est ton pareil. Le sage
Voit les rayons du ciel lui barrer le passage;
Et dans ses bras puissants, en criant : essayons!
Il prend tout ce qu'il peut saisir de ces rayons,
Et se les plonge au ventre ainsi que toi les piques!

Hélas! nous sommes des fantômes,
Et qui dit aimer dit souffrir.

. . . .

L'homme, dont un rêve est l'histoire,
Sans la douleur, aiguille noire,
Saurait-il s'il vit sous les cieux?
L'amour éclaire son cœur sombre;
L'heure se marque avec de l'ombre
Sur ce cadran mystérieux.

Ta science, hangar malsain, cellule, boîte,
Étage inférieur de ta pensée étroite
Et de tes lourds instincts d'un noir plafond couverts,
Est de plain-pied avec le bas de l'univers,
Et l'âme y pourrirait sans le progrès, croisée
Que Dieu fit, malgré l'homme, à ce rez-de-chaussée.

L'homme est comme un bourreau debout dans la nature.
L'aube chaque matin voit l'homme qui torture
Le grand, le beau, le vrai,
Qui raille la justice et l'insulte et s'en joue,
Et le ciel souffleté rougit comme la joue
De Charlotte Corday.

[Océan vers.]

MÉCHANTS. — MALHEUREUX.

Dès qu'un homme a commis un crime il ne dort plus.
Ou les songes hideux, flux sombre, noir reflux,
Vont et viennent, traînant des figures vivantes,
Sur ses lourds sommeils, pleins d'obscures épouvantes,
Nocturne tourbillon qui s'acharne et le suit;
Et rien n'égale, ô nuit, vertigineuse nuit,
Cette ténacité formidable des rêves,
Soufflant sur l'âme ainsi que le vent sur les grèves.

La philosophie éclaire comme la lanterne sourde et ne jette de la lumière en avant qu'à la condition de faire de l'ombre derrière elle.

[CARNET 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

À Guernesey, — rien que les cimetières anglicans, — aussi intolérants pour les morts que les cimetières catholiques. — Ceux-là aussi s'appellent terre sainte, — l'évêque a béni —. Tout ce qui meurt en dehors de l'anglicanisme est enterré dans ces cimetières, bon gré mal gré et forcé de subir les cérémonies anglicanes. — Un indépendant faisait un jour enterrer un de ses amis dans un de ces cimetières. Il voulait faire sa prière de «non-conformist». Le curé anglican s'y opposait. «Vous ne pouvez faire cela que hors de mon cimetière (or, il n'y en a pas d'autre); ceci est terre sainte, terre bénie par l'évêque de Winchester. — Pardon, dit le non-conformist, jusqu'à quelle profondeur la bénédiction de votre évêque fait-elle la terre sainte? — Environ six pieds, dit le ministre. — Fossoyeur, reprend l'autre, creusez la fosse à sept pieds!»

[CARNET 1856. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

NUIT. — MER.

Nuit, l'athée est ton ministre;
Lucrèce est ton noir sondeur,
Spinosa, le grand sinistre,
Ressemble à ta profondeur.
. . . .

Ils disent : — Dieu, c'est un rêve.
Nous sommes, donc il n'est pas. —
Cependant leur jour s'achève,
Leur cadran clôt son compas;
Et leur vaine Calliope,
Et leur science myope,

Leur sagesse au front terni,
Leur néant qui nie et tombe,
Reçoit, quand s'ouvre la tombe,
Le soufflet de l'infini.

NAUFRAGE.

L'eau sous la barque se creuse;
La mer, de l'homme amoureuse,
L'emporte et croit le bercer,
Et la vague se lamente
Quand la formidable amante
L'a tué dans un baiser.

[La Mer.]

Dans ses bras ténébreux la Nuit, noire statue,
Allaite deux enfants, le Sommeil et la Mort.

. . . .
Rayonnant dans le deuil, souriant dans l'orage,
Le sage, calme et solennel,
Vertu toujours brisée et toujours reconstruite,
De la mobilité des nuages en fuite
Fait son immobile arc-en-ciel.

[Moi.]

La conscience : nous l'agitons; elle nous mène.

. . . . . . On ne va pas à l'idéal d'un bond.
Le penseur dit : un pas, même petit, est bon,
Et ne dédaigne point même un progrès modeste.
L'erreur, qui se débat sous une plus funeste,
Fait décroître, après tout, la nuit du genre humain.
Le philosophe passe, et lui touche la main.
Courage! le douteur devine l'hérétique;
Le vieux railleur comprend le jeune fanatique;
Et Calvin fut jadis par Érasme flairé.

La science des philosophes n'est pas la même que la science des savants.

Les philosophes introduisent comme élément dans leur science l'ignorance humaine. Cela engendre la conjecture.

Conjecture, hypothèse; puissant jet de l'esprit.

La science est la fronde, l'hypothèse est la pierre.

L'attraction universelle de Newton est une hypothèse.

L'hypothèse est une forme de l'illusion qui rencontre la vérité.

Si vous ne sentez pas que la chose donnée par vous vous manque, vous n'avez rien donné. On ne donne que ce dont on se prive.

Soyez le maître que vous voudriez avoir.

On est toute sa vie homme et sage un moment.

La sévérité est imberbe. Ô longue barbe blanche de la bonté!

Le chien suit son maître; l'âme suit le vrai.

Tous les crimes de la force et toutes les grandeurs de l'idée sont résumés dans le fait que voici :

Un esclave est vendu par un roi et acheté par un passant qui lui dit : Lève-toi. Sois libre et sois mon maître. Le vendeur c'est Denys le tyran, l'acheteur c'est Annicéris, l'esclave c'est Platon.

Annicéris était épicurien et avait pour toute loi le plaisir.

ARBRE DU BIEN ET DU MAL, SCIENCE, LIBERTÉ.

Quelle étrange clarté dans la fatale pomme
Que la première femme apporte au premier homme,
Qui livre Troie au coup mortel,
D'où sort parfois l'épine et quelquefois la palme,
Et que retrouve, au front d'un enfant doux et calme,
La flèche de Guillaume Tell.

[Océan vers.]

Écoute les conseils mystérieux du temps;
Veux-tu lire un phédon ou bien un évangile?
Lis ce que sur l'horloge écrit l'aiguille agile;
Le temps, vieillard ami, passe et parle aux penseurs;
Selon qu'il te faut sept ou douze avertisseurs,
Fais de chacun des jours de la semaine un sage,
Et sois grec; ou sois juif, et change à ton usage
En apôtre chacun des douze mois de l'an.

Définir nettement les mots.
Sens du mot liberté.
Sens du mot esclavage.
À proprement parler l'homme est toujours esclave.
Esclave de quoi?
Toute la question est dans ceci :
Être esclave du faux ou être esclave du vrai.
Etre esclave du devoir, c'est être esclave du droit d'autrui.
Par autrui, j'entends l'homme et j'entends aussi Dieu.
Où est écrit le droit de Dieu?
Dans la conscience.

[Carnet 1860. — *Collection de M. Armand Godoy.*]

Le hasard, endosseur de toutes les lettres de change protestées par la raison.

La persévérance, c'est le courage long.

HYPOCRISIE.

Saint Paul a dit pour le prêtre :

Caste aut caute.

Ce mot peut se traduire pour la femme : Chaste ou chatte.

[Carnet 1860. — *Collection de M. Armand Godoy.*]

S'unir de plus en plus au principe des choses,
Être un effet vivant, pénétrant dans les causes,
Voilà la fin de l'âme, et c'est, je vous le dis,
Ce que tous les songeurs nomment le paradis.

VIEILLESSE.

Nous redescendons tous après être montés.
Nos affaiblissements sont autant de bontés
De Dieu qui lentement nous fait sortir du monde.
Si dans l'âge splendide où le printemps abonde,
Il fallait brusquement s'en aller, quel effroi!
Mourir vieux, las, débile et détaché de soi,
C'est mieux.

[Carnet 1860. — *Collection de M. Armand Godoy.*]

Au seizième siècle le catholicisme était devenu peu à peu inapplicable à la croissance naturelle de l'humanité. Deux médecins se présentèrent qui voulurent l'ajuster au genre humain : Luther par la mutilation, Loyola par l'élasticité.

[Carnet 1860. — *Collection de M. Armand Godoy.*]

La mer a la tempête, mais l'étang a la fièvre. J'aime encore mieux l'ouragan que le miasme. Je préfère l'écueil à l'étiolement et le naufrage du cœur dans la passion à la mort de l'âme dans l'égoïsme.

Ce qui pétrifie les petits ne fait qu'irriter les grands; où l'étang gèle, la mer frissonne.

Pour les cœurs d'élite, souffrance et grandeur, c'est la même chose.
Toutes les croix sont placées sur des sommets.

La bonne action qu'on fait n'est pas toujours celle qu'on veut faire.

[Critique.]

1861-1870.

Quand vous ne pouvez pas aimer, ignorez.
Quand vous ne pouvez pas sourire, ne regardez pas. Bienveillance ou dédain.

AMOUR, FRATERNITÉ, BIENVEILLANCE.

Amour pour ce qui touche à notre cœur; fraternité pour ce qui touche à notre nature; bienveillance pour les êtres et pour les choses.
Ne faire de mal à personne, ni à rien.

L'homme est né esclave. Il est esclave de nécessité absolue, esclave de son égoïsme et esclave de sa conscience.

Sa liberté consiste à choisir entre ces deux esclavages.

L'égoïsme est le tyran, la conscience est le despote.

Brutus est esclave de la vertu; Caton est esclave du devoir; Washington est esclave de la liberté.

Sous ces noms, vertu, devoir, liberté, c'est la conscience qui règne sur ces hommes.

Votre conscience vous juge et vous exécute. C'est quand elle est sévère qu'elle est bonne.

La conscience inflige à son esclave la pauvreté, la ruine, l'exil, tous les renoncements, toutes les misères, toutes les tortures. Elle veut qu'il souffre et elle exige qu'il sourie. Et plus il est esclave, plus il est héros.

La conscience dit : va. Il faut aller. Arrête. Il faut s'arrêter. Ne murmure pas. Il faut se taire. Meurs. Il faut mourir.

L'égoïsme dit : mens, trahis, vole, tue. Obéis-moi. Je m'appelle ton ventre. Bois, mange, dors. Et l'on se couche. Jouis, et l'on se vautre. C'est l'esclavage à l'homme.

La conscience, elle aussi, veut une soumission complète. Servitude profonde, totale, absolue; on dirait aveugle, si ce n'était pas l'obéissance à la lumière. Qu'est-ce que c'est que cette servitude? L'esclavage à Dieu.

Celui qui choisit cet esclavage-là, c'est l'homme libre[1].

[*Collection de M. Louis Barthou.*]

Les spectacles de la nature, les émotions de la vie sont comme des eaux profondes, à la fois salutaires et redoutables. Les esprits médiocres s'y noient; les esprits faux s'y dissolvent.

Les grands esprits s'y trempent, s'y baignent et s'y lavent, et puis s'envolent comme des aigles, puissants, frémissants, purifiés, avec quelques gouttes d'eau amère sous leurs ailes.

Ou : en secouant seulement quelques gouttes d'eau amère qui font frissonner leurs ailes.

---

[1] Waterloo (Mont Saint-Jean), 14 juillet 1861. Jour de mon départ. (*Note de Victor Hugo.*)

L'homme porte son chagrin, sa misère, ses désirs, ses remords, sa mauvaise conscience, sa méchanceté; il ne porte pas son inutilité.

Les bons sont meilleurs que les justes.

La conscience est un instrument de précision d'une sensibilité extrême.

Il y a entre l'ami de la maison et le bonheur du ménage le rapport du diviseur au quotient.

Le destin est plus dur que le granit; mais la conscience est plus ferme que le destin.

La liberté, cette trouble-fête.

Quand nous sommes contents, notre contentement dore tout autour de nous. Notre bonheur teint l'univers en joie. Défiez-vous du bonheur. Il vous cache le malheur des autres. Il fait voir tout en beau. Le bonheur est une jaunisse.

Ne triomphez jamais. Vaincre sa victoire, c'est là le sublime.

Ô sombre terre, où la souffrance du riche est la consolation du pauvre!

[Carnet 1864.]

La tempête est sombre, mais la voile est blanche; la vie est sinistre, mais l'âme est pure.

La quantité de droit se mesure à la quantité de vie.
La quantité de vie se mesure à la quantité de pensée.
La quantité de pensée se mesure à la quantité de réflexion.

La vérité est comme le soleil. Elle fait tout voir et ne se laisse pas regarder.

L'hypocrisie sucre le mal.

La créature humaine est faite pour marcher, pour créer et pour penser. J'ai horreur de la voir partout châtrer, par les pieds, selon le procédé chinois, par le ventre, selon le procédé turc, ou par le cerveau, selon le procédé catholique.

Les prés, les eaux, les bois, sont pleins d'apothéoses,
On entrevoit des morts, terribles sous les roses.
C'est là que l'on comprend la réponse de Dieu
Quand l'homme dit : Pourquoi, fantôme du ciel bleu,
M'as-tu mis sur la terre ? — Afin que tu pourrisses.

C'est un grand droit que le droit de mépriser. Ne l'a pas qui veut.

1871-1880.

On peut haïr et estimer.

Faisons toucher la chose du doigt.

Dans les rangs qui nous sont opposés, il y a deux hommes qu'entre tous nous haïssons, Bossuet et Torquemada. Cela dit, et nos sentiments d'exécration réservés, nous estimons Torquemada, nous méprisons Bossuet.

[Actes et paroles. Depuis l'exil. — *Reliquat.*]

On ne méprise pas toujours ce qu'on dédaigne; on ne dédaigne pas toujours ce qu'on méprise. Le dédain diffère gravement du mépris en ce sens que dans le dédain, c'est soi-même qu'on regarde, dans le mépris c'est autrui. Le dédain se compose de dignité; le mépris ne se compose que de justice.

[PHILOSOPHIE DE MA VIE.]

N'imitez rien ni personne. Un lion qui copie un lion devient un singe.

Le philosophe supprime l'intermédiaire. Ne pas vouloir de prêtre sur Dieu, c'est ne pas vouloir de masque sur un visage.

Ce que la verdure est à la végétation, la fraternité l'est à l'unité.

Le remords est un contre-coup.

Dieu est le rédacteur des évènements; l'homme n'en est que le metteur en pages.

La réalité est une bonne habitation pour l'esprit. La pensée est là dans ses meubles.

La vertu a ses fêlures possibles. À la suite d'une secousse qui ébranle toute notre existence, il peut se déclarer une fuite dans la conscience.

Tant l'homme est altéré d'abîme et d'infini,
Tant il est malaisé dans ce monde puni,
Où tout est fièvre, faute, aridité, souffrance,
D'apaiser cette soif terrible, l'espérance.

On est souvent ingrat pour le don du nécessaire, jamais pour le don du superflu. On en veut à qui vous donne le pain quotidien; on est reconnaissant à qui vous donne une parure.

À UN ENFANT.

L'oiseau.

Ne t'accoutume pas à mettre en ta maison
Pour joujou, pour hochet, pour joie une prison,
Enfant, ne te fais pas un bonheur d'une cage.

[Océan vers.]

L'odieux est la porte de sortie du ridicule.

Faire justice est bien, rendre justice est mieux.

Huile : ce que les sages versent sur les roues et les fous sur le feu.

Comme c'est vite fait, l'oubli!

Toute histoire d'oiseau s'achève par un chat.

[Plans.]

Soyons indulgents. Ce n'est pas la faute des mauvais s'ils sont mauvais. Ils ne demanderaient pas mieux que d'être bons. Il y a sous le ciel vraiment plus d'erreur que de méchanceté. Soyons impitoyables au mal et pitoyables aux méchants. Tenez, prenez le pire des méchants, l'envieux; est-ce que vous croyez qu'il ne souffre pas? Être Zoïle, c'est avoir la lèpre; être Fréron, c'est avoir la rage. Crimes? non, maladies.

Une certaine indulgence au fond de la sévérité sied au philosophe. Que le combat soit acharné, mais que la victoire soit sereine.

[Actes et paroles. Depuis l'exil. — *Reliquat.*]

Philosophie de ma vie

1828-1840.

Je ne suis rien, mais donnez-moi, si vous voulez, à ceux qui souffrent. On fait l'aumône avec un sou comme avec un louis.

La chose sans le bruit.
Vaincre, oui; triompher, non.

L'homme : créature étrange qui a des ailes et des racines. Toutes ses contradictions et tous ses tiraillements viennent de là.

La conscience humaine a ses lueurs crépusculaires.

L'œil ne voit bien Dieu qu'à travers les larmes.

20
IMPRIMERIE NATIONALE.

Pour l'homme de cœur, se donner une fonction, c'est se donner à une fonction.

Quand on est jeune, mourir, c'est faire faillite, se tuer, c'est faire banqueroute.

Le bonheur est vide, le malheur est plein.

À vingt ans, les illusions; à cinquante, les préjugés.

Dieu, qui est infini, contient toute la vérité; l'homme, qui est borné, n'en peut admettre qu'une partie. Chaque homme n'est capable que d'une certaine quantité de vérité selon la grandeur de son esprit, et d'une certaine espèce de vérité selon la nature de son organisation. Il prend ce morceau quelconque de vrai, le combine avec ses erreurs, ses passions, ses préjugés, ses illusions et ses intérêts, assemble, ajuste, cloue, amalgame, nettoie, dore ou vernit le tout, et appelle cela *son système.*

Ce que Buffon a dit du style, on peut le dire du système; le système est l'homme même.

Ô tristesse! on passe une moitié de la vie à attendre ceux qu'on aimera et l'autre moitié à quitter ceux qu'on aime.

Il y a une magnifique manière d'être en dehors, c'est d'être au-dessus.

Rien n'est plus facile à porter que la présence d'un ennemi injuste.

Les évènements se jettent sur l'homme comme des dogues sur une proie.

Les idées sont de leur nature hautaines, solitaires, inabordables, impopulaires; ce sont des reines tristes et fières que la foule regarde passer avec une sorte de haine.

La reconnaissance pèse aux natures basses comme une chape de plomb et donne des ailes aux grandes âmes.

Nous ne réclamons jamais la chose qui nous est due et dont nous sommes sûrs; nous voulons l'autre.

Les grands esprits ont les grands droits et les grands devoirs.

ou :

Grand esprit, grand droit, grand devoir.

L'âme, quand par hasard elle se laisse surprendre à l'état de nudité, a de la pudeur pour sa beauté et n'a pas de honte pour sa laideur. On cache son amour, on montre sa haine.

Dans tout fanfaron, il y a un fuyard.

La logique n'est que la servante de la vérité. Servante souvent infidèle. Quelquefois elle vole à la vérité son armure et elle en affuble le mensonge. Un mensonge ainsi habillé s'appelle un sophisme.

Persévérance, le mot dont les grandes choses sont faites.

Il y a toujours des moulins qui utilisent la chute des torrents et des intérêts qui utilisent la chute des grands hommes.

Ne commande pas qui veut aux circonstances. Cette fortune n'appartient pas à la médiocrité, mais seulement au génie.

Les circonstances sont des servantes fidèles qui ne se trompent jamais de maître.

Le temps, cet élargisseur de plaies.

Le cœur peut se glacer; l'esprit peut se dessécher; et jamais l'un ne se glace sans que l'autre ne se dessèche. Malheur à qui vit dans l'ironie!

Certains hommes de génie sont visibles à l'œil nu. Tout le monde les aperçoit distinctement comme Sirius et Aldebaran dans le ciel. Certains autres, qui ne sont pas moins grands, mais qui sont plus loin de la foule et du siècle, ne sont visibles qu'au petit nombre des observateurs sérieux et patients qui ajustent sans cesse au regard de leur esprit cette magique lunette d'approche, la pensée. — Pensez, vous verrez.

J'aime la douleur, parce qu'elle est la promesse d'une autre vie.

[Religion.]

Les choses dont la nature est d'être petites ont beau être touchées par les grands hommes; elles ne grandissent pas pour cela. Les poissons rouges du bassin des Tuileries ont été regardés par Napoléon; cela n'en a pas fait des baleines.

Le souvenir, c'est la présence invisible.

Quand vous faites une bonne action, vous faites deux choses, une bonne action et un ingrat. Ce n'est pas une raison pour ne point faire la bonne action. Vous sentirez l'ingrat au milieu des hommes et la bonne action en présence de Dieu.

La porte de la Vérité a deux clefs : l'une s'appelle l'étude, l'autre la souffrance.

La responsabilité immédiate ou future est inévitable. Vous ne pouvez pas plus anéantir un atome de vos actions qu'un atome de la substance. Rien ne se perd dans l'ordre moral pas plus que dans la création matérielle.

Une grande pensée a ses tempêtes comme l'océan dans lesquelles se brisent et s'engloutissent les intérêts humains.

Je marche bien accompagné. J'ai à ma droite mon devoir et à ma gauche mon droit.

[Religion.]

Devant la conscience, être capable, c'est être coupable.

[Religion.]

Toujours faire le bien qu'on peut, ne jamais faire le mal qu'on peut.

Les préjugés sur les choses comme sur les hommes se répandent aisément, surtout quand ils sont empreints de malveillance et de haine. Ce sont des jugements tout faits : les bons esprits les acceptent par paresse; ce sont des jugements haineux : les esprits mauvais les acceptent par jalousie.

La vieillesse, bien comprise, est l'âge de l'espérance.

Vous pouvez déchirer l'idée, vous ne la détruirez jamais complètement. S'il n'en reste pas de quoi faire un drapeau, il y en aura toujours assez pour faire une cocarde.

1841-1860.

La volonté humaine ne peut rien contre le malheur, et ne peut rien contre la douleur. Se résigner, se consoler, mots vides de sens.

Ou si ces mots ont un sens, ne sont-ils pas le masque d'une chose impie? La consolation se compose de joie et la résignation d'oubli. Hélas! quel affreux égoïsme! oh! ne chassons pas de la place accoutumée qu'ils ont dans notre cœur les morts que nous aimons.

Plutôt souffrir qu'oublier.

La perte des êtres chers. Est-ce qu'il y a une autre douleur que celle-là?

J'aime et ne suis rien de plus.

La meilleure de toutes les habiletés, la voici : droiture dans les actions, franchise dans les paroles.

Mieux vaut une conscience tranquille qu'une destinée prospère. J'aime mieux un bon sommeil qu'un bon lit.

Cet homme est méchant. Traitez-le avec bonté et douceur. Pour lui d'abord; pour vous ensuite. Il est toujours bon d'être bon. De la sorte il ne pourra agir contre vous en ennemi déclaré. Au lieu de vous mordre avec la dent qui contient le venin, il ne vous mordra qu'avec la dent d'à côté.

Le travail est la meilleure des régularités et la pire des intermittences

---

Douleur.

Je ne me désole ni ne me console.

Je hais des choses, mais pas des hommes.

Je suis un oiseau de solitude, un oiseau de mer, un oiseau de nuit.

J'ai le calme ténébreux; mon esprit vit sous les astres dans la sérénité nocturne; j'habite l'azur noir.

Si j'ai des ailes, ce sont des ailes de chauve-souris que les fleurs n'ont jamais vues, mais que les étoiles connaissent.

S'il est vrai que j'aie des ennemis, ce dont je voudrais douter, je n'ai rien à leur dire, je ne puis que les plaindre et les bénir; ils feront ce qu'ils voudront. Quant à mes amis, je les prie de ne pas me défendre. Je demande l'oubli.

Je pardonne à ceux qui m'ont fait ou qui m'ont voulu faire du mal; et s'il m'est arrivé d'offenser ou d'affliger quelqu'un, en dehors des luttes nécessaires du devoir, je lui demande pardon.

1861-1880.

Vivre avec gravité.
Vieillir avec dignité.
Mourir avec majesté.

On a dit : *noblesse oblige.* Je dirais, moi : *grandeur oblige.*

Le plus beau des linceuls, c'est le drapeau pour lequel on meurt.

Se laisser calomnier est une force. Cela complète la sérénité de la conscience.

Un égoïste, c'est un insulaire.

Dis-moi qui tu aimes, je te dirai qui tu hais.

Ô mon Dieu, accordez-moi ceci dans la mort : l'amour éternel, la lumière éternelle, la présence éternelle.

En fait d'insultes, ne dédaignez pas tout. Il faut toute la grandeur de l'esprit pour discerner sainement les cas de dédain. Un homme de cœur doit savoir être offensé.

La nature ne m'a pas fait envieux. J'aime mieux grandir que rapetisser. Je suis de ceux qui constatent sans joie les taches du soleil.

La patrie est sainte, la liberté est plus sainte encore. Il y a quelqu'un qui est plus grand que Léonidas, c'est Spartacus.

Oublie le bien que tu fais; souviens-toi du bien qu'on te fait.

J'ai un maître, qui est le devoir; j'ai un juge, qui est moi.

Je n'ai que deux patries : la terre et le ciel. Tout homme est mon compatriote d'en bas; toute âme est ma compatriote d'en haut.

Moi, je n'ai peur de rien. J'ai quelques fleurs dans mon jardin de Guernesey, les enfants de mon fils, petit Georges et petite Jeanne, gazouillent autour de moi, je n'ai pas de besoins, j'use mes vieux souliers, je nourris dans ma maison quarante enfants pauvres, on imprime dans les journaux que je suis un avare, et cela me suffit[1].

Je ne peux ni ne veux rien cacher de ma pensée. Je vis et je pense à mes risques et périls, ce qui fait que par moments j'ai l'air d'un imbécile. J'y consens. J'ai la fierté de ma bêtise.

Je juge les juges; je condamne ceux qui damnent; plus de glaive; j'extermine l'échafaud, je combats la guerre, je tue la mort, je hais la haine.

J'ai vécu avec ce soin de n'offenser ni une existence ni une vérité, j'ai tâché de n'avoir rien à me reprocher, envers qui que ce soit, ni envers quoi que ce soit.

L'esprit de mon âge, ce doit être le travail, le renoncement à tout et le désir de la mort.

Je tâche de m'y conformer.

[Album 1874.]

Bien faire et bien dire; ce sont là les deux grands emplois de la vie.

Je représente un parti qui n'existe pas encore, le parti Révolution-Civilisation. Ce parti fera le vingtième siècle.

Il en sortira d'abord les États-Unis d'Europe, puis les États-Unis du monde[2].

---

[1] Au verso d'une lettre datée 11 octobre 1870.

[2] L'original, encadré sous verre à la Maison de Victor Hugo, y a été volé vers 1930. (*Note de l'Éditeur.*)

Règles pour le penseur

1830-1870.

Quand une matière est obscure, les penseurs vulgaires l'éclairent avec une chandelle et les grands penseurs avec une étoile.

La sérénité est la loi des grands espaces et des grandes âmes.

Le grand penseur est celui qui conserve la simplicité du cœur dans les complications de l'esprit.

Ayez toujours la pudeur, vous n'aurez jamais la honte.

Quand vos paroles ou vos actions devront être publiques, ayez toujours soin de tenir compte des reflets colorants.

Penseurs, voulez-vous vivre en paix avec le genre humain ? Respectez tous les fétichismes.

Voulez-vous vivre en paix avec votre conscience ? Attaquez-les tous.

Penseurs, quand vous jugez les hommes historiques, conquérants, héros, tribuns, despotes, dictateurs, ne les condamnez pas selon la quantité de sang qu'ils ont versée, mais selon la quantité de droit qu'ils ont violée. Malheur sans doute à qui fait saigner l'humanité ; mais honte et flétrissure à qui fait saigner la justice !

Toujours, à toute heure, le penseur sent dans la solidité humaine l'ébranlement divin.

Soyez magnanime avec vos ennemis et ne vous en vantez pas. La générosité imprimée n'est plus de la générosité.

Secret des grandes choses : ne point reculer.

Pour le penseur, vieillir, c'est grandir. La vie se fait en présence de Dieu, et en profite. Dieu est le soleil qui mûrit l'homme.

Sagesse

1830-1868.

La sagacité peut n'être faite que d'esprit. Toute la sagesse est faite avec le cœur.

La plupart de nos sages ou prêcheurs de sagesse sont des cloches fêlées. Au son qu'ils rendent on reconnaît les accidents qu'ils ont subis et les fautes qu'ils ont faites.

Pour arriver à ce qu'on appelle les grandeurs humaines, il y a une échelle d'honneur et une échelle de honte. On monte quelquefois par la seconde, mais on peut se réhabiliter en redescendant par la première.

Je ne sais pourquoi le monde aime à croire aux trésors cachés. Il fait volontiers à un homme gêné une réputation d'avarice et à un sot silencieux une réputation d'esprit.

Veillez sur vos actions, sur toutes et sur chacune. Réfléchissez profondément toutes les fois que vous introduisez un fait dans l'immense et impénétrable réseau de la destinée. Nous vivons dans le mystère et dans l'infini. Ne faites pas légèrement des causes. Le propre de l'infini, c'est de contenir fatalement tous les effets de toutes les causes.

---

18 avril 1847.

Ce que nous recueillons de notre vie secouée, me disait hier l'amiral G..., vieux marin, c'est la tranquillité. C'est là le premier des biens, la sérénité, l'égalité d'humeur, nous l'avons; nous le gagnons à la mer. Nous vivons au milieu de tant de choses qui ont des caprices et qui sont si volontiers de mauvaise humeur, la mer, le ciel, la saison, le vent, les nuées, qu'il faut bien que nous ayons la paix en nous. Notre paix, c'est notre force. Tout fait rage sous nos pieds et sur nos têtes, nous avons notre ancre en nous-mêmes. Qu'est-ce que nous deviendrions au milieu de toutes ces choses inégales et bouleversées si nous n'avions pas l'égalité d'âme? Au dehors tout ce qui fait l'agitation, au dedans tout ce qui fait le calme, voilà le marin.

La terre n'appartient pas à l'homme; c'est l'homme qui appartient à la terre.

Regardez le sillon, soit. Mais regardez aussi le tombeau.

Toute philosophie sociale qui oublie le tombeau est incomplète. Elle ne peut faire l'équilibre. Elle n'a rien à mettre dans l'autre plateau de la balance.

Ô vrais sages! mettez-y le mystère!

Voici un passage des lois de Manou qui, à mes yeux, contient toute la sagesse : — «Endurer tout avec patience, être bienveillant et parfaitement recueilli, donner toujours, ne jamais recevoir, se montrer compatissant à l'égard de tous les êtres.»

Le Veda ajoute un peu plus loin :

— «Un pot de terre, la racine des grands arbres pour habitation, un mauvais vêtement, une solitude absolue, la même manière d'être avec tous; tels sont les signes qui distinguent un brahmane qui est près de la délivrance finale.

«Qu'il ne désire point la mort, qu'il ne désire point la vie; qu'il attende le moment fixé pour lui comme un domestique attend ses gages.

«Qu'il soit résigné, armé d'une ferme résolution; qu'il médite en silence, et fixe son esprit sur l'être divin.

«Ayant ses cheveux, ses ongles et sa barbe coupés, s'étant muni d'un plat, d'un bâton et d'une aiguière, qu'il erre continuellement dans un recueillement parfait, évitant de faire du mal à aucune créature animée.»

Et plus loin, à propos de la mort :

— «De même qu'un arbre quitte le bord d'une rivière lorsque le courant l'emporte, de même qu'un oiseau quitte un arbre, de même celui qui abandonne ce corps, laissant à ses amis ses bonnes actions, à ses ennemis ses fautes, le sage, en se livrant à une méditation profonde, s'élève jusqu'à Brâhma qui existe de toute éternité.»

L'homme sage ne s'effraie pas des choses qui peuvent arriver. Il sait qu'elles sont hors de sa main et que d'ailleurs elles ne se réalisent jamais comme on les a rêvées. Il se borne à les préparer. Attend bien qui prépare. Il range d'avance le plus qu'il peut sa destinée au passage prochain, et peut-être redoutable, des évènements inconnus. Il fortifie les côtés faibles de sa vie, et tâche de laisser peu de prise aux mauvais incidents toujours possibles. Il travaille l'avenir en lui soutirant les mauvaises chances.

L'homme est conduit par la raison, le penseur par la sagesse.

Mérite tout, ne prétends rien.

La pantoufle du philosophe représente sa sagesse. Elle reste au bord du volcan.

Sur cette terre il y a des pauvres, mais il n'y a pas de riches. Personne n'a rien que pendant quelques minutes. Minutes précieuses. Ne les perdons point. Dépêchons-nous de donner à ceux qui n'ont pas, une part de ce que nous avons. A la mort, tout s'évanouit, excepté cela. Chose étrange, ce que nous aurons donné, c'est là ce qui nous restera.

Raison des choses

1830-1865.

Quand on n'est pas intelligible, c'est qu'on n'est pas intelligent.

L'égoïsme est un isolement, l'ennui en est un autre. Le second châtie le premier.

Au fond, Dieu veut que l'homme désobéisse. Désobéir, c'est chercher.

Avec un vieux clou, et grâce à un pâle rayon de jour pénétrant par un soupirail, le prisonnier mystérieux de Gisors a tracé sur le mur de son cachot des festins, des tournois, la Sainte Vierge, Dieu le père, des arbres, des étoiles. Il y a des philosophes enchaînés à un système, emprisonnés dans une idée et qui n'en sortiront jamais, et qui, à la lueur du peu de vérité qui leur arrive encore, avec leur esprit comme le captif de Gisors avec son

clou, parviennent cependant à dessiner toute la nature et toute l'humanité sur les parois de cette idée.

Seulement, pour le savoir, il faut pénétrer dans l'intérieur de l'idée où ils ont vécu. Vu du dehors, leur système paraît la prison de l'esprit; vu au dedans, c'est un monde.

Les aristocraties ont une fièvre qui les mine, l'orgueil; les démocraties ont un ulcère qui les ronge, l'envie.

Ces deux maladies ont la même origine, ces deux vices ont la même racine, l'égoïsme.

L'égoïsme qui regarde en soi-même se transforme en orgueil; l'égoïsme qui regarde autrui se transforme en envie.

Il en est ainsi de beaucoup de sentiments moraux. Un vice est souvent doublé de son contraire, et fait corps avec lui.

Les prémisses d'une doctrine ont toujours je ne sais quoi de rude et d'écarté, d'inflexible et de consistant; la touffe des corollaires et des conséquences, tout au contraire, est ondoyante, capricieuse, épanouie et mobile, jette des fleurs et des fruits selon la saison, tombe sous de certains vents, se laisse émonder au besoin des perspectives, s'arrache aisément et repousse de même. À leur point de départ, tous les systèmes se divisent, à leur point d'arrivée tous se rencontrent. Les branches se séparent, les feuilles se mêlent.

Réfléchissez profondément : vous verrez que cela tient à ce que Dieu est le tronc de toute chose.

Le père de famille n'est autre chose qu'une sorte d'égoïste vénérable qui compose son moi de sa femme et de ses enfants. Le moi ainsi compris est aussi fécond pour la société entière que le misérable moi de l'individu est stérile.

Cette gaîté qu'on observe chez tous les vrais grands hommes vient de ce qu'ils portent facilement la grandeur.

Tout est identique. Ce que nous appelons vie et création, ce qui frappe nos sens et notre esprit résulte d'une ondulation universelle et infinie, se ramifiant en ondulations innombrables, dans ce tout identique.

Le moteur éternel de l'ondulation universelle, c'est Dieu.

Dans l'ondulation universelle, quelles que soient les transformations qu'elle produise, l'atome matériel se retrouve toujours, l'atome moral ne peut pas plus se perdre que l'atome matériel. De là l'immortalité de l'âme. C'est-à-dire la persistance du moi.

(Object. — Mais il semble que l'âme soit simple et que le moi soit composé. — Répondre à cela. Analyser le moi.)

(Le moi est d'avant la vie. Le moi humain n'est que l'ombre du moi antérieur qui est le vrai et qu'on retrouve après la mort.)

L'atome est le même abîme que l'infini.

L'atome est absolu.

Dans les profondeurs de la pensée, indivisible est identique à infini.

Ne pouvoir être divisé, c'est n'avoir ni commencement ni fin.

Du point comme du Tout on peut dire qu'il est sans dimension.

Ce qui n'a pas de dimension ne peut être mesuré. Ainsi, à l'atome comme à l'infini, s'applique, acception surprenante et inattendue, l'effrayant mot *incommensurable.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Religion

1830-1851.

Dans l'antiquité, les prêtresses de Diane devant toujours être des vierges, les prêtres de Diane, enfermés avec elles dans le temple, étaient des eunuques. Les religions payennes n'osaient se fier à leur seule discipline contre les instincts éternels de l'homme; elles appelaient le fer et les mutilations à leur secours; le christianisme seul a cru sa doctrine plus forte que la nature.

Seigneur, l'homme qui vous est fidèle a plus de mérite que l'ange. L'ange voit, l'homme croit.

Ne prenez pas la dévotion pour de la religion, ne croyez pas que de l'obéissance aux petites pratiques il vous jaillisse dans le cœur une vive lumière sur Dieu, une profonde science de l'homme et de la vie. — Un cierge éclaire peu.

La dévotion c'est un cierge, la foi c'est une étoile.

Le dogme est un moyen, un appareil pour faire voir la vérité aux courtes vues. Mais n'adorez pas le dogme!

La vérité est le but. La vérité n'est pas plus dans le dogme que l'étoile n'est dans la lunette.

De même qu'on ne fait pas des bijoux avec de l'or pur, de même on ne fait pas des religions avec de la philosophie pure. Il faut un peu de cuivre dans l'or et un peu d'idolâtrie dans la religion.

Rien n'est plus beau que le mot religion, à la condition qu'il signifie relier les peuples et non lier les hommes, à la condition qu'il signifie fraternité et non domination.

Tout corps traîne son ombre et tout esprit son doute[1].

Pour qui veut le creuser, il y a plusieurs sens dans ce vers, qui tous proviennent d'ailleurs de l'idée principale. — Entr'autres celui-ci :

Nos doutes sont faits à l'image de notre esprit comme notre ombre à l'image de notre corps, tantôt plus grands, tantôt plus petits, selon le rayon de soleil ou de foi.

Le catholicisme — vieillesse et jeunesse, passé et avenir, aile blanche et cheveux blancs, tête de vieillard et ailes de cygne.

Les élèves des jésuites ont l'esprit comme les chinoises ont le pied.

Quand l'ombre grandit, c'est la fin d'une journée; quand le doute augmente, c'est le soir d'une religion.

---

[1] *Pensar, Dudar. Les Voix intérieures.* (*Note de l'Éditeur.*)

Les superstitions n'entrent que dans les très petits ou les très grands esprits.

Depuis trois siècles le catholicisme est malade.
Il aime l'argent.
Le voilà arrivé à la phase du pharisaïsme.
Clergé riche, religion morte.

Incendiaires!
Votre œil fauve est semblable au flamboiement des soirs;
Vous dédiez la flamme à la nuit, prêtres noirs;
Hagards, la torche au poing, sacrificateurs sombres,
Vous construisez l'autel difforme des décombres.
Ivres de feu, sous l'œil de Dieu, vous immolez
Le chef-d'œuvre vivant et sacré, vous brûlez
Érostrate le temple, et Torquemada l'homme.

Et je voyais passer, sales, noirs, triomphants,
Poussant comme un troupeau devant eux des enfants,
Joignant leurs mains, baissant leurs yeux, courbant leurs nuques,
Les jésuites hideux, faiseurs d'esprits eunuques.

Ces visions incomplètes qu'on appelle les religions.

Petits séminaires. Le néant enseigné.
Faire un prêtre, c'est vider un homme.

Nous sommes en pleine lumière du genre humain, l'astre-civilisation touche au zénith. Le prêtre ouvre les yeux et affirme que toute l'époque est ténèbres. Quelle plus grande preuve qu'il est aveugle! Ce qu'il prend pour notre nuit, c'est la sienne.

1852-1870.

La religion, c'est la pénétration de la nature.

Penser, c'est prier. Voir, c'est prier.

Il y a deux prêtres : le penseur et le voyant.

Le voyant est celui qui entre en communication par les organes avec la nature secrète et supérieure et à qui le mystère se révèle par la matière.

Le penseur est celui qui entre en communication avec la nature secrète et supérieure par l'inspiration et à qui le mystère se révèle par l'esprit.

Mesmer est un voyant.

Galilée est un penseur.

Tous deux sont prêtres.

Il y a eu des hommes comme Orphée et Moïse, en qui le penseur était doublé du voyant. Ceux-là sont les pontifes.

On naît prêtre.

Car on naît penseur, car on naît voyant. Dans le premier cas il y a génie, dans le second cas faculté. Dans les deux cas, don.

En d'autres termes, le prêtre est sacré par Dieu directement, en dehors de l'homme [1].

Que ton Dieu ne soit pas de fer, et ne fais point
Dans ton enfer, ô prêtre, ou bien dans ta fournaise,
Rougir ton crucifix, si tu veux qu'on le baise.

Quand ce bon curé rougeaud et quelconque, son bréviaire à la main, sa soutane noire sur le dos, le vide dans l'esprit et dans le cœur, entre dans le bois, les arbres disent : C'est un laïque.

Le haillon des dogmes où rampe la vermine des préjugés.

---

[1] Au verso de la proclamation : *Au peuple,* 31 octobre 1852. *Collection de M. Louis Barthou.* (*Note de l'Éditeur.*)

Je nie, ô prêtres,
Votre Dieu sans pitié, sans bonté, sans pardons,
Qui nous créa fort mal, à qui nous le rendons,
Qui fit l'homme mauvais et que l'homme fait pire.

Les dogmes se succèdent.

Toute religion s'exfolie et se rouille.
Dieu, comme le serpent, a des peaux qu'il dépouille.

Priez, contemplez, adorez, aimez.

Mais pourquoi ces appareils, confessionnaux, ciboires, chasubles, messes? Que signifie cet homme qui est là, chapé et tonsuré, maniant l'autel? Quel besoin avez-vous de lui?

Pourquoi mettre un menteur entre la vérité et vous?

Prenez garde. C'est un homme. L'homme est opaque.

Le prêtre éclipse Dieu.

Les religions sont les vêtements de Dieu chez les hommes. Ces vêtements s'usent. Les prêtres s'en épouvantent, ils ont tort. Dieu reste. À travers les trous de la robe religion, on le voit à nu directement.

Blasphèmes des religions. — Premier blasphème : l'enfer. Deuxième blasphème : le dimanche, le sabbat. Troisième blasphème : Dieu semblable à l'homme; l'autorité royale parente de l'autorité divine; le trône et l'autel.

Les convertisseurs sont forcés de faire beaucoup de concessions à ceux qu'ils convertissent, et d'aller très loin dans leur complaisance. Le cardinal Ostini, grand convertisseur et à cause de cela fait cardinal, disait : — *Les conversions se font toujours sur le seuil de la porte du diable.*

Analogies. Eau et vin.

Rapport profond entre le thyrse de Bacchus et la verge de Moïse.

Reliques. Saint Ignace passe pour avoir été mangé par un lion. Ça n'empêche pas l'Italie de posséder dans ses reliquaires trois corps de Saint Ignace complets, plus 7 jambes et 17 bras.

[Album 1864.]

DENIER DE SAINT PIERRE.

Pour être humble, indigent,
Contrit, pareil au Christ, il lui faut de l'argent,
Et pour dire la messe et pour faire la guerre;
Tenez, pour se coiffer, savez-vous qu'il n'a guère
Que cent tiares d'or et vingt de diamants?

[Océan vers.]

La croyance est la plénitude de l'homme. Le vide n'est pas plus possible à l'homme qu'à la nature. De là, la nécessité des religions.

Croire, penser, aimer, sont les trois principaux modes de la vie morale.

Croire correspond à force.

Penser à intelligence.

Aimer à âme.

Toutes les religions ont raison au fond et tort dans la forme.

Texte : Dieu. Traducteur, trahisseur. Une religion est un traducteur.

On peut construire une église de deux façons; on peut la bâtir en pierre, on peut la bâtir en chair et en os. Un pauvre que vous avez soulagé est une église que vous avez bâtie, et d'où la prière monte vers Dieu.

Le pape octroie pour dix *Pater,* aux porteurs d'un certain scapulaire bleu, toutes les indulgences de la Terre Sainte, de Saint-Jacques de Compostelle, de la Portioncule et des Sept Basiliques de Rome.

Les indulgences *partielles* sont sans nombre. Il y a 533 indulgences *plénières.*

PAGANISME ROMAIN

Vatinius, rhéteur, se moquait des augures,
Ce qui n'empêchait pas ce sage sans remords
D'égorger des enfants pour apaiser les morts.

Toutes les religions sont fausses par la surface qui est le dogme, et vraies par le fond qui est Dieu.

La meilleure des religions ne parvient qu'à diminuer Dieu. Figurez-vous une opération qui consiste à argenter l'or.

LE VRAI DIEU. — LE FAUX DIEU.

Quoi! ton Jéhovah bon! lui qui de l'enfer sombre
A sur son front divin l'éternelle rougeur!
Quand on sait que c'est lui qui s'appelle vengeur,
Jaloux, et cætera, lui qui frappe et qui tonne,
Cette prétention à l'innocence étonne.
Pas un glaive ici-bas que ce Dieu n'ait fourbi.
Étant partout, peut-il invoquer l'alibi?
Non certe, et Dieu n'est pas absous parce qu'il signe
Sa bible noire avec une plume de cygne.

Le cloître,
Ce paradis qui tient les âmes en prison.

[OCÉAN VERS.]

Explication de la vie et de la mort.

1830-1850.

La cécité, c'est le vestibule du tombeau.

L'écriture sainte ne se sert pas de ces mots qui sont en effet purement humains, les vertueux et les vicieux. Elle dit partout et toujours : les bons et les méchants. C'est que c'est là la vraie division. Combien sont bons, malgré leurs fautes et quelquefois à cause de leurs fautes, et trouveront là-haut le père souriant ! Combien sont méchants et mauvais malgré leur vertu et quelquefois à cause de leur vertu, et trouveront là-haut le juge sévère ! Les hypocrisies, la sécheresse de cœur, la dévotion malveillante, la religion de pratiques et de momeries, la chasteté des vieilles, l'impeccabilité des laides, la pureté sans charité, la sobriété des rassasiés, la pudicité des difformes, la tempérance des impuissants, l'innocence sans indulgence, la vertu sans bonté, ne sont autre chose que les innombrables masques de la laideur morale.

Or réfléchissez à ceci :

A la mort, le masque tombe du visage de l'homme, et le voile tombe du visage de Dieu.

Ou : La mort fait tomber le masque du visage de l'homme et le voile du visage de Dieu.

La vue d'un cercueil n'effraie pas ceux qui souffrent, ceux dont la joie est morte en ce monde contemplent plutôt avec envie qu'avec angoisse cette sereine poussière de l'éternité. Les paroles tristes et résignées sortent naturellement de leurs lèvres comme les larmes de leur cœur, et ils puisent sans peine dans leur propre douleur les pensées qui conviennent à la douleur d'autrui.

La mort, en décomposant l'homme et en séparant du corps qui se dissout l'âme qui ne périt pas, ressemble à un lapidaire qui change la forme d'un bijou; il rejette au creuset le métal pour en faire autre chose et il met la perle de côté.

Songez qu'on peut toujours être interrompu par la mort au milieu d'une sottise ou d'une lâcheté. Vous n'êtes pas maître de la mort; mais vous l'êtes de vos actions.

Si l'âme n'était pas immortelle, la mort serait un guet-apens.

Vous qui souffrez, songez à l'autre vie. Il ne peut y avoir rien de déraisonnable dans la création; et s'il n'y avait pas un autre monde, un monde meilleur, un monde qui achève, qui explique et qui complète, la vie humaine serait absurde. Or Dieu ne peut avoir produit l'absurde. Ouvrier parfait, œuvre parfaite. Ne craignez donc rien. Les morts revivent. Si l'homme n'était pas une âme, Dieu ne serait pas Dieu.

Vous qui vivez agenouillés sur des tombes, rassurez-vous, consolez-vous. Vous reverrez ceux que vous aimez; vous les reverrez heureux, rayonnants, satisfaits. Regardez le ciel. Les yeux qui se lèvent ne pleurent plus.

L'homme propre est toujours prêt à la nudité, et l'homme juste à la mort.

La vie est une phrase interrompue.

Le suicide est un bris de prison.

Voici tout le changement qu'il y aura après la vie : les meilleurs se trouveront être aussi les plus grands.

Après tout, il faut bien que l'injustice règne en ce monde. Autrement, à quoi bon l'autre?

La mort, c'est l'arrivée à un moi supérieur.

[Actes et Paroles. Avant l'exil.]

La vie est le commencement de quelque chose.

La mort. Seuil.

[Philosophie.]

Post mortem

1824-1870.

La vie est pleine de mystères, d'abîmes et d'écueils.

Ô vivants! vous errez sur des flots inconnus,
Où rien n'a surnagé de ceux qui sont venus,
Où toute nef s'entr'ouvre et sombre.
Priez! implorez Dieu, seule étoile qui luit,
Avant de vous heurter, dans cette affreuse nuit,
Aux montagnes couvertes d'ombre!

L'homme n'est vraiment né qu'à l'heure où Dieu réclame
Cet esprit que le sort ploya comme un roseau.
La mort peut seule ouvrir les ailes de notre âme.
Le berceau n'a que l'œuf, le sépulcre a l'oiseau.

Hélas! que le tombeau contient de visions!
Problèmes effrayants dont les solutions
Toujours sur nos têtes surplombent!
Le sort obscur de l'homme est compris de Dieu seul.
Quand on secoue un peu les plis noirs du linceul,
Que de sombres secrets en tombent!

L'adversité se sent plus voisine des cieux;
L'œil du deuil, à travers les pleurs mystérieux,
Voit le jour éternel éclore;
Dieu s'éclipse pour nous dès que nous triomphons,
Et c'est sur le fumier de Job, ô cieux profonds,
Que le coq chante mieux l'aurore[1].

On garde après la mort la forme radieuse,
La forme sous laquelle on fut le plus aimé.

Vous voudriez le bonheur sur cette terre, un éden, l'extase perpétuelle de l'âme, toutes les joies, toutes les ivresses, et l'homme parfait.

Mais vous n'y songez pas. Alors pourquoi cela finirait-il?

Il faut bien
Que la mort soit utile et serve à quelque chose.

La citerne de l'abîme est béante; le genre humain marche et tourne éternellement sur la marge du puits.

Il y a entre les jeunes gens et l'éternité une trop grande épaisseur de temps pour qu'ils puissent voir l'infini et songer à la mort. Plus tard, la lame du temps s'amincit, la vie devient transparente, et l'on aperçoit Dieu.

---

[1] Au verso d'une épreuve de la lettre aux habitants de Guernesey. 1854. (*Note de l'Éditeur.*)

Vous rêvez la solidarité entre les intérêts et vous ne la comprenez pas entre les êtres; votre dogme est sans base étant sans âme. Les liards solidaires, les mondes point. Aucun nœud entre cette vie et une autre; aucune chaîne; la rupture partout, la lacune toujours. Sans le moi persistant, qu'y a-t-il? Le successif indéfini et inconscient, une mêlée aveugle d'atomes, on ne sait quel épouvantable tourbillonnement de molécules irresponsables; Rien autour de Tout. Ce serait là le monde.

Et tout votre effort vers le progrès aboutit à ce rêve!

Rêve horrible. La digestion de tous les doutes donne ce cauchemar, l'athéisme.

La vie acceptée et continuée fait partie du devoir.

Dieu, ce soleil levant, attire à lui tout ce qui est fait pour se mêler à sa lumière. Il faut bien que la goutte de rosée quitte la fleur et que l'âme quitte la femme.

La mort respectera le moi, mais rajeunira l'âme et vieillira les passions.

Le visage humain est un voile.
Homme, œil d'ombre plein de clarté,
Ô trou que remplit une étoile,
Squelette masqué de beauté!

Je n'aime point parler facilement des morts,
Car je sais qu'ils sont là souvent, et qu'ils entendent.

... Et qui donc pourrait désaltérer
L'âme, éternel désir, soif jamais assouvie?
La tombe est le creuset sinistre de la vie;
Le corps fond, l'âme éclate et se dresse, et jaillit
Vierge, d'on ne sait quel épouvantable lit.

Squelettes, l'âme vole aux fentes de la bière,
Et c'est avec vos os qu'est faite la poussière
Des ailes de ce papillon.

La fosse commune : lieu où la mort n'a point de péage.

De quoi le corps nous défend-il dans l'invisible ambiant? Nous l'ignorons. De là une des causes de notre crainte de la mort. Nous redoutons cette dénudation. À la mort, l'âme délivrée du corps, en sera aussi désarmée.

Nos fautes sont des dettes contractées ici et payables ailleurs. L'athéisme n'est autre chose qu'un essai de déclaration d'insolvabilité.

Comment pouvez-vous vivre ainsi gaîment! vous ne savez pas ce qui est derrière.

1871-1880.

La sortie de la vie commence un peu avant la mort. On se sent couvert d'ombre.

Impondérabilité et liberté sont identiques. C'est pour cela que la mort est la délivrance.

L'ange est l'âme ailée. La lumière est la blancheur sublimée.

À la mort, nous devenons des oiseaux et nous restons des intelligences.

Passer d'un âge à l'autre, c'est une sorte de naissance.
On meurt à l'enfance et on naît à la virilité.
On meurt à la jeunesse et on naît à la vieillesse.
On meurt à la vie et on naît à la mort.

Le lutteur de la pensée, le combattant du progrès, dit dans la première moitié de sa vie : *Qui n'est pas avec moi est contre moi,* et dans la seconde moitié : *Qui n'est pas contre moi est avec moi.*

C'est là toute la quantité de victoire qui lui est donnée de son vivant. Après la mort seulement, il triomphe, la majesté du sépulcre s'en mêlant.

Mûrir, mourir; c'est presque le même mot.

Chaque fois qu'on perd une habitude, il semble qu'on perde quelque chose de la vie. Et dans le fait, la vie n'est que la plus longue de nos habitudes.

Vieillir, c'est perdre ses ailes, c'est se décolorer et ramper. La créature humaine, après la jeunesse, revêt la laideur. Dans l'humanité, au rebours de la nature, le papillon devient chenille. C'est là un des contresens auxquels l'homme est condamné.

Quant à l'explication, elle nous attend ailleurs.

Qui mourra verra.

Selon que vous serez fou ou sage, vous composerez les rêves de votre vieillesse des regrets de votre jeunesse ou des espérances de l'éternité. En d'autres termes, vous vous attacherez à la mort ou à la vie. Ne vaut-il pas mieux espérer que regretter? Ô vieillards, vous souhaitez la jeunesse, regardez, elle est devant vous, et non derrière. Vous allez mourir, cela veut dire : vous allez naître.

S'il n'y a pas d'êtres comparant, rien n'existe.
Un fantôme après un fantôme, ce serait là le monde.
Création et néant seraient synonymes.
Pas de création sans solidarité.
Pas de solidarité sans lien.
Pas de lien sans rapport.
Pas de rapport sans comparaison.
Pour comparer deux existences il faut les avoir traversées et en être conscient.
D'où la perpétuité du moi.

Roméo, peut-être, quoique squelette, est assez spectre pour être heureux de dormir dans le même sépulcre que Juliette, côte à côte. Il semble à celui qui songe devant cette ombre que les ossements, qui sait? ont une joie d'être ensemble.

Si nous n'avions pas la vision du ciel, il n'y aurait pas de lien saisissable pour nous entre ce que nous nommons la vie et ce que nous nommons la mort. Tout ce que nous voyons soit en haut, soit en bas, nous attend. C'est à nous d'éviter ceci et de mériter cela.

La vie sur terre et la vie hors de la terre.
Dans la vie gravitante, rien n'est donné, tout est prêté, parce que, la mort étant nécessaire, tout doit être quitté. Il n'y a de choses données que dans l'impondérable; la pesanteur qui désagrège et qui détruit étant absente, il n'y a plus de mort, tout est éternel. Là, si Dieu vous donne une étoile, elle est à vous.

Critique

1830-1850.

Pêcher à la ligne ou écouter des tragédies de Racine : même genre de plaisir. Cela a ses fanatiques.

La musique italienne, s'écria Maglia ! Si c'est un plaisir des sens, il n'est pas assez vif; si c'est un plaisir de l'intelligence, il n'est pas assez profond.

La littérature française pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle a plutôt été une littérature qu'une poésie.

Les hommes médiocres ont tout leur succès dans leur temps. Les grands hommes n'en ont qu'une part, et la moindre. La plus grande leur est réservée dans l'avenir; et alors elle ne s'appelle plus le succès; elle se nomme la gloire.

[Philosophie.]

Le génie
Vit de l'enthousiasme et meurt de l'ironie.

Il y a en France un écrivain qu'on n'a pas le droit de discuter : c'est Racine. Dites ce que vous voudrez de Corneille, de Bossuet, de Molière et de Voltaire; mais ne touchez pas à Racine. Racine est inviolable. On dirait qu'il marque la frontière de France dans les vagues régions de la poésie.

Oui, cela est, Racine est inviolable. Pour ses admirateurs c'est un dieu; pour les farouches, c'est une idole; pour les plus sauvages, c'est un fétiche. Nous connaissons quelqu'un qui, au moment d'être dévoré, fut obligé un jour de s'écrier en pleine Académie : — *Eh quoi, messieurs, je pourrai nier ici tant qu'il me plaira la divinité de Jésus-Christ et je ne pourrai pas contester la divinité de Racine!*

Cette divinité, cette inviolabilité tiennent à beaucoup de causes dangereuses à énumérer, et en particulier à ce que Racine n'a pas d'imagination. Je me reprends. Racine, et c'est pour cela qu'il est *le divin,* a juste la quantité d'imagination que peuvent admettre «les esprits bourgeois». C'est le poëte tempéré et moyen. Homère, Eschyle, Isaïe, Dante, Shakespeare, Molière, extravaguent. *Vagant extra.*

Les poëtes du dix-neuvième siècle ont devant eux le plus large horizon qui se soit jamais ouvert au regard des penseurs; cela tient à ce que le genre humain, cette longue et laborieuse caravane qui monte de sommet en sommet depuis six mille ans, arrive aujourd'hui sur le plateau le plus élevé que la civilisation ait encore atteint.

Contemplez donc, ô penseurs! derrière vous est le passé plein de faits; devant vous est l'avenir plein d'idées.

Dieu, l'amour, la nature, la patrie, tout ce qui est grand et pur sort de ces quatre sources.

Il y a un vilain moi et un beau moi.

L'esprit est l'outil des penseurs; l'âme est leur flambeau.

Quand la littérature d'un peuple est universelle, c'est que ce peuple domine le monde connu. Ç'a été la Grèce d'abord, puis Rome. Aujourd'hui c'est la France. Tout peuple dont la littérature reste locale, reste lui-même borné dans sa domination et dans sa politique. L'influence littéraire est à la fois un moyen et un symptôme.

Rayonner, c'est conquérir.

Le Romancero général est l'affirmation; don Quichotte est la négation.

[ENFANCE.]

Certains pédants, lesquels parlent un patois grave qu'ils appellent la langue classique, affirment que Molière et Saint-Simon violent la syntaxe. Violer la syntaxe! voilà un crime! et pourquoi, s'il vous plaît, la syntaxe serait-elle plus respectable que Jeanneton? La langue est femme. Beaucoup de choses sont permises aux mousquetaires et aux grands écrivains.

Ayez la grâce, ayez le génie et violez la syntaxe et Jeanneton tant qu'il vous plaira.

Ô pédants! sotte engeance!
L'art du seizième siècle, il m'en souvient encor,
Etait un enfant rose avec des cheveux d'or.
Vous prîtes ce bel ange. En un clin d'œil, vous l'eûtes
Coiffé d'une perruque aux immenses volutes,
Comme ces estafiers qui marchent deux à deux,
Et le charmant enfant devint un nain hideux!

Le poëte. *Amans formæ.* Ô critiques qui ne savez ni le français, ni le latin, vous traduisez ainsi : *amoureux de la forme.* Cela veut dire : *amant de la beauté.*

Écrivains qui avez souci de votre dignité, n'écrivez jamais rien sans vous demander : quelle figure ceci fera-t-il quand tous les hommes qui vivent maintenant seront morts ?

Les poëtes sont comme les souverains ; ils doivent battre monnaie. Il faut que leur effigie reste sur les idées qu'ils mettent en circulation.

La haine sur les grandes gloires fait l'effet de la pluie sur les incendies ; loin d'éteindre le feu, elle l'augmente.

Le poëte dramatique usurpe tant qu'il est vivant et règne dès qu'il est mort.

La décadence. Mot d'argot des pédants et des crétins. — Vide de sens. — Selle à tout cheval. Bât à tout âne.

Le soleil couchant est une décadence.

Je ne reconnais pour grand écrivain que celui qui a telle page qui est comme son visage et telle autre page qui est comme son âme.

Un esprit qui n'est qu'étendu ressemble à un champ ; il y naît des fleurs ou des fruits. Un esprit qui n'est que profond ressemble à un puits, il va chercher les sources, et recueille les eaux du ciel. Peut-on être à la fois étendu et profond ? Oui, et alors le champ devient vallée, le puits devient lac, et l'on est montagne, c'est-à-dire génie.

La maison que Raphaël s'était bâtie à lui-même sur la place Saint-Pierre a été détruite au siècle dernier pour faire place à ce décor rococo qu'on appelle la colonnade de Bernin et qui soude dans Rome même le style pompadour aux lignes de Michel-Ange. — Bernin démolissant Raphaël !

Raphaël effacé pour laisser plus d'espace aux épanouissements de Bernin! quelle profanation! la poésie est à l'abri de ces scandales. Elle habite le champ auguste de l'infini. *La Henriade* ne fait rien à *l'Odyssée,* et les grossières architectures d'*Alzire* et de *Tancrède* ne dérangent pas dix vers de Virgile.

Écartez, écartez de vos rangs difficiles
Ces riches sensuels, et surtout imbéciles,
Parvenus embourbés dans leur luxe nouveau,
Qui, délicats de bouche et grossiers de cerveau,
Ne sachant où vider leur bourse embarrassée,
Vivent par l'estomac et non par la pensée!
Pauvres gens abrutis par l'argent, plus épris
De vins pour leurs soupers que d'art pour leurs esprits,
Qui pour les mets charnels ont une faim choisie,
Et point de soif pour toi, divine poésie!
Qu'on voit nourrir leur corps avec des raretés,
Et leur intelligence avec des pauvretés,
Et s'emplir à la fois, ô bizarre amalgame,
Le ventre d'un faisan, l'esprit d'un mélodrame!

DANTE.

Comme au bord
D'un abîme on frissonne éperdu, quand on pense
À tout ce qu'a créé cette pensée immense.

Que votre style soit, comme la création, le contraste de toutes les formes de la vie, un clair-obscur perpétuel.

M. Thiers écrit l'histoire de Napoléon. Ô monsieur Scribe, traduisez Homère!

Deux conditions pour le poëte : sentir autant que tous, et exprimer mieux que tous.

On peut loucher de l'esprit.

La raison, c'est l'intelligence en exercice; l'imagination, c'est l'intelligence en érection.

Lucrèce de M. Ponsard.

Mai 1843.

Tous les quinze ou vingt ans le peuple parisien, accablé qu'il est d'émotions de toutes sortes, politiques et littéraires, spectateur haletant de deux révolutions qui s'accomplissent à la fois, l'une dans les faits, l'autre dans les idées, épuisé par la chaleur énorme de cette fournaise qu'on appelle Paris et où se forge la pensée du monde, tous les quinze ou vingt ans, dis-je, ce bon peuple a soif d'une tragédie classique. On la lui sert. Il la boit avec délice comme on boit un verre d'eau bien claire à midi, en plein soleil, dans la poussière de la grande route.

Qui n'a maudit le soleil et béni le verre d'eau?

Ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'un bigot et un puritain ne savent pas qu'ils sont le même homme. Le bigot dit : quel est ce buveur de sang? le puritain dit : quel est cet imbécile?

Molière, s'il vivait, ne serait pour les puritains que ce qu'il a été pour les bigots, un *histrion,* un *misérable bouffon inutile,* l'*amant de la Béjart,* le *corrupteur effronté des mœurs.*

Les Beaumarchais comme les Archimèdes tiennent dans leurs mains des miroirs qui brûlent.

Bossuet a loué les dragonnades (*merveilles,* dit-il dans son style pompeux, si souvent déclamatoire et faux, hideux cette fois).

LE RÊVEUR.

Je suis un paresseux qui travaille.

Bourgeoisie : Guizot. Habit noir; style gris.

Le mot *mort,* au point de vue officiel, manque de gravité. Les morts ne sont pas des morts; en langage administratif, ce sont des décédés et en style ecclésiastique des trépassés.

Certains grands hommes, Chateaubriand par exemple, s'imaginent qu'il y a de la majesté à être comme des somnambules, à affecter l'ignorance des détails, à ne pas apercevoir les choses, à ne pas regarder la vie, à dédaigner l'humanité ambiante. C'est de la manière. Ce qui est grand, à mon avis, c'est de vivre simplement comme les autres hommes, sans effarement et sans orgueil, en voyant ce qu'ils voient, en touchant ce qu'ils touchent, et en pensant un peu plus qu'eux[1].

Les plus petits animaux ont les plus grosses vermines et les plus petits esprits ont les plus gros préjugés.

M. Guizot a débuté en 1810 par une brochure sur le salon. Cette brochure est devenue fort rare; M. Guizot l'a fait demander dernièrement à M. Charles Blanc qui en possède un exemplaire, pour en faire prendre copie. M. Ch. Blanc la lui a envoyée à Londres. C'est du reste médiocre. M. Guizot y parle de Prudhon sans admiration et sans deviner le grand peintre moqué de ses contemporains qui sera admiré de la postérité. Le seul passage qui révèle l'homme de talent est celui-ci, qui est fort beau, à propos de *Napoléon endormi la veille d'Austerlitz,* par Roehn : — «Agamemnon veille quand tout dort, ce sont les soucis de la puissance; Napoléon dort quand tout veille, c'est la puissance elle-même.»

[1] Au verso d'une bande du *Moniteur* adressée rue de La Tour-d'Auvergne, ce qui date cette pensée 1849-1851. (*Note de l'Éditeur.*)

Je regrette l'Y de l'ancienne orthographe du mot *abîme*. Cet Y était du nombre de ces lettres qui ont un double avantage : indiquer l'étymologie et peindre la chose par le mot : Abyme.

Les professeurs de rhétorique ne savent guère ce qu'ils font, mais tellement quellement ils finissent toujours par amener les idées dans les jeunes esprits. Ils ressemblent aux chevaux de puits qui ont les yeux bandés et qui tournent toujours dans le même cercle, mais qui font très bien monter l'eau.

Ô Vérité! ô bon sens! vertu de l'écrivain.

[Moi.]

Tout écrivain qui sent le besoin du paradoxe n'est pas sûr de son génie.

[Moi.]

Affirmer un à peu près comme un tout, omettre dans une phrase la restriction, la réserve, l'incise explicative, trancher dans le vif du paradoxe sans dire son sous-entendu, donner des fragments d'idées pour des idées entières, c'est là un procédé qui effare le gros public et à l'aide duquel un faux penseur fait facilement du bruit. Cette façon de raisonner distingue le sophiste du philosophe.

1851-1873.

Porter la tête haute, croiser les bras, cambrer son torse, scander ses paroles, il y a des gens qui s'imaginent que c'est ainsi qu'on domine, et que c'est ainsi qu'on mène les hommes en politique et les femmes en amour. Erreur. Le dominateur rêve, pense, médite et s'infiltre doucement par sa chaleur propre dans les âmes qui l'environnent.

Ces braves gens confondent le tambour-major avec le général.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

Le goût est relatif; l'idéal est absolu.

Bossuet (dissertation sur la comédie et lettre au P. Cattaro) dit : «Que veut un Corneille dans son *Cid,* sinon qu'on aime Chimène?» Il demande ce que veut «un Molière qui remplit les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infesté les oreilles des chrétiens, qui montre dans ses pièces des prostitutions toutes crues».

Bossuet, s'écrie avec admiration le journal-prêtre, *l'Univers*-Veuillot[1], *ne parle de Molière qu'avec dégoût,* c'est *avec horreur et pitié* qu'il signale «la fin de ce poëte comédien, qui passe des plaisanteries de théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit : Malheur à vous qui riez!»

Bossuet, aux faiseurs de pièces dites morales, répond par l'anathème du théâtre, de tout théâtre sans exception, de Racine comme de Scarron, et dit crûment : «Quoi qu'on le tourne et qu'on le dore, dans le fond ce sera toujours la concupiscence de la chair.»

Ce même Bossuet, Saint-Simon le raconte, s'employait à raccommoder Louis XIV avec Mme de Montespan.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

L'âge du roi-soleil et de Phébus Louis,
Grand siècle du vers roide et des têtes courbées,
Temps où toutes les fleurs du style sont tombées.

[OCÉAN VERS.]

Quand il faut faire une gloire,
L'envie a l'onglée aux doigts.

---

[1] 4 mars 1853. (*Note de Victor Hugo.*)

C'est une chose étrange et propre à notre temps
De voir un vil grimaud, faquin, brute évidente,
Railler Homère, mordre Eschyle, insulter Dante.

[*Manuscrit des* CHÂTIMENTS.]

En écoutant Augier qui t'appelle poëte,
Tu te gonfles, bourgeois, et tu vois sur ta tête
La mèche du bonnet de coton s'étoiler.

[THÉÂTRE EN LIBERTÉ. — *Reliquat.*]

Le style de Corneille, nerveux et tendre, lance la pensée comme l'arc lance la flèche.

[THÉÂTRE EN LIBERTÉ. — *Reliquat.*]

L'inquisition supprimée laisse sans emploi beaucoup d'instincts bas et féroces qui se tournent vers la littérature. On remplace le bûcher comme on peut par le style qu'on a. Veuillot est un écrivain dans le langage duquel on sent le placement d'une vocation de bourreau.

Une bêtise qui n'a servi qu'un milliard de fois est encore très neuve. Voyez le mot antithèse. Quel magnifique usage n'en a-t-on pas fait depuis Gaffrier qui trouve moyen de l'appliquer à Job jusqu'à Le Batteux qui trouve moyen de l'appliquer à Eschyle. Homère n'échappe à l'antithèse que pour tomber dans la métaphore.

Les défauts de Shakspeare sont des excès; les défauts de Racine sont des défauts. Shakspeare submerge l'esprit, Racine l'échoue.

L'inspiration ne vient point comme on veut; cette passante n'obéit pas au signe; on ne cogne pas la Muse à la vitre.

Les poëtes impersonnels comme Gœthe sont en même temps les poëtes indifférents. Ils n'ont qu'un intérêt : vivre bien en cour et se faire renter par les puissances.

Chose frappante, en poésie, ce n'est pas le moi qui est égoïste, c'est le non-moi.

Sachez deviner le talent même dans ce qui, au premier aspect, lui ressemble le moins. Il m'est arrivé quelquefois d'écrire sur un œuf : ceci est un oiseau.

La bêtise et la brutalité n'outragent pas; l'insulte intelligente est la seule insulte; l'affront sérieux ne rugit pas et ne hurle pas; il parle. Pour qu'il soit l'affront, il faut qu'il sorte d'où sort l'idée. Une gueule bave, une bouche crache.

Socrate. — Nature domptée. Mauvais instincts innés. Grande âme à fond de vices. Vertu bâtie sur pilotis.

Les idiomes sont en état de décomposition incessante et de formation perpétuelle. Cela a quelques inconvénients auxquels personne ne pense. Mais on n'est sûr de rien avec ce changement continu du verbe international et cette mobilité de la parole humaine. La fantaisie des langues de l'avenir peut finir par faire de ton nom propre, à toi qui m'écoutes, un mot mal propre, et le mage Smerdis eût été bien étonné il y a quelque trois mille ans si on lui eût dit qu'un jour il serait tenté de se réfugier dans son autre nom : Tanioxarcès.

La langue française, destinée à se superposer à la civilisation tout entière, prend visiblement de nos jours des compréhensions nouvelles et pour ainsi dire un organisme nouveau. Le devoir des écrivains aujourd'hui est de la travailler dans le sens de son avenir de langue d'Europe [1].

[La Science.]

---

[1] Au verso d'une page d'épreuve des *Châtiments*. (*Note de l'Éditeur.*)

La langue française a le don suprême de la limpidité. Il y a des langues claires et des langues obscures, selon leur plus ou moins de voisinage du midi, c'est-à-dire du soleil. Les langues latines sont transparentes, les langues germaniques sont troubles.

La langue française filtre l'idée.

Le génie des langues est surtout admirable dans ses délicatesses. Il faut souvent se borner à le sentir et renoncer à l'expliquer. Ainsi, où le latin répète le verbe, le français répète le sujet. Ainsi Virgile écrit :

Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus.

Pour bien traduire :

Mais cependant le temps, le temps irréparable
S'enfuit.

Bénigne Bossuet, le géant des professeurs de rhétorique.

Prenez garde, analystes, que pour arriver à la réalité, vous êtes obligés de couper, de tailler, de rejeter, de disséquer.

Votre réalité est un squelette.

Quelques efforts que fassent les hommes médiocres pour être orgueilleux, ils ne parviennent qu'à être pédants.

On n'a jamais plus parlé du romantisme que depuis qu'on dit : le *romantisme est mort.*

Ce cliché fait toutes les semaines le tour de tous les journaux (presque). *Romantisme* n'a jamais été qu'un mot de guerre; la guerre est finie. Si l'on veut dire : *ce mot est mort,* on a raison. Si l'on parle de l'idée qui est plutôt voilée qu'exprimée par ce mot, on a tort. Le romantisme est mort comme le *socialisme est mort, comme la république est morte,* comme sont mortes beaucoup de choses à ce qu'il paraît. La liberté, la vérité, la raison, etc. remplacées par l'autorité.

Voltaire est le soleil couchant du vieux monde; Rousseau est le soleil levant du monde nouveau. Leur double rayonnement se mêle dans le dix-huitième siècle, et éclaire des deux côtés la face formidable de la Révolution. On voit la clarté de Voltaire et la lueur de Rousseau sur les deux joues du masque de l'avenir.

La vérité est tout, la vérité est ronde et carrée; et cela est tellement vrai qu'un cercle absolument équivalent à un carré est introuvable. Donc le carré est. Or ce qui est, est vrai. Dieu est triangle, comme il est sphère, étant tout comme la vérité. Dieu triangle éxistait dans l'Inde avant d'exister à Saint-Pierre de Rome. — Mais venons au fait, archipoëte vous-même! — Je distingue entre *extrait* et *choix,* entre *excerpta* et *selecta,* ceci doit flatter Hachette. Coupez une branche dans l'arbre et montrez-la comme spécimen du feuillage, c'est bien; cela me donne envie de voir l'arbre. Mais les choisisseurs disent : *beautés de Virgile, beautés de Cicéron,* c'est-à-dire, tout le reste est hideux. Voici les perles, le reste est fumier. Cueillette absurde qui traite tous les génies comme des Ennius.

Shakspeare. Tacite.

Les génies sont placés si haut qu'ils voient tout de suite l'autre versant. De là dans leur œuvre ce que les esprits superficiels appellent l'antithèse.

Les critiques contemporains ont créé le délit d'antithèse.

[Carnet de voyage. 1861.]

Ce recoin de la théorie classique est obscur. Il serait bon d'allumer ici une chandelle.

Vertus recommandées en rhétorique.

Toute une caste de lettrés atteints du vieil asthme classique, monarchique et catholique.

Cette ville où nous avons laissé derrière nous en partant tant de beaux et vaillants esprits, parmi les vivants Lamartine, le grand poëte, et parmi les morts Béranger et Musset, les poëtes charmants.

Quelques symptômes actuels et fugitifs de routine philosophique, littéraire et sociale sont sans valeur. Une minute de contradiction est vite emportée dans le courant d'un siècle d'affirmation.

L'ex-bon goût détrôné jette les hauts cris.

La beauté varie selon l'application.

La même forme peut être ici charmante, là hideuse. Une colonne est belle, torse; une jambe, non.

[Album 1864.]

Le dernier volume est plus facile à écrire que la première ligne.

C'est aux écrivains sans talent qu'on connaît la bonne ou mauvaise qualité d'une langue à un moment donné. Là où s'efface le style personnel, le fond propre de l'idiome apparaît. Le premier venu est toujours un fidèle échantillon.

Ainsi en ouvrant les écrivains sans style, on reconnaît que la langue du dix-septième siècle est bonne et que la langue du dix-huitième est mauvaise. Arnauld n'a pas plus de talent que Raynal, une page d'Arnauld peut être belle, une page de Raynal est toujours médiocre.

[Album 1864.]

Célébrités, renommées! tourbillon de noms qui se heurtent! tohubohu des réputations faites et défaites et refaites! journaux soufflets gonflant les uns, journaux épingles désenflant les autres! bah! vent, bruit!

— Ne dédaignons pas, usons pour le bien. Le vent mène, le bruit parle.

Baragouin noble des académies : — *écrivain autorisé,* c'est-à-dire *ayant de l'autorité,* charabia équivalent à *homme fortuné,* c'est-à-dire *ayant de la fortune.* Qu'est-ce qu'un *auteur autorisé?*

Combien, qui croyaient être quelqu'un ou quelque chose, ont passé à travers les mailles de cette espèce de filet de Saint Cloud qu'on appelle la postérité!

[Album 1864.]

Louis XIV, par son côté fat, fait la guerre, et par son côté pédant, fait la littérature.

La corruptibilité est une question de quotité. Elle commence à Jeanneton et ne finit pas à Anne d'Autriche.

[Album 1864.]

Tacite écrivant le roman, c'est quelque chose de plus que Tacite écrivant l'histoire. Autant de pensée, plus d'imagination. La vérité, plus la poésie.

Le faux goût a la vie dure. On se débarrasse plus facilement de Louis XVI, de Bonaparte, des Bourbons, de la royauté et de l'empire, que du récit de Théramène.

Ridez la sottise, vous changez le sot en docteur. Rien ne s'ajuste au jeune fat comme le vieux pédant. Une forme de l'ineptie vaniteuse continue l'autre.

Chateaubriand. Transition. À mi-corps dans les deux siècles; par le bas dans le dix-huitième, par le haut dans le dix-neuvième. Le passé est sa gaine, l'avenir est sa face.

Écrivez juste.

C'est le propre des envieux d'admirer les médiocres.

Le style du dix-septième siècle, souvent postiche.

Qui a une perruque sur la tête, l'a dans l'esprit.

La *décadence* est le thème de tous les temps. On criait à la décadence dès le seizième siècle.

Et la chute des arts suit la perte des mœurs, dit Gilbert au 18e.

Quand un écrivain parle de la décadence littéraire de son temps, vous pouvez dire hardiment : c'est un envieux.

Racine savait le grec, mais ne savait pas la Grèce.

La monarchie n'est pas moins dans Racine que dans Louis XIV. C'est, roi comme poëte, la même majesté, la même autorité, la même divinité, la même perruque.

Un homme de génie est toujours beau. Quels que soient les traits du visage, le génie en sort comme une clarté, et tout ensemble les voile et les illumine. Ce n'est pas seulement l'œil qui éclaire et rayonne chez les grands hommes, c'est le front, c'est la joue, c'est la bouche. Comme ils sont astres, toute leur face est flambeau.

Bonté des ennemis. Vous faites un livre. Un ami vous fait deux ou trois articles tout au plus. Un ennemi ira volontiers jusqu'à la douzaine. Il paraît qu'il existe un nommé Nettement (ou Proprement), qui a fait 19 articles contre *les Misérables.* Est-ce que vous croyez que je ne lui dois pas de la reconnaissance ?

[Actes et paroles. Depuis l'exil. — *Reliquat.*]

On jette les hauts cris. Qu'est-ce que c'est que ce style ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

C'est la langue française qui arrive.

Unique loi du style : propriété. Exprimer l'idée avec les mots qui lui conviennent. — L'idée choisissant elle-même le mot, tout le style est là.

Crier contre le socialisme, crier contre le romantisme, c'est crier contre le siècle.

Romantisme, Socialisme, ce sont les pseudonymes du dix-neuvième siècle. Ce sont, en littérature et en politique, ses deux noms.

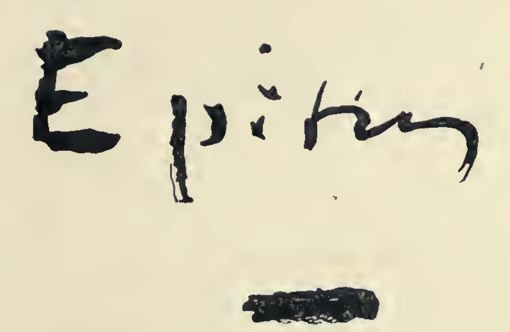
On est stupéfait de la quantité de critique que peut contenir un imbécile.

[ALBUM 1864.]



(1)

(1) *Bibliothèque nationale.*



PRÉFACE. — ÉPÎTRE.

À MES AMIS DE FRANCE.

Frères, je vous salue. À vous bonheur et gloire.
J'ai donné de grands coups de hache dans l'histoire,
Dans l'homme, dans César, dans Jésus, dans Moloch,
Et voici les éclats qui sont tombés du bloc.

1850-1876.

BORD DE LA MER. — IMMENSITÉ. — SOLITUDE.

Là je suis près de Dieu; Dieu tombe sous mes sens;
Là, je tâte le pouls à l'abîme, et je sens
Dans une profondeur que nul esprit ne sonde,
La palpitation du cœur d'où sort le monde.

. . . . Parfois on ne sait quel démon
Prend un rayon des cieux qu'il tord dans du limon,
Et mêle l'affreux vice à la beauté vermeille.
Vois Messaline nue. Oh! l'infâme merveille!

ÉPÎTRE À CHARLES.

Ô mon Charle, est-il rien au monde de plus bête
Qu'un papa contemplant son fils! je suis cela.

L'oiseau niche, l'eau court, l'air souffle, l'astre luit,
L'aveugle envie un borgne et le muet un bègue;
L'académicien encense son collègue,
Puis, le membre loué, vante le corps savant,
Admire à gauche, à droite, en arrière, en avant,
Le lettré, l'érudit, l'illustre, et distribue
À tous l'essoufflement de sa prose fourbue.

Il est certains états, point rares sur la terre,
Où la langue est donnée à l'homme pour se taire;
Aie une opinion à ton gré sur le roi,
La loi, les grands, c'est bien; mais garde-la pour toi.
Vas-tu dans ces pays, dès que ton pied y touche,
Un gendarme te met un scellé sur la bouche;
Être un libre penseur, cela fait l'homme grand;
C'est un droit qu'à la porte on cachette en entrant.

Aussi bien que le corps, l'âme a soif, l'âme a faim;
L'athée est pauvre et nu, sans Dieu la vie est noire;
Moi, j'ai besoin d'aimer et j'ai besoin de croire;
Je veux vivre, espérer au delà du tombeau,
Et sentir au-dessus de la terre le beau,
Car c'est parmi les maux la plus grande misère
De n'avoir pas en fait de ciel le nécessaire.

Les princes d'autrefois sont énormes et noirs;
Ils ignorent Versaille et les mièvreries.
Étant tueurs, ils ont l'odeur des boucheries.
Ces héros-là, des gens d'aujourd'hui différents,
Sont puissamment naïfs et brutalement grands.
— M'a-t-on pris mes moutons? m'a-t-on volé mes vaches?
Crie Achille, effrayant l'Atride aux airs bravaches,
Avec des hurlements bien autrement corrects
Que les vers de Racine ornés de faux nez grecs.

Homme, la volupté est folle.

. . . .

L'orgueil est imbécile et téméraire; il a
Son spectre dans la fable ainsi que dans la Bible;
Ici la chute affreuse, ici la roue horrible;
Si l'une a les Amans, l'autre a les Ixions.
Qu'importe les honneurs et les ambitions,
Toutes les vanités et toutes les surfaces,
Or, gloire, amour, puissance! Homme, quoi que tu fasses,
Tu vas toujours, à pas rapides ou tardifs,
Vers ce coin noir qu'on voit là-bas entouré d'ifs.

C'était un homme habile,
Tirant parti de tout, même de ses défauts,
Appelant sa débauche et ses vices Paphos,
Trichant au jeu, mais bah! mettant sur ses mains sales
Ces deux gants : Henri IV et Saint François de Sales,
Se déclarant farouche ou libertin, selon
Qu'il rencontrait le père ou le fils Crébillon.

[CARNET 1860. — *Collection de M. Armand Godoy.*]

Vieillir est la science héroïque du juste.
Mon père en cheveux blancs, c'est mon tour aujourd'hui,
Déclinait doucement sans en avoir d'ennui.
Il s'asseyait le soir sur le banc de sa porte,
Regardait venir l'ombre et murmurait : Qu'importe!

Sur l'horizon, au nord, on voyait un tas sombre
De nuages légers, mous, frissonnants, sans nombre,
Qu'on eût dit épluchés par les doigts d'un géant;
Et tout un coin du ciel, partout ailleurs béant,
Disparaissait, couvert de ce duvet étrange,
Comme si quelque diable eût plumé là quelque ange.

Dieu, père autant que maître,
Ne peut damner l'erreur, puisqu'il a fait la nuit.

À la condition de ne point perdre terre,
Tu vas en avant, mais l'essor te manque. Ami,
Tu ne te sens, dis-tu, poëte qu'à demi;
Tu ne sais pas saisir au vol la rime en fuite;
Ton esprit, où pourtant une pensée habite,
N'est pas assez profond, pas assez étoilé,
Pour qu'il puisse en jaillir l'immense vers ailé;
Eh bien, ne chante pas, et sois poëte en prose;
Le galop de Pégase est déjà quelque chose.

. . . . . Répète-moi le mal qu'on dit de moi,
L'allusion, le fait, l'histoire, l'anecdote,
Et ce qui se murmure, et ce qui se radote,
Et ce qu'affirment ceux qui me peignent en noir;
Je désire l'entendre, ami, voulant savoir,
En ce monde qui ment, espionne et renie,
Jusqu'où peut, d'une part, aller la calomnie,
Et jusqu'où peut, de l'autre, aller la vérité.

Je n'ai qu'un seul besoin, sur notre pauvre terre,
C'est de sentir les gens heureux autour de moi.

Ces prudes, décochant encor quelques œillades,
Leur psautier sous le bras, dandinent leur ennui;
Elles jasent de vous, de moi, d'elle, de lui;
Elles disent du mal du prochain, de Bélise,
D'Annette, et dans la rue, en sortant de l'église,
Leur croupe se recourbe en replis vertueux.

Si vous voulez conclure, il faut d'abord savoir.
Ainsi que l'épi d'or jaillit du sillon noir,
Le vrai hors de l'erreur se dresse, et le principe
Sort de l'ombre où le rêve expire et se dissipe,
Et du tas des abus, morts ou prêts à finir;
C'est du passé qu'il faut extraire l'avenir;
L'éclosion du germe en ce fumier commence,
Et sur l'histoire, engrais, la logique est semence.

Mes amis,

. . . .
Si je hais quelque chose au monde, en vérité,
C'est le « Je vous l'avais bien dit » des imbéciles.
Donc ne triomphons pas.

. . . . . Que le printemps est fatigant ! la fleur,
L'oiseau, l'azur; partout l'abus de la couleur.
Que d'affectation dans cet excès de roses !
Poëme, soit. Mais trop de détails, trop de choses.
L'effort pour faire effet éclate à chaque mot.
— De qui parlez-vous là, demandai-je au grimaud ?
— De Dieu, Monsieur. — Fort bien, Monsieur.

Jésus fut attendri par Marthe et Madeleine,
Et c'est peut-être un dieu, mais ce n'est pas un saint.

1843

—

faire des épigrammes est bien ; ne pas les publier est mieux

—

PIQÛRES DE MAGLIA.

Chacun a dans la presse un rôle différent.
L'un l'accepte petit et l'autre le veut grand.
Mais, blesser le vrai goût presque à chaque parole,
Toujours louer les morts en haine des vivants,
Faire un bruit vide et creux comme les chiens savants,
Plus chétif que Nisard, plus niais que Madrolle,
De poésie et d'art parler comme un portier,
Nier des noms, orgueil du pays tout entier!
Pauvre journal auquel échoit ce triste Rolle.

N. B. — Nous avons cru d'abord qu'il y avait une faute d'orthographe dans le dernier mot, mais après examen nous avons reconnu que la rime et la raison étaient d'accord pour l'écrire ainsi [1].

---

[1] (*Note de Victor Hugo.*)

Sentant que tout lui manque, esprit, verve et bon sens,
Rolle en ses feuilletons amers, plats et pesants,
Au génie, au bon sens, au goût se montre hostile,
Et maltraite l'esprit, le talent et le style.
On médit toujours des absents.

ROLLE ET ROLLET.

Rollet sous Despréaux fut un vrai financier
Pillant et gaspillant les gabelles de France.
Rolle vend au journal qui veut bien le payer
Vieux style, vieux esprit, vieux goût, vieille éloquence,
Vieux feuilletons, chiffons et haillons de papier,
Et les vieux galons faux de sa fausse science.
Entre Rolle et Rollet grande est la différence.
Rollet est un fripon et Rolle est un fripier.

Chacun de nous, le fou, le sage même,
A son dada, califourchon qu'il aime.
Monsieur Véron sur Rolle est à cheval.
On s'en étonne. — Eh! qu'y voit-on de mal?
Vraiment, j'ignore à quel propos l'on glose,
— J'atteste ici Daumier, Cervante et Cham, —
Sancho Pança, Silène et Balaam
Faisaient jadis à peu près même chose.

Triste siècle, dirait Piron!
Nous avons Rothschild pour baron,
Pour Mécène Monsieur Véron,
L'aigre Duchesnois pour Clairon,
Gustave Planche pour Fréron,
Victor Cousin pour Lycophron,
Chaix d'Est-Ange pour Cicéron,
Et Rolle pour Aliboron.

Nisard aurait un beau destin,
Et Rolle aurait un grand succès,
Si Nisard savait le latin,
Si Rolle savait le français.

Cicéron, désarmant le vainqueur sur son char,
Assoupissait la haine au cœur du grand César.
Or notre Cicéron que Chaix d'Est-Ange on nomme
À l'ancien Cicéron de Rome
Ne ressemble vraiment pas mal.
Plaideurs! qu'on se le dise et qu'on s'en avertisse!
L'ancien endormait la justice,
Le nôtre endort le tribunal.

1850.

Au pied du Pinde où sont les dieux,
Coasse un marais odieux,
Muse, où jamais tu ne te souilles!
Forgues, Nisard, Louis Raybaud,
Rolle et Planche en sont les grenouilles.
Sainte-Beuve en est le crapaud.

[Critique.]

SUPPOSITION.

Fréron a bavé sur Voltaire,
Et Rolle bave sur Hugo.
Mettez Rolle au temps de Voltaire,
Et Fréron au temps de Hugo,
Rolle aurait bavé sur Voltaire,
Fréron baverait sur Hugo.

Politique

1828-1847.

Ensevelissez-vous dans cette immense tombe,
Ensevelissez-vous, haines des factions
Qui divisez Paris! Haines des nations
Qui divisez l'Europe immortelle et féconde!
Haines des continents qui divisez le monde!

Au dix-septième siècle on disait : *il faut savoir encourir la disgrâce;* aujourd'hui on dit : *il faut savoir encourir l'impopularité.* Ce mot substitué révèle tout le changement. Le peuple à la place du Roi.

La phtisie de la France fait tousser l'Europe.

L'échafaud politique est de mauvais exemple.

[Feuilles paginées.]

Je frémis en songeant que de choses le sort
Sur la tête d'un fou peut mettre en équilibre!
Au premier vent qui change, au moindre bruit qui vibre,
L'édifice effrayant s'écroule tout à coup,
Et c'est ainsi — souvent — qu'un monde se dissout!

[Océan vers.]

Le problème du gouvernement est le même que celui de la création : le mouvement dans l'équilibre.

[Philosophie.]

L'exil
Où le roi n'a pas d'ombre et le bruit pas d'échos.

Les grandes révolutions naissent des petites misères comme les grands fleuves des petits ruisseaux.

Les rivières n'ont pas le droit de dédaigner les ruisseaux : c'est de cela qu'elles sont faites.

Le génie qui délivre un peuple est aussi précieux aux yeux de Dieu que le génie qui gouverne un empire. La barque qui porte Guillaume Tell n'est pas moins sacrée pour la tempête que l'esquif qui porte César.

Chaque fois que l'humanité descend, tombe, disent les hommes du passé[1], du plateau théocratique au plateau aristocratique et du plateau aristocratique au plateau démocratique, cela fait une cataracte qu'on appelle Révolution.

---

[1] D'après l'écriture, ces cinq mots ont été ajoutés dix ou douze ans plus tard, vers 1849. (*Note de l'Éditeur.*)

Un grand penseur ne devient un grand homme d'état qu'à la condition de mélanger à son esprit, à plus ou moins haute dose, la médiocrité des choses et des hommes. Dans la langue de notre temps cela s'appelle *devenir pratique.*

Quoi que fassent et quelles que soient les révolutions, une puissance reste debout, la pensée. Les républiques brisent les couronnes, mais n'éteignent pas les auréoles.

Les cuisiniers de bonne maison ne mangent jamais de la cuisine qu'ils font. Ils savent trop comment elle se fait. Pendant qu'ils élaborent pour la sensualité de leurs maîtres tous les raffinements de la gourmandise, ils ont toujours dans quelque coin un marmiton favori qui leur fait, *pour eux,* du haricot de mouton et de la soupe aux choux. — Les hommes d'état ont beau savoir comment se fait l'histoire qu'ils font, ils sont forcés d'en manger. C'est leur châtiment.

Les penseurs de toutes les opinions ne devraient jamais oublier qu'une politique doit se juger, non par les accidents, mais par les résultats.

Une bouche parfois gouverne bien des gueules.

[Feuilles paginées.]

Paris, ville où l'on élabore les idées, et où l'on n'en jouit pas. Lieu où l'on fait toujours la cuisine et où on ne la mange jamais.

[Océan.]

Chaque période historique a les hommes qui lui sont propres.

Le directoire a été aux hommes d'argent, l'empire aux hommes d'épée, la restauration aux hommes de loi. Les hommes d'intelligence auront notre époque. Le directoire agiotait, l'empire guerroyait, le restauration chicanait; notre époque pense.

[Feuilles paginées.]

Occupez puissamment le peuple. Donnez de grands travaux à son bras, de grandes idées à son esprit. Napoléon lui donnait à faire des Marengo et des Austerlitz, œuvres immenses qui sont tout à la fois de grands travaux et de grandes pensées.

[Feuilles paginées.]

Ne souffrons pas, penseurs, cœurs purs et pleins de foi,
Que le vent des partis, au milieu des huées,
Souille du tourbillon de ses sombres nuées
Le calme et lumineux firmament de la loi!

Administrer, c'est bien faire tout ce qui est régulier dans un état, tout ce qui est détaillé, minutieux, normal, petit, microscopique, tout ce qui résulte rigoureusement et simplement de la structure des lois et de la forme de la société. Gouverner, c'est bien faire l'irrégulier, l'imprévu et le grand.

Le gouvernement d'un état au milieu des évènements de la providence ressemble à la conduite d'un navire. Un état comme un navire, c'est le cordage à sa place, le clou en son lieu, le nœud bien fait, la planche bien jointe, le doublage bien chevillé, le mât bien planté, la vergue bien attachée, la boussole bien observée, le matelot sur l'échelle, le pilote au guet, le soin, l'ordre, la discipline, en un mot le compliqué et le régulier, luttant contre ce qu'il y a en ce monde de plus grand, de plus simple et de plus tumultueux, le vent et la mer.

Oh! que vous regardiez le couchant ou l'aurore,
Français, le vrai drapeau de France est tricolore;
Mais il prend notre gloire entière dans ses plis,
Il est pour Fontenoy comme pour Austerlitz;
Il sait tout consacrer comme il sait tout absoudre;
Sur sa zone de pourpre il a l'aigle et la foudre,
Et sur sa zone blanche il a les fleurs-de-lis.

. . . .

Rien n'y manque, ô drapeau! seule vraie oriflamme!
Le vieux coq de Brennus, effaré, l'œil en flamme,
Y brille dans l'azur comme dans un ciel bleu.

[Océan vers.]

L'empire, au bleu manteau semé d'abeilles d'or,
La restauration avec son blanc panache,
Ont fait chacun leur crime, auront chacun leur tache.
L'un a, dans la splendeur dont il est couronné,
Le duc d'Enghien, et l'autre a le maréchal Ney.

[*Collection de M. Louis Barthou.*]

L'agonie a ses ruades.
En langue politique, cela s'appelle réaction.

1er décembre 1840.

Les partis se contemplent volontiers dans la vérité. Les sauvages aiment à se regarder dans un miroir.

Plus je vois la politique, plus j'aime la littérature.

La France est une mine d'idées toujours chargée.

L'empereur Napoléon avait couvert nos Louvres, nos ponts, nos colonnes, tous nos édifices d'aigles sculptés dans le bronze, le marbre ou la pierre. La restauration n'a eu qu'un souci, faire gratter ces aigles partout. Ceci est en effet toujours la besogne des petits gouvernements. Effacer les aigles.

Gouvernants, il y a pour vous une science plus nécessaire que la science des faits, plus nécessaire même que la science des idées, c'est la science des hommes. Les hommes sont des faits en chair et en os, rebelles souvent et réfractaires, comme tout ce qui a conscience et volonté; les hommes sont des idées vivantes. La vraie science des hommes doit les prendre à leurs commencements. Les hommes qui seront éminents un jour aiment à être devinés et pressentis. Ils seront fiers d'avoir été grands pour vous avant de l'être pour la foule, et que vous l'ayez su avant de l'avoir vu. Donc quand vous rencontrez un de ces hommes, obscur encore, inconnu ou méconnu, accueillez-le; sachez reconnaître dans la petitesse du présent la grandeur de l'avenir. La route que prend un homme, la pente qu'il suit, les détours qu'il fait, les accroissements qu'il reçoit, peuvent avoir mille causes, son

caractère, son éducation, sa famille, son pays, son siècle, les évènements qui sont aux hommes ce que les montagnes sont aux cours d'eau, des occasions de bruit, des occasions de gloire, des occasions de chutes, quelquefois magnifiques, quelquefois utiles. Deviner beaucoup, deviner bien, aider tout ce qui sera fort, commencer tout ce qui sera grand, être mêlé à la racine de tout ce qui s'épanouira dans l'avenir, être l'accoucheur, quand on ne peut être le père, de tous les esprits supérieurs, tenir chacun par son origine, voilà une partie du secret des grands gouvernants. Tout cela, c'est comprendre. Tel ruisseau deviendra rivière, tel autre torrent, tel autre fleuve; tel autre restera ruisseau. Dédaignez tout ce qui restera ruisseau. Prenez souci du reste.

L'homme d'état se tient debout, comme un lutteur. Il attend au passage les évènements qui surgissent lentement du bord de l'abîme inconnu. Il tend la main aux évènements heureux et les aide. De temps en temps, aux heures de crise de l'humanité, on voit surgir et apparaître au bord du gouffre des faces monstrueuses, ce sont les catastrophes qui se montrent et qui sont tout près d'arriver. Alors commence une lutte effrayante, le grand ministre saisit corps à corps la catastrophe, l'étreint et la refoule dans les ténèbres, l'athlète combat le géant, c'est là un spectacle grand et terrible; quelquefois l'homme terrasse et rejette au gouffre l'évènement, le plus souvent l'évènement entraîne l'homme.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Refonte de huit siècles en un jour; chute immense de toute une monarchie, de toute une société, de toute une civilisation dans la cuve de l'apocalypse, fournaise où le bruit de lave soulevée que font les passions se mêle au pétillement des idées, où l'on distingue la flamme de Voltaire et le tison de Marat.

D'ordinaire les empires conquérants meurent d'indigestion.

La chute des grands hommes rend les médiocres et les petits importants. Quand le soleil décline à l'horizon, le moindre caillou fait une grande ombre et se croit quelque chose.

La grande pensée humaine et divine qui sort de la révolution française ne s'est pas imprimée sur les classes élevées, aristocraties de fortune ou d'épée que les gouvernements qui se sont succédé depuis 1804 ont façonnées à leur image; mais cette pensée est profondément gravée au cœur de l'homme du peuple souillé de fange et vêtu de haillons. Laissez de côté les napoléons d'or et les philippes d'argent; ce n'est que sur le misérable sou hideux et vertdegrisé que vous trouverez empreinte l'idéale effigie de la Liberté.

Parlez au peuple le grand langage. Ses vices comme ses vertus sont de l'ordre énorme. Les choses nettoyées et polies, les petites élégances à tranchant fin et brillant, les subtilités, les raffinements ne l'entament point. On ne creuse pas les sillons et l'on ne coupe pas les arbres avec un rasoir.

Quand un homme est placé en haut, regardez ce qui est autour de lui. Il y a deux sortes d'hommes puissants, et il n'y en a que deux : ceux qui s'entourent de gens qui leur sont supérieurs, et ceux qui s'entourent de gens qui leur sont inférieurs; le goût du grand, et le goût du médiocre; la haute et la basse nature. Les premiers trouvent difficilement qui vaille mieux qu'eux; les derniers trouvent difficilement qui vaille moins. Cependant, comme c'est un instinct qui les guide, les uns et les autres réussissent également à se procurer ce qu'ils cherchent, les uns des génies, les autres des laquais.

Luxembourg, Élysée, Tuileries, grands palais, petites maisons.

Les présidents des assemblées ont une espèce de cloche qu'ils agitent lorsque quelque grand orage rend leur intervention nécessaire; le peuple a aussi la cloche qu'il prend dans sa main de géant et qu'il secoue en ces moments sombres où il croit devoir apparaître; c'est le bourdon de Notre-Dame.

1848-1851.

Le 25 février la Porte-Saint-Martin joua *le Chiffonnier* de Félix Pyat. Frédérick Lemaître qui faisait le chiffonnier, substitua à *graine de niais* qui était dans son rôle le mot *graine de Guizot.* Le peuple n'applaudit pas et ne rit point. Leçon de goût que le grand peuple donnait au grand comédien.

Avril 1848.

La déclaration que le gouvernement de la France serait désormais *le gouvernement républicain, sauf la ratification de la nation,* a été écrite tout entière de la main de Lamartine qui la signa le premier et la fit signer ensuite à ses collègues. L'original de cette déclaration est aujourd'hui (avril) entre les mains d'un peintre nommé [1].

On cause après le Clos-Vougeot
Émeute, Albert, Blanqui, Cavaignac et Bugeaud;
On rit.
. . . .
Et l'on ne songe pas à ce pauvre ouvrier
Qui passe dans la rue, et, depuis février,
Sans aller demander l'aumône chez le maire,
Avec son dur labeur soutient sa vieille mère,
Et qui, manquant enfin de travail et de pain,
Dans sa chambre où l'air siffle aux fentes du sapin,
Et n'ayant pas de quoi payer une falourde,
Pour la première fois trouve sa mère lourde.

---

23 mai.

Tout à l'heure, aux Tuileries, un homme pérorait dans un groupe et disait : — *La république est en prison.* J'ai répliqué : — *Non! la guillotine est en prison. La république est au soleil.*

La foule a applaudi.

---

[1] Le nom est resté en blanc. (*Note de l'Éditeur.*)

AUX MARRAST.

Avait-on d'autre but, pourquoi tous ces cris aigres?
Que d'appeler des chiens nouveaux, ardents et maigres,
Basset et lévrier,
Autour de la curée embaumée, odorante,
Et que de remplacer ceux de mil huit cent trente
Par ceux de février?

Est-ce que par hasard on voulait autre chose?
Ah! des rêveurs, c'est vrai, des fous au front morose
Pensent naïvement
Qu'un abîme, en ces jours d'une humanité forte,
Ne doit jamais s'ouvrir sans qu'un principe en sorte
Comme un rayonnement;

L'échafaud renversé, la liberté plus sûre,
Le travail, le bien-être en plus large mesure,
Moins de maux, plus de droits,
Les riches plus contents et les pauvres moins blêmes,
L'école ouverte à tous... — Songes! vapeurs! systèmes!
Vivons! nous sommes rois!

Ah! valets qui volez le maître! ah! misérables!
L'honneur pouvait sortir de ces jours mémorables,
Nous touchions au sommet,
Vous avez tout souillé d'une main fourbe et prompte,
Tout a croulé par vous, vous avez mis la honte
Où la gloire germait!

Soyez maudits! Soyez flétris! Soyez infâmes!
Pillez, prenez, gardez, laissez rouler vos âmes
Dans l'opprobre sans fond!
Gardez, puisque c'est là que les Brutus se brisent,
L'argent et le pouvoir! ô peuple! à ce qu'ils disent,
Compare ce qu'ils font!

Une baraque en plâtre avec un toit en zinc
Dont le mur charbonné porte : vive Henri cinq!
Un plafond taché d'huile, un tapis taché d'encre,
Deux figures au seuil, dont l'une tient une ancre,
L'autre un soc; rideaux blancs aux vitres des châssis
D'où tombe un jour blafard sur neuf cents fronts transis,
Neuf lustres clignotants qu'à la brume on dévoile,
Une salle en plâtras, une tribune en toile,
Des orateurs de bois; rumeurs, fureurs, travers;
Les mêmes lâchetés sous des masques divers;
Tous les cœurs remplis d'ombre ayant chacun leur rêve,
Souvent le mot stylet, jamais le discours glaive [1].

(1848. La foule dans les tribunes.)

— Cavaignac nous rassure. — Et Marrast nous cajole.
— En fait d'opinions, moi, je crains la rougeole.
— Et moi, la tumeur blanche et le choléra bleu.
— Par la grâce du peuple ou la grâce de Dieu,
Tout prince, quel qu'il soit, m'importune et me pèse;
Et je chasse Henri quatre avec la Marseillaise.

1er juin. Élections.

Il y a cette affiche sur les murs :

Le besoin de lois de septembre
de grands discours
de massacre Transnonain
et de répressions monarchiques
nomme M. Thiers.

---

[1] «Le 4 mai 1848, les membres du gouvernement provisoire... arrivèrent au Palais Bourbon, dans la cour duquel on avait à la hâte construit une salle assez grande pour contenir les huit cents représentants de la Nation.» *Histoire populaire contemporaine de la France.* (*Note de l'Éditeur.*)

Dans une affiche il y a ce passage :

Où en sommes-nous? où allons-nous? où la réaction est-elle parvenue?

Quoi! il nous faut des hommes qui aient médité, des hommes qui aient pénétré au fond des questions sociales, et au lieu des Malarmet[1], des Savary[2], des Adam[3], des Flotte[4], on nous présente des Victor Hugo!

Voici qu'en un instant
L'émeute sombre, horrible, à grands cris, en chantant,
Accourt, s'étend, bondit, sème les embuscades,
Fait de terre en hurlant sortir les barricades,
Et que la mort jaillit des caves et des toits.

7bre 1848.

Arago ne paraît plus à l'Assemblée.

Quand on a ces deux spécialités de regarder le ciel et de regarder la terre, je comprends qu'on préfère la première.

Quoi! des niais seront mes docteurs, mes prophètes,
Mes maîtres! j'agirai quand ils me diront : faites!
Quoi! je vénérerai, quoi! je déifierai
Le vieux Dupont de l'Eure au regard effaré!
Quoi donc! il suffira qu'on me dise : — Ces hommes,
Parce que nous régnons et parce que nous sommes,
Sont grands, sages, profonds, divins, prodigieux! —
Pour que j'aille, incliné, muet, religieux,
Comme devant les saints, les héros et les justes,
Contempler le néant dans ces crétins augustes!

---

[1] Scieur de long. — [2] Cordonnier. — [3] Camb. . . — [4] Cuisinier. (*Note de Victor Hugo.*)

Savoir au juste la quantité d'avenir qu'on peut introduire dans le présent, c'est là tout le secret d'un grand gouvernement.

Mettez toujours de l'avenir dans ce que vous faites, seulement mesurez la dose. N'en pas mettre du tout a perdu Louis-Philippe; tout mettre, jeter tout l'avenir en bloc dans le présent a compromis la grande œuvre de 1793.

Chef d'un parti, esclave d'un parti.

Le despotisme est la somme de toutes les libertés de tous confisquées et exercées par un seul.

Un peuple, pour être vraiment grand, doit agir en toute chose comme un grand peuple et comme un honnête homme.

La liberté dans le peuple, la santé dans l'homme, même fait.

La maladie n'est qu'une sorte de servitude.

Regardez le peuple un jour d'insurrection. C'est une mer. Il se gonfle, il se roule, il bondit, il presse de mille vagues furieuses le système gouvernant, qui vogue ou qui flotte sur lui. Si le navire vous paraît grand, ce n'est qu'une émeute; si le navire vous semble petit, c'est une révolution.

Ce n'est pas une opération aisée que la ligature d'une émeute.

Le despotisme est un abîme que le despote a autour de lui.

Acceptez les révolutions du passé pour éviter les révolutions de l'avenir.

Si vous voulez rallier les masses autour de vous, ayez une idée et une volonté.

La volonté c'est la lance du drapeau; l'idée en est la pourpre.

Ne vous plaignez pas des peuples qui consomment beaucoup de grands hommes et qui ont sans cesse besoin que leurs chefs se renouvellent; la bonne terre use vite les fers de charrue.

Le peuple est conduit par la misère aux révolutions et ramené par les révolutions à la misère.

Il y a certaines idées puissantes qui vomissent le bruit, la flamme et la fumée, et qui traînent, remorquent, conduisent et emportent tout un siècle.

Malheur à qui ne sait pas bien mener ces effrayantes locomotives!

Les marins doivent le plus austère de leur vertu à ce qu'ils sont toujours en présence de l'imprévu et de l'inconnu. De là le dévouement, l'abnégation, le courage, l'oubli de soi-même, la gaîté hardie, la foi en Dieu, une certaine rudesse insouciante et satisfaite. Ce que l'océan fait pour le marin, les révolutions le font pour le citoyen. L'imprévu et l'inconnu, contemplation féconde, attente sombre qui grandit les âmes.

Omnibus omnia.

Gouvernez le peuple sans l'irriter. Là est le grand secret. Toutes les colères du peuple se retrouvent à un jour donné et se soldent en révolutions.

Juillet 1849.

Être de cette majorité! préférer la consigne à la conscience! non!

Toutes les idées en circulation dans le monde et par conséquent toutes les révolutions sont frappées à l'effigie de Paris.

La douceur des lois fait partie de la grandeur des nations.

Savez-vous pourquoi le symbole de la république est admirable? C'est parce qu'il est complet. C'est parce que l'instinct sublime d'une nation initiatrice en révolution a formé ce symbole d'une vérité politique, la liberté, d'une vérité philosophique, l'égalité, et d'une vérité religieuse, la fraternité; de telle sorte que cette formule de vie mêle et fond dans sa lumière les trois éléments dont se compose l'âme de l'homme et dont se doit composer l'âme du peuple. *Tres radios.*

Trinité profonde qui contient l'unité.

Entre ces trois termes du symbole, liberté, égalité, fraternité, je ne choisis pas; je m'incline devant tous; mais si j'étais obligé d'exprimer une prédilection, je préférerais aux deux premiers qui ne sont que de ce monde, le troisième, qui est de ce monde-ci et de l'autre. Dans la vie future, qui est pour moi la grande, je dirais presque la seule réalité, je ne sais pas si nous serons libres et égaux; mais je sais que la fraternité nous suivra, nous serons frères.

[PHILOSOPHIE.]

Savez-vous qui est-ce qui prépare et qui est-ce qui fera toutes les catastrophes de l'avenir? C'est M. Thiers. Toutes les fois que je vois M. Thiers, j'admire qu'un réactionnaire si petit puisse être un si grand révolutionnaire!

Décadence, progrès. Mots qu'on a sans cesse à la bouche. Quant à moi, voici sur ce point mon opinion relativement au temps présent. Lorsque je vois les hommes d'état, je crois à la décadence et lorsque je vois la nation, je crois au progrès.

La formule nouvelle :

Unité.	Solidarité.	Harmonie.
Principe.	Moyen.	But.

Après chaque grand évènement, lassitude. Il faut que le peuple digère sa révolution comme le boa son tigre. Marchez dessus pendant ce temps-là. Après quoi il se réveille.

L'âme d'un peuple sommeille, mais ne meurt pas.

1852-1878.

Le brasier peut allumer un incendie, et l'idée une révolution.

La vieille Europe est pleine de combustibles accumulés.

Archimède demandait un point d'appui. Je ne demande qu'une allumette chimique.

La vie dans l'homme a le même principe que la vie dans l'état.

Circulation; mot qui régit le sang et le peuple.

L'Europe est le cerveau, et, à de certains moments, la grande congestion cérébrale du genre humain.

Fausses routes du socialisme.

Les révolutions sont un vin. Les têtes fortes s'en exaltent, les têtes faibles s'en enivrent.

Les ivres sont les terroristes.

Le peuple a droit à la liberté, mais n'a pas droit sur la liberté.

[La Science.]

---

20 mars. Je me rappelle qu'à pareille époque on discutait à la Chambre des pairs le chapitre de Saint-Denis. Montalembert bavait l'ultramontanisme. Dans le bureau dont nous étions tous les deux, essayant de le calmer, je lui dis : — C'est une très bonne manière d'être français que d'être catholique et c'est une très bonne manière d'être chrétien que d'être gallican.

Ce mot eut du succès. Ce qui n'empêche pas que je ne le pense plus aujourd'hui.

[Album 1856.]

Mazzini fait mieux que connaître les hommes; il les forme.

Il a sous la main toute une école de praticiens révolutionnaires qu'il a faite, ce qu'on pourrait appeler un jeu d'hommes complet.

Ce sont des hommes en effet. Sobres, tempérants, froids, silencieux, bons, implacables.

Du reste, il y a dans ce siècle trois conspirateurs : Mazzini, Blanqui, Bonaparte. Mazzini et Blanqui conspirent pour le progrès, diversement entrevu. Louis Bonaparte conspire pour les ténèbres, c'est-à-dire pour l'empire, et pour le hibou, c'est-à-dire pour lui.

Entre le peuple et Dieu, sur terre et dans le ciel,
Domptant les passions et soulevant les voiles,
Contemplant l'idéal, subjuguant le réel,
Le penseur, dont l'esprit s'envole à toutes voiles,
Dans la fosse aux partis vit comme Daniel,
Le pied sur les lions et l'œil sur les étoiles.

Tant que la foule pleure et souffre, elle est sacrée.
Lorsqu'ainsi que d'un vin de son droit enivrée,
Elle se lève et frappe et se venge, il convient
D'être la voix qui calme et le bras qui retient.

Les noirs exils sont pleins d'innocents criminels.

[Carnet 1856.]

L'effet historique de la révolution a d'abord été horrible, puis terrible, puis discuté, puis grand, puis immense, puis sublime. La monarchie présente une mise en perspective inverse.

Votre droit est fait de mon devoir, mais votre liberté n'est pas faite de ma servitude.

La monarchie est une des formes de la possession d'autrui par autrui. Sujétion est une manière douce de dire le mot esclavage. Esclave, serf, sujet. Trois anneaux de la même chaîne.

La république est la souveraineté de moi sur moi.

Ces choses-là ne se mettent pas aux voix. Elles sont.

Il n'y a sur la terre qu'un droit divin, c'est le droit naturel.

L'union est le moyen; l'unité est le but.

[La Science.]

La liberté rayonne à l'œil des solitaires.
C'est de la solitude, où Dieu révèle tout,
Que viennent les penseurs dire au peuple : debout!
Peuple! aux armes! — Toujours l'idée est apparue
Dans le désert avant de luire dans la rue,
Et le buisson ardent des Moïses obscurs
Précède les placards collés au coin des murs.

La souveraineté du peuple est inaliénable. Pourquoi? c'est que, chacun n'en possédant que sa portion personnelle, l'individu ne saurait en aliéner l'ensemble, dans lequel entrent à tout moment de nouvelles parties prenantes, absolument indépendantes et souveraines, et qui appartient autant à l'avenir qu'au présent.

C'est pourquoi le peuple, fragment sans cesse renouvelé du Tout moral qu'on appelle nation, n'a pas le droit d'abdication. Donc il a le droit, plus le devoir, de résister à toute royauté, à toute usurpation.

La France sera sauvée quand les vieux regarderont en avant et quand les jeunes regarderont en arrière.

J'ai reconnu qu'il ne suffisait pas d'être pour l'idée, qui est la Liberté, et qu'il fallait être aussi pour la forme, qui est la République. Rien ne vit hors de sa forme.

Révolution, mais civilisation.

L'une et l'autre, l'une par l'autre, l'une dans l'autre.

Dissoudre; soit. Mais recomposer selon la loi naturelle.

Ne secouez pas les révolutions. Laissez-les dégager en paix leur précipité.

Respect aux cristaux qui se reforment!

Ne rien désagréger violemment; ne rien brûler, ne rien écraser, ne rien pulvériser.

Qu'est-ce que vous voulez faire d'un grain de cendre?

Un grain de sel est un élément; un grain de cendre est du néant.

En mettant la société en poussière, vous arrivez à l'individu; en analysant la société, vous arrivez à la famille. L'homme et la femme, plus l'enfant; voilà l'être humain. Cette trinité est une unité, et constitue l'élément social. Le cristal de l'homme, ce n'est pas l'homme, c'est la famille.

Toute la science sociale comme tout le génie révolutionnaire consiste à distinguer le grain de sel du grain de cendre.

Savoir, c'est pouvoir.

Pour faire un citoyen, commençons par faire un homme. Quand on n'a pas en soi la lumière intérieure que donne l'instruction, on n'est pas un homme; on n'est qu'une tête du troupeau humain mené par le maître, tantôt à la pâture, tantôt à l'abattoir. La liberté commence où l'ignorance finit.

[Océan prose.]

Chantez, et si la chanson est grande, vous vaincrez. Que le couplet se fasse strophe, et allez! Parfois les évènements obéissent aux refrains, les murailles tombent devant de certaines harmonies colossales pleines de la fureur des peuples et de l'amour de Dieu, et la Marseillaise est faite avec le souffle du clairon de Jéricho.

Dans l'ancien régime toute la société est prise entre deux dynasties, la dynastie du roi et la dynastie du bourreau.

Le gouvernement dans la liberté est une concession au fait social de même que l'alliage dans l'or est une concession au bijou. Sans un peu d'alliage point d'orfèvrerie et point de société sans un peu de gouvernement. Le moins possible, voilà la loi. Le despotisme est du chrysocale social.

Les fils des loups royaux sont de pauvres toutous.
Je plains tous les enfants, et je les aime tous.

[Carnet 1868.]

Bonté de l'exil.

Voltaire est plus Voltaire à Ferney qu'à Paris.

Paris. — Il nous a manqué Hoche dedans et Danton dehors.

[Le Temps présent.]

LES DEUX FRÈRES.

L'ouvrier est un bourgeois en marche, le bourgeois est un ouvrier au repos.

[Carnet 1872.]

Les catholiques à Avignon accrochent à la lanterne de l'autel; à Lyon les royalistes font tenir par le fils la lampe à la lueur de laquelle on fusille le père.

[Carnet 1872.]

L'amnistie, c'est le pardon réciproque.

Ce qui arrive à la France arrive au monde.

La France est l'étoffe dont sera faite la République européenne.

Quelle est la limite de l'oppression?
L'âme des opprimés.

[Plans.]

Deux choses sont faciles au peuple, la colère et la pitié. Ce sont deux emportements, l'un vers la querelle, l'autre vers l'harmonie. La colère est quelquefois juste, la pitié l'est toujours. On n'a jamais tort d'avoir pitié. C'est le seul des penchants humains où l'excès soit impossible. Qu'est-ce que Jésus-Christ? C'est un sage ivre de pitié.

Jésus perd l'équilibre à force de miséricorde; il en chancelle, il en trébuche. Il trouve une justice plus haute que la justice : la clémence. Il met une moitié de sa raison dans le pardon et l'autre dans le sacrifice. Sa pitié, qui est sa sagesse, le pousse jusqu'à cette démence, la croix. En le voyant mourir parce qu'il aime, la terre dit d'abord : c'est un fou, et dit ensuite : c'est un dieu.

Ah! nous venons d'avoir l'année de colère, ayons maintenant les années de pitié. Oui, les années!

La plaie est vite faite et lentement guérie.

Nous adorons la France et nous baisons ses plaies;
On traîne notre honneur et nos noms sur des claies
Faites avec l'osier des souples courtisans;
Nous voudrions, amers, saignants, compatissants,
Finir les maux, vider l'enfer, vider les bagnes.

[L'Art d'être Grand-Père. — *Brouillons.*]

Une révolution n'est pas autre chose qu'une immense mise en marche. Tout livre crie : En avant! les poëtes, les philosophes, les écrivains, les orateurs, sont les fonctionnaires du progrès. La civilisation, c'est le gouvernement du genre humain par l'esprit humain.

DIEU[1].

1830-1850.

Dieu a des harmonies qui nous entrent dans le cœur comme des épées.

[PHILOSOPHIE.]

Regardez par le télescope ou regardez par le microscope, vous verrez toujours le même morceau de la grandeur de Dieu.

[PHILOSOPHIE.]

Ô Dieu, auteur de l'énigme!

[PHILOSOPHIE.]

Seigneur, l'affliction remplit mon œil de trouble.
Je suis devenu vieux parmi mes ennemis.
Ayez pitié vous-même, en ma nuit qui redouble,
De l'état où vous m'avez mis.

Sauvez-moi! sauvez-moi! car sur ma lèvre en flamme
Je sens du réprouvé naître le rire amer.
Quel condamné louera son juge? Quelle est l'âme
Qui vous bénira dans l'enfer?

[1] Pas de titre à ce dossier qui porte néanmoins au coin de chaque fragment le mot : *Dieu.* (*Note de l'Éditeur.*)

La mer immense emplit l'horizon jusqu'aux bords,
L'immensité de Dieu remplit la mer immense.

[Océan vers.]

CRI APRÈS UN SOLEIL COUCHANT.

Ô Dieu, l'unité est votre essence, la vérité est votre esprit, la beauté est votre face, l'harmonie est votre parole. Je vous admire dans vos œuvres et je vous adore dans votre plénitude.

[Philosophie.]

Qui sait?...

L'épreuve approche, ô Juste, et ton front va plier.
En ce moment peut-être entrant dans ta demeure
Le malheur à pas lents monte ton escalier.
Dieu vient comme un larron sans qu'on sache son heure.

Les cris viennent des instincts; la parole vient de l'âme. La matière organisée, passive et vivante, peut hennir, aboyer, mugir, glapir, gémir et chanter; le moi seul peut parler.

Dire moi est un attribut de souveraineté. Il appartient à l'homme seul dans la création visible. Les philosophes qui ont rêvé un Dieu, principe et force aveugle, n'ayant pas conscience de lui-même, ont placé Dieu beaucoup au-dessous de l'homme. Or le moins ne peut pas le plus, on ne peut donner ce qu'on n'a point, et si Dieu n'a pas le moi il n'a pu le donner à l'homme. Mais l'homme l'a évidemment. Donc Dieu l'a aussi, *a fortiori*.

Dieu dit : *je*. Point immense qui détruit tout le panthéisme.

[Philosophie.]

Il n'y a pas de matelot impie; il n'y a pas de laboureur athée. C'est que même les âmes les plus simples ne peuvent regarder la puissance et la fécondité d'aussi près sans voir clairement Dieu.

[Philosophie.]

1851-1874.

Il se mêle ici-bas aux tempêtes humaines.
Quand les peuples, chargés de trônes et de chaînes,
Sous les iniquités enfin las de ployer,
Des révolutions ouvrent le noir foyer,
Saisissent le vieux monde, et jettent au cratère
Tout ce tas monstrueux qui pesait sur la terre,
Dieu se penche d'en haut sur le gouffre béant,
Et la terre aperçoit son visage effrayant.

Ô recherche de Dieu par l'homme! pas perdus!
Vains efforts! L'océan mesuré par la goutte!
La science a la nuit pour voyage, et pour route
Le vide, et le néant pour pâle compagnon.
Buffon chauffe en son âtre un boulet de canon,
Et, se rêvant semblable au grand œil solitaire,
Le laisse refroidir ainsi que Dieu la terre.
Broussais nie, Euler croit, Galilée à genoux
Se rétracte, et ce sont les plus grands d'entre tous[1]!

[Océan vers.]

L'idée de Dieu, dans sa plénitude, dépasse nos sentiments aussi bien que notre entendement.

Avez-vous remarqué qu'on dit : mon bien-aimé Jésus et qu'on ne peut pas dire : mon bien-aimé Eternel.

[Philosophie.]

---

[1] D'autres exemples comme Buffon. — *Note de Victor Hugo.*

Dieu infini; le reste, indéfini.

[PHILOSOPHIE.]

L'instinct, c'est l'âme à quatre pattes; la pensée, c'est l'esprit debout.

[PHILOSOPHIE.]

Dieu calme et sombre écrit sur l'infini splendide
Les constellations, phrases du firmament;
Jamais on n'aperçoit la main, mais par moment
On voit errer, au fond de l'ombre inabordable,
La comète, sa plume énorme et formidable.

[OCÉAN VERS.]

Terminer une explication de Dieu par ceci :
Ah! et pouvant être à Dieu, vous préférez être au ver de terre! Brutes.

[PHILOSOPHIE.]

Supposons que la pensée soit un œil, et cherchons quel pourra être le soleil de cet œil; ce sera Dieu.

Dieu vie, Dieu lumière, Dieu chaleur; c'est-à-dire Dieu puissance, Dieu intelligence, Dieu amour.

[PHILOSOPHIE.]

. . . , Ah! vous le raillez, lui!
Lui dont un signe abat les lions sur leurs ventres,
Lui devant qui l'on voit balbutier les antres,
Et le tonnerre bégayer!

Tout va-t-il mal? voit-on languir l'être et les choses?
Mai n'arrive-t-il plus les mains pleines de roses?
Le matin est-il moins vermeil?
Est-ce que l'huile manque à l'astre séculaire?
Et voyons-nous, depuis le temps qu'il nous éclaire,
Qu'un champignon vienne au soleil?

Comment avez-vous fait, Inconnu, créateur,
Prédécesseur de tout, maître, aïeul des ancêtres,
Pour faire à tout jamais peser sur tous les êtres
Cette stagnation énorme de la nuit?
Comment avez-vous fait pour enfermer le bruit
Et la foudre et le vent sous ce couvercle sombre?
Avec quels clous hideux avez-vous cloué l'ombre?

Ô Dieu, pour que ton ciel aille où ta main le mène,
A-t-il besoin, voguant dans la clarté sereine,
De traîner ces mondes maudits?
Faut-il donc que l'enfer dans l'ombre l'accompagne?
Combien de temps sera nécessaire ce bagne,
Lest horrible du paradis?

Et je cherche à savoir
Si Dieu dans notre droit n'a pas mis son devoir.

Dieu sait, quand il lui plaît, retourner vos sentences,
Et vous faire un bûcher du bois de vos potences,
Et vous faire un gibet du bois de vos bûchers.

(La princesse de Lamballe et le maréchal d'Ancre.

Qu'on brûle Concini
Dans un feu composé de potences brisées.)

Oh! quoi que vous fassiez, que Dieu soit sur vos têtes!
Qu'il resplendisse au fond de vos deuils, de vos fêtes,
Et de vos actions où le mal est mêlé!
Que l'astre éclaire l'ombre où rampe la couleuvre!
Malheur à qui n'a pas au-dessus de son œuvre
Le grand ciel étoilé!

Dieu nous donne à choisir l'aube, la nuit voilée,
Ou la zone d'azur, ou la zone étoilée,
Il déploie à nos yeux l'ombre ou le jour qu'on voit,
Et nous nous consultons, penseurs et philosophes,
Comme, lorsqu'un marchand déroule des étoffes,
Les passants indécis se les montrent du doigt.

Dieu, dont aucune nuit ne ferme la paupière,
Regarde à la fois tout, le temps, l'éternité,
Les hommes, la première aurore et la dernière,
La marche des soleils, tout, jusqu'à cette pierre
Que je vois dans l'obscurité.

La chair attend le ver et l'âme attend le ciel.

[*Manuscrit des* Années Funestes.]

Nous sommes lancés vers Dieu.

. . . Quant à moi je ne comprends pas plus
La haine des esprits pour l'incompréhensible
Que la haine qu'aurait la flèche pour la cible.

[Carnet 1874.]

DIEU. *Manuscrit*[1].

J'ai bu ce noir poëme à la coupe de l'ombre.
J'en frissonne, et je parle, ivre de ce vers sombre[2].

Faut-il que Dieu se plie à servir tous tes songes?
Parce que tu sauras, au fond des flots tonnants,
Par ton câble atlantique unir les continents,
Providence ou progrès, Dieu doit-il pour te plaire
Lier les univers par un fil transstellaire,
De sorte que, domptant l'abîme, à son réveil,
On puisse se parler de soleil à soleil,
Causer dans un autre astre avec les morts qu'on pleure,
Et qu'avant que l'aiguille ait fait le tour de l'heure,
Un bonjour, à travers les gouffres parcourus,
Parti d'Aldebaran, revienne d'Arcturus?

ORGUEIL DES PRÊTRES. LEUR VANITÉ.

Vous figurez-vous donc . . . . .

Ô prêtres du Baal catholique et romain,
Avoir dans vos missels peints d'or et de carmin
La religion vraie et la vérité sûre,
Imiter le soleil avec votre tonsure,
Et faire parvenir, à travers le ciel bleu,
Le noir bourdonnement de vos cloches à Dieu?

---

[1] Quand nous avons, dans cette édition, publié DIEU, nous n'avons pu, faute de place, donner dans le Reliquat tous les fragments que le manuscrit contenait; ils trouvent leur place dans les *Tas de Pierres*. Les pensées suivantes sont toutes écrites, sauf quelques-unes dont nous indiquons la date entre crochets, entre 1854 et 1858, années où Victor Hugo composa son poëme : *Dieu*.

[2] Cette variante est prise dans la division MOI où ces vers sont répétés.

. . . . Le mauvais prêtre
Fait tache au genre humain, et de son oraison
Où tout n'est qu'imposture, horreur et trahison,
Sort l'athée indigné, triste, obstiné, farouche.
Cieux ! où n'irait-on pas pour éviter la bouche
De Borgia, crachant du haut du temple Dieu !

Penseurs, vous regardez assidûment l'abîme,
Mais l'œil humain est-il créé pour voir cela ?
Osez-vous bien jeter la sonde jusque-là ?
Voyons, êtes-vous sûrs que l'homme ait sur la terre
Le droit de crocheter la porte du mystère ?
Tout aperçu du ciel est plus ou moins volé.
Toute philosophie est un bris de scellé.

Est-ce de ton cerveau que les arts ont jailli ?
Réponds, as-tu sculpté le Méléagre, parle,
Ou bien l'Hermès de Thèbe ou bien la Vénus d'Arle ?

. . . . As-tu pris des crayons,
Pris une toile, fait un pinceau de rayons,
Pris l'azur pour palette, et créé la peinture ?
Dans le granit des monts taillé l'architecture ?
Détaché des luths d'or la strophe qui s'enfuit ?
Attaché la musique à l'échelle du bruit ?
Dis, es-tu l'inventeur de l'art, roi du domaine
Poésie, et l'auteur de la lumière humaine ?

DIEU, PÈRE.

Te figures-tu Dieu comme un vieillard de Greuze,
Toujours les bras en l'air, maudissant, bénissant,
Faisant du mélodrame avec quelque astre absent,
Et larmoyant de voir rentrer une comète ?

SATAN À DIEU.

De quoi te fâches-tu? j'ai complété ton œuvre.
La vertu sur le ciel, blanc sur blanc, clair sur clair;
Adam n'aurait été qu'un pauvre ange de chair,
Sans relief, froid, nul, plat, et monotone. En somme,
Il fallait bien un peu de mal pour ombrer l'homme.

MISSION DES PENSEURS.

Montre-leur les deux lois : croire, aimer; verse-leur
Le vrai souffle à ce tas de vivants qui s'écroule,
Fais passer par le cœur et par Dieu cette foule,
Afin que la cohue au front lourd, au pas froid,
Grandisse, et soit le Peuple, et connaisse le droit;
Afin que, dépouillant les bassesses infâmes,
Ce troupeau d'appétits devienne un essaim d'âmes,
Et que se pénétrant d'air, de vie et de ciel,
Le sang veineux se change en sang artériel.

Cette lutte sur Dieu dans la nuit où nous sommes
Rend mauvais les meilleurs, et change en loups les hommes;
Nerva pend les chrétiens; Trajan les brûle vifs;
Pour la rendre invisible et tuer plus de juifs,
Titus fait peindre en noir la pierre des balistes;
Morus des huguenots aide à dresser les listes
Et les fait dans sa cour fouetter par le bourreau.

. . . .
Des bourgeois, des passants, des hommes par eux-mêmes
Incapables de faire une méchanceté,
Deviennent brusquement crime, horreur, cruauté!

Et qui donc te répond du texte de tes bibles?
Il suffit, pour fausser le sens, de l'iota
Que retrancha Phanuce ou qu'Eusèbe ajouta.

Puisque tout pape est saint,
Selon Ennodius approuvé par Symmaque,
Borgia l'assassin, Jean le simoniaque
Sont bandits sur la terre et saints au paradis.

L'enfer, antre du mal et forge de la haine,
Est sourd, muet, aveugle, atroce, immonde, obscène,
Et s'il pouvait, un jour d'épouvante, le voir,
L'œil de l'homme à jamais resterait vide et noir.
Là, dans l'âtre infini, gisant sur le bitume,
L'ange horrible, à demi consumé, brûle et fume;
C'est de là que sortit la guerre au sombre char;
Dieu, frappant sur Satan, en a tiré César,
Et c'est de ce tison qu'a jailli cette étoile.

L'âme et Dieu; deux grands mots dont les docteurs sont aises.
Penses-tu soulever avec deux hypothèses,
L'une étant le levier, l'autre le point d'appui,
La matière, bloc sourd où rien encor n'a lui?
Cette masse aux parois lugubres et fuyantes
Est lourde, et l'on y voit les marques effrayantes
Du pic de Spinosa, le ténébreux mineur.
Homme, regarde à terre et cherche le bonheur.

La loi, la voici : vois si tu veux l'écouter :
— Avant tout, surmonter, dompter et rejeter
L'anxiété, l'effroi, le trouble, l'épouvante
Que vous donne à vos pieds la vérité mouvante,
L'horreur, les visions dont l'œil est abusé;
Puis s'élever au calme, et ce n'est pas aisé.
Il faut un rude effort pour qu'enfin l'âme atteigne
Du doute de Pascal au doute de Montaigne.

Quoi donc! être les forts, les chercheurs, les trouveurs,
Les philosophes gris, les fronts hauts et rêveurs,
Ceux qui font la morale et la métaphysique,
Ceux dont l'oreille entend la confuse musique
Des sphères d'or roulant au fond du firmament;
Sur la création s'accouder gravement,
Et sur l'humanité se mettre à la fenêtre,
Peser la destinée et l'âme, et reconnaître
Que tout est illogique et marche de travers;
La face, c'est fort bien, mais pourquoi le revers?
Non gêne oui. Le feu, soit. Mais pourquoi la cendre?
Le bien, soit. Mais pourquoi le mal? — N'y rien comprendre,
Et dire : — Il est quelqu'un d'infini que cela
Regarde, et qu'il s'arrange et tenons-nous-en là!
Examiner sans voir est un bonheur inepte. —
Belle solution que la sagesse accepte :
Le monde incohérence et Dieu palliatif!

. . . . . . As-tu contemplé quelquefois
Cette chose effrayante et folle, la poussière?
La Nuit, des astres d'or farouche rétiaire,
T'a-t-elle dit quelle est, quand revient le jour bleu,
La cave où l'on remet tous ces monstres de feu,
Dans quel cachot revient Sirius, quel est l'antre
Du Lion, l'écurie où le Chariot rentre,
Comment de chaque loge elle ouvre les verrous,
Comment elle s'y prend pour les ramener tous!
Et si l'énorme ciel s'ébranle et se délabre
Quand la comète au seuil de l'abîme se cabre!

On souffre de douter, j'en conviens, mais qu'importe!
Douter n'est pas un mal dont meure la raison;
Le doute est un drastique et n'est pas un poison.

Dieu, l'immense aîné.

Croire suffit.

Dieu, œil foudre.

Satan dit :

Quand la création, couvrant mon cri d'un chant,
Me soutient qu'il est bon, lui qui m'a fait méchant,
Je puis bien m'indigner de cette effronterie.

La Nature

1828-1876

C'est l'hiver. La ramée
Tord ses bras rabougris;
Là-bas fuit la fumée
Blanche sur le ciel gris;
Une flamme rougeâtre
Jaillit au fond de l'âtre
Des baisers des tisons;
Et la bise d'automne
Siffle un air monotone
Aux fentes des cloisons.

ÉPÎTRE FAMILIÈRE.

C'est l'automne. Le vent souffle, l'arbre éperdu
Agite, dans le ciel que la brume dérobe,
Sa verdure qui flotte et qui semble une robe
De pourpre rapiécée avec de l'amadou.
Le noir buisson se tord comme s'il était fou.

Il faisait grand vent. Les arbres, alignés le long de la route, s'agitaient diversement et prenaient des attitudes effrayées, comme des figurants de théâtre dans une péripétie.

L'océan mugissait comme un bœuf dans l'étable.

[Feuilles paginées.]

Comme un beau cygne errant au bassin bleu du ciel
Le nuage au soleil gonfle ses plumes blanches.

La nuit tombait, les eaux se changeaient en miroirs,
Les collines fuyaient en escarpements noirs,
Au fond, dans l'ombre, un feu s'allumait dans un bouge;
Au couchant s'allongeait un grand nuage rouge
Comme si le soleil était mort en laissant
Sur l'horizon sinistre une mare de sang.

Les bois ont cela d'étrange que le sentiment de la solitude y est profond, et que cependant je ne sais quelle communication s'établit entre l'âme et cette multitude d'arbres qui se penchent sur vous, vivent, s'agitent, semblent vous écouter et paraissent vous répondre On éprouve dans une forêt la double sensation de la foule et du désert.

Enfouie, obscure, laide, horrible et modeste, la racine enfante dans l'ombre une rose pour le soleil. Pauvre araignée qui fait un colibri.

AMÉRIQUE.

Ô champs! vierges forêts! solitudes bénies!
Savanes qui donnez au vent ses harmonies,
        À l'oiseau ses couleurs,
Et faites ondoyer, bravant les froides brumes,
Près des noirs océans de vagues et d'écumes,
        Des océans de fleurs!

Le colibri, cette étincelle du soleil.
Le rossignol, cette voix de la nuit.

NUIT.

. . . . Tout s'efface.
L'horreur sort de l'abîme et me monte à la face.
Ô ténèbres! sinistre et morne vision!
Partout l'ombre. On dirait que la création,
Sans faire plus de bruit qu'une pierre qui tombe,
Entre dans cette nuit comme dans une tombe,
Et se dissout au fond de ce gouffre béant
Dans l'immense et profond silence du néant.

Janvier sur son manteau de neige
Jette le crêpe obscur du soir;
L'hiver, dans l'ouragan qui râle,
Levant sa beauté sépulcrale,
Mêle le deuil blanc au deuil noir.

Pauvre oiseau nu! sa voix douce
Charme Dieu qui le bénit.
Et sa petite aile pousse
Pendant qu'il dort dans son nid.

[Océan vers.]

Écoute l'arbre et la feuille.
La nature est une voix
Qui parle à qui se recueille
Et qui chante dans les bois.

[Plans.]

La nature, mêlée et vivante, et en apparence confuse, ordonnée en réalité, est une collection de chefs-d'œuvre.

Il y a les chefs-d'œuvre hideux, l'araignée et le crapaud, comme les chefs-d'œuvre splendides, l'astre, la femme, le lys; mais la perfection de Dieu est dans tout.

Là-haut, dans le ciel bleu, fuit, roulant ses mêlées
De pluie et de rayons, d'aube et de giboulées,
Mars, le mois querelleur.

[PLANS.]

Ô gai chardonneret peint de mille couleurs,
Lissant de ton bec noir tes plumes tout en fleurs,
Chanteur, doux arlequin du carnaval des roses.

[OCÉAN VERS.]

Les liserons, ces vases de rosée.

[OCÉAN VERS.]

La solitude ici nous donne des soirées.
Nous rêvons, nous avons les âmes enivrées,
Ami, plus que vous à Louvois,
Quand le doux rossignol nous perle sa romance,
Ou quand la mer, le vent et la forêt immense
Chantent leur nocturne à trois voix.

[ARTISTES. POËTES. GRANDS HOMMES.]

Comme un coquelicot qui, par l'aube empourpré,
Luit, s'allume, et se change en braise dans le pré.

Et la comète court, masque au regard de braise,
Noir démon qui s'est trop penché sur la fournaise
Et qui s'enfuit avec du feu dans les cheveux.

[Océan vers.]

Les chênes chevelus sont les lions des arbres.

Les sapins, chevelure énorme des montagnes.

Aime
Les prés, les monts, les lacs, la nature suprême,
Les champs où l'on entend mugir les grands taureaux,
L'eau mouillant les cheveux de l'herbe, et ces coraux
Que sur les églantiers l'automne fait éclore,
Et la feuille des bois qui pour tomber se dore,
Comme un sage se fait plus auguste et plus beau
À mesure qu'il sent l'approche du tombeau.

TOUTE L'OMBRE EST UN COMBAT.

On voit dans les échappées
L'ouragan, l'éclair qui luit,
Ces deux immenses épées
De l'abîme et de la nuit.

Grâce aux coquelicots, aux bleuets, aux pervenches,
Et grâce aux blonds épis, tous les échantillons
D'azur, de pourpre et d'or diapraient les sillons;
Au fond du ciel rampaient de beaux nuages tristes,
De ce ton gris qui fait songer les coloristes.

Le printemps dit : Je tiens à ne laisser personne
S'en aller mécontent, et c'est pourquoi je donne
Aux plus vieux de l'aurore, aux plus pauvres des fleurs.

L'ombre est un livre ouvert, mais il faut savoir lire.
Sur l'océan, énorme et formidable lyre,
Le flux et le reflux sont un chant alterné.
L'aurore enseigne l'hymne à l'oiseau nouveau-né.
Le vent et la forêt se donnent la réplique[1].

Sans crier gare, et sourd à ce que nous disons
Nous mortels, le bon Dieu nous jette les saisons
À la tête, et tant pis, dans ce noir pêle-mêle,
Si juillet nous rôtit et si janvier nous gèle.

[Océan vers.]

Le grand chêne offre une ombre utile au nid qui tremble.

[Océan vers.]

La forêt sans oiseaux, c'est la nuit sans étoiles[2].

---

[1] Au verso d'un article sur la mort de Kesler. 1870. — [2] Au verso d'un faire-part de la mort de Louis Wolowski. 1876. (*Notes de l'Éditeur.*)

Le Soir

1828-1861.

Si c'est le soir, l'instant hideux et redouté
Où chaque objet dégage un spectre qui le double,
Vous n'approcherez pas sans terreur et sans trouble
Ce rocher, entouré de blocs tumultueux.
À ses pieds, comme un dogue, un antre monstrueux
Ouvre une gueule affreuse, et sur son front de marbre
Se tord et se hérisse une hydre de troncs d'arbre.

Pendant que je marchais, rêveur dont le front penche,
        Au fond du bois obscur,
L'astre en se déplaçant semblait de branche en branche
        Tomber comme un fruit mûr.

Le soleil flamboyant dans les gloires du soir
Se posait sur un mont, magnifique ostensoir.

[OCÉAN VERS.]

Le vent du soir jouait dans les longues fumées
Qu'il arrache du toit des forges enflammées.

[Artistes. Poëtes. Grands hommes.]

La nuit monte à pas lents dans ce ciel sombre et beau,
Et vient avec la lune ainsi qu'une servante
Vient avec un flambeau.

. . . . Sur nos têtes
Un ciel de plomb, plafond de deuil. Dans un trou noir
Qui perce une nuée où s'assombrit le soir,
Brille une seule étoile : Aldebaran qui tremble.
À voir son flamboiement sombre et farouche, il semble
Que je ne sais quel vent, soufflant de l'infini,
Dans la brèche qu'il creuse au nuage bruni,
Fait luire et frissonner l'étoile rouge et verte
Comme une lampe au bord d'une fenêtre ouverte.

Côte à côte, et pensifs, nous allons devant nous,
Elle tenant mon bras, tous deux tristes et doux,
Sans parler, comme font deux âmes qui s'entendent;
Nous regardons le soir dont les ombres s'étendent,
Nous marchons, nous errons dans les bois jaunissants,
Et nous songeons ensemble aux morts, ces chers absents!

Ce silence du soir,
Ce n'est pas le silence. — Écoute! — Tout est noir,
La nuit obscure fait toute chose pareille,
Le ciel verse un repos immense; pour l'oreille
Tout bruit a cessé. — L'âme entend en ce moment
Une foule de voix sortir confusément
De cette ombre en disant des choses inconnues.
Il semble que les eaux, les plaines et les nues
Sont pleines de secrets qu'elles vont révéler,
Et dès que tout se tait, tout commence à parler.

Les arbres s'emplissaient de ténèbres, le soir
Tombait, le parc désert devenait vaste et noir.
Partout des profondeurs s'entr'ouvraient. Un hercule
Apparaissait au loin blanc dans le crépuscule.
Des spectres remplaçaient les objets. Pas un bruit.
Les terrasses sans fin, qui fuyaient dans la nuit,
Le mail, les escaliers, le bois, semblaient terribles.

C'est l'heure où le fantôme effacé quitte Électre,
Où l'ombre quitte Hamlet, le prince au cœur saignant.
Le blême point du jour lève son front de spectre
Derrière l'herbe noire et l'arbre frissonnant.

[Océan vers.]

Quand l'ombre au ciel vient s'asseoir,
Quand le soir
Fait, par ses molles effluves,
Bouillonner les sens vainqueurs
Dans les cœurs
Comme le vin dans les cuves.

[Carnet 1860. — *Collection de M. Armand Godoy.*]

Les laboureurs le soir, contents de leur journée,
Chantent, et, revenant au village vermeil,
Traînent, sur le pavé qu'inonde le soleil,
Les larges socs luisant ainsi que des cuirasses.

[Carnet 1861. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

---

la mer

1826-1850.

Et je croyais entendre,
Errant dans la tempête au gré des flots amers,
Cherchant en vain au ciel les étoiles connues,
Tantôt crouler, tantôt s'élancer vers les nues,
Cette immense rumeur qui bondit sur les mers!

[Feuilles paginées.]

Le soleil rit, la mer tremble sous les zéphyres,
Le reflet des flots noirs met aux flancs des navires
Des cuirasses d'écailles d'or.

. . . Dans un cercle d'écueils jeté par la tempête,
Le grand navire lutte avec les grands rochers;
Il va, tourne, revient, fatigue les nochers;
En tous sens secoué par la vague profonde
Il se heurte sans cesse aux rocs blanchis par l'onde,
De la tête et des flancs, de partout à la fois,
Ainsi qu'un éléphant aveugle dans un bois!

Le navire sombré s'abîmait. Le naufrage
Engloutissait le mât de voiles dépouillé.
Les vagues emportaient dans l'ombre l'équipage
Dispersé sur les flots comme un livre effeuillé.

J'écoutais cette musique mystérieuse et formidable de la mer qui monte. Un râle affreux se déchirait sur les galets qui roulaient éperdus sous la blanche salive de l'Océan. Chaque flot jetait à son tour sous nos pieds son cri désespéré. Un rugissement sourd et profond emplissait au loin toute la mer comme si l'on eût entendu bondir et hurler une foule de monstres cachés dans l'ombre de l'abîme et soulever les vagues avec leurs dos énormes.

La mer continuait de monter furieusement vers la falaise. Du côté opposé du ciel la lune dans son plein, calme et sinistre, montait aussi, en silence, et la regardait fixement.

C'était un de ces jours de chaleur morne et accablante où le ciel bleu au zénith est gris à l'horizon, où la mer plombée et calme a cet éclat particulier d'un toit d'ardoise au soleil.

[ALBUM DE VOYAGE, 1836. — *Collection de M. Louis Barthou.*]

1851-1859.

Gouffre écumant!
Mer! tout est solitude et tout est mouvement.
Bruit effrayant qu'emplit un effrayant silence!
Tout rugit, rien ne parle, et la vague s'élance,
Et la mer bat l'arrière et le roc tient l'avant,
Le flot vole en hurlant le gouvernail, le vent
Arrache et prend la voile, et l'écueil mord les câbles,
Et tous ces éléments furieux, implacables,
Gueules sombres qu'on voit confusément s'ouvrir,
Sont vivants pour tuer et morts pour secourir.

La mer parle à la nuit et vers les cieux s'élance;
La nuit ne répond pas; calme et grave, elle fuit;
Quelque chose pourtant de l'ombre où l'astre luit
Descend, et le penseur sent que ce grand silence
Apaise ce grand bruit.

[Moi.]

Que de fois, poursuivi d'un tourbillon de rêves,
J'ai lancé mon cheval au galop sur tes grèves,
Ô sauvage océan,
Écoutant dans un hymne aux clameurs éloquentes,
Les vagues se mêler ainsi que les bacchantes
Dans l'antique Pœan!

[Moi.]

LA NATURE FAIT DE L'OPPOSITION.

Au fait, le vent bougonne et la vague murmure;
On dirait que parfois la mer, grondant un peu,
Raille, et que l'océan chansonne le bon Dieu.

Océan! océan! mystère auquel j'assiste!
Qu'est-ce donc que tu dis avec ta clameur triste?
Gouffre, à qui donc en veut ton bruit?
Tu vas et tu reviens, tu vibres, tu frissonnes,
Et pour qui donc ce glas éternel que tu sonnes,
Ô cloche énorme de la nuit!

LES MARINS EN MER. TEMPÊTE. NAUFRAGE ETC.

L'éclair, cet épervier, l'ouragan, ce pirate,
Hagards, questionnant la vague scélérate,
Criant au flot complice : Où sont-ils? regardant

L'abîme âpre et jaloux qui répond en grondant,
À travers la nuit noire, horribles, pleins de joie,
Vont, et de flot en flot courent, cherchant leur proie.

Les noirs vaisseaux sous les étoiles,
Vêtus du blanc linceul des voiles,
Glissent sur l'âpre gouffre amer,
Et sous leurs ailes les vents tiennent
La nuit lugubre où vont et viennent
Tous ces fantômes de la mer.

La mer roulait avec le bruit d'un char énorme;
Un bras, qui par moments sortait de l'ombre informe,
Sur le dos des flots noirs, de ténèbres construits,
Faisait claquer l'éclair, fouet sinistre des nuits.

...Car la création fait peur.

Le ciel est plein de lueurs fausses;
La terre est la gardienne effrayante des fosses;
La mer est de la nuit liquide qui rugit;
Vois; sur les tourbillons l'écume s'élargit;
L'eau couvre les requins dont l'épine dorsale
Déchire en serpentant la vague colossale;
Les flots mêlent sans fin leurs sinistres blancheurs;
Et les vautours plongeurs et les aigles pêcheurs,
Les mauves, les pingouins, les goëlands, les grèbes,
Planent lugubrement sur ces sombres Érèbes.

[La nature.]

Alors Dieu déchaîna les vents; ces tourmenteurs
Fondirent sur la mer de toutes les hauteurs,
Battant les rocs, tordant les flots, fouettant la brume,
Traînant la vague en pleurs par ses cheveux d'écume.

1860-1864.

Ô BATAILLE DE LA MER!

La foudre, noir cavalier,
Fait plier
L'océan aux vertes lames,
Et bat et poursuit le flot
Au galop
Dans un tourbillon de flammes[1].

Un bruit profond roulait dans les souffles de l'air;
Les barques se hâtaient vers le port, et la mer
Les chassait avec des huées;
Le soir disait : salut! le jour disait : adieu!
Au couchant flamboyait le soleil, œil de feu
Sous le noir sourcil des nuées.

[OCÉAN VERS.]

L'HIVER. — TEMPÊTE. — OCÉAN.

Quand les brumes au vent s'envolent dénouées,
Quand l'éclair, du fourreau sinistre des nuées
Sort comme un pâle yatagan,
Quand, au-dessus des flots qui sans fin s'élargissent,
Sifflent tous les serpents de la nuit, et rugissent
Tous les lions de l'ouragan.

La mer, comme le tigre, a sous le ciel profond,
Une peau de lumière avec des taches d'ombre.

[CARNET 1864.]

---

[1] Au verso d'une enveloppe timbrée *1er avril 1860*. (*Note de l'Éditeur.*)

La Création

1830-1860.

Le lion marchant dans le désert, c'est la puissance et la majesté de la nature qui se promène.

Tout est grand dans la création, parce que tout a sa proportion dans l'harmonie universelle. Le petit n'existe que dans l'ordre moral. Le petit résulte de l'homme comme le grand résulte de Dieu.

Quel mystère que les obstacles placés dans la création! Dieu a mis entre les divers ordres de créatures des barrières infranchissables. Ces barrières sont tantôt au dehors, tantôt au dedans des êtres. Le créateur enferme les créatures dans le cercle dont elles ne doivent pas sortir soit en murant leur intelligence par la brièveté de l'instinct, soit en bornant leur action par l'immensité de l'espace. Un chien ne peut pas plus savoir ce qu'il y a dans Virgile qu'un homme ne peut savoir ce qu'il y a dans Sirius.

Cette mystérieuse harmonie qui règle tout dans la création mêle aux deux extrémités du Danube les plus sombres sapins et les flots les plus sombres. Il a sa source dans la Forêt-Noire et son embouchure dans la mer Noire. Il vient de la tempête et il va à la tempête.

PHILOSOPHIE NATURELLE.

L'oiseau et le poisson, c'est la même chose.

Le poisson comme l'oiseau est l'animal qui se meut dans tous les sens en un milieu pénétrable et élastique; en d'autres termes qui prend son point d'appui dans son milieu même.

Les ailes et les nageoires sont des appareils identiques. Nager et voler, c'est le même fait.

Les écailles sont des plumes imperméables; les plumes sont des écailles dilatables.

Tous les autres animaux, à l'exception des êtres nageants qu'on peut assimiler aux poissons et des êtres volants qu'on peut assimiler aux oiseaux, se meuvent dans le sens horizontal au sein de leur milieu, et n'y peuvent rayonner dans tous les sens comme l'oiseau et le poisson. Ils prennent leur point d'appui en dehors de leur milieu. Cela s'appelle marcher ou ramper. Tout être qui marche ou rampe occupe, si l'on peut ainsi parler, le fond d'un milieu.

La création n'est autre chose que l'onde de la plénitude.

L'esprit me dit :

— Comme si le ciel voulait toujours mettre le type à l'abri et hors d'atteinte, chaque lune présente à chaque terre la face de la race (humanité) qui règne sur cette terre. Quand une planète a plusieurs lunes (Mars, Saturne, Uranus, Jupiter) c'est que plusieurs races à face différente y dominent (et y luttent). Chacune des sept lunes de Saturne offre la face d'une des sept humanités de Saturne qui se disputent la sombre planète de l'anneau.

La nature a honte de notre orgueil. Quand l'homme se dresse plus haut, le brin d'herbe se courbe plus bas.

[La nature.]

La vie et la végétation, la vie et la minéralisation, se rencontrent et se combinent dans certains êtres qui caractérisent les aspects les plus mystérieux de la création et quelques-unes de ses harmonies visibles. Le crocodile, l'amphibie des rochers et des eaux, est pierre autant qu'animal; le cerf, cet habitant inquiet de la forêt, porte des branches d'arbre sur sa tête.

Qui sait? les animaux, et même les objets que nous appelons inanimés, l'arbre, la fleur, le rocher, depuis la pierre jusqu'au nostoc, depuis le nostoc jusqu'au mollusque, depuis le mollusque jusqu'au chimpanzé, ont peut-être des espèces de moi encore vagues, et contiennent peut-être des ébauches de l'âme humaine, à des degrés divers et successifs de réussite et d'approximation? Les bêtes et les objets ne sont peut-être autre chose que des sourds et des aveugles tâtonnant vers l'harmonie et la lumière. L'homme est l'entendant et le voyant.

Amour.

1828-1870.

Orgueil. — L'amour en donne et en ôte.

Entre amants, les explications sont nécessaires; entre amis, elles sont superflues. L'affection réciproque n'a pas ce degré de sensibilité ardente qui fait que le moindre pli est un supplice. Les vieux amis s'aiment avec des plis.

L'appétit vient en mangeant et l'amour en possédant.

Plus on est aimé, plus on aime. La passion qui répond à la nôtre nous l'enfonce au cœur plus avant. L'amour qu'on ressent, c'est le clou; l'amour qu'on inspire, c'est le marteau.

L'amour veut qu'on lui dise toujours la chose qu'il sait.

La liberté du cœur, bien précieux et onéreux. Sitôt qu'on le perd, on le regrette. Sitôt qu'on le retrouve, on aspire à le perdre.

Un fil ne se casse pas dans notre cœur sans qu'un autre fil ne se brise dans notre destinée.

L'amour résiste à toutes les tourmentes de la vie. Il a des racines profondes et qui descendent plus bas qu'elles. L'amour sur cette mer, ce n'est pas un navire, c'est une île. Il n'a pas des ancres, il a une base. Si petite et si étroite et si déserte que soit cette île, les flots ont beau être orageux à l'entour, ils ne l'emportent pas. La tempête brise le navire et se brise à l'île.

Passé poignant et doux! regrets! volupté sombre!
Ô mystères du cœur, comment vous définir?
La branche perd sa feuille et n'en garde pas l'ombre;
Le cœur perd ses amours et garde un souvenir.

On se quitte cent fois sans pouvoir se quitter.

L'admiration est la forme que l'amour prend dans l'esprit.

L'amour, c'est l'absolu, c'est l'infini; la vie, c'est le relatif et le limité De là tous les secrets et profonds déchirements de l'homme quand l'amour s'introduit dans la vie. Elle n'est pas assez grande pour le contenir.

Elle est

Comme la rose, à qui l'aube à peine avait lui,
Qui se sent, pauvre fleur, pour le plaisir d'autrui,
Arracher à la vie, à sa tige, à sa feuille,
Et verse son parfum sur la main qui la cueille.

[Océan vers.]

En amour, colères, inquiétudes, jalousies, querelles, amertumes, griefs longuement accumulés, tout s'oublie et s'efface en un instant, et n'a jamais existé. À de certains moments, toute la flamme de l'amour se condense dans une étincelle. Cette étincelle n'emploie que le temps de l'éclair pour renverser une montagne d'obstacles ou fondre un bloc d'airain. Que de choses dit un regard! que de choses fait un baiser!

ou :

Un baiser dit bien des choses, et un regard n'en fait pas moins.

ou :

Un regard dit et un baiser fait tant de choses!

Il faut avoir pitié des poëtes, Madame!
Cachez-leur vos beaux yeux. Ils les admirent trop!
Cachez-leur votre esprit, car vous rendez leur âme
Ivre avec un regard et folle avec un mot.

6 janvier. 7 h. du soir.

Le spectacle des âmes qui s'aiment plaît à Dieu. Le bonheur de deux cœurs sincères est sain et rayonne sur toute la création. Dieu met des amants heureux au milieu de la nature comme il met des fleurs épanouies dans les champs et des astres radieux dans le ciel. L'amour n'est pas moins nécessaire à la vie universelle que la lumière.

Malheur à qui aime sans être aimé! Ah! l'effrayante chose! Voyez cette femme. C'est un être charmant. Elle est douce, blanche et candide; elle est la joie et l'amour du toit. Mais elle ne vous aime pas. Elle ne vous hait pas non plus. Elle ne vous aime pas; voilà tout. Sondez, si vous l'osez, la profondeur d'un tel désespoir. Regardez-la; elle ne vous comprend point. Parlez-lui; elle ne vous entend pas. Toutes vos pensées d'amour viennent se poser sur elle; elle les laisse repartir comme elles sont venues, sans les chasser, sans les retenir. Le rocher qui est au milieu de l'océan n'est pas

plus indifférent, ni plus impassible, ni plus immuable que l'insensibilité qu'elle a dans le cœur. Vous l'aimez. Hélas! vous êtes perdu. Je n'ai jamais rien lu de plus glaçant et de plus terrible que ces paroles de la Bible : *Stupide et insensible comme une colombe.*

Je t'aime!

Répétons, répétons toujours les mêmes choses!
Mai ne sait que donner toujours les mêmes roses,
Le ciel ne sait donner que l'air et que le jour,
La fleur que son parfum, et mon cœur que l'amour!

L'amour met dans nos cœurs, où le rire s'émousse,
Ce qu'il met dans les prés, dans les vents, dans les eaux,
— Les chants harmonieux et la tristesse douce. —
Le grand chêne au printemps s'emplit d'ombre et d'oiseaux.

Aimer, c'est avoir une lumière dans le cœur. La vie peut distraire d'une pensée; un nuage peut dérober l'étoile; cela n'empêche pas l'étoile et la pensée d'être fixes, l'une au fond du ciel, l'autre au fond de l'âme.

L'homme qui n'aime pas ne vit pas; la femme qui n'aime pas n'est pas.

Chien pour toi, lion pour les autres.

La vieillesse, la mort, l'éternité, trois mots effrayants et magiques qui, dans les idées du monde, font brusquement évanouir, dès qu'ils apparaissent, ce mot doux et charmant : *amour!* C'est que pour le monde l'amour n'est rien qu'un passe-temps, un accident, un caprice, une fantaisie, une coquetterie, l'accord momentané d'une œillade et d'un sourire, une chose qui est ainsi et qui aurait pu être autrement, une lueur, pas même une flamme. Le monde méconnaît l'amour sincère et ignore l'amour vrai, parce

que dans cette région où le faux abonde et circule, monnaie courante des cœurs et des esprits frappée à toutes les effigies, là, dis-je, le sincère est rare et le vrai serait prodigieux. Or l'amour vrai, — le seul amour! — ne craint pas les mots effrayants et les choses sévères, et les regarde en face. Il est l'union mystérieuse de l'âme avec l'âme, et il le sait. La vieillesse le resserre, la mort le consacre, l'éternité le continue.

L'amour, c'est plus que l'union, c'est l'unité. C'est la fusion sympathique, profonde, complète, absolue, ineffable, de deux natures, passion, pensée, instinct et sentiment. Pour toutes les affections de la vie, il suffit qu'il y ait accord tendre sur un point; dans l'amour il y a absorption de l'être tout entier. Le père et le fils, la mère et l'enfant, le frère et la sœur, l'ami et l'ami, sont liés par le cœur; les amants sont liés par l'âme.

Aime, et tu seras fort.

Ô ciel, ainsi que toi le cœur est un abîme.
Ciel immense, infini, mystérieux, sublime,
Tu n'es pas aussi grand que l'homme juste et pur.
L'homme est pensée; et toi, tu n'es qu'éther et flamme.
J'aime mieux voir l'amour se lever dans une âme
Que la lune dans ton azur!

Dieu ne fait pas de ciel sans y mettre une étoile;
Dieu ne fait pas de cœur sans y mettre l'amour.

PLUTOT AIMER QUE CONTEMPLER.

L'infini trompe, océan radieux
Où les soleils voguent à pleines voiles.
Le fond du ciel n'est pas dans les étoiles.
Le fond de l'âme apparaît dans les yeux.

27
IMPRIMERIE NATIONALE.

Oui, la vierge des champs dans l'innocence brille,
Mais qu'elle évite, ô Dieu! l'amour au front pâli!
Un seul baiser suffit pour faner l'humble fille.
Le liseron se meurt sitôt qu'il est cueilli.

Le fruit de l'arbre, c'est le fruit. Le fruit du fruit, c'est la graine.
Le fruit de la création, c'est l'homme. Le fruit de l'homme, c'est l'amour.

Un ancien précepte dit : — Considère moins le don de celui qui aime que l'amour de celui qui donne.

Tout vrai bonheur est fait d'amour.

Grand esprit, grand amour.

Je voulais vous parler et je n'ai pas osé.
Vous passiez le regard si chastement baissé
Que j'ai craint de troubler par mon ombre, Madame,
Le pur rayonnement qui vous remplissait l'âme.

[Océan prose.]

Le seul son de sa voix mettrait, tant elle est douce,
Scarron en bonne humeur et Sterne en belle humour.
La nature la voit et se pâme d'amour;
Elle passe; un soupir sort du crapaud difforme;
Le chêne, grand seigneur tragique, dit à l'orme
Son confident : Je meurs; soutiens-moi, Pharasmin!

Tout le temps est perdu que l'amour ne prend pas.

Car on ne peut pas plus empêcher, voyez-vous,
Deux âmes de se fondre, et mon cœur sombre et doux
De s'évanouir dans le vôtre,
Qu'au moment de l'orage, hymen tonnant de l'air,
De la foudre et des cieux, on n'empêche l'éclair
D'un nuage d'entrer dans l'autre.

Donc il faisait des vers. Ce serpent à sonnets
Se glissa chez la belle et fascina cette âme.
Elle eut beau résister; il triompha. La femme
Toujours, depuis Éden où, sous les arbres verts,
Maître Satan parlait évidemment en vers,
A penché, dût sa faute être irrémédiable,
Du côté du poëte et du côté du diable.

Elle est encor couchée, elle songe, elle boude;
Sa manche est retroussée et laisse voir son coude,
Et sa fine chemise éparse mollement
Aux deux bouts de ses seins ébauche un pli charmant.

. . . . . Elle partie, absente, évanouie, hélas!
Il eut beau dire : Bah! c'est bien. J'en étais las.
Je vais aller aux bals, aux fêtes. Je vais vivre.
Il eut beau savourer la coupe où l'on s'enivre,
Et faire le vaillant, et faire le moqueur,
Il sentit qu'à jamais il lui restait au cœur
Un souvenir, penché sur l'ombre irrévocable,
Comme un arrachement qui laisse un bout de câble.

Qu'est-ce que le baiser? C'est la création.

Sitôt que la passion est passée, on voit les inconvénients de ce qu'on a fait.

La passion éteinte, c'est de la raison allumée.

Être aimé, c'est être utile.

La raison d'aimer est quelquefois la même que celle de croire. On peut souvent presque dire : *amo quia absurdum.*

Les grandes âmes contiennent on ne sait quoi d'absolu qu'elles mêlent à leurs sentiments comme à leurs rêves. Elles aiment; les ruptures ou les séparations faites, elles souffrent; mais elles ne consentent jamais à ces diminutions dont les cœurs vulgaires font volontiers la clôture de leurs romans. Après la lumière, après la plénitude, après le paradis, aucun à-peu-près n'entre en elles et ne leur est possible. L'amitié qui suit l'amour est un soir; et elles trouvent le crépuscule encore plus sombre que la nuit. Ce reste de blancheur qui n'est pas la lumière, ce reste d'affection qui n'est pas l'amour, fait aux vrais cœurs aimants et profonds l'effet d'un suaire. — Ils préfèrent la nuit noire du souvenir infini.

Ils aiment mieux la solitude de ténèbres où l'on peut suivre du moins de l'œil de la pensée au fond de son âme le reflet du passé, le dernier rayon évanoui, la douce trace lumineuse.

La respiration des âmes, c'est l'amour.

La tombe, en ses ombres étranges,
Recèle le suprême bien;
Si les femmes étaient des anges,
La mort ne servirait à rien[1].

Tout est rire et sanglot, l'amour est au milieu.

---

[1] Vers écrits sur un faire-part daté du 30 avril 1878. (*Note de l'Éditeur.*)

La femme —

1828-1870.

La vertu d'une femme et la médisance d'une autre femme, os de poulet et dent de chat.

Les coquettes font des prisonniers; les belles font des conquêtes; les aimantes ont des esclaves.

La gloire d'une femme, c'est qu'on ne parle point d'elle.

Une femme digne d'être aimée doit être telle qu'elle fasse perdre à son amant la raison et l'égoïsme. Elle doit avoir tout ce qu'il faut pour faire un homme fou et rendre une âme grande.

HISTOIRE DES FEMMES.

Les unes commencent par appartenir à un seul et finissent par appartenir à tout le monde; les autres commencent par appartenir à tout le monde et finissent par appartenir à un seul.

L'orgueil chez les femmes se résout en manèges, en calculs, en arrangements de masque, en vanités. Rien n'est plus rare qu'une femme qui a un orgueil d'homme. Cela a quelquefois une étrange grandeur. L'orgueil mâle, souvent haïssable dans l'homme, devient beau dans la femme.

Maris, songez-y, la femme ne pardonne pas à qui offense l'épouse.

Elle était à cet âge où les femmes sortent de la jeunesse pour entrer dans la méchanceté, si elles ont le cœur vide, et dans la bonté suprême si elles ont aimé.

Les hommes élèvent l'esprit des femmes, les femmes élèvent le cœur des hommes.

Les billets doux les plus significatifs sont ceux qu'il faut déchiffrer. La pudeur des femmes se réfugie dans l'illisible.

Qu'une passion ait des cloisons, rien ne semble plus étrange, et rien n'est plus réel. La jalousie, par exemple, trace une raie entre Avant et Après. Je suis jaloux jusqu'ici. Ma fièvre a une frontière, j'accepte le passé, mais s'il revient, je le tue. Tel est le chaos du cœur.

O volupté, tu es devoir. O sein, tu es mamelle.

[Critique.]

Les femmes aiment toujours être tutoyées. Comme elle souffre, la malheureuse à qui personne ne dit *tu!* Vous, c'est l'isolement.

Le tutoiement manque à l'amour en anglais. *I love you.*

Histoire[1]

Il y a l'histoire édifice et l'histoire tas de pierres. L'historien n'est historien qu'à la condition d'être architecte et de construire des idées avec des événements. Autrement il n'est qu'un gâcheur [illegible] dans [illegible] qu'un tailleur de faits.

La nuit même où Érostrate incendiait le temple d'Éphèse, Alexandre naissait. (An du monde 3648.) La terre perdait une grande œuvre, Dieu lui rendait un grand homme.

Dans la même année, l'an 146 avant Jésus-Christ, Rome détruisit et s'assimila Corinthe, la ville de l'art, et Carthage, la ville des marchands. Ainsi, presque à la même heure, les deux choses qui remuent le monde, la pensée et le commerce, la Grèce et la Phénicie, se fondirent dans la grande unité centrale et devinrent des provinces romaines.

Marius fut dévoré par le remords et Sylla par les poux.

---

[1] Exceptionnellement, ces fragments ont été classés, non d'après les dates où ils ont été écrits, mais dans l'ordre chronologique des faits ou des personnages cités. (*Note de l'Éditeur.*)

Le premier coup d'épée fut donné à Pompée par Septimus et à César par Casca.

Septime sur Pompée et Casca sur César.

Le premier coup est d'un furieux, le second est d'un lâche.

Mai 1843.

On démolit en ce moment la vieille muraille féodale de Sens. Cette muraille était bâtie avec les pierres d'un ancien castrum romain. Les ouvriers qui le jettent bas viennent d'y trouver l'étendard en bronze de la 10e légion de César, c'est-à-dire l'aigle et la plaque sur laquelle est l'inscription :

L. X. L. X.
I. C.
GALLIA DEVICTA
III
C. I. C. I.

L. X. (légion dixième) C. I. (cohorte première) I. C. (Jules César) GALLIA DEVICTA III (la Gaule étant vaincue pour la troisième fois).

L'aigle et la plaque font deux morceaux séparés.

[LE TEMPS PRÉSENT.]

Origène se châtra et tourna sa fécondité vers l'esprit; cet eunuque de la chair devint créateur d'idées; il sema dans le christianisme naissant des rêveries, quelques-unes sublimes, qu'il appela dogmes et d'où sortit une des plus belles hérésies des premiers siècles. Il écrivit tant qu'on le surnomma *le Faiseur de livres.* Un jour qu'il se vantait d'avoit écrit sur toutes les matières possibles six mille traités différents : — Mieux vaut faire un enfant, lui cria l'évêque Démétrius.

Rome ne s'éteindrait pas sur la terre sans que quelque chose s'éteignît dans l'homme.

Les croisades dans notre histoire, l'orient s'ouvrant brusquement au milieu du moyen-âge, c'est un effet de soleil.

Après la mort de Jean de Leyde sur l'échafaud, ses os furent ramassés par le bourreau et mis dans une cage de fer. Cette cage fut accrochée au clocher de la cathédrale de Munster. On l'y voyait encore au siècle dernier avec quelques débris du squelette de Jean de Leyde. Au rebours des vrais grands hommes, ses ossements restaient, ses idées avaient disparu.

Le connétable Anne de Montmorency disait à Henri II en lui présentant le jurisconsulte anti-papiste gallican Dumoulin : *Sire, ce que trente mille de vos soldats n'ont pu faire, ce petit homme l'a fait avec un petit livre.*

Au moment où Henri II fut désarçonné par le fameux coup de lance de Montgomery dont il mourut, il était tourné vers la porte triomphale élevée à l'entrée des lices Saint-Antoine, et de son dernier regard il put lire cette inscription tracée sur le cintre de cette porte : HENRICUS, GALLIARUM REX INVICTISSIMUS.

Il y a toujours du reptile dans le féroce. Le tigre rampe comme le serpent. Charles-Quint est fourbe comme Borgia.

En 1575, il parut une tragédie en vers sur la Saint-Barthélemy, intitulée *Tragédie de l'admiral de Coligny.* On y raille l'amiral qui, après avoir voulu *seigneurier* la France, a réussi enfin à obtenir logis

Au plus haut lieu de Montfaucon.

Le *gentilhomme bourdelais,* comme il se nomme lui-même sur le titre, auteur de cette œuvre toute à la louange et gloire de Catherine de Médicis, s'appelle François *Chantelouve.*

Philippe II, enfant, s'amusa à brûler vive une guenon, ce qui fit dire à l'archevêque de Séville : Son Altesse sera bonne brûleuse d'hérétiques.

La promenade favorite de Philippe II était par le pont de Tolède jusqu'au couvent de San Isidoro, patron de Madrid. Le roi faisait là ses dévotions. Il s'agenouillait sur le pavé lorsqu'il rencontrait par aventure le St-Sacrement, qui en Espagne est toujours en chemin, et il faisait entrer dans sa voiture le prêtre porteur du viatique.

Le carrosse de Philippe II était une énorme caisse recouverte en cuir de Cordoue sans autre ornement que les attaches des encoignures qui étaient en argent doré et d'un travail exquis. Ces attaches, dont le seizième et le dix-septième siècle faisaient des œuvres d'art, ont été imitées dans le costume des hommes; c'est ce qu'on a appelé des brandebourgs.

Elles étaient fort multipliées sur le carrosse de Philippe II et suffisaient à lui donner une sorte de magnificence sombre. L'impériale portait à son centre une immense croix de Calatrava en ronde-bosse et appliquée sur le dôme et à ses quatre angles quatre couronnes royales. Ces couronnes étaient répétées sur les panneaux inférieurs du carrosse. Ni vitres, ni cocher, point de laquais derrière. Des rideaux de cuir aux portières. Deux grosses têtes de lions dorées se dressaient à la place ordinairement occupée par le siège du cocher.

Les roues étaient massives et à longs moyeux comme des roues de charrette. Huit mules noires magnifiquement caparaçonnées, menées par deux postillons et estafiers à l'air féroce et juchés sur de hautes selles, traînaient la voiture royale. Au-dessous des couronnes que rehaussaient les panneaux du carrosse et les housses de l'attelage, on voyait le chiffre du roi. Philippe II, avec cette espèce de modestie farouche qui se mêlait à son orgueil, s'était refusé à laisser mettre ses initiales sur ses équipages, et son carrosse portait le chiffre de son père Charles-Quint, deux C adossés formant un ƆC.

Le cardinal du Perron qui recevait pour Henri IV les coups de baguette du pape, déclarait qu'il «méprisait» Tacite.

«Tous les soirs, jusqu'à la mort de Henri IV, un nommé Laroche, valet de chambre du roi, jouait sur le luth des danses du temps, et M. de Sully dansait tout seul avec je ne sais quel bonnet extravagant en tête. Les spectateurs étaient Duret, depuis président de Chevry, et La Clavelle, depuis seigneur de Chavigny, qui, avec quelques femmes d'assez mauvaise réputation, bouffonnaient tous les jours avec lui.» (Tallemant des Réaux. Tome Ier.)

M. le cardinal (de Richelieu) était vêtu d'un pantalon de velours vert, il avait à ses jarretières des sonnettes d'argent; il tenait en main des castagnettes, et dansa la sarabande que joua Boccage (fameux violon d'alors). Les spectatrices (la reine Anne d'Autriche et Madame de Chevreuse) et le violon étaient cachés, avec Vautier et Béringhen, derrière un paravent d'où l'on voyait les gestes du danseur. (*Mémoires de Brienne.* Tome Ier, p. 274-6.) — Donc il y avait du bateleur chez Sully et du baladin dans Richelieu! — Quand un homme sait ou sent qu'il appartient à la postérité, il devrait veiller sans cesse sur lui-même, et faire de la dignité l'habitude de sa vie, car un brusque rayon, tombé on ne sait d'où, peut venir tout à coup éclairer à jamais, pour le regard sévère et froid de l'avenir, ses plus secrètes attitudes. Quoi qu'aient fait Richelieu et Sully, et si illustres que soient ces fameux hommes, les deux silhouettes grimaçantes, échappées à Tallemant et à Brienne, danseront à jamais sur nos places publiques devant les graves et sévères statues de marbre des deux grands ministres.

Quand le parlement demanda à la maréchale d'Ancre de quelle magie elle s'était servie pour gagner l'esprit de la reine, elle répondit : *Du pouvoir qu'a une habile femme sur une balourde.* (Tall. des R.) De cette réponse assez brutale, Hérault a fait une belle parole : *De la magie des grandes âmes sur les esprits faibles;* et Voltaire une sottise :

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Le maréchal de Ferragues, voulant guérir une religieuse possédée du diable, lui fit donner un lavement d'eau bénite.

(*Tallemant.*)

Il fallait que Richelieu eût fait la guerre pour que Mazarin pût faire la paix.

Le chancelier d'Aguesseau disait au nonce Quirini : *Ce ne sont pas des armes qu'on fabrique ici contre Rome, mais des boucliers.*

Louis XIV. — La Sorbonne affirme que tous les biens de ses sujets sont à lui. Ceci effarouche un peu un honnête royaliste lequel hasarde quelques objections. Sur ce, lettre de Louvois au M[al] d'Estrées. « Il ferait bon de saisir l'insolent, et il n'y aurait pas grand inconvénient à le tuer. » On publie une satire intitulée : *Le cochon mitré;* l'auteur est enfermé au Mont Saint-Michel dans une cage de fer, Chavance, libraire, mis à la torture, deux garçons imprimeurs pendus. On fait mourir celui-ci ou celui-là, et l'on donne les biens du pendu au premier duc besogneux venu. Impôts, fisc, toutes les fortunes privées sont au pillage. S[t]-Simon dit : « Ce roi tirait le sang de ses sujets sans distinction, et en exprimait jusqu'au pus. »

Un gouverneur à qui l'on offre pour prix d'une trahison le gouvernement de Belle-Isle-en-mer avec 150.000 écus, refuse et répond : Ma conscience me suit de si près qu'elle s'embarquerait avec moi quand je passerais dans l'île. (17[e] siècle. Agrippa d'Aubigné.)

Mots qui peignent toute une époque : — Règne de Louis XV. — Le duc d'Halluin, petit et bossu, regardant un magnifique laquais :

— *Ces faquins! voilà comme nous les faisons, et voici comme ils nous le rendent!*

Voltaire dit que la population du globe a triplé depuis Charlemagne. Montesquieu dit que du temps de César le monde était trente fois plus peuplé que de nos jours. — Ô certitude de l'histoire!

XVIII[e] siècle.

— Deux polissons comme vous et moi, disait Joseph II, empereur d'Allemagne, à Louis XVI, roi de France.

Jean-Jacques eut une rue et Voltaire eut un quai. On les leur retira quand les Bourbons rentrèrent, puis on les leur rendit. Toujours les hommes vont d'une colère à l'autre : de Voltaire à Rousseau.

Toutes les années du dix-huitième siècle depuis 1702 jusqu'à 1792 sont des pelles et des pioches, 93 est la fosse.

Pour ceux qui n'ont souci que des mémoires, la guillotine a rendu service à Louis XVI, ce bon gros roi bête qui subissait Turgot, Malesherbes et Necker, et s'en débarrassait le plus vite qu'il pouvait. Sans le 21 janvier, l'histoire n'aurait vu que son ventre, et elle ne vit que sa tête.

Marie-Antoinette. — Collier d'émeraudes de grosseurs inégales et assorties – 29 émeraudes. On l'admirait fort. — Lanne – architecte – au Temple, a soin de la famille royale. — L. 17 meurt dans ses bras — hérite de reliques, plat à barbe de Louis XVI, rasoir, mouchoirs marqués d'un L couronné. Cheveux de la reine, blond un peu rouge. Collier d'émeraudes que la reine lui donne. — Riche. — Il y a une dizaine d'années marie sa fille à un nommé Marchand qui a joué la comédie au Théâtre Français sous le nom de Monlaur en 1838, notamment représenté quatre rôles dans *Marion de Lorme.* — Lanne donne le collier à sa fille en la mariant. — Une émeraude se perd. — Marchand va chez un orfèvre : — Combien pour remettre cette émeraude ? — 5 fr., dit l'orfèvre. — Le collier était faux. — Donné à Richy, perruquier, rue de l'Écharpe, qui met le collier à ses figures de cire sur la devanture.

Charlotte Corday, c'est la pitié tuant l'impitoyable.

[Moi.]

Marat, ce n'est pas un homme, c'est une plaie sociale vivante, une plaie devenue bouche, qui saigne et qui hurle.

En 179... la *furie* française commençait à se retirer de l'idée républicaine, le mouvement révolutionnaire, épuisé par sa violence même, se ralentissait et tombait; les oscillations, naguère encore effrayantes, étaient maintenant si faibles que l'ambassadeur de Suède put parler à la Convention nationale assis et couvert. L'assemblée qui avait fait tomber la tête d'un roi n'osa pas faire tomber le chapeau d'un ambassadeur.

Ils entouraient Robespierre expirant et criaient : *À bas! à mort le tyran!*

L'un d'eux dit d'un air farouche : Crevez-lui le ventre pour voir ce qu'il y a dedans! On y trouvera des boyaux, mais pas d'entrailles!

Kléber était une façon d'Achille cynique dont les saillies militaires étaient pleines d'ordures gigantesques et homériques. Il traitait la langue comme l'ennemi. Il disait tout comme il faisait tout. Sanglier au combat, porc au bivouac.

Bonaparte l'avait laissé en Égypte, ce que Kléber n'avait accepté qu'avec humeur. Il faisait là une rude guerre, et chose étrange, une rude guerre qui l'ennuyait. Un jour un officier général lui demande un congé pour retourner en France. Voici la réponse de Kléber. Il s'y peint tout entier. *Général, le général Bonaparte m'a attaché une pyramide au cul. Vous la traînerez avec moi.*

Bonaparte, sachant son goût pour les fleurs, et voulant l'amadouer, lui envoie de Paris au Caire deux caisses de semences rares. À cette flatterie, Kléber répond par la lettre ci-après que j'ai lue et tenue en mes mains. Elle est toute de son écriture à l'exception de la date où il n'a mis que les chiffres et qui est imprimée ainsi que la suscription *Kléber, général en chef.* Les mots soulignés le sont par lui.

Quartier général du Caire
9 germinal an 8 –

Kléber, général en chef

Au citoyen Alexandre Berthier, ministre de la guerre.

Je viens de recevoir à l'instant, mon cher ministre, les deux caisses de *graine de niais* que vous avez bien voulu m'adresser pour l'embellissement de

mon jardin. J'aurais désiré que vous eussiez pu y ajouter un peu de *graine de couille* pour grossir nos bataillons.

Je vous salue.

Kléber.

Dès le quatorzième siècle la république de Florence faisait à travers l'avenir des dons lointains et magnifiques à la révolution française. Elle produisait les Arrighetti, qui ont produit les Riquetti, d'où est sorti Mirabeau; et elle produisait les Bonaparte d'où est sorti Napoléon.

Le grand mystère, c'est d'être à la fois pouvant et puissant.

Le pouvoir est un fait humain, la puissance est un fait divin. Elle vient de Dieu et ne se laisse saisir ici-bas que par le génie. Le premier prince venu, un simple roi a du pouvoir. Napoléon avait à la fois du pouvoir et de la puissance.

Le vrai et l'unique champ de bataille de Bonaparte, c'était la destinée.

Ce que Napoléon a laissé à la France?

Il lui a laissé sa gloire, sa renommée, son prestige; il lui a laissé la grandeur de son fantôme.

Ces grands hommes de la force sont tellement matière que leur vêtement leur est intrinsèque. Qui sait comment était vêtu Homère, et qu'est-ce que cela fait? Ôtez à Charlemagne sa peau de loutre et à Napoléon sa redingote grise, vous n'avez plus ni Charlemagne, ni Napoléon. Pour Louis XIV c'est pire encore. Sa perruque, c'est lui. Ce roi ne peut même être imaginé sans perruque. Décoiffé, il s'éclipse. Où est-il?

Perdant sa couronne il peut rester Louis le Grand; sa perruque, non. Ni Louis XIV ni le soleil ne sont possibles chauves.

L'histoire enregistre les grands faits et oublie les petits noms. Souvent pourtant petits noms et grands faits se tiennent, et il y a dans ce contraste un enseignement.

C'est un tribun nommé Curé qui a proposé de nommer Napoléon empereur; c'est un député nommé Bérard qui a fait (Chateaubriand dit *bâclé*) la charte de 1830.

Les Chaldéens, ces contemplateurs du calcul qui étudiaient les mystères dans les nombres et expliquaient la destinée par les chiffres, n'auraient pas manqué de noter le chiffre 18 dans la destinée de Napoléon. Napoléon, pour commettre le crime de son point de départ, a pris le chiffre 18 et a été ensuite frappé par lui. Il a fait le dix-huit brumaire; il a été détrôné par Louis dix-huit, et renversé par le dix-huit juin, Waterloo.

Le soir de la bataille de Wagram, l'empereur parcourait à cheval le champ de bataille. Tout en cheminant, un livre tomba de sa poche. L'aide de camp qui le suivait (le général de Castellane) mit pied à terre pour ramasser ce livre qui était un in-12 broché. En le ramassant derrière l'empereur, il ne put résister à la curiosité d'entr'ouvrir les pages pour voir ce que c'était. C'était un obscur roman quelconque intitulé : *Entre chien et loup.*

Napoléon disait : c'est une grande affaire. Casimir Périer disait : c'est une grosse affaire.

L'empereur, dit Mme Hamelin, *avait quatre oreilles. Il écoutait aussi avec ses yeux.*

Louis XIV voulait effacer les Pyrénées, Napoléon voulait effacer les Alpes.

LE PRINCE DE LA PAIX.

(1807.) [Sans âge]

Vêtu d'un uniforme bleu bordé d'un double galon d'or. Cinq crachats sur la poitrine, la plaque de Charles III en haut, l'aigle de la Légion d'honneur en bas. La Toison d'or au cou. Par dessus une ceinture rayée, blanche et or, une ceinture de cuir rouge brodée de lauriers et d'étoiles. L'épée au côté. La canne à sa main gauche, le chapeau à plumes blanches à sa main droite, le ceinturon rattaché au milieu du ventre par une plaque portant un chiffre composé de ces trois lettres G. P. P. (Godoy[1], prince de la paix.) Culotte blanche. Bottes à la hussarde. Cravate blanche. Jabot de dentelles.

Le visage rond, assez régulier. Le nez grand et d'une forme bâtarde. Le regard indécis. La bouche petite, pas droite sous le nez, mais placée un peu à gauche, le sourcil gauche très arqué, le sourcil droit un peu abaissé sur l'œil donnaient à son visage une expression sournoise et froidement sardonique.

Les cheveux coupés courts, presque hérissés et poudrés à blanc donnaient à cette ronde figure je ne sais quel faux air d'une châtaigne.

Les plus grandes choses se compliquent d'on ne sait quelles ironies du sort, vagues, étranges, puériles, pourrait-on presque dire; espèce de sombre sourire railleur sur le masque inexprimable de la nuit.

À la fin de Robespierre on trouve ce mot Merda, nom du gendarme qui lui cassa la mâchoire d'un coup de pistolet. Et ce mot, on le retrouve, sublime cette fois, à la fin de Napoléon, sur le champ de bataille de Waterloo.

Dans les Cent-jours, l'homme prodigieux qui revenait de l'île d'Elbe eut à lutter à la fois au dedans contre le vieil esprit révolutionnaire français, au dehors contre l'antique constitution historique de l'Europe. L'un s'était réveillé, l'autre s'était rétablie. Ainsi, contre le même homme, deux principes, ennemis l'un de l'autre, mais ligués, l'un voulant jeter bas le

[1] Il s'agit de l'ex-ministre du roi d'Espagne Charles IV. Après une carrière très mouvementée, Godoy vint à Paris où il subsista d'une pension que lui accorda le roi Louis-Philippe. Il mourut en 1851. (*Note de l'Éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

despote, l'autre voulant détruire le parvenu, l'un le haïssant comme pouvoir, l'autre le détestant comme nouveauté. À l'intérieur, une cohue de passions; à l'extérieur un ensemble de faits ayant cette force fatale, et pour ainsi dire divine, des faits. Dans cette lutte, contrainte de faire face en même temps au double assaut que lui livraient ici et là, dans Paris et à la frontière, ces deux adversaires formidables, la révolution française et la monarchie européenne, la puissante unité de l'empereur n'y put tenir et se divisa. Bonaparte y devint distinct de Napoléon. On pourrait presque dire qu'ils tombèrent tous deux séparément. Bonaparte fut renversé par Lafayette; Napoléon fut terrassé par Dieu.

Talleyrand; ni âme, ni conscience, ni regard, face livide et morte, spectre cité pour ses bons mots, quelque chose comme un cadavre faisant de l'esprit.

Quand on avait bien longuement parlé de Robespierre, de Marat, de 93, des septembriseurs, du 21 janvier et de la guillotine, Dupont de Nemours se contentait de répondre : *c'est égal, l'enfant est fait.*

Mme de Staël a dit de Napoléon : c'est Robespierre à cheval.

Elle croyait ne jeter qu'un sarcasme : elle disait une vérité.

L'esprit de Révolution en effet s'est d'abord dressé debout sur un tombereau, la hache à la main, et s'est appelé Robespierre. Puis il a changé de glaive, il a passé des places publiques aux champs de bataille, il est monté à cheval et s'est appelé Napoléon.

Hier 3 août 1844.

Le parti des émigrés, me disait un jour le roi Louis-Philippe, est toujours le parti des émigrés. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour que ni la nation, ni la révolution, ni l'Europe, ni le présent, ni l'avenir, ne puissent les supporter. *Ils veulent être insupportables.*

Le temps présent

Je continue ces notes, feuilles volantes où l'histoire trouvera un jour des morceaux quelconques du temps présent.

Je mêle les petites choses aux grandes, comme cela vient, au hasard. L'ensemble peint[1].

1840-1860.

Un homme est né parfaitement du dernier rang. Il a quelque fatras de faits, de textes et de mots dans la mémoire, peu de chose dans l'esprit, rien dans l'imagination, néant dans le cœur. Le hasard, ce metteur en scène sourd et aveugle, l'eût grandement honoré en l'intronisant régent de huitième dans un collège communal de cinquième ordre. Cet homme est membre de

[1] Le commencement de ces notes constituait le *Journal* commencé en 1846 et interrompu par la révolution de février 1848; nous en avons donné, dans cette édition, de nombreux extraits. *Choses Vues.* (*Note de l'Éditeur.*)

l'Académie française, membre de la Chambre des députés, membre du conseil royal de l'Université, conseiller d'état, quelque chose à la Sorbonne et à la Faculté, je ne sais quoi dans la légion d'honneur, je ne sais quoi encore ailleurs et partout. Il est quasi ministre, il veut être ministre, il le sera. C'est tout simple. Il le veut. Gouverner l'empire, est-ce que cela ne lui est pas dû? — Cet homme a une chaire, il y parle. Savez-vous ce qu'il y dit? — Que ce siècle a bien des travers; que nous vivons dans un temps étrange; que l'homme de mérite veut être influent, que l'homme de talent veut être puissant, que l'homme de génie veut être grand, que tout cela c'est viser à l'effet; que ce sont des prétentions intolérables et inouïes en vérité; qu'il y a des gens qui essaient de faire des choses qu'on n'a pas encore faites! que c'est immoral et monstrueux; que l'ambition est fatale; que la médiocrité d'esprit est un don, que la médiocrité de fortune est un bonheur, que « heureux celui qui... etc., loin du tumulte et du fracas des affaires, etc., paisible, satisfait de peu, etc., vit dans l'état obscur, etc.; que, quant à lui, il est médiocre et se sait médiocre et se glorifie d'être médiocre, et qu'en un mot il est content de lui; qu'il conseille à tous l'humilité et la modération, que la vie bonne et honnête est là, etc., etc. »

Ô vanité tambourinant la modestie! Ô estomac six fois repu prêchant la sobriété aux affamés! O nullité ambitieuse, avide, âpre, insatiable, acharnée, féroce, gloutonne et triomphante, trente fois surfaite, trente fois payée, recommandant la petitesse des désirs aux capables et aux forts!

[*Collection de M. Louis Barthou.*]

J'ai vu l'archevêché de Paris sollicité comme un bureau de tabac, m'a dit un jour Cousin, alors ministre de l'instruction publique (1840). Le solliciteur était M. Affre.

M. Guizot a dit un jour un mot qui est plus qu'une belle parole, qui est une règle de conduite : — Vous pouvez amonceler injure sur injure, mensonge sur mensonge; vous n'élèverez jamais votre entassement de calomnies à la hauteur de mon dédain.

Juin 1844.

L'empereur Nicolas vient de faire une apparition brusque à Londres. Pendant son séjour, un comte Ostrowski, polonais, a été arrêté comme ayant menacé d'attenter aux jours de l'empereur. Après examen, on a reconnu qu'Ostrowski n'avait fait autre chose que vouloir essayer une des culottes de l'empereur, chez un tailleur.

— *C'est cela,* a dit mon frère bel, *il voulait empoisonner l'empereur.*

On disait au siècle dernier :

Homme de bien. — Homme de génie. — Homme de cœur. — Homme d'esprit. — Homme de goût. — Homme de Dieu. — Homme d'église. — Homme de cour. — Homme de loi. — Homme d'épée. — Homme de robe. — Homme de lettres. — Homme d'état. — Homme de guerre. — Homme de mer. — Homme du monde. — Homme de qualité. — Homme de plaisir. — Homme de peine. — Homme du peuple. — Homme de peu. — Homme de rien.

À toutes ces locutions reçues, notre siècle a ajouté celle-ci :

Homme d'argent.

Démolir, ruiner, raser, jeter bas, défaire pour refaire, tel est le cri perpétuel de nos architectes. Construisent-ils du moins quelque chef-d'œuvre qui fasse oublier les chefs-d'œuvre qu'ils détruisent? Non! Tous ressemblent à Michel-Ange démolissant le Colisée, aucun ne ressemble à Michel-Ange bâtissant le dôme de Saint-Pierre!

M. de Rothschild se connaît peu en peinture, mais il a un cuisinier qui s'y entend. Ce cuisinier protège les artistes, il est riche, l'anse du panier chez Rothschild est une grosse métairie, le cuisinier aime les tableaux et paie généreusement les peintres. C'est lui en particulier qui a soutenu Diaz et l'a empêché de tomber dans la misère et dans le désespoir. Il a eu foi dans ce talent peu compris, étrange, original, puissant et beau, mais bizarre. Il a été jusqu'à lui avancer sur des toiles à peine ébauchées dix et douze mille francs. Les cuisiniers au dix-neuvième siècle font ce que faisaient les princes au seizième, et les princes font ce que faisaient les cuisiniers.

Académie. 11 février [1847]. Élection Empis.

M. Villemain. — Je voudrais qu'il y eût un commentaire sur le règlement intérieur de l'Académie fait par quelqu'un de compétent. Je ne sais si ce livre existe, je ne l'ai pas lu...

M. Guizot, survenant, le prenant à bras-le-corps : Monsieur, quel est le livre que vous n'avez pas lu?

[Février 1848.]

Dans la nuit du 23 au 24, à une heure du matin, la grille de l'église Notre-Dame-de-Lorette fut arrachée et servit à armer d'un cheval de frise, très bien construit, une barricade que l'on bâtissait en ce moment-là même devant le n° 61 de la rue de Provence. (Il y avait à cette maison une fort belle grille qui eût pu servir au cheval de frise et que les constructeurs de la barricade ne touchèrent point. Ils dirent : *Respect aux propriétés particulières,* et allèrent chercher la grille de Notre-Dame-de-Lorette.)

À Versailles, le 25, la statue de Jeanne d'Arc par Marie d'Orléans brisée et jetée par les fenêtres.



ADOLPHE BLANQUI.

Sa bouche disait : je cherche, et son œil disait : j'ai trouvé.

---

23 7bre 1848.

On parlait ce soir de Béranger. Sainte-Beuve me dit : *Les évènements l'ont dépassé. Béranger est un républicain honoraire.*

Puis on parla de La Mennais. Sainte-Beuve, qui le connaît bien, dit : — *Bah! c'est un bon homme. Il ne déteste jamais les gens qu'il voit. Quand il écrit, il ne voit personne.*

[Critique.]

Lorsque la cour de cassation rendit cet étrange et imprudent arrêt, contraire à tous les principes de la liberté de conscience et de droit public, qui ôtait aux prêtres catholiques la faculté de se marier, ce fut sur conclusions conformes de maître Dupin, procureur général. À ce sujet, le pasteur Coquerel questionnait un jour Dupin, et le serrait de près sur l'absurdité de l'arrêt et de ses conclusions. Dupin argumentait de son mieux, fort mal. Enfin, poussé à bout et mis au pied du mur, il prit le parti de tourner le dos en s'écriant : *Et puis, que voulez-vous? ils se marieraient tous!*

COUP D'ÉTAT. 2 X^bre^.

Je n'attache aucune importance aux désaveux et aux démentis, étant résolu à me contenter de ma conscience.

[MOI.]

Il est évident que la Providence se sert de cet homme. Elle emploie majestueusement les misérables. Cet homme, mauvais et petit, reste debout, quoique secoué à chaque instant par des incidents qui en renverseraient d'autres qui seraient bons et qui seraient grands. On l'appelle succès, je l'appellerais plutôt catastrophe. Depuis qu'il est là en effet, les fléaux ont plu autour de lui et sur lui; la disette, la famine, le choléra, et voici la guerre; une guerre funeste, sinistre, tragique. C'est égal, la France ne bouge pas; elle meurt de la peste à l'Hôtel Dieu, elle meurt de faim dans les rues, elle meurt sous la mitraille et l'hiver à Balaklava, et crie : Vive l'empereur! L'empire et pas de gloire, et la honte, et cela va. Oui, Dieu terrible a ses vues sur cet homme. Il le mène quelque part. Louis Bonaparte est fatal et heureux. Chose frappante et qui montre la profondeur de l'avenir où nous allons! l'insuccès lui réussit.

[*Collection de M. Louis Barthou.*]

Mai 1860.

L'Angleterre est sympathique à l'insurrection de Palerme. Un brouillard a aidé Garibaldi à descendre en Sicile. Cela ne m'étonne pas. Le brouillard est anglais.

La société actuelle est une vaste honnêteté officielle à compartiments et à secrets.

Les vertus légales et régulières avec toutes leurs dépendances, comme les comprend et les pratique la vieille société, contiennent dans un double fond l'adoration de toutes les formes du succès. Au moment où le coquin réussit, la sévère grimace de la justice patentée et de la probité officielle se change en un vague sourire..

1860. — L'Europe introduit la civilisation en Chine à coups de pillage.

1860. — Marques de dévotion. Un duc de Bisaccia vient de donner au pape douze canons rayés.

(19e SIÈCLE.) BARBARIE.

À l'heure qu'il est, les paysans riverains de la mer d'Irlande en sont encore à allumer des feux la nuit sur les côtes dans les tempêtes pour simuler des phares, tromper les marins en mer, et confectionner des naufrages. Ces faiseurs de faux phares pillent encore le navire devenu épave. Ils ont pour industrie l'assassinat par la tempête.

Les assemblées

—

l'éloquence —

—

1838-1850.

Tout penseur qui voudra devenir orateur, tout homme d'esprit et de cœur qui voudra se faire éloquent et être éloquent, remuer les masses, dominer les assemblées, agiter les empires avec sa parole, n'aura qu'à passer de la région des idées dans le domaine des lieux communs.

L'ORATEUR.

L'arbre et l'homme grandissent quand ils sont sur un bon terrain. Seulement il faut un siècle à un chêne; une heure suffit à un homme.

En face et parole contre parole j'aime les contradicteurs. La contradiction nous rend ce service qu'elle nous fait sortir de l'esprit nos meilleures raisons. Elle nous accouche.

L'éloquence parlementaire a deux roues; la première s'appelle le barbarisme, la deuxième le solécisme.

La vraie et grande éloquence est celle dans laquelle, même aux moments calmes, on sent le grondement d'une foudre.

Le meilleur du talent de l'orateur lui vient de la foule ou de l'assemblée. Pour que l'orateur soit grand et puissant, il faut que l'auditoire fasse la moitié du chemin.

L'éloquence de certains hommes ressemble à ce Paillasse qui paraît énorme au premier abord et qui a tout simplement beaucoup de gilets. Cela s'essouffle et tourne sur une espèce de rosse dans une façon de cirque, — de manège, si vous voulez; à chaque tour cela ôte un gilet. Quand le dernier tour est fini, quand le dernier gilet est jeté, quand la dernière phrase vide est tombée à terre, on voit que sous tout cet encombrement il y avait je ne sais quoi de fort maigre et de très chétif, et que ce colosse n'est qu'un nain.

Encore si cet habillement de peu de chose était neuf. Mais la plupart du temps ce ne sont que phraséologies banales, métaphores de hasard, rhétoriques usées, choses décrochées à la friperie, vieux gilets, vieux pourpoints, haillons.

Si vous êtes fort, et si, dans une discussion, vous avez un adversaire énergique, éloquent, spirituel, irrité, et qui ait raison contre vous, vous avez beau être fort, vous vous sentez perdu, vous regardez avec terreur éclater sur vous ces paroles embrasées et formidables, vous vous réfugiez dans toutes les casemates possibles, faux-fuyants, autorités, mauvaise foi même, ses raisons foudroyantes viennent vous y chercher. Elles percent plafonds et tentes au-dessus de votre tête. Avant qu'il ait fini, vous êtes

démantelé. Si au contraire ce même adversaire a tort, et que ce soit vous qui ayez raison, vous lui souriez, vous l'encouragez, vous vous mettez à la fenêtre pour l'admirer, vous vous extasiez sur cette resplendissante éloquence qui s'épanouit pour l'amusement de vos yeux en fusées vides, vous l'excitez. Plus il est furieux, plus il est éblouissant; le bombardement n'est plus qu'un feu d'artifice. Vous êtes le premier à dire : C'est charmant! continuez!

L'écrivain ne dépend que de lui-même, l'orateur est au pouvoir des autres. Tant vaut l'auditeur, tant vaut l'orateur. Écoutez bien, je parlerai bien.

[Critique.]

Ce qui est l'essence même des assemblées, c'est l'esprit positif et l'esprit factieux, la pratique des faits qui fait l'homme d'état et la pratique des partis qui fait le tribun. Hors de là, rien. Pour être écouté, compris et accepté, l'éloquence ne suffit pas; il faut avoir des affaires à conduire ou des passions à gouverner, c'est-à-dire être du ministère ou de l'opposition. Nul, quel que soit son génie, ne se fera jamais constater grand orateur dans le pur domaine des idées. L'auditoire manque.

ÉMOTION DE L'ORATEUR.

Tout orateur frémit de sa propre parole,
Cicéron ne montait aux rostres qu'en tremblant.

[Épîtres.]



1836-1871.

La bonne et la vraie loi agraire, c'est le champ divisible à l'infini tel que l'ont fait les lois de la révolution sur l'héritage.

Sitôt qu'une loi mauvaise est faite, une loi injuste, une loi cruelle, elle s'enfonce dans l'avenir, elle s'embusque à l'un des tournants de la destinée, et elle attend ses auteurs.

Le législateur fait les lois aveugles; le juge est celui qui lui donne des yeux.

[Plans.]

MAGISTRATURE INAMOVIBLE.

Le juge, inamovible et par conséquent indépendant de la conscience publique, ferme l'oreille du côté du peuple, avançable et par conséquent dépendant du gouvernement, ouvre l'oreille du côté du pouvoir.

Rend des services.

Le cas échéant opprime et ne protège pas.

Malheur à l'institution dont on sent le poids et dont on ne sent pas l'ombre.

Quand on vous propose d'ajouter des rigueurs nouvelles aux codes de répression, défiez-vous des hommes qui ont de l'imagination en cette matière. Avant d'admettre leurs innovations, examinez ces innovations, retournez-les, dépouillez-les des phrases et des mots, voyez ce qu'elles portent avec elles et ce qu'elles cachent. Les idées pénales ne doivent être reçues dans le cerveau d'un législateur sage que comme les malfaiteurs dans une maison de force, après avoir été fouillées.

Le plus effrayant livre qui se pourrait écrire serait celui-ci :

Les crimes des lois.

[PLANS.]

Les déclamations contre la propriété sont identiques aux déclamations contre la liberté.

[CRITIQUE.]

Que l'homme se croie le droit de déshonorer, de torturer, d'emprisonner, et même de tuer la femme pour des actes qu'il se permet à lui-même, dont il s'absout en riant, et qu'il accomplit à chaque instant, renouvelle sans cesse et sans scrupule, qu'il punisse d'ignominie[1] et de mort la violation

[1] Trois mots illisibles.

du contrat dont lui-même se joue, voilà une impiété monstrueuse, abominable, stupide, inqualifiable que je dénoncerai pour ma part et que je combattrai jusqu'au dernier souffle; et ce n'est certes pas là le moindre côté de la question sociale.

Est-ce que j'attaque la religion? Non. J'attaque le faux mariage actuel qui se complique d'esclavage et de prostitution et je défends le vrai mariage, le mariage tel que le comprend l'amour.

Il en est du mariage comme des autres institutions[1] qui doit être conservé mais transformé, de la religion qui doit être maintenue, mais transfigurée.

Le mariage aussi doit avoir sa transfiguration.

Le mariage se défend comme le catholicisme s'est défendu. Un jour, — dans la société future, — il sera aussi étrange de persécuter l'amour qu'il serait étrange aujourd'hui de persécuter la pensée.

La liberté d'aimer n'est pas moins sacrée que la liberté de penser. Ce qu'on appelle aujourd'hui l'adultère est identique à ce qu'on appelait autrefois l'hérésie.

Les procès faits par nos pères à l'esprit humain nous étonnent aujourd'hui. Les procès faits par nous au cœur humain n'étonneront pas moins l'avenir. Nous disons avec surprise : Il y a eu des créatures humaines condamnées pour avoir pensé. La postérité dira avec la même stupeur : Il y a eu des créatures humaines condamnées pour avoir aimé[2].

. . . .

Et pas un prêtre catholique ne me démentira. Demandez au prêtre catholique : le mari est-il plus sacré que Dieu? Et écoutez la réponse.

Je sens bien qu'en parlant ainsi je me sépare de plus en plus de la vieille société, mais je fais le sombre devoir des hommes convaincus. Il y a bonheur du reste à obéir à la voix de la conscience. C'est avec joie que je me jette dans le gouffre des souffrants.

Justice humaine. — Donnez-moi deux lignes de l'écriture d'un homme, et j'en ferai pendre un autre, comme les ayant écrites.

---

[1] Trois mots illisibles. — [2] Quelques lignes illisibles.

Si la France était cultivée seulement comme Jersey, elle aurait au lieu de 34 millions 175 millions d'habitants; au lieu de 9 millions, 90 millions de bêtes à cornes, au lieu de 2 millions, 20 millions de chevaux. — Calculez l'accroissement de richesse.

Mon livre social sera intitulé :

De la prochaine révolution, et de la manière de s'en servir.

La misère, chargée d'une idée, est le plus redoutable des engins révolutionnaires.

La misère est le canon, l'idée est le boulet.

Le père vieillissant gît malade en son lit,
On entend les enfants pleurer. La bise est aigre,
La mère tremble au vent et découvre un sein maigre
Où pend le dernier-né, blême et nu comme un ver;
On doit son terme, on n'a pas de feu, c'est l'hiver,
Aucun travail ne va, la saison est contraire;
Le bouge affamé râle et grelotte; et le frère,
Sombre, frémit du pain que rapporte la sœur.

[Océan vers.]

À l'heure qu'il est, dans le demi-jour où est encore la morale humaine, on dit de telle femme, lui accordant ce qu'on nomme probité et lui refusant ce qu'on nomme vertu :

Ce n'est pas une honnête femme, mais c'est un honnête homme.

Cette locution montre l'abîme de notre morale.

Le bien étant absolu, l'honnêteté, qui est la superposition de l'âme et de la conduite au bien, ne peut pas ne point être absolue.

Le bien est un, comment se fait-il qu'il y ait deux honnêtetés : l'honnêteté de l'homme et l'honnêteté de la femme?

L'avenir, qui sera le jour, c'est-à-dire la simplification, en créant toutes les autres unités, créera l'unité de l'honnêteté.

Il lui suffira pour cela de comprendre la maternité.

Loi sociale.

Substituer au travail précaire le travail garanti.

Au salaire la part dans les bénéfices.

Au ménage morcelé le ménage associé.

Choses faites en grand. Plus de bien-être.

Riches, votre bonheur retombe sur les pauvres en miettes de dur travail mal payé; vous appelez cela : Faire aller le commerce.

Non. Trop jouir ne peut avoir pour équilibre trop souffrir.

Le globe n'est pas assez habité pour qu'on puisse, sans manquer au progrès, attaquer la propriété, c'est-à-dire une des choses les plus civilisatrices qui soient, l'assimilation de la terre à l'homme.

L'homme s'identifiant de plus en plus avec le champ, c'est là la source des colonisations. Le sol, qui veut être possédé, appelle l'homme.

Ceux qui sont petits seront grands. — Les problèmes. — Ébauchons dès aujourd'hui la fraternité des générations futures. Laissons aux solutions des questions sociales l'empreinte de notre souci paternel. Jetons dans l'avenir inconnu la bénédiction mystérieuse des petits enfants pauvres sur les petits enfants riches.

[Album 1871.]

La civilisation.

1836-1864.

— Il y a parfois quelque chose de touchant dans l'obstination avec laquelle les sauvages de l'Amérique du Nord *persistent.* Le vieil esprit de l'Europe travaille, défriche, plante et bâtit devant eux, ils le regardent faire tristement. La nature a laissé une empreinte profonde dans ces imaginations vierges, mélancoliques et facilement effarées. Ils la voient toujours rayonner à travers toutes les superpositions artificielles et laborieuses de la civilisation. Sous les cités neuves, l'œil rêveur du sauvage revoit toujours l'ancien désert. Les États-Unis, cette ruche industrieuse de marchands, ont construit une ville sur les bords de l'Hudson; les blancs et les civilisés appellent cette ville *Albany;* l'indien secoue la tête et la nomme Schaunaugh-ta-da, ce qui veut dire *Autrefois-des-bois-de-pins.*

L'industrie, le commerce, etc. Les travaux publics, les chemins de fer, les usines, les manufactures, etc.

À merveille.

Cela est toujours civiliser, j'en conviens, mais cela est civiliser par en bas jusqu'à présent la France avait civilisé par en haut.

C'est-à-dire par les lettres, par les arts, par la pensée.

L'un n'exclut pas l'autre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

AFRIQUE.

Deux partis à prendre :

Civiliser la population.

Coloniser le sol.

Civiliser la population? je veux bien. Mais quelle affaire! Mêler la France à l'Afrique, ce n'est pas seulement rapprocher et fondre deux peuples, le français et l'arabe, c'est fondre deux races, la race blanche et la race cuivrée, c'est rapprocher des siècles, d'une part, chez nous le dix-neuvième siècle, le siècle de la presse libre et de la pleine civilisation, d'autre part, chez eux, le siècle pastoral et patriarcal, le siècle homérique et biblique!

Quel triple abîme à franchir!

Quelle œuvre!

Et puis, y réfléchit-on bien? Le français est l'homme de la civilisation. L'arabe est l'homme de la solitude.

Est-ce que ces deux hommes-là se ressemblent autrement que devant Dieu? Est-ce qu'ils peuvent se mêler autrement que dans le tombeau, là où une âme ressemble à une âme, là où une poussière ressemble à une poussière?

Dans la vie ils se repoussent et s'excluent, et l'un chasse l'autre.

Donc *coloniser le sol.*

En Afrique, parmi les indigènes, le laboureur est à l'état nomade; il ensemence aujourd'hui ici, demain là; le champ flotte et ce sera toujours ainsi partout où vous aurez beaucoup de terre et peu d'hommes. Personne ne possède la terre, tous la cultivent. Personne n'a son coin, tous ont tout. Comme aucun voisinage ne les coudoie, comme ils ne se gênent pas les uns les autres, comme ils croient que la culture épuise la terre, ils choisissent successivement et librement tous les points du sol pour en tirer leur moisson. La moisson faite, ils vont ailleurs. Tant que les choses seront ainsi, peu de population et beaucoup de place, le champ flottera.

Quand la population de rare devient compacte, elle s'arrête, elle cesse d'errer, elle se fixe. Le champ se fixe avec elle. La borne du champ remplace le pieu de la tente. La maison se bâtit. La propriété commence.

Et à cet instant précis où commence la propriété, commence la civilisation.

PROGRÈS.

De ce que des faits partiels démentent sur divers points les faits généraux, de ce que l'exception lutte çà et là contre la résultante universelle, la civilisation, de ce que, par exemple, les bêtes fauves semblent en ce moment chasser l'homme de l'île de Singapour, de ce que les jungles reprennent possession de ce coin de terre et y envahissent les poivriers et les muscadiers, de ce qu'on voit à cette heure des empreintes de griffes de tigre sur le pont du canal de Bukeit Timah, en conclurez-vous que le progrès recule, que l'avenir est un rêve, et que le globe rentre dans les ténèbres?

En fait de civilisation, l'anglais, peuple insulaire (c'est-à-dire isolé), reçoit tout plus tard et garde tout plus longtemps.

L'esclavage est, à l'heure qu'il est, encore toléré au Brésil. La civilisation croissante finira par l'y détruire. En attendant, les français qui s'y établissent donnent l'exemple en n'ayant point d'esclaves. Ceux qui en ont sont flétris par le peuple brésilien lui-même de cette appellation qui lui semble contenir, et qui contient en effet, un contresens : français à esclaves.

1860.

Civilisation en Prusse.

On vient d'imaginer une machine à donner la bastonnade. Elle a été installée dans le nouveau pénitencier de Moabit, et elle fonctionne.

1860.

Signes de civilisation. Californie.

Un indien de Marisposa a vendu sa femme pour deux chevaux, un sac de farine et une paire de ciseaux.

Quel océan que l'inconnu de la civilisation! La navigation des esprits s'y aventure à perte de vue. De temps en temps une idée vient à quai. Qu'apporte-t-elle? le progrès accepte ou refuse.

L'Humanité a droit à sa propre formation; ce droit, qui résume et condense tous les droits, peut s'appeler le droit à la civilisation. Qui nierait que l'enfant a droit à sa propre croissance? De là, pour le penseur, une clarté toute nouvelle sur les fluctuations des peuples, et un changement d'horizon qui remet en perspective toute l'histoire.

[Moi.]

La civilisation ne se brusque pas. Il a fallu du temps à l'Axin (inhospitalité) pour devenir l'Euxin (hospitalité).

[Album 1864.]

L'esprit de civilisation fait à peu près tous les ans un enfant à la France.

Les révolutions sont des éruptions de civilisation.

La Science

1826-1870.

Étudier la géométrie, c'est étudier la forme sans la matière. La géométrie, c'est la science de la forme abstraite.

La science est obscure — peut-être parce que la vérité est sombre.

Orion est entre Aldebaran et Sirius.
Aldebaran est l'œil gauche du Taureau.
Sirius agrafe le collier du Chien.

La science humaine, triste flambeau posé à terre, ne jette qu'une bien courte et bien vague lumière dans cette sombre caverne qu'on appelle l'esprit d'un penseur.

Dieu a fait un nœud que l'homme cherche à dénouer avec deux mains : la philosophie et la science.

Les maîtres d'école sont des jardiniers en intelligences humaines.

Sitôt que nous approfondissons quelque chose ou quelque fait dans la science, nous croyons sentir changer nos propres dimensions. Nous nous sentons croître ou diminuer. Le microscope fait l'homme géant, le télescope le fait atome. C'est le propre de toute philosophie complète et rationnelle d'avoir en elle-même son télescope et son microscope, et tantôt de rapetisser, tantôt de grandir l'homme, selon qu'elle lui montre par un côté ou par l'autre cet effrayant univers, sans fond et sans limite, qu on appelle la pensée.

Le Bouddha avait les cheveux crépus, on le dit nègre, il avait les yeux obliques, on le dit mongol, il se nommait Çakya, on le dit scythe.

L'harmonie est dans tout : les astres à orbite circulaire ont la forme sphérique; les astres dont l'orbite est une ellipse, les comètes, présentent, vus dans leur ensemble, la forme ellipsoïde. Ne pourrait-on pas conclure que la forme de l'orbite engendre la forme de l'astre?

La sphère est la seule chose finie qui puisse subsister en suspension dans l'infini. L'infini n'a pas d'angles et n'admet pas les angles.

[Plans.]

DICTÉ PAR MOI EN 1843 [1].

Peut-être constatera-t-on un jour que le rayonnement est une des lois générales et souveraines de la création, et que, loin de s'appliquer uniquement, comme on l'a cru jusqu'ici, aux corps contenant le calorique ou la lumière, cette loi s'applique à tous les objets sans exception et quels qu'ils soient, visibles ou invisibles, obscurs ou lumineux, à tout en un mot et à chaque détail de tout.

[1] Victor Hugo s'était foulé le pouce et n'écrivit de sa main gauche que ces cinq mots de titre. (*Note de l'Éditeur.*)

Peut-être découvrira-t-on alors que cette grande loi du rayonnement se décompose en trois lois qui en sont l'essence, et peut-être ces trois lois serontelles celles-ci :

Première loi. — Tous les corps rayonnent leur substance en atomes intangibles, invisibles et indivisibles, et ce rayonnement, indépendant des phénomènes du jour ou de la nuit, de la lumière ou de l'ombre, est continu.

Deuxième loi. — Tous les corps rayonnent leur image, comme cela est déjà démontré pour le soleil, et ce rayonnement est également continu.

Troisième loi. — Ces deux rayonnements ne constituent qu'un seul et même fait, c'est-à-dire que la substance forme l'image et se résout en elle, et que, de son côté, l'image ne se compose pas d'autres éléments que des atomes de la substance.

Lorsque l'image provient d'un corps lumineux, elle est par conséquent lumineuse elle-même et tombe sous nos sens, c'est-à-dire est perceptible par l'organe visuel. C'est ainsi que nous voyons tous les corps lumineux ou éclairés.

Lorsque l'image vient d'un corps obscur, car, nous l'avons dit, si nos hypothèses sont fondées, le mystérieux rayonnement de toutes choses se continue dans les ténèbres, si l'image donc vient d'un corps obscur, elle ne peut plus tomber sous nos sens, elle n'appartient plus au fluide lumineux, elle se dérobe à nos organes visuels, et ne pourrait plus être perçue par nous que dans le cas où de nouveaux fluides, inconnus ou non étudiés jusqu'à ce jour, se dégageraient en nous ou hors de nous et agiraient sur les corps obscurs de la même façon que le fluide lumineux agit sur les corps éclairés. On comprendrait alors que, pour l'individu soumis à l'action de ces fluides, les corps plongés dans l'obscurité pourraient s'éclairer subitement et les corps opaques pourraient devenir transparents.

Si cette loi du rayonnement ainsi décomposée en trois lois fondamentales parvenait à entrer dans la science et à se faire admettre au jour comme une vérité qu'elle est peut-être, beaucoup de résultats remarquables s'ensuivraient et beaucoup de phénomènes seraient expliqués (ainsi les odeurs).

Première loi. — La production des images dites photogéniques sans le secours de la lumière, dans le boîtier d'une montre, par exemple, ou dans une cave la nuit; fait constaté en 1842 à Berlin dans des expériences transmises à l'Académie des sciences.

Deuxième loi. — La vision magnétique.

Troisième loi. — À la vision magnétique se rattachent les phénomènes encore inexpliqués des songes, de la sympathie, de l'extase, des pressentiments, etc., tout un monde ténébreux que pourrait seule éclairer cette grande loi : le rayonnement.

Enfin, par induction, et rigoureusement d'ailleurs, il résulterait de la troisième loi que la lumière est la substance même du soleil, et beaucoup de conjectures qui nous paraissent peu raisonnables, quoique fort savantes, seraient, sur ce point, mises à néant.

Attendons, et continuons de penser.

La science entre dans le cadavre, cette caverne effrayante où il n'y a plus l'homme et où il y a Dieu.

Sous les Basiles, au 5e siècle, il y avait à Constantinople, dans la bibliothèque de 120.000 volumes conservée au palais de Lausus, un intestin de serpent sur lequel étaient écrits, en lettres d'or, les 98 livres de l'Odyssée et de l'Iliade.

Mystère. X.

Le rayon du couchant et le rayon du levant font un X.

Produire du fer, là est aujourd'hui pour les peuples le secret de la richesse et de la puissance. L'Angleterre fait plus de fer que nous, de là sa force. Cependant la France a dans son sol autant de fer que l'Angleterre, plus même, des minerais plus variés et plus riches, trop riches même, disent quelques maîtres de forge imbéciles. L'avantage de l'Angleterre, c'est que ses nappes de minerai ferrifère sont séparées par des couches de houille ; le combustible est côte à côte avec le métal ; le haut fourneau naît donc sur place tout naturellement, presque sans frais ; d'où une immense production de fer et à bas prix. En France, c'est différent, les couches de minerai de fer sont séparées par des couches de schiste ou de grès, qu'il faut extraire à grands frais pour atteindre le fer et qui n'aident en rien à la fabrication du métal.

La première cause de l'infériorité de la France dans la production du fer est là.

Autre cause : en Angleterre le minerai est constamment mélangé de deux terres qu'il est facile de fondre et de vitrifier en les combinant avec une troisième, par exemple alumine et silice; il suffit d'ajouter de la chaux pour que ces deux terres fondent et dégagent le métal. En France, la combinaison des terres mêlées au fer varie presque à l'infini; il faut toute une combinaison scientifique pour les fondre. La solution du problème pour la France est donc ceci : 1° transport facile de combustible sur les gîtes ferrifères; faire des chemins; 2° trouver une formule pratique de vitrification des terres mêlées au minerai.

COSMOGRAPHIE.

On dit facilement : il n'y a ni grand ni petit. C'est vrai, mais cela n'est sensible que pour les géants. Les géants seuls aperçoivent la simplification et ont la perception du sphérique. (L'homme est un géant.)

[PLANS.]

Découvertes : il y a la bonne fortune, il y a l'observation. La pomme tombe, Newton est là. La nature semble faire ce qu'elle peut pour cacher ses mystères; les choses qui nous entourent ont l'air d'être dans le secret; quelquefois elles sont indiscrètes, et sans le vouloir, elles mettent le chercheur sur la voie. Le hasard bavarde, le génie écoute.

---

3 octobre 1853.

Les forces ne sont pas encore débouchées.

Quand l'homme aura débouché les forces il sera stupéfait du résultat. Des montagnes sauteront, on transportera des maisons dans l'air, un ballon sera un palais, on desséchera des mers, on creusera des gouffres jusqu'au feu central, comme on a des sources artificielles on aura des volcans artificiels, etc.

Ce mot : changer la face du globe, ne sera plus une métaphore.

Ici je renverse un huit, et je vous dis : vous n'irez pas plus loin : c'est l'infini.

∞

∞, signe de l'infini.
Telles sont les lunettes que le penseur a devant les yeux.

GÉOMÉTRIE.

Qu'est ceci ? C'est le cercle. La figure de la perfection.
Chiffre 2 C'est un zéro.
Lettre Oh C'est le cri de la prière.
C'est l'araignée.
C'est la prunelle.
C'est la roue.
C'est la terre.
C'est le soleil.
C'est l'infini.

Tout se tient dans la science exacte, et les liens les plus lointains sont les plus solides. Ainsi la proposition : — *l'hyperbole s'approche toujours de l'asymptote sans la rencontrer jamais* — peut se démontrer par l'axiome : la *partie est moins grande que le tout.*

En effet qu'est-ce que l'hyperbole? étant donnés deux cônes engendrés par le même axe, par conséquent inverses identiques, et se touchant par les sommets, l'hyperbole est la courbe double et inverse aux sommets exposés produite par la section de tout plan qui, n'étant point parallèle à la ligne géné-

ratrice de la surface des cônes, rencontre nécessairement cette surface sur les deux cônes à deux points opposés.

Il peut y avoir un nombre infini d'hyperboles.

Qu'est-ce que l'asymptote?

C'est la ligne produite par le plan vertical mené selon l'axe des deux cônes et passant par leur sommet. L'axe des deux cônes n'est autre chose que la somme [1].

Le cercle est une des figures les plus claires du fini. C'est à tort qu'on en fait le signe de l'éternel et de l'illimité. Le vrai symbole de l'infini, c'est la ligne droite. C'est ce qui est soi, devant soi et derrière soi, sans jamais s'arrêter ni se détourner.

Voir, c'est diviser.

Qu'est-ce que distinguer? c'est séparer.

Qu'est-ce que distinguer? c'est voir.

Donc : *videre est dividere.*

Et en effet, l'indivisible, c'est l'invisible.

Le point géométrique, c'est l'indivisible.

L'indivisible, c'est ce qui n'a ni largeur, ni longueur, ni épaisseur; c'est ce qui n'a point de dimension.

Ce qui n'a point de dimension appartient-il au monde sensible? en d'autres termes, ce qui n'a pas d'étendue appartient-il à l'étendue?

Évidemment non.

Pour la matière, l'indivisible n'est pas. L'indivisible appartient à l'abstraction.

Or, en remontant à la composition de la matière, on trouve ceci : l'élément de la matière, c'est l'atome.

Atome, ce qui n'a pas de volume.

Atome, point géométrique, indivisible, même mot.

Ainsi la matière a pour germe, élément et origine invincible, l'abstraction; la matière est faite avec la non matière.

L'atome, c'est la matière.

Le point géométrique, c'est l'âme.

[1] Ici s'arrête le manuscrit de ce fragment. (*Note de l'Éditeur.*)

Le monde matière et le monde idée se rencontrent et se confondent dans l'indivisible.

Ce qui n'a pas de dimension engendre la dimension : ce qui pour la matière n'est pas, fait la matière.

La géométrie et la métaphysique arrivent en même temps et irrésistiblement à la formule : Dieu fait tout de rien [1].

L'homme marche vers la loi par la science.

L'avenir, ce sera le gouvernement des axiomes.

De nos jours la science est remontée du premier effet, les vents, au deuxième effet, l'électricité. La cause, on l'ignore.

Aristarque, l'astronome de Samos, soupçonne, deux cent quatrevingts ans avant Jésus-Christ, que c'est la terre qui tourne autour du soleil. Les prêtres de Jupiter le mettent en jugement comme coupable de «troubler le repos des dieux». Dix-huit siècles plus tard, tout cela reparaît, mais avec d'autres noms, Aristarque s'appelle Galilée, Jupiter s'appelle Jéhovah, les prêtres payens s'appellent prêtres chrétiens, l'aréopage s'appelle l'inquisition; la vérité seule continue de s'appeler le mensonge, et la science crime.

Il est impossible d'écrire : il y a deux absolus.

Contentons-nous de dire (et ceci encore est insuffisant, car la misérable langue humaine se refuse à ces exactitudes énormes) :

L'absolu apparaît à la pensée sous deux aspects :

L'infini;

Le point géométrique.

Le point géométrique, qui n'a aucune dimension, l'infini, qui les a toutes.

L'infini n'est autre chose que la collection de tous les points géométriques. C'est l'unité des unités. C'est le grand *Un*. C'est Dieu.

$$I = \Delta.$$

---

[1] Au verso d'une adresse timbrée : *31 mars 1854*.

Secret indevinable!

Les pondérables de la terre.
Les pondérables du soleil.
Les pondérables de la Voie lactée.

Manières de juger l'homme :

Gall par le crâne.
Camper par l'angle facial (puis Cuvier).
Blumenbach (méthode verticale) par la tête vue d'en haut.
Owen (méthode inverse) par la tête vue d'en bas.
Prichard par la tête vue de face.

Unité de substance.
Corps simples.

Observation du docteur Proust : les équivalents chimiques des différents corps simples (ou réputés simples) sont, dans beaucoup de cas, des multiples par un nombre entier de l'équivalent de l'hydrogène; d'où il s'ensuivrait que les corps simples, et par conséquent tous leurs composés, c'est-à-dire tous les corps de la nature, ne sont que de l'hydrogène à différents états de condensation.

Philosophie.

Gravitation. — Questions relatives à la forme sphérique.

La vie heureuse et libre, ce sera la vie impondérable.

Nous sommes au bagne; l'homme est le forçat de la vie liée à un centre; il est l'esclave d'un aimant monstrueux. Nous sommes les prisonniers de la pesanteur; la gravitation est notre chaîne; l'homme tire en vain sur cette attache terrible; nulle autre évasion que la mort; nous avons tous au pied ce boulet, la terre.

La cause, pour être lointaine, n'en est pas moins la cause. Ce phénomène de la dilatation des molécules métalliques selon la quantité de calorique que contient le milieu ambiant fait que vous arriverez trop tôt à vos rendez-vous en hiver et trop tard en été. La montre avance en hiver et retarde en été.

Pesanteur; Gravitation; Pendaison.

Vous croyez que c'est la corde qui tue, point, c'est la terre. La corde est passive, la terre seule agit, la terre tire.

LA LUNE.

Il faut distinguer dans les mouvements des corps célestes entre rotation et révolution. La rotation est le mouvement d'une sphère autour d'elle-même, la révolution est le mouvement d'une sphère autour d'une autre sphère. La rotation se fait sur l'axe et la révolution dans l'orbite. Dans la rotation la sphère tourne comme une roue, dans la révolution la sphère roule comme un char. Dans la rotation elle gravite sur son axe, dans la révolution elle gravite sur son centre. Le centre d'un satellite est l'astre dont il dépend. La terre a ce double mouvement, rotation et révolution; elle tourne sur elle-même et autour du soleil; la rotation produit la journée, la révolution produit l'année. À chaque quart du cercle de l'orbite correspond une saison. Double mouvement, c'est la loi de la terre; mouvement simple, c'est la loi de la lune. La lune tourne autour de la terre en lui présentant toujours la même[1]; d'où il suit qu'elle n'a pas de rotation. Elle n'a que la révolution. Les astronomes disent communément et improprement qu'elle tourne sur elle-même, ce qui est une erreur, non de science, mais de langage; les astronomes n'étant pas toujours écrivains, la science exacte n'a pas toujours à son service la langue exacte. La précision est la qualité spéciale des très grands écrivains.

La lune a bien, si l'on veut, un deuxième mouvement qu'elle partage avec la terre, c'est-à-dire le mouvement orbital autour du soleil, mouvement qui appartient à la terre et que la lune, satellite, subit d'entraînement. Mais ce deuxième mouvement, si on le compte à la lune, serait pour elle une deuxième révolution. Rien autre chose. De rotation, point. De cette absence

[1] Mot passé.

de rotation, il résulte que, dans l'espace du mois lunaire, pendant que nous avons vingt-huit jours et vingt-huit nuits, la lune n'en a que deux. Un jour de deux semaines et une nuit de deux semaines.

Cette non rotation fait que la lune présente toujours la même face à la terre. Une ligne tirée du centre de la terre à la lune passe à jamais par le même point de la surface lunaire, tandis qu'elle rencontre et traverse successivement tous les points de l'équateur terrestre; en d'autres termes, et pour rendre le fait de la non rotation lunaire grossièrement mais irrésistiblement palpable, une ligne qui va du centre de la terre au centre de la lune embroche la lune et n'embroche pas la terre.

Leuwenhoeck constate qu'en trois mois une mouche produit huit cent mille petits. D'après Nicholson, l'aile de la mouche fait trois mille six cents mouvements par seconde.

Le microscope va jusqu'à observer des infusoires qui ont une carapace comme la tortue et vingt estomacs, et si petits qu'il en faudrait dix mille pour couvrir une puce.

Les sciences exactes ont des coins inexacts. La théorie des parallèles repose géométriquement sur un postulatum indémontrable, où Euclide a échoué et où Lagrange s'est brisé.

L'homme, physiquement, est délayable en sept années dans le milieu de vie et de mort; il est recomposé en même temps qu'éliminé, sans solution de continuité entre l'usure et le remplacement, mais pourtant avec une lente et insensible perte d'équilibre qui devient la vieillesse, et qui amène la mort.

La grande Science est toujours voisine de la grande Chimère.

Le chimiste confine à l'alchimiste. L'astronome confine à l'astrologue. Ce n'est pas, à nos yeux, une diminution. Cette ambition de l'idéal a plus d'une fois produit la conquête du vrai.

Hegel prouve qu'il n'y a pas de Dieu. Il avait déjà prouvé, par $a + b$, qu'il n'y avait et qu'il ne pouvait y avoir que *onze planètes* dans notre système solaire. On en a depuis trouvé une centaine, et l'on n'est pas au bout.

Voyage en [illegible]

1836-1869.

La Bretagne à demi éclairée par un jour douteux, car elle entre profondément sous l'immense voûte de nuages de l'océan.

[PHILOSOPHIE.]

Au coin d'une rue je remarquai cette enseigne : *Magazin de cuirs. — Clouts et crépins. — Malles en cuirs.* — Mon Dieu, pensai-je, à quoi bon tant le dire!

J'avais la barbe longue et les cheveux poivrés de poussière. Je priai l'hôte de faire venir un barbier. Ce barbier me rasa et me peigna et figura plus tard dans le mémoire sous cette rubrique : *Quouapheur* — 4 francs.

Il y a à Rouen deux marchands situés l'un à côté de l'autre qui s'appellent, l'un *Grifoin,* l'autre *Grognet.* Voisins et normands, quel ménage cela doit faire! comme Grognet doit grogner! comme Grifoin doit griffer : chien et chat.

J'ai tout regardé dans la chambre, tout examiné, tout étudié; j'ai commencé par les portraits. Je leur ai fait dire à chacun sa phrase. Je ne sais pourquoi j'ai été frappé d'abord par...[1]

Il y a à côté une face de vieillard en camail violet, tête blanche, regard éteint, quelque révérend chanoine des chapitres nobles de Gand ou de Tournai. C'est une figure qui est mélangée, sans trouble et sans désordre, de résignation, d'orgueil et de bêtise, et qui dit : J'ai souffert l'ennui toute ma vie pour l'amour de Dieu comme il convient à un gentilhomme de ma sorte.

Sp.

... — C'était le dimanche. Je passai devant l'église devenue le temple. Tous ces bons huguenots sortaient du prêche. Il paraît que la cérémonie avait été longue, car la plupart s'arrêtaient sous le portail. Mais comme ceci devient inexprimable, permettez-moi d'avoir recours à deux vers de Racine :

Du temple orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques.

Les *festons magnifiques* sont pour la rime, le peuple *saint* est pour le vers ; d'ailleurs la peinture est exacte. Ceci du reste m'a détrompé d'une erreur. Jusqu'au jour où j'ai vu ces choses à Sp. — je croyais qu'en Allemagne il était *défendu d'inonder les portiques.*

Strasbourg — un clocher lyrique. Un magnifique dithyrambe de pierre qui jaillit au-dessus de la ville.

Il y a en Espagne deux populations, l'une de chrétiens qu'on voit, l'autre de puces qu'on ne voit pas. Il faut que celle qu'on voit soit bien aimable pour faire oublier celle qu'on ne voit pas.

---

[1] La phrase n'est pas finie. (*Note de l'Éditeur.*)

21 juillet 1854. Portelet. Visité le tombeau de Jean Vrin ou Genvrin. — Tour ronde basse, à mur légèrement déclive, peu ancienne (Louis XVI), dans un îlot à calotte de verdure, à base de granit. À marée basse un isthme de sable lie la petite île à la terre. Cueilli dans l'herbe près du tombeau les fleurs qui sont dans ce papier [1]. — Pas de porte à la tour-tombeau. Deux fenêtres carrées, une au levant, l'autre au couchant. Intérieur de masure effondrée. Poussière. Mouches mortes. Murs encombrés de plâtras. Pas de voûte. Les solives d'un plafond écroulé, à travers lesquelles on voit le ciel comme à travers les barreaux d'une gigantesque lucarne de prison. À terre dans la tour un vieux canon hors de service. En face du soupirail du couchant, on lit ce mot charbonné sur le mur : HUMPHRIES. — Le vent, la brume, la pluie entrent dans ce tombeau, le soleil aussi. Dans les rochers de l'îlot il y a un trou sans fond. Qui s'y baigne s'y noie. Le granit est plein d'une herbe à confire dans le vinaigre pour faire ce que les anglais appellent des pickles.

Dans le bateau.

On voit au-dessus de sa tête la fumée du bateau comme le dessous du ventre d'une grosse bête noire.

La fumée rabattue par le vent traîne sur la mer comme un serpent de ténèbres qui vient boire à l'abîme.

Londres, c'est de l'ennui, bâti.

[Carnet 1861.]

À l'horizon une plaine nue, et les ruines d'une ladrerie gothique datant des vieilles époques de famine et d'ignorance où les paysans irlandais mangeaient dans l'arrière-saison du saumon vidé d'œufs qui les faisait lépreux.

Lac Earne.

Vertu miraculeuse.

Le feu inextinguible de Ste-Brigitte à Kildare alimenté depuis des siècles par des arbres entiers sans que le tas de cendre ait grossi.

---

[1] Les fleurs ont disparu. (*Note de l'Éditeur.*)

4 novembre 1869. — 11^h du soir. London-Bridge.

Nuit. Brume. Pas de ciel. On ne sait quel plafond de pluie et d'ombre. On voit des espèces d'arches informes, de perspectives fuyantes et noires noyées de fumées, des silhouettes aiguës, des dômes difformes. Un grand cercle rouge flamboie au haut de quelque chose qui ressemble à un clocher ou à un géant. C'est un œil de cyclope, à moins que ce ne soit un cadran d'horloge. On entend toutes sortes de bruits terribles. Au loin une immense rumeur à laquelle se mêlent des bruits de roues, des chocs d'enclumes, des cris, des sifflements, des râles, des voix de femmes, des souffles de dragons. Dans cette nuit quatre étoiles, deux rouges, deux bleues, piquent les ténèbres et font un carré. Tout à coup elles remuent. Les bleues montent, les rouges descendent. Puis une cinquième, toute de braise, apparaît et traverse l'espace en courant. Fracas effrayant. On dirait que l'étoile passe sur un pont terrible. De gros chariots courent lourdement derrière elle dans le ciel. Au-dessous, des nuages livides tombent et se dispersent. Une larve, une femme, le sein nu sous un vent glacial, passe près de moi, me sourit et me tend sa joue à baiser. — Est-ce l'enfer? Non. — C'est Londres.

Poésie

1825-1870.

Il ne faut pas plus s'étonner de rencontrer souvent dans mes vers les mots *rêve, rêverie, nature,* qu'on ne s'étonne de rencontrer à chaque page et presque à chaque ligne dans Ste-Thérèse et dans A'Kempis les mots *prière, extase, Dieu.* Pour le poëte spiritualiste qui ne voit dans la création que la manifestation splendide du créateur, il y a une sorte de synonymie profonde, ou du moins un lien intime et mystérieux entre ces mots dont les uns contiennent les autres. Le mot *Dieu* est au fond du mot *nature;* le mot *prière* est au fond du mot *rêve.* La prière rêve, la rêverie prie. Le penseur est un fidèle.

Le poëte nourrit sa sublime démence
Des spectacles profonds de la nature immense.

[Fragments. Idées éparses.]

Raleigh met son manteau de pourpre sous les pieds de sa reine, et le poëte son génie sous les pieds de sa maîtresse.

[Politique.]

C'est surtout dans les temps sombres qu'on écoute avec bonheur cette voix sacrée qui sort du cœur des poëtes. Voix profonde et consolante qui fait rêver et espérer. Tant que le poëte chante, c'est qu'il y a un peu de ciel bleu à l'horizon.

Quand je rencontre un poëte, chose rare, je lui dis : chantez. C'est votre loi, c'est votre instinct; c'est aussi votre devoir. Vous faites partie de l'harmonie universelle.

Pour une voix qui chante, il y a beaucoup de voix qui coassent et qui croassent. Cela est dans l'humanité comme dans la nature. Mais le chant d'un seul rossignol, le soir, quand la lune se lève à travers les branches des arbres, console de tout ce que peuvent dire les corbeaux et les grenouilles. Rêvez donc, poëte, et chantez.

[*Collection de M. Louis Barthou.*]

M. de Bonald a dit : la littérature est l'expression de la société; j'ajoute : la poésie est l'expression de l'humanité; d'où il suit que les peuples sauvages et barbares n'ont pas de littérature et ont une poésie.

La beauté, mon ami, c'est un équilibre; c'est un admirable mélange, à proportions exactes, de pureté, de vie; de sublimité, d'harmonie, de grâce qui résulte de la force, de nécessité qui se résout en ornement. Cette beauté-là, c'est le fond même de la création. Elle est dans tout, elle sort de tout, elle rayonne partout, c'est elle qui fait errer dans les bois, qui élève vers les étoiles, qui penche sur les brins d'herbe le naturaliste, ce poëte à l'état scientifique, le poëte, ce naturaliste à l'état rêveur. Elle n'est pas moins complète, pas moins parfaite, pas moins merveilleuse dans l'insecte que dans la femme; et je me figure qu'il y a eu plus d'un moment où Bernardin de Saint-Pierre n'était guère moins embarrassé entre un statice, une cistèle et une myodite que Pâris entre les trois déesses.

Avez-vous vu les gaves dans les Pyrénées? ils courent, roulent, bondissent, tonnent, écument, déracinent les arbres, brisent les rochers, déchirent la montagne, font rage. Les avez-vous revus dans les plaines? ils glissent dans les roseaux et sous les saules comme des couleuvres d'argent, ils sont

doux, harmonieux, limpides, transparents, les étoiles tremblent dans les plis de leur eau qui dort, la fourmi y navigue sur un brin d'herbe, les fleurs s'y mirent, les oiseaux y boivent. La même pensée, torrent dans la politique, devient rivière dans la poésie.

Ou :

La même pensée peut être torrent dans la montagne et rivière dans la plaine, torrent dans la politique et rivière dans la poésie.

Il m'est impossible de rendre l'idée que voici autrement qu'en latin :

Poeta omnis est.

Omnis est plus et autre chose que *universel.*

Le vers :

Puéril, enfantin, stupide. Compter les mots, chiffrer les syllabes.

Ou :

Rien de plus mystérieux et de plus grand. C'est l'immense échelle par laquelle nous sortons de la terre et nous entrons dans le ciel.

[Fragments. Idées éparses.]

Celui pour qui le vers n'est pas la langue naturelle, celui-là peut être poëte; il n'est pas le poëte. Le rythme et le nombre, ces mystères de l'équilibre universel, ces lois de l'idéal comme du réel, n'ont pas pour lui le haut caractère de la nécessité. Il s'en passerait volontiers; la prose, c'est-à-dire l'ordre sans l'harmonie, lui suffit; et, créateur, il ferait autrement que Dieu. Car, lorsqu'on jette un regard sur la création, une sorte de musique mystérieuse apparaît sous cette géométrie splendide; la nature est une symphonie; tout y est cadence et mesure; et l'on pourrait presque dire que Dieu a fait le monde en vers.

La poésie est de toutes les choses humaines la plus voisine des choses divines.

Art

1835-1860.

Ce qui illumine les descentes de croix des peintres italiens, c'est un rayon du paradis. Ce qui éclaire les descentes de croix des peintres flamands, c'est un rayon du soleil.

Les grands artistes ont du hasard dans leur talent et du talent dans leur hasard.

Une musique sans mélodie qui cache le néant de la pensée sous le tumulte des instruments ressemble à un financier qui dit des bêtises en faisant sonner des louis d'or dans sa poche.

L'art, c'est le relief du beau au-dessus du genre humain.

Sculpteurs, faites l'homme nu. La statuaire copie l'œuvre de Dieu, et non la besogne du tailleur.

Sachez deviner le talent, même dans ce qui, au premier aspect, lui ressemble le moins. Il m'est arrivé quelquefois d'écrire sur un œuf : ceci est un oiseau.

———

On retrouve vaguement l'art enfant dans l'art fait, le maître naïf dans l'élève complet, Masaccio dans Filippo Lippi, Bellini dans Titien, Verrochio dans Léonard de Vinci, Ghirlandajo dans Michel-Ange, Pietro Vanucci dans Raphaël, comme on retrouve l'églantine dans la rose.

———

La grande symphonie en *ut* de Beethoven, c'est une façade de cathédrale flottante et comme en suspension dans une brume lumineuse.

———

Depuis que l'homme existe, la vérité ne se dévoile à lui que vérité à vérité. La science avance pas à pas, jour par jour, fait par fait. La beauté a tout de suite rayonné brusquement tout entière.

Ce n'est pas sans raison que les mages d'Égypte avaient fait de l'ognon, qui a vingt enveloppes, un symbole et un dieu.

Isis, qui est la vérité, dérobait sa formidable figure sous d'innombrables voiles superposés. Vénus, qui est la beauté, est sortie toute nue de l'Océan.

L'homme qui a vu le premier apparaître au-dessus du chaos de la mer cette nudité lumineuse a été le premier des poëtes.

L'art, c'est le reflet qui renvoie l'âme humaine éblouie de la splendeur du beau.

———

Les poëtes seuls parlent une langue suffisante pour l'avenir.

———

Théâtre.

1830-1870.

Les claqueurs, puisqu'il faut les appeler par leur nom, ne sont autre chose qu'un orchestre qui fait à de certains moments un bruit agréable aux acteurs qui sont en scène et même, il faut bien le dire, aux spectateurs qui sont dans la salle. Cet orchestre, au rebours de l'autre qui est traité avec honneur et qui a sa place à part, est humble, désavoué, dissimulé, caché, mêlé le plus possible à la foule quand il y a de la foule, mais il n'en est pas moins savamment réglé et conduit. Sans lui, l'action languirait, la représentation serait froide, le public sortirait mécontent. Chacun dirait en descendant l'escalier : Je ne sais pas, mais cette pièce ne m'a pas amusé. Une représentation importante se passe plutôt de musique que de claqueurs. Les claqueurs sont à la musique officielle, à l'orchestre proprement dit, ce que la patrouille grise est au peloton de gardes nationaux qui marchent avec éclat, pomponnés de jaune et de rouge et splendidement harnachés. Moins brillants, mais plus utiles.

Pauvres théâtres ! ils sont comme le renard de La Fontaine. Ils n'ont plus de queue.

[Feuilles paginées.]

Sidonia (Mlle Mars), actrice spirituelle, sotte femme. La perle y est, et l'huître aussi.

L'autre jour, Mlle Augustine Brohan soupait avec le duc de Guiche qui commence à prendre du ventre. Depuis elle ne jure plus que par *Ventre de Guiche !*

En général les actrices sont de très méchantes femmes et de très bonnes filles.

La pantomime ! s'écria Maglia, la pantomime ! Mais, malheureux, le comédien brille encore plus dans les choses qui se disent avec le geste que dans les choses qui se disent avec la voix. Sifflez-moi ce drôle dont toute la stupide personne se tait dès que sa bouche n'a plus rien à dire. N'oublie pas cela, Raphaël. Un acteur sur la scène, c'est une bûche dans le feu. Quand la flamme du dialogue le quitte, il doit lui rester la braise de la situation. — Mauvais bois qui s'éteint dès qu'il ne flambe plus. Faut-il donc que le poëte souffle toujours dessus?

ANASTASIO.

Eh bien ! que dites-vous de la soirée d'hier?

LE POËTE.

Une belle soirée, vraiment ! un bon public ! un public qui a été d'abord froid et noir pendant deux actes, puis allumé et ardent aux trois autres. Pareil au bon bois de chêne qui prend feu malaisément, mais qui jette grande chaleur et s'écroule à la fin en braise magnifique. Oh ! je me défie de ces publics feux-de-paille qui flambent tout de suite au souffle de la tragédie. Cette belle ardeur passe comme elle vient. Ils sont flamme claire et pétillante au premier vers et cendre éteinte au dernier.

---

23 mai 1843.

Th. Gautier dit que le succès de cette tragédie de *Lucrèce* à l'Odéon est pour lui le 1814 de l'art et qu'il lui semble en entendant nommer M. Ponsard voir arriver Louis XVIII avec ses gros mollets.

Odéon. — Mettre un théâtre dans un quartier désert qu'on veut vivifier et s'imaginer qu'on y fera venir le public, c'est comme si l'on se figurait qu'en posant un poisson sur la terre quelque part, on y fera venir de l'eau.

---

30 avril 1847. — Mlle Plessy est jolie, mais assez mal faite. Elle a peu de buste et de longues jambes. Il y a deux ans, elle jouait dans une pièce intitulée *Guerrero*. Au 5e acte, elle avait à tomber. Elle tomba, mais d'une façon gauche et disgracieuse. Quelqu'un dit : — Mme Dorval ne tomberait pas ainsi. — « Mlle Plessy! dit Mélingue, Mlle Plessy a le derrière trop haut placé pour tomber comme Mme Dorval. »

C'était le temps où Bordogni, Othello glacé, disait sur la scène à la Malibran, Desdemone éperdue : — Ne t'en va donc pas si loin. Si tu veux que je te tue, viens ici.

Un rideau de fenêtre décroché suffit au costume de la tragédie. Rosambeau disait un jour à Mlle George, sa cousine : Tu as ôté les anneaux? pourquoi faire?

Le drame est plein de sentiers âpres, d'escarpements abrupts, d'abîmes où grondent des torrents, de forêts où volent des aigles. Il porte sur ses sommets la vieille forteresse féodale, il cache dans ses profondeurs l'antique église écroulée. Il a mille aspects, difformes de près, majestueux de loin. La ronce et la broussaille l'obstruent. Une vie effrayante et redoutable s'y meut, ici au soleil, là dans les ténèbres. Il a des trous pour les vipères et des antres pour les lions. Il est hanté par toutes sortes de passants mystérieux, étranges, haletants, effarés, mêlant par une sorte de prodigieuse magie, l'impossible au réel, le vrai à l'invraisemblable, les os et la chair à la fantaisie, et le naturel au surnaturel.

La tragédie est haute, rigide, austère, granitique, taillée à quatre pans, et elle contient des momies et des tombeaux. La mort l'habite.

La tragédie est grande comme la pyramide; le drame est grand comme la montagne.

Une pièce de théâtre, une comédie, une tragédie, un drame, cela doit être une sorte de personne; cela doit penser, cela doit vivre. Pour vous faire rire, il faut que cela rie, pour vous faire pleurer, il faut que cela pleure. Vous connaissez le vers d'Horace : *Si vis me flere, delendum est primum ipse tibi...* Une pièce de théâtre, c'est quelqu'un. C'est une voix qui parle, c'est un esprit qui éclaire, c'est une conscience qui avertit. *Prométhée enchaîné* donne un conseil, *Hamlet* donne un conseil, le *Misanthrope* donne un conseil. Oui, cela existe, cela veut, cela souffre. L'œuvre exprime l'auteur, et quelque chose encore au delà. Prométhée, c'est Eschyle, Hamlet, c'est Shakespeare, Alceste, c'est Molière, et en même temps, ces trois œuvres sont nous tous. Notre sang coule dans leurs veines. Cette chose immense et géante, le théâtre, c'est le peuple, c'est l'humanité, c'est la vie. Un drame est un homme. Sous le masque d'airain il y a le visage de chair. Il y a aussi le profond infini. Par les trous du masque, je vois plus que des yeux, je vois des étoiles.

Un morceau de siècle bien étudié fait mieux connaître l'histoire que tous les racontages chronologiques, exacts et superficiels, des historiens. De là l'excellence du drame, de la légende et du roman.

Voici un proverbe de l'Opéra :

Une femme qui a un amant est un ange, une femme qui a deux amants est un monstre, une femme qui a trois amants est une femme.

Je suis fâché que les acteurs, qui ont en général du bon sens et de l'esprit, aient adopté le mot *artiste* pour échapper au mot *comédien.* Comment ne s'aperçoivent-ils pas que c'est le mot comédien qui est le mot noble parce que c'est le mot vrai? Qui donc s'aviserait de dire ou d'écrire : Molière a été *artiste?*

1828-1879.

LES GRANDS HOMMES, RELIGION DE L'AVENIR.

Beau temps où l'on voyait, le front ceint de rayons,
Tenant en main ciseau, lyre, équerre ou crayons,
    Passer dans l'art, comme un prodige,
Tasse, Palladio, Jean Goujon, Raphaël,
Chacun sur le coursier qui lui venait du ciel,
    Michel-Ange sur son quadrige.

Chacun trouve son moi dans le moi du poëte.

Chaque époque a sa langue et chaque esprit son style.
Lucrèce écrit latin autrement que Virgile.

L'esprit du genre humain de votre âme a besoin,
Poëtes, comme l'œil a besoin de lumière.

[La Nature.]

Quand, l'âme pleine de tempêtes,
Nous errons dans les bois bénis,
Contemplons, penseurs et poëtes,
Les nids au-dessus de nos têtes
Et le ciel au-dessus des nids!

. . . . Espagnols, soyons frères!
Échangeons nos grandeurs. Du même laurier d'or
Couronnons, vous Corneille, et nous Campéador.
Fils du même passé, la gloire est notre mère,
Car vous avez l'Achille et nous avons l'Homère.

25 août 1850.

Est-ce qu'un flambeau doute? est-ce qu'un astre nie?
Regarde les cerveaux des hommes de génie,
Le cerveau de Franklin, le cerveau de Leibnitz,
Le cerveau de Shakspeare aux échos infinis,
Ou de Dante éclairé de lueurs sépulcrales;
Franchis ces seuils profonds; entre en ces cathédrales;
Toutes ont Dieu dans l'ombre allumé sur l'autel.

Comme Vénus éclôt de la mer inquiète,
La beauté pure sort de l'âme du poëte;
L'atome humain qui pense est vêtu de grandeur;
Et, voyant leur lumière à travers leur laideur,
La Muse laisse errer sa prunelle enchantée
De la bosse d'Ésope au pied-bot de Tyrtée.

(*Jamais Dieu n'est à court d'hommes.*)

Ô grands lutteurs, que Dieu choisit pour suppléants,
Vous marchez, dépassant les peuples de la tête.
Ô progrès, pour les jours de lutte et de tempête,
De toutes nos douleurs tu pétris des géants.

Car, Révolution, tu sais, du ciel aidée,
De la foule misère extraire l'homme idée;
Tu mêles les rayons, les fanges, les éthers.
Ô clartés! ô la sombre et douce Providence
Qui, selon les besoins du genre humain, condense
La foudre en Mirabeaux, la lumière en Luthers!

Job fut le deuil, Platon la lyre,
Jésus l'hymen;
Voltaire fut l'éclat de rire
Du genre humain.

C'est quand il sait mourir que le poëte vibre.
Le dédain de l'abîme inspire l'âme libre.
La Vérité, dans l'ombre agitant son flambeau,
La Vertu, la Patrie amante des Tyrtées,
La pâle Liberté, veulent être chantées
Par l'homme qui s'adosse au mur de son tombeau.

[Moi.]

Souvenir éternel!
André Chénier! tombeau qu'en tremblant on approche,
Hélas! tant il contient de deuil et de reproche!
Leçon de moins de hâte aux révolutions!
Tu meurs; le glaive abat ton front plein de rayons,
Ô doux André! la hache ensanglante tes roses;
Au-dessus de tes vers, disant de tendres choses,
Le fatal couperet saigne, et ton dernier chant
Bat de l'aile à jamais sur son hideux tranchant! (1)

---

(1) Au verso d'une enveloppe timbrée *juillet 1860*. (*Note de l'Éditeur.*)

LE GÉNIE.

Prompt, rapide, égaré, haletant, formidable,
Il vient, il court, il vole, il passe, il a passé.
. . . .
Si bien que tout frémit dans la sombre nature
Quand, la tête en avant, farouche, à l'aventure,
Il se rue à travers l'espace épouvanté;
Si bien qu'il fait d'un bond le trajet des étoiles,
Et que les triples cieux et que les triples voiles
Par le trou qu'il a fait laissent voir leur clarté!

Si bien que ce cheval est le cheval terrible,
Qu'il effare, au seul bruit de sa narine horrible,
Les aigles, les griffons, rauque et fauve tribu,
Que, rien qu'en le voyant passer, la foudre est ivre,
Et qu'il met sur les dents, quand ils l'osent poursuivre,
La tempête essoufflée et l'ouragan fourbu!

Ainsi qu'une femme
Verse une urne dans l'autre au bord du puits profond,
La nature qui sait comment les cœurs se font,
Et qui veut qu'on l'entende et qui n'est pas muette,
Verse les bois, les monts, les cieux, dans le poëte.

LES HÉROS. LES PROPHÈTES DES PEUPLES.

Ils meurent.
Ils apparaissent tels au suprême moment,
Et si haut que leur front touche le firmament.
La muse alors les chante, et pour leur sépulture,
Triste, elle n'a pas trop de toute la nature;
Elle leur fait du gouffre un reposoir profond
Et des nuages noirs les drapeaux du plafond;
Elle embaume ces morts, et sur leur tombe enflamme
La nuit en chambre obscure et l'aube en oriflamme.

La fleur peut se passer de parfum, la tulipe
Le prouve, mais l'odeur n'ôte rien à la fleur,
La rose le démontre, et ton vers est meilleur,
Poëte, si, joignant l'amour à la puissance,
Dans l'homme qu'il délivre on sent Dieu qu'il encense;
Quand l'effluve céleste entre dans sa beauté,
Son immortalité vient de l'éternité [1].

Et je sentais un spectre invisible et présent;
Et j'avais cette horreur éternelle qu'on sent
Dans les pages d'Eschyle, âprement attendries,
Quand Oreste fatal, les cheveux hérissés,
Montre aux dieux stupéfaits ses membres offensés
Par les morsures des furies.

[Carnet 1879.]

[1] Au verso d'un rapport du Sénat daté : mars 1877.

[FRAGMENTS. IDÉES ÉPARSES[1].]

1822-1850.

Qui n'a pas d'idéal n'a rien dans sa pensée.

En le couvrant de fleurs cent rosiers avaient fait
De ce toit misérable un magnifique dôme.
La femme aime le pauvre et la rose le chaume.

Ce rire de l'enfant qui fait sourire Dieu.

Ma ville à la noire muraille
Luit dans les blés de nos vallons
Comme ton peigne aux dents d'écaille
Luit dans l'or de tes cheveux blonds[2].

LE SOMMEIL.

Le souffle égal des nuits sort de toutes les bouches.
L'universel oubli dort dans toutes les couches.

---

[1] Ce titre n'existe pas sur le manuscrit. Nous le donnons d'après l'indication du testament de Victor Hugo. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Au verso d'une adresse : *A Monsieur Victor Hugo, rue du Regard.*

La gloire, ascension redoutable et sévère,
Commence en Capitole et s'achève en Calvaire.

LA CATHÉDRALE.

Ruche de pierre ouverte à l'essaim des pensées.

L'hiver a des beautés lugubres et tragiques;
L'hiver donne aux forêts des murmures magiques.

L'homme est ruche et l'âme est abeille.

L'onde et le visage des femmes
Recouvrent un fond inconnu.

Aldebaran, bleuet du ciel.

Tous les gendres sont bons, hors le gendre ennuyeux.

Le liseron, ce lys de l'herbe.

Le brin d'herbe
Aussi bien que le chêne a sa racine en Dieu.

Tant qu'on est de quelqu'un la première pensée
On n'est pas malheureux.

Faites donc revenir l'amour évanoui!

Tout le monde dit : j'aime! Et la vie en découle[1].

Plus un cœur est petit, plus il y tient d'envie.

Un nuage vermeil
Déchiré par le vent pour draper le soleil.

L'imagination, ce soleil de l'esprit.

1851-1880.

Pardon, même au plus vil, s'il se repent. La corde
Dont Judas se pendit a nom miséricorde.

La contemplation a ses douleurs poignantes.
Des pleurs peuvent tomber de l'œil intérieur.

Les étoiles
Où les yeux des amants se donnent rendez-vous.

Courtisans. Acharnés sur l'homme après la chute.

Qui fut chien pour lécher est loup pour dévorer.

Nous sommes
Des laboureurs d'esprits et des semeurs d'idées.

---

[1] Au verso d'une invitation à dîner au ministère de l'Instruction publique, 30 juin 1839. (*Note de l'Éditeur.*)

La Marseillaise.
Cette immense vapeur de musique qui passe.

Tout idéal pâlit, tout rêve est débordable.

L'orage.
Froncement de sourcil du sinistre inconnu.

Ô sombre illusion, c'est toujours toi qui lèves
Tous les voiles, hélas! au bout de tous les rêves!

Et par moment
Dans mes hymnes pensifs j'agite brusquement
Les linceuls étoilés des justes.

TÉNÈBRES.

Le ciel était hideux. Satan peignait la nuit,
Et sur son peigne horrible écrasait les étoiles.

Je n'écarte jamais de mes yeux une idée,
Ô songeur, sans l'avoir plusieurs fois regardée.

Le monde m'apparaît chaque jour plus terni.
Cette fresque s'efface au mur de l'infini.

Le soleil.
Léviathan de la lumière
Voguant dans le gouffre clarté.

Tous nos maux sont des clefs qui nous ouvrent la porte.

L'aigle et le ver, les lys ainsi que les orties,
Ont leurs affinités et leurs antipathies.

Ton verbe à ton image est fait.
De la voyelle esprit le corps est la consonne.

Feu d'artifice.

La gerbe immense et large aux mille feux croisés
Dont les pailles de flamme ont des épis d'étoiles.

Ce monstre, le pédant, et ce spectre, la prude.

Car la vérité, peuple, a cela de divin
Que, sitôt qu'on l'a vue, on ne peut plus voir qu'elle.

Le dilemme, fleuret démoucheté que croise
Avec Saint-Augustin frémissant, Saint-Ambroise.

Belle à mettre un poëte à court de métaphores.

L'Inspiration, monstre, ange, fureur, clarté
Qui sort d'on ne sait quelle étrange obscurité.

L'ironie est loquace et l'envie est bavarde.

L'esprit mord le génie et le sot hait l'esprit.

De la haine du mal l'amour du bien se double.

Quarante! en vérité! nombre d'Académie,
Chiffre admis par Conrart et par Ali-Baba.

Un nuage toujours en marche, c'est la vie,
Et les quatre vents sont : Ruse, Orgueil, Haine, Envie.

Si noir que soit le deuil, conservez l'espérance,
Car rien n'est plein de nuit sans être plein de ciel.

Un peu colombe, un peu couleuvre;
Telle est la femme, ce chef-d'œuvre.

La mort, l'exil, même chemin;
De proscrit à fantôme on se donne la main.

KLÉBER.

Ce grand héros épique au geste familier.

La Chine est un morceau de la lune tombé
Sur la terre; et je dis la lune et non Phœbé,
Car Phœbé c'est la Grèce.

Quelquefois les grands hommes
Se sentent opprimés par le nom qu'on leur fait.

VERS FAITS EN DORMANT[1].

Dieu me reprendra-t-il ce bonheur qui s'enfuit?
Quelle fleur de mon front tombera la première?
D'où me vint la lumière
M'enverra-t-il la nuit?

Nuit du 30 au 31 mai 1828.

[FEUILLES PAGINÉES.]

Est-ce que ce n'est pas un désolant spectacle
De voir dans notre siècle, immonde réceptacle
De vices qu'on étale aux portes du saint lieu,
Des femmes secouer la tête d'un air triste
Et dire à Jésus-Christ : Vous êtes un artiste,
Vous n'êtes pas un Dieu!

Vers faits en dormant, la nuit du 17 au 18 mai 1843.

---

[1] Les premiers vers «faits en dormant» dont nous ayons connaissance sont reproduits par Mme Victor Hugo dans son *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* Ils datent environ de 1815 :

Si l'on quitte l'enfer, c'est pour monter aux cieux.
L'on ne sort pas des feux pour rentrer dans les feux.
Le saint-office est donc très salutaire;
C'est déjà l'enfer sur la terre.

Et Victor Hugo dit en note :

J'ai fait cette nuit en dormant ces quatre vers dont je ne puis qu'imparfaitement deviner le sens.

Mon oncle était fort mal. Dans cette extrémité
Vinrent quatre docteurs selon la faculté.
Il est bien, dit Tant-mieux; Tant-pis dit : qu'on l'enterre!
Saignez! dit Sangrado; Purgon cria : clystère!
Et le cher oncle, en proie à ces savants malsains,
Mourut écartelé par quatre médecins.

Nuit du 2 au 3 9bre 1847.

J'ai vu ce Pharaon superbe dans sa tombe.
Car devant mon regard toute muraille tombe;
Je vois avec l'esprit le dedans des tombeaux.

. . . .

Il dormait, pâle et nu, cet homme de discorde,
Assis sur une pierre et lié d'une corde;
À terre, et sur ses pieds appuyée à demi,
La Mort, qu'il a de sang enivrée et lassée,
Dormait aussi, la corde entre ses doigts passée,
Et le spectre endormi gardait l'homme endormi.

Nuit du 8 décembre 1850.

Souvent, quand dans les flots l'orage ailé se plonge,
Lorsque l'eau bat ma vitre et le vent ma cloison,
Je m'éveille au milieu de la nuit et je songe,
Pendant que la tempête ébranle la maison.

Vers faits en dormant. Nuit du 14 au 15 xbre 1852.

L'ombre emplit la maison de ses souffles funèbres.
Il est nuit. Tout se tait. Les formes des ténèbres
Vont et viennent autour des endormis gisants.
Pendant que je deviens une chose, je sens

Les choses près de moi qui deviennent des êtres,
Mon mur est une face et voit; mes deux fenêtres,
Blêmes sur le ciel gris, me regardent dormir.

Demi-sommeil. Nuit du 26 au 27 mars 1854.

[Moi.]

LE BERGER. LA NUIT.

Et, soufflant la brume illusoire,
Remuant les flots décevants,
Guettant dans son embûche noire
La mêlée âpre des vivants,

La mort autour de lui tressaille,
Comme c'est toujours sous le ciel
La veille de cette bataille,
Il fait ce bivouac éternel.

Nuit du 15 avril 1855.

Ô vent qui fais ton bruit de clairon sur nos têtes,
Vent qui d'un coup de l'aile immense des tempêtes
Nous déchires parfois les gouffres transparents,
Nous sommes comme toi les passants, les errants,
Comme toi nous allons où l'ombre nous exile,
Et nous te ressemblons par l'absence d'asile.

Vers faits dans le demi-sommeil. — Tempête. — Nuit du 14 février 1856.

[Moi.]

Les choses ici-bas revirent et chavirent;
Peuple, la tragédie et le journal suivirent
Des chemins différents sous tes yeux, ô badaud;
Elle vient de Thespis et lui de Renaudot;
Ô lecteur, l'harmonie est au fond du contraste,
Thespis et Renaudot s'appelaient Théophraste.

Nuit du 10 au 11 x^bre^ 1858.

Quoi donc! la perdre!
Oh! comment traverser sans elle des années?
Ôtez-moi de la vie, ô Dieu, reprenez-moi,
N'attendez pas un jour, n'attendez pas une heure!
Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure?

Nuit du 10 au 11 9bre 1860[1].

[Amour.]

Pas de voile sur Ève et sur Adam. L'habit
Que le climat impose et que l'homme subit,
Efface la beauté sacrée, et substitue
Une poupée informe à l'auguste statue.

À Arnhem. Nuit du 12 au 13 août 1861.

L'effrayant luminaire,
Le grand soleil des cieux est sa lampe ordinaire.
Il la prend en sa main pour marcher dans la nuit.

Vers faits en dormant cette nuit 26-27 juin 1865.

Alors il se logea chez le vieux prêtre sombre
Où son prédécesseur d'abord s'est établi,
Trouvant bon d'habiter, avant la chambre d'ombre,
Une chambre d'oubli.

Nuit du 17 au 18 octobre 1879.

Cette perfidie
Avec une étincelle allume un incendie,
Et liant un abîme à la bouche qui ment,
Crée une catastrophe avec un faux serment.

Vers faits la nuit en dormant. 1880.

---

[1] Écrit au crayon.

Vers latins traduits.
Sommaires, &c –

—

locutions [illegible]

—

citations

—

étymologies

—

grammaire.

—

Chatou. 1838.

Urbis amatorem Fuscum[1] *salvere jubemus,*
Ruris amatores[2].

Ordre à Fuscus, ami des villes, d'être en joie.
Signé, l'ami des champs, Horace. — Je t'envoie
Pour bonjour ces deux vers stupéfaits dans mon trou
D'être nés à Tibur pour renaître à Chatou.
Je fais *Ruy Blas,* et lis Horace dans l'entr'acte.
Que ma traduction ne soit pas très exacte,
C'est tout simple; fais grâce à mes deux vers vaincus,
Car je suis moins qu'Horace et toi plus que Fuscus.

LE POËTE LYRIQUE.

Fervet immensoque ruit
Pindarus ore[3].

Grand fleuve qui pour source a le ciel rayonnant
Et pour mer la nature;
Cascade aux vastes flots qui tombe en bouillonnant
D'une immense ouverture.

[1] Ou *Priscum*, vérifier. (*Note de Victor Hugo.*) — [2] Horace. (*Note de l'Éditeur.*) — [3] Horace. *Ode II, Livre IV.* — Pour cette citation, quatre traductions.

Grand fleuve de sagesse, inégal, entraînant,
Qui coule avec démence,
Cataracte au flot noir qui tombe en bouillonnant
D'une ouverture immense.

Juvénal hérissé montre son vers ainsi
Qu'un sanglier sa hure;
Comme tombe à la mer le Rhin sombre et tonnant;
Tel Pindare orageux se rue en bouillonnant
D'une immense embouchure.

Un poëte est un fleuve, et dans l'art, sombre mer,
Toujours se précipite et toujours recommence;
Pindare écumant sort d'une embouchure immense.

Le poëte lyrique, grand fleuve,
A pour lit la sagesse et pour flot la démence.

Præterea, cœli rationes, ordine certo,
Et varia annorum cernebant tempora verti,
Nec poterant quibus id fieret cognoscere causis,
Ergo perfugium habebant omnia divis
Tradere, et illorum nutu facere omnia flecti.

(Lucrèce, voir mon *excerpta*, p. 38.)

Ils voyaient l'univers, le ciel toujours en ordre,
Les saisons, mais la cause échappait à leurs yeux,
Et leur refuge était d'imputer tout aux dieux,
Et de faire trembler toute chose à leur signe.

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi[1].

Tous les rêves des rois, les peuples les subissent.

Tout ce qu'un roi délire, un peuple le subit.

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ[2].

Déjà l'ombre des monts descend plus allongée.

ou (au sens figuré) :

Le soir vient. La tristesse a saisi les génies.
. . . .
Déjà la nuit se fait dans les esprits plus sombres;
Nous voyons s'obscurcir les fronts que nous aimons;
Et de plus grandes ombres
Tomber du haut des monts.

Depuis Lucilius[3], contemporain d'Horace,
Qui dictait trois cents vers, debout sur un seul pied.

Epîtres.

. . . . . . Tel était ce poëte qu'Horace
Nous peint, et que Sgricci naguère a copié.
Il dictait trois cents vers, debout sur un seul pied,
Et dans ce torrent trouble on eût pêché des perles.

Trecentum dictabat versus stans pede in uno;
Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles[4].

---

[1] Horace. Livre Ier, épître II.
[2] Virgile. *1re églogue.*
[3] Ou Licilius? (*Note de Victor Hugo.*)
[4] Horace. *Satires, Livre I, IV.*

Cælum, non animum, mutant, qui trans mare currunt. (Horace.)

Voyager, c'est changer de ciel et non d'esprit.

...Il voyagea pour oublier sa peine,
Il franchit l'océan, vit l'Inde; chose vaine;
Passer la mer changeant le ciel, mais non le cœur.

Nox erat et anni æstas, etc.

. . . .
Mer sereine et bon vent. La nuit illuminait
Ses dômes, ses frontons, ses porches, ses pilastres;
Nous étions sur la poupe à regarder les astres.

C'était l'été, le ciel serein, la mer liquide;
Nous étions sur la poupe assis, ceux de Colchide,
Et ceux d'Élide, émus par l'ombre et le printemps,
Et nous considérions les astres éclatants.

Pour aller au prodige es-tu monstre toi-même?

. . . . . Le belluaire est voisin de la bête;
Et le dompteur du monstre est monstrueux; l'effroi
Suit le Persée autant que l'Hydre; souviens-toi
Qu'Ulysse avait du loup les paupières vermeilles,
Et qu'Hercule en mangeant remuait les oreilles.

Illum si edentem videris, strepunt genæ, intus sonat guttur, sonat maxilla, dens stridet caninus, sibilant nares, movet aures, solent armenta sicut haud minus.

(Différence des langues.)

En latin, je m'émeus des charmants vers d'Horace :

Dic mihi, musa, virum capta post tempora Troja,
Qui mores hominum multorum vidit et urbes[1]*;*

[1] Horace. *Art poétique.*

Mais en français j'écoute avec fort peu de joie :

Muse, dis-moi quel homme, après qu'on eut pris Troie,
Vit les mœurs de beaucoup d'hommes et leurs cités.

[1879-1880.]

Justum ac tenacem propositi, etc.

Tout défend l'homme juste et ferme en ses desseins;
Ni l'ordre d'un tyran, ni les cris d'assassins
D'une foule en fureur contre un usage antique,
Ni l'auster, prince ailé de l'âpre Adriatique,
Si le monde tombait, formidable et fatal,
L'univers écroulé serait son piédestal.

ou :

L'univers croulerait sur lui sans l'ébranler.

Homme juste, le front du despote fatal,
L'ardeur des citoyens te commandant le mal,
L'auster qui sur la mer Adriatique gronde,
T'assiègent, âme ferme et volonté profonde,
Mais ne t'émeuvent pas; l'univers peut crouler,
Il te fera périr sans te faire trembler.

L'homme juste est solide, il va sans reculer.
Ni la foule en fureur, ni le tyran qui gronde,
Ni l'auster frémissant, maître de l'eau profonde,
Rien qui puisse en sa marche honnête le troubler.
Si le monde croulait, le monde
L'écraserait sans l'ébranler.

. . . . L'univers s'écroulant
Écraserait mes os sans ébranler mon âme.

28 avril 1884.

Inscription trouvée dans les décombres d'Aventicum, ancienne capitale de l'Helvétie :

Julia Alpinula, hic jaceo, infelicis patris infelix proles dux Aventicæ sacerdos, exorare patris necem non potui, male mori in fatis illi erat. Vixi annos XXIII.

Julie Alpinula. Je suis couchée ici.
Jeune, d'un triste père enfant bien triste aussi,
Aux murs d'Aventicum jadis vierge et vestale,
Je n'ai pu par mes pleurs, mes vœux, ni mes présents
Sauver mon père. Hélas, mourir de mort fatale
Était dans son destin. J'ai vécu vingt-trois ans.

Julius Alpinus, tué par ordre de Cœcina, dit (ou suppose) Muller.
...Cette inscription qui faisait pleurer Byron et rêver Muller.

Inscription de la maison de Moret, dite *Maison de François Ier*.

Qui scit frænare linguam sensum qui domare
Fortior est illo qui frangit viribus urbis.

Qui sait brider sa langue et tient ses sens domptés
Est plus fort que celui qui brise les cités.

Pourquoi *sensum* et non *sensus?* Pourquoi surtout cette faute de quantité *frænare linguam*[1]?

Une grave et belle épitaphe, c'est celle que fit pour lui-même François de Saint-Marcel d'Avançon, évêque de Grenoble au seizième siècle.

D. O. M. et M. A.
Pulvis natus, butta vixi,
Iterum pulvis
Animam Deo reddidi.
O Viator!
Te talem cogita, vale et ora.
Franciscus Avansonium.
Humanitatis suæ memor, vivum posuit.

---

[1] *Note de Victor Hugo.*

Un manceau vaut un normand et demi.

(Proverbe du Bas-Maine.)

«Le philosophe dit : À une armée de trente-sept mille cinq cents hommes on peut enlever son général et la mettre en déroute; à l'homme le plus abject ou le plus vulgaire on ne peut enlever sa pensée.»

Chang-Lun.
(Livre Ier, Chap. 10.)

Tallemant des Réaux dit en parlant de je ne sais plus qui : *Il fit un trou dans la nuit. Faire un trou dans la nuit,* qui ne se dit plus, explique : *Faire un trou dans la lune.*

Proverbe arabe : Quand celui qui parle est un fou, il faut que celui qui écoute soit un sage.

Les Toscans ont ce proverbe : les cornes sont comme les dents; elles font mal quand elles poussent, mais on mange avec.

Ils ont cette prière :

— Mon Dieu, faites que je ne prenne pas femme, si je prends femme, faites que je ne sois pas cocu, si je suis cocu, faites que je ne le sache pas, si je le sais, faites que je m'en f...

KORAN.

L'homme juste et croyant
Quand il prête serment a de graves pensées,
Car il sent sur ses mains les mains de Dieu posées.

CHOSES DE LA BIBLE.

Et j'entrai dans le temple ineffable de Dieu.
Les anges, l'aile ouverte, emplissaient le saint lieu;
Leur sereine lueur effarait ma prunelle;
L'aile d'un chérubin touchait le mur, et l'aile
D'un autre chérubin touchait à l'autre mur.

(*Extendebant autem alas suas cherubim, et tangebat ala una parietem, et ala cherubim secundi tangebat parietem alteram.* III Reg. VI. 27.)

JÉRÉMIE.

En ce temps-là les os des pères et des maîtres,
Les os des fils, les os des rois, les os des prêtres,
Seront jetés hors des tombeaux.

Ils seront exposés au soleil, à la lune,
Ils blanchiront dans l'herbe et sur la terre brune,
Parmi les pierres du chemin,
Le passant les prendra, tout souillés des reptiles,
Et les rejettera comme ces choses viles
Qu'on n'a qu'un instant dans sa main.

Job! tu l'as dit : le sort nous saisit palpitants
Et nous tient dans sa serre.
L'homme né de la femme et qui vit peu de temps
Est rempli de misère.

(*Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, multis repletur miseriis.* Job. Ch. XIV.)

ADONAÏ.

Le voici! le voici qui vient sur les nuées.

Je l'ai vu, dit Saint-Jean.
Ses cheveux étaient blancs comme la laine blanche,
Et sa voix égalait le bruit des grandes eaux.

Il avait dans sa main sept astres, dans sa bouche
Une épée, et ses yeux jetaient un feu farouche.

Il mit sur moi sa droite et dit : Ne craignez pas;
Jean, je suis le premier et le dernier, le maître!
Le monde est une chose et c'est moi qui suis l'être.
Je veux montrer l'abîme à vos yeux étonnés.
J'ai les clefs de la mort et de l'enfer. Venez.
Je sais que vous donnez aux pauvres. Je vous aime.
Venez. Vous marcherez où je marche moi-même;
Après vous écrirez ce que vous aurez vu.

SAINT-JEAN. APOCALYPSE.

Alors un des vieillards prit la parole et dit :
Quels sont ceux-là qui sont vêtus de robes blanches?
D'où viennent-ils, portant ainsi de vertes branches?
Et je lui répondis : Seigneur, vous le savez.
Il me dit : ce sont ceux qui furent éprouvés.
Ils ont blanchi leur robe, ils ont vidé l'absynthe,
C'est pourquoi les voici dans la demeure sainte;
Ils n'auront plus ni faim ni soif dorénavant,
Et ne souffriront plus du soleil et du vent;
Jésus va les conduire aux sources des eaux vives;
Ils pourront boire au fleuve ou s'asseoir sur ses rives;
Ils vivront abrités sous la tente des cieux,
Et le Père essuîra les larmes de leurs yeux.

SAINT-JEAN.

Et je vis une porte ouverte dans le ciel.

J'entendis qu'on disait : entrez. — J'entrai. — L'espace
Tremblait et flamboyait comme un grand feu qui passe.
Et je vis, — ô terreur! tout comme je vous vois! —
Un trône environné de vieillards centenaires,
D'où sortaient des tonnerres,
Des éclairs et des voix.

Quatre animaux pleins d'yeux ayant chacun six ailes
Disaient au pied du trône entouré d'étincelles :
Saint, saint, saint le Seigneur! celui qui doit venir!
Chaque fois qu'ils disaient ces paroles, le monde
Tressaillait, comme si, dans son ombre profonde,
Par quelqu'un d'invisible il se sentait bénir!

En même temps je vis venir un cheval pâle.
Celui qui le montait, l'enfer suivait ses pas
Et s'appelait la Mort. Il venait ici-bas
Pour y faire périr les hommes par l'épée.

Notre A, qui nous arrive à travers le grec et le latin, est phénicien. Il s'appelait Tête-de-Bœuf, Alef, et en était l'hiéroglyphe. Écrit renversé, comme faisaient les phéniciens, il figurait la tête de bœuf avec ses cornes :



Nous l'avons retourné. Mais le caractère hiéroglyphique subsiste.

[*Collection de M. Louis Barthou.*]

L'Angleterre a pris notre mot *abréger* et en a fait *abridger* (Littleton-tenures, folio 122). D'où *abridgement, abrègement.* — Ce mot français a engendré, en passant du sens propre au sens figuré, un mot anglais, *bridge,* pont. Un pont est en effet un *abrègement.* (Ou le radical brix qui a fait *briva,* brucke, bridge.)

Voltaire dit :

« Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus.»

(*Histoire de Charles XII.*)

Les grammairiens voudraient : *ne donna davantage.* Mais Voltaire a raison.

N'employez pas indistinctement *Et* et *Puis*. *Et* marque les anneaux d'une chaîne; *puis* marque les degrés d'un escalier.

Ô vanité de l'étymologie! prenez Gibraltar et choisissez entre *Cybelis altare*, *Kybel altare*, *Kyblaltar*, que vous donnent les latins et *Ghiblaltâh* (mont de l'entrée) que vous donnent les arabes.

ABAC. — Table. Le premier mot, on pourrait dire le premier bégaiement qui sort de la table parlante, c'est ABA, ABAC, ABACA. De là son nom. D'ABACA, Basilides a fait Abraxas et la cabale a fait Abracadabra. Abraxas selon Basilides, qui a constaté le mot, mais ne l'a pas inventé, représente le nombre 365 selon les lettres de l'alphabet grec. Ce nombre marque les trois cent soixante-cinq jours de l'année, et les trois cent soixante-cinq commandements négatifs du Décalogue[1] hébreu. Abracadabra produit en se décomposant la pyramide sabbatique.

A
AB
ABRA
ABRACA
ABRACADA
ABRACADABRA

[La Science.]

Produire et sacrifier ont la même racine. Dans la langue aryenne, *kri* signifie *créer* (*creare* [latin]). — *Krata* signifie *sacrifier* (Saturne. Kronos [grec]).

---

[1] Mis pour Talmud. (*Note de Victor Hugo.*)

PLANS.

Nous donnons ici les PLANS tels qu'ils se présentent dans les manuscrits, prose et vers; tous les genres y sont mêlés, le plan d'une vision supra-terrestre précède quelquefois un projet de poème réaliste; l'ébauche d'une poésie sur la jeunesse ou les travaux de Victor Hugo succède à des vers sur la nature ou sur Dieu et des considérations politiques ou sociales viennent s'inscrire sur la page où sont tracés des vers d'amour ou le début d'un roman; mais ces fragments, vers ou prose, ne sont pas achevés; tantôt, les vers sont coupés par une ligne de prose; une rime manque-t-elle? des points marquent la lacune; parfois plusieurs vers manquent, des points alors indiquent le nombre de lignes à ajouter; souvent deux ou trois versions sont proposées pour la même idée, à plusieurs années de distance.

En voici un exemple :

Vers 1834, cette vision est ébauchée :

Tout se mêle à mes yeux,

la création s'épouvante, les plantes grimpent le long du mur et s'enfuient pêle-mêle;

Chaque étoile au hasard court au plafond des cieux,
Flamboyante araignée.

Vingt ans plus tard, cette image, sous le titre : *Fin du monde,* se précisera :

Les étoiles effarées courront sur le firmament comme des araignées sur un plafond.

Le groupe éclatant des trompettes

Les étoiles fuiront (à ce bruit)

Et l'on verra courir sous le plafond des cieux
Ces flamboyantes araignées.

Puis deux autres propositions :

Les étoiles
Se mettront à courir comme des araignées
Sur un plafond croulant.

ou :

Les étoiles courront sur le plafond des cieux
Comme des araignées.

On le voit, il y a là matière à une étude de la méthode de travail de Victor Hugo.

Autant que possible nous avons classé ces fragments par ordre chronologique et, pour ceux qui ne font pas partie des manuscrits intitulés PLANS, mais que leur caractère range dans cette catégorie, nous en avons indiqué, entre crochets, la source.

Plans

1828-1840.

LES STATUES.

Dans nos villes, la nuit, au clair de lune, sur le pavé des places publiques, à la pointe des îles où l'eau se plisse, sous les rameaux de l'arbre qui se balance, voir se taire d'un éternel silence, immobiles,

Ces cavaliers de marbre au geste souverain,
Ces rois de bronze assis sur des coursiers d'airain,
Géants mystérieux pleins d'un souffle invisible,
Qui, s'ils marchaient soudain, feraient un bruit terrible !

Et l'eau, ce don du ciel,

L'eau qui, couvrant la plaine ou suintant d'une voûte,
S'épand tantôt par flots et tantôt goutte à goutte,
L'eau qui baigne la fleur,
L'eau qui de ses baisers presse la terre avide,
Seule chose ici-bas qui sans vieillir se ride
Et pleure sans douleur !

[Océan vers.]

Oh! disent les hommes,
D'où vient que les femmes vont toujours la tête inclinée

Tandis que c'est nous qui portons tout le fardeau

Dieu a posé sur nos fronts les soucis, sur le leur la beauté

Où nous avons des rides,
Elles ont des rayons.

Nous, nous sommes courbés, mais c'est que nous portons la vie, la science, les lois, le poids de la maison, la famille, les enfants, les aïeux, l'honneur du passé, l'espoir de l'avenir,

rois, un royaume,
Poëtes, l'univers.

Mais les femmes! elles sont heureuses. Elles n'ont rien à porter. Elles devraient marcher légères et le front haut.
Ainsi parlent les hommes.

Et moi je dis : hélas!

Femmes! je sais, hélas! pourquoi votre front penche,
C'est que le maître à tous,
Ce Dieu qui fait souvent la fleur lourde à la branche,
A mis l'amour sur vous!

[AMOUR.]

LES PRIERES EN PLEURS...

Qui s'en vont en boitant, des palais dédaignées,
Retournent vers le peuple, et leurs mains indignées
Filent la corde du tocsin.

[OCÉAN VERS.]

A l'esprit qui surgit sur le flot qui s'écroule
Qu'importe quel reflet il jette sur la foule !
Le navire à trois ponts sait qu'il est grand et beau,
Et, sans compter des mers les murmures sans nombre,
Laisse trembler son ombre
Dans les rides de l'eau !

ou :

Le navire à trois ponts connaît la folle mer,
Et, sans en écouter le bruit plein de démence,
Laisse trembler son ombre immense
Dans les rides du flot amer.

[Philosophie.]

Faites, ai-je pensé, pour moi je ne crois pas
Que la haine soit bonne.

Plutôt que... que... etc.

Que d'être l'araignée étreignant dans ses toiles
La mouche au vol joyeux,
. . . . je pense qu'il vaut mieux
Regarder les étoiles.

Je crois qu'il est meilleur, etc. — (la nature).

L'injure
N'a rien qui déshonore.
En le heurtant toujours, la haine fait d'un nom
Une cloche sonore.

La corde est là qui pend, et le premier venu
En passant la secoue.

Moi, j'erre dans les bois

De là, j'entends mon nom qu'on agite à grand bruit
Bourdonner sur la ville.

[OCÉAN VERS.]

Lorsque j'étais enfant...

...J'entendais chuchoter mes pensées
En foule à mon esprit;

Âme par l'idéal et l'extase saisie,
Je voulais marier à toute poésie
Toute religion;
Dans mon cerveau, troublé comme un nid d'hirondelles,
Je sentais frissonner les innombrables ailes
Du démon Légion!

Comme on sent des oiseaux voler sous une voûte,
Je sentais vaguement la foi, l'amour, le doute
Qui rêve et s'interrompt,
Mainte idée enfantée aussitôt que conçue,
Se heurtant pêle-mêle en cherchant une issue,
S'agiter sous mon front!

[MOI.]

Ô Dieu, que vous perdez dans l'ombre de miracles!
Dans la création combien de grands spectacles
Que ne regarde aucun regard intelligent!

ou :

Dans la création, dans le ciel plein d'abîmes,
Que de spectacles grands, prodigieux, sublimes,
Que ne regarde, hélas! nul œil intelligent!

[DIEU.]

Aristophane
Euripide a été le but de tes flèches.

Et Socrate (pensif)
À qui ta main tendait la diatribe aiguë,
A bu ton fiel avant de boire la ciguë.

Mais le genre humain t'absout — le genre humain t'admire — tu as le rire — le grand rire — le rire égal à Jupiter.

Il y avait dans l'Olympe un treizième dieu, le dieu Rire.

[ARTISTES. POËTES.]

LE VIEILLARD.

Dans ce même jardin
Comme un oiseleur aux aguets,
Tous les jours sur ce banc, pendant que les muguets
Pourchassent les moineaux avec leur sarbacane,
Les mains sous son menton, le menton sur sa canne,
Le chapeau sur les yeux, les jambes faisant l'X,
Il s'assied, contemplant la fenêtre d'Alix.



[OCÉAN VERS.]

Les culs-de-jatte ont jeunes les Maintenons que les grands rois ont vieilles.

D'avance, et c'est quelque chose,
Scarron fit Louis cocu.
Les culs-de-jatte ont la rose,
Les grands rois le gratte-cul.

Scarron, d'avance, étrange chose!
Fit Louis quatorze cocu.
Les culs-de-jatte ont la rose,
Les grands rois le gratte-cul.

[OCÉAN VERS.]

BOURDALOUE À LOUIS XIV.

Sire, contentez-vous d'être roi. C'est beaucoup.
Dieu, sire, a la tiare et vous le diadème.
Mais voulez-vous donc être au-dessus de Dieu même?
Pour vous plaire, faut-il que nous placions enfin
L'enfant-Jésus plus bas que monsieur le Dauphin,
Qu'on mette au lieu d'autel un trône dans l'église,
Qu'au lieu de s'étoiler le ciel se fleurdelyse?

[Feuilles paginées.]

AU SIEUR DE VISÉ.

Toi qui calomnias Molière,

toi qui fis quelquefois
À son côté saignant frappant l'altier poëte,
Frémir légèrement sa majesté muette,

. . . .

Toi qui plus lâche encor que l'insulteur romain,
Hideux, oblique, louche, et tenant à la main
Ton panier de servante empli de choses viles
Qu'à l'angle de la borne on jette dans les villes,
Et glissant comme un pauvre à l'ombre des grands murs,
Venais chaque matin, sortant des lieux impurs
Où pour un peu d'argent l'esprit se prostitue,
Vider l'ordure au pied de la noble statue.

. . . .

Sois maudit! sois flétri! sois infâme à jamais!

. . . .

L'envie a ses festins, la haine a ses orgies.

Quand les ennemis du grand poëte se rassemblaient autour de son œuvre comme des chacals autour d'un lion blessé, et faisaient pâture de sa gloire

Et qu'on voyait, parmi les rires impudents,
Son nom se déchirer et saigner sous leurs dents,

Toi, tu te pavanais au milieu d'eux, et tu étais encore le plus infâme entre les infâmes.

Ne daignant même pas couvrir d'une tunique
Ton lâche orgueil, stupide, insolent et cynique
Et d'autant plus gonflé qu'il est plus corrompu,
Comme le ventre infect d'un Silène repu.
Sois maudit[1] !

[CRITIQUE.]

DANS LE CIMETIERE...

Que deviennent ces âmes ?
Vers quoi naviguent-elles ?
La plupart ne sont-elles pas naufragées et déjà dans l'abîme ?

Et ce qui m'inspirait ces pensées, c'était de voir ces pierres des tombeaux, ces crucifix, etc.,

Tous à demi penchés pêle-mêle dans l'ombre
Comme les mâts épars d'une flotte qui sombre.

[FEUILLES PAGINÉES.]

Ô nature...
Tu fais tout vivre.

Nature,
Amour doux et profond de toute créature,
Centre de la pensée et centre de l'instinct,
Par toi tout resplendit et sans toi tout s'éteint.

. . . .

La meute ardente aboie aux cloisons du chenil ;
Le crocodile sort de la vase du Nil ;

. . . .

Le tigre au crâne plat rampe et bâille au soleil ;

. . . .

Tout cela va, vole, se traîne et se tourne vers toi

Vers toi, Vénus, Cybèle, Isis mystérieuse !

[NATURE.]

---

[1] Nous avons trouvé dans le dossier *Feuilles paginées*, cette note, écrite cinq ou six ans avant les vers, sur le libelliste Donneau de Visé :

Homme de plomb, lourd, noir, ayant une maigre plume sur la tête comme un encrier. C'était un encrier en effet que cet homme. C'est en lui qu'on puisait pour noircir les autres.

Ô sapin desséché que la cascade arrose,
L'onde éternellement...

Et la sombre nature au fond des bois cachée
Te voyant ainsi mort sous cette urne épanchée,
S'étonne...

Car tout vit à ce jaillissement, l'arbre et la plante,
Et chaque goutte d'eau fait éclore une fleur;

Mais

Le mont épuisera son gave inépuisable

L'étoile s'éteindra

... Le lac videra son profond réservoir
Avant qu'un rameau vert sorte de ton flanc noir.

Car on ne vit pas de ce qui vient du dehors. On vit de ce qui est au dedans. Et tu n'as plus la sève.

Ô sapin mort, mouillé par cette onde éternelle!
Sapin...
Tu ressembles au cœur quand il n'a plus d'amour.

En vain les prospérités, vagues tumultueuses, l'ambition[1] honneurs, richesses, etc.
Jamais

On n'y verra fleurir, quelque onde qui le noie,
Ce frêle rameau vert qu'on appelle la joie!

[La Nature.]

...La mer au gré du vent
Ridait sa sombre moire où se jouaient les algues.
— Je ne sais trop comment amener l'abbé Salgues,

[1] Deux mots illisibles. (*Note de l'Éditeur.*)

Seule rime possible à ce mot du démon.
Mais si je remplaçais algue par goëmon?
Vous mettrez goëmon, lecteur; moi, je passe outre. —
Le douanier enfonça sa casquette de loutre
Et vit un bâtiment filer à l'horizon.

[OCÉAN VERS.]

Lecteur, vous avez vu peut-être à quelque vitre,
Ou dans ce livre même, au revers du faux titre,
Le portrait d'un monsieur hautain, rogue et méchant,
Frisé comme un valet, ventru comme un marchand,
Joyeux comme un agent de change un jour de crise,
Et puis, j'aime à le croire, avec quelque surprise,
Sous ce portrait bourru vous avez lu mon nom;
Et vous vous êtes dit : — Est-ce ressemblant? Non!
Ceci, c'est un vieux gueux tourmenté par un asthme,
...Jamais l'enthousiasme,
Jamais la rêverie aux ailes d'or, jamais
L'esprit qui des hauts lieux visite les sommete...

[MOI.]

Le poëte dit : La poésie, c'est

Le poëme de Dieu traduit en langue humaine.
Je tire du lac bleu, des cieux, des arbres verts,
La vie intérieure et j'en remplis mes vers;
La chose dans le mot revit, plus belle encore.
L'étoile se fait verbe et la fleur métaphore.

. . . .

Virgile, Homère,
Le mirage qu'Horace a vu fuir dans le ciel
Passe éternellement dans un vers immortel.

. . . .

Grâce à moi, l'océan, l'aquilon, la forêt,
Tout donne sa leçon et tout dit son secret,

(1) Le manuscrit s'arrête à ce vers. (*Note de l'Éditeur.*)

L'immense bégaiement devient un grand langage.
Car, comme une clarté qui d'un feu se dégage,
La pensée, amour, foi, prière et vision,
Est le rayonnement de la création!

[Artistes. Poëtes. Grands hommes.]

Quand la mère va errant sous les arbres du cimetière

Mère, ne pleure pas, dit la grande nature.
Ton fils est partout autour de toi. —

Le sombre océan dit avec sa voix étrange :
— Ne pleure pas. Ton fils est un doux alcyon.
— Ton fils est un parfum, ton fils est un rayon,
Disent l'aube et la fleur, rien ne meurt et tout change.
L'arbre penché murmure : — Il est toujours vivant;
Ton fils est un soupir qui passe dans le vent.
Le ciel dit : — Ton fils est un ange!

La mère pleure et dit : j'aimais mieux mon enfant.

Certes la fleur est douce, l'arbre est beau, etc.
Mais j'aimais mieux mon enfant que...

J'aime mieux mon enfant, ô ciel, que tes étoiles
Et que vos anges, ô mon Dieu!

Rendez-le moi, ruisseaux, fontaines, etc.
Âme du monde, rends-moi l'âme de mon foyer.

Rends-moi mon enfant, Seigneur!

Ô Dieu
Qu'importe à ta splendeur profonde
Une perle de plus dans l'onde,
Un astre de plus dans l'éther!

Ce lit glacé, en proie au ver,
Qu'assoupit d'un bruit monotone
La feuille qui tombe en automne,
La neige qui tombe en hiver!

Ce cri de ta douleur, ô mère, Dieu l'écoute,

Mais il a ses lois.

Vous regardez trop peu, quand vous êtes heureuses,
La nature, les champs, les arbres du Seigneur.

Vous êtes toutes dans vos enfants. Alors Dieu prend votre cœur,

Il le broie et le mêle à la création.

Va, erre, pleure, regarde, aspire,

Le bois profond, l'eau sombre où l'esquif s'aventure,
La tour qui jette aux ans de solennels défis,
La colline, le vent, le fruit d'or, la fleur pure,
Tout désormais aura pour toi dans la nature
Comme une vague odeur de l'âme de ton fils!

Pour nous montrer Dieu, il sort

Un rayon du berceau, de la tombe un éclair.

La vie est une mer pleine de gouffres.

Pauvres mères, toujours, sans redouter les lames,
Vous mettez votre amour, vos cœurs, vos soins craintifs,
Votre espérance en Dieu, votre avenir de femmes,
Tout ce que vous avez, dans les berceaux plaintifs.
Vous embarquez vos âmes
Sur ces frêles esquifs!

L'herbe, les fleurs, les nuages, les arbres, sont doux et fraternels pour l'enfant

Car on sent palpiter pour l'humble créature
Le sein universel de l'immense nature,
Maternel océan où vont tous nos ruisseaux,
Qui berce en même temps sous les mêmes sourires
Tous ces petits navires
Qu'on nomme des berceaux!

[Océan vers.]

Crains l'être sans beauté, sans fierté, sans amour,
Qui rampe avec l'espoir de s'envoler un jour!
Crains ce jour-là, s'il vient! l'âme est toujours troublée,
L'homme a toujours horreur de voir la haine ailée.

ou :

La nuit fait peur, l'éclair glace l'âme troublée,
Mais rien n'est effrayant comme la haine ailée.
C'est Satan.

ou :

Ce jour-là, jour maudit, montre à l'âme troublée
Cette chose hideuse à voir, la haine ailée!

Le serpent dans la cave attend qu'il ait des ailes.

[OCÉAN VERS.]

Tu connais comme moi ces choses de la rêverie presque impossibles à exprimer.

Un refrain de chanson qui vous revient sans cesse,
L'horloge dont le bruit vous suit comme une voix,
Un vers latin qu'on dit dans une heure cent fois
Tantôt d'une façon, puis d'une autre manière;
Mille ornières où va la bête routinière
Tandis que dédaignant ce que les sens lui font,
La pensée est ailleurs dans quelque ciel profond!

[OCÉAN VERS.]

Homme, à quoi bon tant de peine?

Pourquoi tant de sueurs, de labeurs, de travaux?

Que te sert de t'essouffler pour de misérables intérêts?
Car tu ne te reposes jamais
Car tu mènes le bœuf avant le jour au sillon,
Car

À l'heure où l'oiseau dort dans les forêts perdues,
On entend, sous ton fouet qui les presse et les suit,
Sonner les clairs grelots des mules éperdues,
Courant aveuglément dans les routes la nuit!

À quoi bon tout cela? ne faut-il pas mourir?
Ne faut-il pas s'en aller dans l'ombre?
Moins de labeur et plus de contemplation.

Cherche Dieu dans ton âme! Aime! voilà la loi.

[Océan vers.]

Riches, le pauvre a droit de manger et de boire.
C'est quand la bouche a faim que l'âme devient noire.

Les petits enfants, les pauvres femmes, etc., ne sont pas faits pour ramasser vos miettes sous vos tables, etc.

Voilà ce que dit la terre, ce que disent la mer, le vent,

Ce que dit la montagne aux forêts de sapin,
Ce que sur les coteaux redit la vigne mûre,
Et voilà ce que murmure
Le blé dont on fait le pain.

[Océan vers.]

Hélas! qui admire la nature? Qui contemple les champs, etc. (Développer ceci.)
Poëtes que nous sommes,

De quoi nous plaignons-nous, Seigneur, nous tes apôtres?
Ton poëme n'est pas mieux compris que les nôtres.

L'arbre qui...
À travers ses rameaux laisse voir les étoiles,
Paraît plein de cerises d'or.

[La Nature.]

Charmant passé! clarté pure et divine!
Non, rien n'est mort, et tout peut rajeunir
Tant qu'à la fleur il reste une racine,
Tant qu'à l'amour il reste un souvenir.

ou :

Oh! ton regard lointain nous charme et nous fascine,
Doux passé! rien n'est mort, et tout peut rajeunir
Tant que de l'humble fleur il reste une racine
Et de l'amour un souvenir.

ou :

Ô mémoire! clarté divine!
Tout peut renaître et rajeunir,
Car la fleur vit par la racine
Et l'amour par le souvenir.

[AMOUR.]

Jamais, fût-ce en avant, fût-ce vers la lumière,
On ne fait faire un pas de force au genre humain.

ou :

Fût-on Napoléon, Voltaire ou Robespierre,
Jamais, fût-ce en avant, fût-ce vers la lumière,
A moins que Dieu ne pousse et n'aide votre main,
On ne fait faire un pas de force au genre humain.

[OCÉAN VERS.]

Aime, et tu comprendras. Dans le cœur il fait jour.
Dieu fit la Vérité d'un rayon de l'amour.

ou :

le cœur a sa clarté.
D'un rayon de l'amour Dieu fit la Vérité.

...Alors nous échangeâmes
De ces mots dont on pleure et qui mêlent deux âmes.

[AMOUR.]

La pensée est à l'homme et le rêve à la femme.
Rêvez donc, ô bel ange, et laissez-vous bercer!
Un jour vient où soudain nous semblons changer d'âme.
Un rayon naît en nous, en vous naît une flamme.
L'amour nous fait rêver, l'amour vous fait penser!

Ô femmes! la nuit est sur nous comme sur vous, mais elle nous donne inégalement ses dons dont elle fait deux parts,

Les rêves sont pour vous, pour nous sont les ténèbres.

Ce sourire éternel des choses de la terre
Qu'on appelle jeunesse, aube, matin, printemps,
Vous l'avez dans le cœur, car vous avez vingt ans.

[Amour.]

Le peuple... c'est de la poussière, c'est l'air,

C'est l'eau sur la grève,
C'est au pied du passant la poudre qui se lève.

Hélas! tout cela est tranquille longtemps. Mais ne vous y fiez pas.

L'eau dort, le sable joue autour des caravanes,
L'air s'embaume en courant sur l'herbe des savanes,
Jusqu'au jour où la voix qu'écoute l'océan
Dit au sable, à la vague, au vent que rien n'arrête :
Poussière, deviens trombe! onde, deviens tempête!
Air, deviens ouragan!

[Océan vers.]

Les collines, les eaux, les plaines, les forêts
Sont meilleures que l'homme.

Comme de la parole il use mal souvent,
A l'onde heureuse et pure,
Aux herbes, aux grands bois remués par le vent,
Dieu donne le murmure,

Afin de réveiller dans le coin le plus doux
    Des âmes repliées
Les choses d'autrefois qui se plaignent en nous,
    Vaguement oubliées.

Je regarde passer sur le bois sérieux,
    Agité, mais paisible,
Cette brise de l'air, souffle mystérieux
    D'une bouche invisible,

Qui porte à toi, son Dieu dont rien ne la distrait,
    Les bruits que tu recueilles,
Et dont chaque bouffée ouvre dans la forêt
    Des cavernes de feuilles.

[OCÉAN VERS.]

Temps où...

Où déjà l'on voyait, aube encor vague et sombre,
Derrière la montagne, effrayant amas d'ombre,
        Poindre Napoléon.

Le Seigneur...

Il nous prend nos flambeaux et les écrase à terre.

Il éteint...

Les Bourbons dans le sang, les Condé dans la fange.

(Berri)

Livre
L'époux à Ravaillac et la veuve à Judas.

Charles X alla à Holyrood

Confrontant leur faute à sa faute
S'expliquer avec les Stuarts.

Où étiez-vous, Bourbons, quand Bonaparte apparut?

Vous ne faisiez rien pendant qu'il faisait tout.
. . . .

Que faisiez-vous, hélas! famille inaperçue,
Quand penché sur l'Europe, à grands coups de massue,
Coups que l'histoire encor dans le lointain entend,
Superbe, il enfonçait, colosse haletant,
Dans l'esprit orageux des peuples et dans l'onde
Des Révolutions débordant sur le monde,
Arcole, Marengo, Saint-Jean-d'Acre et Lodi,
Ces pilotis géants, où, bâtisseur hardi,
D'avance il asseyait, que le flot gronde ou dorme,
Le rêve monstrueux d'un édifice énorme[1].

BONAPARTE.

Ouvrier formidable, et qu'on voyait, grande ombre,
Passer et repasser sans cesse en la nuit sombre,
Les mains pleines du poids des grandes actions,
Dans la fournaise en feu des révolutions.

De son marteau sonore et de ses bras puissants,
Douze ans il a frappé des coups retentissants
Sur l'Europe, éclairé par le brasier qui fume.
Que n'a-t-il pas forgé sur cette immense enclume!

Nos lois, notre gloire... nos idées... notre siècle[2].

Du temps de Napoléon, l'œil était ému du spectacle de la terre.
Les anges disaient au Seigneur (chœur) :

Entendez-vous les mères et les femmes
Vous implorer contre César debout?

[1] *Collection de M. Louis Barthou.* — [2] *Idem.*

De tous côtés le sang, la mort, les flammes,
On lutte, on tue, et des tourbillons d'âmes
À chaque instant s'envolent de partout!
. . . .

Que de cités en feu fument dans l'ombre!

carnage
Vos champs de blé sont des champs de bataille,
Sur vos épis des mourants sont couchés.
. . . .

Cet homme est un fléau. Comme Attila. Arrêtez-le.

Mais Jéhovah répondit à ses anges :

(Napoléon expliqué par Dieu)

Attila était aveugle. J'ai mis mon regard dans l'œil de Napoléon.

[Artistes. Poëtes. Grands hommes.]

1841-1860.

LA TEMPÊTE.

...Alors, du fond de cette affreuse nuit,
Accourent en hurlant vers le sloop qui s'incline
D'épouvantables flots, comme si la colline
Qu'on voit là se mettait à rouler tout à coup.
La mer gronde et blanchit comme un vase qui bout.

ou :

Couverte de grands bois, qu'on voit à l'horizon
Se mettait à rouler soudain vers la maison.

ou :

Qu'on voit là, près de nous, derrière la maison,
Se mettait à rouler soudain sur l'horizon.

[La mer.]

J'ai vécu.
Autrefois je croyais comme un crédule enfant,

Maintenant je crois comme un athlète qui a lutté, comme un pèlerin qui a marché, comme un homme qui a pleuré.

Plus j'ai vécu, plus j'ai souffert, plus j'ai prié.
Jeune, je ne doutais de rien. Sombre et plié,
À présent j'implore et je rêve.
La vie est un chemin, voyage d'ici-bas,
Que l'on commence fier et marchant à grands pas,
Que sur les genoux on achève.

. . . .
Tout mène à vous, mon Dieu, la route des palais
Et le sentier de la chaumière.
La voix qui parle en nous, voix qui jamais ne ment,
L'expérience humaine et le raisonnement
Aboutissent à vous, lumière!

Mon âme entre elle et vous jadis sentait un mur.
Aujourd'hui j'aperçois au fond du ciel obscur
Toutes les vérités sans voiles.
Ils disent vrai, j'avais un temple dans le cœur;
La voûte en est tombée, ils disent vrai, Seigneur,
Maintenant je vois les étoiles!

[Moi.]

J'ai vu nos mœurs, nos lois, nos cités, nos Sodomes,
Le faible qui se livre et le méchant qui rit,
Alors, poëte empli du Dieu par qui nous sommes,
Sur les esprits des hommes
J'ai versé mon esprit.

J'ai versé mon esprit sur ces esprits sans nombre,
Sur tous, homme, vieillard, mère, enfant, frère, sœur,
Foule que je voyais marcher, — vision sombre! —
Pêle-mêle dans l'ombre,
Dans votre ombre, Seigneur!

Mais leurs mauvais instincts, leurs passions arides,
Changeaient leur âme en crible et tout s'en est allé,
Et ma pensée a fui de ces cœurs bientôt vides,
Comme l'eau par cent rides
Sort d'un vase fêlé!

Qu'importe où va l'esprit! le torrent qui s'écroule
Rejaillit en vapeur vers le ciel large et bleu;
Et l'esprit du poëte, onde qui toujours coule,
Inonde un jour la foule,
Puis remonte vers Dieu!

Mais j'ai versé mon cœur dans un unique vase.

Mon cœur et ses rêves, etc...

Et toutes les chimères
Dont le bonheur est fait.

Et jamais
Jamais lys n'a gardé sa perle de rosée...

Jamais le tabernacle où reluit la topaze
N'a gardé sur l'autel votre hostie, ô Seigneur,
Jamais l'ange incliné n'a conservé l'extase
Comme ce sacré vase
A gardé mon bonheur!

Car ce vase est l'onyx, d'un sceau divin fermée,
Qui ne laisse jamais échapper la liqueur;
Car ce vase est l'amphore élue et parfumée;
Car ce vase, ô ma bien-aimée,
Ce vase, c'est ton cœur!

Ce vase, c'est ton cœur, mystérieux, sublime,
Éprouvé par ce feu qu'on nomme la douleur,
. . . . intime,
Profond comme un abîme,
Et pur comme une fleur.

[Amour.]

LA FONTAINE MOLIÈRE[1].

L'une est la fantaisie et l'autre est la pensée.

Deux déesses. Deux sœurs. L'une rit, l'autre songe.

Leurs bouches
Charmantes toutes deux et toutes deux farouches.

Elles aiment

Les lacs virgiliens, les antres frais, l'asile
Où rit le vieux Silène, où dort le beau Mnasyle,
L'air qui toujours se plaint, l'eau qui gémit toujours,
Et les vastes rameaux des bois profonds et sourds.

. . . . mêlent leur doux visage,
Aux projets de l'enfant, aux chimères du sage;
Et la nuit, quand il dort, viennent, chaste faveur,
Baiser le large front du poëte rêveur.

. . . .

Toutes deux vont glanant sur terre et dans les cieux.
Toutes deux d'ornements divins et gracieux
Aiment à rehausser la gaze de leurs voiles;
Mais l'une y met des fleurs et l'autre des étoiles.

Elles mènent et emportent à travers l'espace

Comme des oiseaux étranges
Les hippogriffes bleus, les Pégases dorés,
Tous ces chevaux divins, frissonnants, effarés,
Qui, fils des anciens luths et des lyres nouvelles,
Sur les parnasses verts ouvrent leurs grandes ailes.

Puis elles redescendent à terre

Et le matin le pâtre errant dans les clairières

Voit dans l'ombre du taillis...

[1] La fontaine Molière a été érigée en 1844, rue Richelieu. (*Note de l'Éditeur.*)

Où le ciel disparaît dans les branches jalouses,
Voit leurs pieds nus empreints au velours des pelouses.

Oh! les chastes beautés! oh! les pudiques sœurs!
Comme elles vont des prés foulant les épaisseurs!
Comme elles ont l'amour de la nature! et comme,
Déesses qu'elles sont, elles méprisent l'homme!

Ce sont elles pourtant, ces vierges aux fronts purs,
Que deux magiciens font vivre dans nos murs
Et que montrent aux yeux de la foule accourue
Molière sur la scène et Pradier dans la rue!

[Océan vers.]

Titre d'un volume de poésie :

VERS POUR LES VIEUX.

Ô vieillards qui songez, dans votre ennui profond,
Aux choses que Dieu mène et que les hommes font,
Et qui rêvez, ouvrant à demi la paupière,
Assis au grand soleil sur un vieux banc de pierre.

Gardons le souvenir de cette douce flamme,
Adorons cet amour, ces baisers, ces transports.
Ô mémoire! ô passé! rayon resté dans l'âme!
Qui ne se souvient pas est plus mort que les morts.

Il se peut, puisque Dieu le veut,
Que loin de toi j'use ma vie!
Il ne se peut
Que je t'oublie!

Comme il fait sombre et comme il pleut!
Il se peut, ô mélancolie,
Que j'erre loin de toi, Julie!
Il se peut, puisque Dieu le veut!
Il ne se peut
Que je t'oublie!

Bon — quoique déchiré[1].

Quoi!
Toute cette toilette adorable et charmante,
Ce frais chapeau de paille aux rubans dénoués,

(énumérer)
Ces rubans qui avaient l'air de m'aimer, en qui j'avais foi,

Tout cela a couru au devant de quelqu'un qui n'était pas moi

Au devant d'un Gustave ou d'un Arthur stupide!

Ces petits brodequins se sont laissé défaire
Par un autre que moi!

Grand Dieu! ce châle bleu m'a trahi!

[Amour.]

Ô peuple, songes-y,
Faire vos mœurs de tout ce qui défait les lois,
C'est un péril. Mêler au hasard à la fois
Dans votre esprit public inquiet et sauvage
La liberté farouche et le sombre esclavage,
Le bien, le mal, le vrai, le faux, le oui, le non,
C'est un péril. Laisser en proie aux maux sans nom
Le pauvre assis au seuil du riche oisif et libre,
C'est un péril.
Etc...

[Politique.]

---

[1] *Note de Victor Hugo.* — Le haut de la page est déchiré. (*Note de l'Éditeur.*)

L'enfant ignore. Hélas! la mère tremble et prie.

L'avenir...

Apparaît, sombre et triste, à son cœur maternel.
Ô tempêtes! écueils, inquiétude amère!
C'est l'océan qu'on voit dans l'œil bleu de la mère,
Ce qu'on voit dans l'œil bleu de l'enfant, c'est le ciel.

ou :

L'enfant rit, mais l'angoisse est au cœur maternel.
Ô tempêtes! écueils! Avenir! vie amère!
Ce qu'on voit dans l'œil bleu de l'enfant, c'est le ciel;
C'est l'océan qu'on voit dans l'œil bleu de la mère.

[Océan vers.]

Vieilles églises bretonnes du bord de la côte. — La nuit — dans la tempête, matelots perdus sur la mer du large.

La nuit,
Les guivres de granit, le feu dans la paupière,
Les gargouilles, ouvrant leurs mâchoires de pierre,
Battent de l'aile ainsi que d'effrayants vautours,
Et hurlent sur la mer aux quatre coins des tours;
Du haut des noirs clochers, le dragon, la tarasque
Ajoutent, furieux, leur souffle à la bourrasque [1].

[La mer.]

---

[1] Au bas des vers une liste :

Danses de la nuit.

Spectres. — Djinns. — Stryges. — Lamies. — Guivres. — Hydres. — Vampires. — Larves. — Brucolaques. — Drées. — Gargouilles. — Masques. — Gnomes. — Satyres. — Faunes.

Cyclopes. — Femmes-cygnes. — Nixes. — Wilis. — Walkyries. — Fées. — Elfes. — Sylphes. — Ondins. — Nymphes. — Lémures. — Napées. — Œgipans.

Myosotis. — Nénuphars. — Glaïeuls. — Sagittaires. — Joncs. — Mandragores. — Gobloblins. — Poulpiquets. — Corrigans. — Bisclavarets.

Face noire luisante. Yeux ronds blancs. Petite prunelle noire. Sourcils verts arqués. Au-dessous des deux yeux deux grands croissants au lieu de joues. Petit nez vert en bec d'oiseau. Bouche rouge vif en fer à cheval. Lèvre inférieure verte. Rictus de satyre. Pour barbe quatre longues folioles blanches à nervures noires faisant une sorte de collerette sous la face. Pour bras deux sarments verts agitant en guise de mains deux espèces de spatules triples rouges bordées d'une barbe d'écrevisse verte. Corps très petit porté par deux jambes rampantes jaunes pareilles à deux grosses chenilles barbelées. Derrière sa tête frétille une petite queue verte au bout de laquelle brille une grosse perle blanche. — Il rit le soir dans les arbres, et il applaudit ceux qui passent la nuit en entrechoquant à grand bruit ses deux spatules.



Habite dans des espèces de grottes Louis XV, inaccessibles, au plus sombre des forêts, construites de jolis cailloux lavés, verts, jaunes, noirs, blancs et rouges, qui font des mosaïques bizarres.

Sa femelle lui ressemble. Seulement elle a les yeux rouges, la barbe rouge, la queue rouge avec un gros rubis au lieu de perle, la bouche blanche, les spatules vertes et blanches à poils rouges.

Ils ont environ deux pieds de haut.

La nuit ils ont une petite flamme jaune sur la tête.

(Les Pégases.)

LES HIPPOGRIFFES.

Dans cette étrange nuit les chevaux m'apparurent.
Leur croupe ruisselait d'écume et de sueur.
— Quels chevaux? quels chevaux, ô livide rêveur?
— Les chevaux irrités qui s'en vont dans l'espace,
Les noirs chevaux ailés dont l'essaim gronde et passe;
Le cheval Ouragan, le cheval Vision!

(Énumération des autres hippogriffes. Leurs têtes, leurs crinières, leurs ailes — plumes aux uns, nageoires aux autres — écailles, ongles — leurs poitrails, leurs croupes dans la nuit et dans le vent.)

Le cheval Rêve, le cheval Horreur, le cheval Épouvante!

Et tous ces noirs coursiers, Horreur, Rêve, Épouvante!

Et la chimère Effroi, monstrueuse et vivante,
Et tous ces noirs chevaux, Horreur, Rêve, Épouvante!

Jersey, 16 7bre 1852.

On entend au loin

Crier le cabestan d'une ancre qui se lève.
Des chevaux sur la grève...
Traînent des chariots chargés de goëmon;
Des femmes remuant le sable et le limon,
Passent, le trouble en main, et rôdent, jambes nues;
De grands oiseaux blancs vont et viennent dans les nues.

À l'horizon la mer, sans fond comme la nuit.

Ô Dieu! que faites-vous de cet effrayant bruit?
Qu'est-ce que vous mêlez, Seigneur, à ces nuées,
A ces vagues dans l'ombre en hurlant remuées,
Aux ouragans, aux flots roulant de noirs débris?
Qu'est-ce que vous mêlez à la tempête, aux cris
Des cormorans rasant le cap inabordable,
A l'écueil, à l'abîme, à ce puits formidable
D'où l'esprit sans horreur n'a jamais remonté?

Est-ce votre colère? Est-ce votre bonté?

Voulez-vous seulement quand l'homme au bord des ondes
À travers les splendeurs et les ombres profondes
Ose élever vers vous son regard sans clarté
Ecraser ce néant sous votre immensité?

[Dieu.]

À peine, hélas! l'enfant,
Ce brin de l'herbe humaine agitée à tout vent,
Ce chiffre obscur jeté dans l'abîme du nombre,
Est né, qu'il pousse un cri. C'est qu'il sent dans cette ombre
La main froide du sort saisir ses membres nus.

Oh! ne t'enivre pas des confiances folles
De ton âge ignorant, candide et triomphant.
Ne crois pas échapper au noir destin, enfant.
Dieu...

Compose notre vie et notre infirmité
D'une seule douleur qu'on nomme humanité.
Quand nous naissons, il prend dans ses doigts notre argile,
Y mêle tous les deuils de ce monde fragile,
Tous les sanglots qu'on pousse ici-bas, et sa main
Pétrit chaque homme avec les pleurs du genre humain.

[Dieu.]

Son père l'ignorait, ce pauvre infortuné.
Personne ne savait comment il était né.
Il n'avait pas quatre ans que sa mère était morte.
Il mendiait pieds nus son pain de porte en porte;
C'est ainsi qu'il grandit.

Jamais on ne lui mit entre les mains un livre.
Personne ne lui dit : enfant, il est un Dieu

qui nous voit tous, père indulgent, juge austère.

Jamais on ne le fit devant ce grand mystère
Mettre à genoux joignant ses deux petites mains.

Un jour, comme un oiseau qui ramasse une miette,
Il prit un peu de pain au seuil d'une maison.
Mais les oiseaux du ciel ne vont pas en prison.
On y jeta l'enfant.

Il y entra enfant, il en sortit diable.
Homme, le bagne. — Il en sortit. — On lui disait : va-t-en!

Pas une main tendue au pauvre misérable...

Enfin poussé ainsi par les épaules, il descendit au fond du crime.

Et voilà qu'aujourd'hui, le couteau monstrueux
Dont l'ombre est à jamais sur la place de Grève
Et qui semble sortir de l'enfer dans un rêve,
À la face du peuple, à la face de Dieu,
Rouge, horrible, et doré des rayons du ciel bleu,
Tout dégouttant de sang lentement se relève.

Je t'absous toi, bourreau, paria porte-glaive!

Potence.	Guillotine.
Crime	Châtiment
Potence raconte la monarchie et la papauté	Guillotine La Révolution.

Le génie humain poursuit son œuvre à travers les siècles et passe le flambeau d'un homme à l'autre, les hommes se continuent et se font écho,

Et les mêmes esprits sous d'autres noms renaissent,
Callinique revit dans Congrève; Porta
Dans Daguerre[1]; et le Dieu, mort sur le Golgotha,
Qui veut briser les fers, l'esclavage et la force,
Met l'âme de Las Case au cœur de Wilberforce.

[Artistes. Poëtes. Grands hommes.]

---

[1] Callinique, feu grégeois; Porta, chambre obscure. (*Note de Victor Hugo.*)

Vanité des efforts des anciens sages pour trouver le fond de la destinée et résoudre l'énigme de l'homme.

Énumérer les doctrines de chacun, les caractériser d'un mot :
Zoroastre
Pythagore
Manès (manichéisme)
Thalès (hypothèse de l'eau génératrice)
Socrate
Platon
Aristote, etc.

et terminer ainsi :

Et Diogène s'accroupit découragé, laissant errer son regard de sa lanterne qui cherche un homme à son tonneau qui ne contient qu'un philosophe.

Titre d'un livre à faire :

TOUT EST PLEIN D'ÂMES.

L'homme écrit son destin jour à jour, mot à mot, avec la grosse encre noire de la vie et en même temps Dieu écrit dans les interlignes avec une encre invisible. À la mort ce que l'homme a écrit s'efface et ce que Dieu a écrit apparaît.

Si c'est un juste, cela rayonne; si c'est un méchant, cela flamboie.

Nature, destin, tombeau. — Énigmes. — Problèmes. Obscurités. — Séjour de l'âme qui pense. Sphère de son vol.

Le mystère obscur plaît à la pensée ardente;
L'ombre appelle l'esprit; Virgile y mène Dante,
Et Dante y trouve Béatrix;
La poésie est sœur d'Isis aux triples voiles;
Les neuf muses debout sous leurs cercles d'étoiles
Gardent les neuf replis du Styx.

[Philosophie.]

PIERRE BIZARRE.

...Alors il ouvrit sa fenêtre; prit son bonnet de coton par la mèche, le suspendit au-dessus du vide comme une cloche, et vida dans la rue tous les songes qu'il y avait dedans; et il s'écria : — Malheur à qui s'endort! Allez-vous-en, songes! Illusions le jour, déceptions la nuit! désormais, je ne m'assoupirai que d'un œil, et je ne rêverai plus. L'idéal est un fantôme, la femme est un nuage, la philosophie est une vapeur; confiance, duperie; foin de la foi! le bourgeois s'éveille, veille et surveille. Chrysale est dans le vrai. Bartholo est une brute intelligente. Ô fidélité des femmes, ô solidité des utopies, je ris de moi qui ai cru en vous. Utopies, femmes, ô Kant, ô Lisette, je me suis endormi sur votre sein. Quelle bêtise! Qui que tu sois, homme, n'aie pas d'oreiller. Au guet! Au chat! qui vive? voilà la vie. C'est fini. Je ne crois plus à rien. Je deviens un être positif, un homme pratique, un doctrinaire. J'aurai le cœur et l'habit boutonnés jusqu'au menton. Je me condamne au réel.

Cocu, mais le sachant. Trompé par l'utopie, mais souriant. Ce sera ma grandeur.

PIERRE BIZARRE.

Il avait le passé présent. À travers l'absence, à travers la distance, à travers les années, il renouait le dialogue au dialogue, la phrase à la phrase, l'idée à l'idée. Il abordait ainsi un ami qu'il n'avait pas vu depuis deux ans : *Bonjour. Je te le prouve.*

LES ARCHANGES.

Peut-être pour ces êtres incommensurables notre ciel énorme n'est-il qu'une petite fleur bleue du gouffre, myosotis de l'infini.

Que sommes-nous près de ces fantômes des cieux?

Peut-être pour l'archange, être incommensurable,
Notre ciel, cet azur énorme et vénérable,
Doré d'ombre et d'ombre bruni,
Où passe la comète ouvrant sa sombre queue,
N'est-il qu'une petite et lointaine fleur bleue,
Myosotis de l'infini.

FILS DE VEUVE.

Cependant on parlait dans la chambre voisine.

1° Un vieux soldat.

2° Un voisin philosophe et grand liseur de livres

Disait :

Qu'était ce philosophe?
Du reste travailleur, quoique vieux.
Le premier aux blés, n'épargnant point sa peine et ses vieux bras.
...faulx, charrue, bêche,

et ce vieux moissonneur
Disait en regardant le nuage : flâneur!

...Dans la prairie une jonchée

Au bord du grand chemin une vache couchée
Regardait les passants avec maternité[1].

Le père disparaît.
La grange isolée et déserte — inhabitée.

Les corbeaux qu'on voit sortir par la cheminée

On entre

On le trouve pendu là aux poutres du plafond.
A un crochet.

Et son pauvre vieux corps pendait lugubrement.
Sa face avait l'horreur de la suprême épreuve.
Sur le mur on lisait : te voilà fils de veuve.

[Théâtre en liberté. — *Reliquat.*]

---

[1] Ces vers seront repris dans *La Légende des Siècles, Petit Paul,* écrit en 1876. (*Note de l'Éditeur.*)

LES MAUVAISES HERBES.

Les boutons d'or et les liserons sont tombés sous la serpe.

Dans mon jardin, propre et triste,
Et veuf de rameaux flottants,
Le jardinier, ce puriste,
A corrigé le printemps.

Les petites fleurs coupées — elles me parlent

De nous, les mauvaises herbes,
À vous, les honnêtes gens.

Je suis bouton d'or, mais je ne me vends pas, Arétin.
Je suis liseron, je rampe, c'est vrai, mais je parfume, ô Zoïle.
Je suis... mais j'aime, ô Phryné.
Je suis... je brille... mais je...
(Il y aurait un point de vue plus grand, la nature).

PRINTEMPS.

Tous les instruments reviennent. Ils avaient pris la fuite à l'automne, laissant gronder seuls la nuit qui pleure, le ciel qui tonne.

L'immense hautbois de la nature, figé par l'hiver, s'attendrit au souffle d'avril, et renaît et vit et fond en mélodies.

Le violon se dégèle
Et chante et pleure sous l'eau.

L'orchestre se recompose (énumérer les instruments).

Dans les bois qui font rêver,
Sur les ailes des fauvettes,
La flûte vient d'arriver.

Des caveaux où depuis trois ou quatre mille ans,
Immobiles, sereins comme des dieux d'Égypte,
Blêmes d'une lueur de caverne ou de crypte,
Un livre sous les yeux, un sac autour des reins,
Méditent, accoudés, des vieillards souterrains.

La même auréole pare, hélas!

Jésus incliné sur Lazare,
Voltaire penché sur Calas[1].

LES POËTES. — ...HOMÈRE. VIRGILE.

Chez les uns, doux, sereins, olympiens, sévères,
Jamais excès de nuit, jamais excès de jour;
Voilée ou souriant, chaque idée à son tour
Au tout harmonieux joint son rhythme pudique,
Et l'ensemble, et le but que le poëte indique,
Toujours, de chaque mot qui passe s'éclairant,
Resplendit à travers le détail transparent.

Chez les autres, bibliques, titaniques, farouches,

Prophètes ou héros sinistres de la lyre,

Ézéchiel, Eschyle — fougue, éclairs, le sujet souvent perdu de vue, mais à chaque instant, toutes grandes ouvertes, les perspectives de l'ombre et de l'éblouissement. — Oresties — Apocalypses — Caucase — Pathmos. — On entend le galop des hippogriffes

Et le tonnerre roule entre leurs strophes sombres.

Jean de Pathmos.

Il apparaît, plus noir que le noir firmament,
Hagard, échevelé, terrible, et par moment,
Fait rouler le tonnerre entre deux strophes d'ombre.

[Artistes. Poëtes. Grands hommes.]

---

[1] Ce rapprochement, qui indigna l'évêque d'Orléans, est développé dans le discours de Victor Hugo, *Centenaire de Voltaire,* 1878. *Actes et Paroles,* tome 3. (*Note de l'Éditeur.*)

LE CONTE.

Alors il s'adressa à la lanterne et lui dit : — Ô lanterne, belle lanterne, douce lanterne, étoile dans du fer blanc, éclaire-moi, guide-moi, fais-moi retrouver Misamuradette! fais-moi retrouver la beauté, ô lumière! lanterne, tu as jadis aidé un sage cherchant un homme, aide un fou cherchant une femme! lanterne, je te ferai ruolzer, je te ferai argenter, je te ferai dorer! J'encadrerai ton verre de diamants! Au lieu de cet affreux suif d' [1], je te donnerai à manger, lanterne délicate, de la cire d'abeille, et ta jolie petite flamme en brûlant fera le bruit des ailes d'une ruche! lanterne, viens! venons! conduis-moi! Jette ta clarté devant moi dans ce monde ténébreux, ô gaie lanterne étincelante! exauce-moi! entends-moi! toi qui es la joie, fais-moi retrouver celle qui est l'amour!

Comme il achevait ce discours pathétique, il s'aperçut que la lanterne était sourde.

Ô lanterne à voleur! cria-t-il en la jetant loin de lui.

Maître Crescentius, bourgeois marié... jolie femme...[2] est seul dans son cabinet.

On frappe à sa porte.

— Entrez! cria Maître Crescentius.

Deux diables entrèrent.

L'un était noir, l'autre était rouge.

Ils saluèrent poliment.

— Messieurs, qui êtes-vous? leur dit Crescentius.

— Des diables.

— Je le vois, mais vos noms?

Ils lui répondirent d'une façon qui n'était pas mal diabolique et mystérieuse.

Le premier lui dit :

— Je m'appelle Lapegoc en français et Gasipsil en latin.

Le deuxième lui dit :

— Je m'appelle Ochim en latin et Mich en français.

— Voilà, certes, s'écria Maître Crescentius, du latin de l'enfer et du français du diable.

[1] Un mot illisible.
[2] Le papier, déchiré, laisse deux lacunes. (*Note de l'Éditeur.*)

— Pour vous servir.

— Et à coup sûr de furieux noms, reprit-il.

Les deux diables saluèrent de nouveau, ce qu'ils font en ôtant l'étui de leurs cornes.

Maître Crescentius leur rendit leur salut en ôtant son feutre rond à larges bords.

— Votre étui n'est pas si bien ajusté que le nôtre, dit celui des deux diables qui avait dit se nommer Mich en français et Ochim en latin.

— Mes bons messieurs, demanda Maître Crescentius, je sais vos noms; mais quel est votre état? Avez-vous quelque profession dans la diablerie?

Le diable noir répondit :

— Je représente les sept péchés capitaux.

Le diable rouge ajouta :

— Et moi les sept péchés pires.

— Et pourquoi êtes-vous noir? reprit Crescentius en s'adressant au premier.

— C'est que je suis abbé, dit Lapegoc.

— Et vous, demanda Crescentius à l'autre, pourquoi êtes-vous rouge?

— C'est que je suis cardinal, répondit Mich.

— Prenez donc la peine de vous asseoir, dit Crescentius.

Les deux diables s'assirent et croisèrent gracieusement l'un sur l'autre leurs pieds de bouc.

— Maître Crescentius, reprit le diable noir, nous venons vous proposer une affaire.

— Laquelle?

— Voici : c'est moi, l'abbé Lapegoc ou Gasipsil, qui reçois dans le purgatoire tous les péchés de madame votre femme.

— Et c'est moi, ajouta le cardinal Ochim ou Mich, qui reçois dans l'enfer tous vos péchés à vous.

— Je mets tous les péchés de votre femme dans ce sac.

— J'enferme et je verrouille toutes vos iniquités dans cette boîte.

Les deux diables tirèrent d'on ne sait quoi et montrèrent subitement à Maître Crescentius l'un une espèce d'outre fort gonflée et si légère qu'elle semblait vouloir s'envoler; l'autre une sorte de cassette cadenassée et qui paraissait fort pesante.

— Maître Crescentius, poursuivit le diable noir, je viens vous demander s'il vous conviendrait de m'acheter les péchés de votre femme.

— Et moi, dit le diable rouge, je viens vous vendre les vôtres.

— Mes péchés! les péchés de ma femme! grommela Crescentius. Que diable voulez-vous que j'en fasse?

— Deux montures, dit le diable noir.

— Expliquez-vous.

— Quand il vous plaira de chevaucher là-haut, Maître Crescentius, enfourchez cette outre. Elle est si légère et subtile qu'elle vous emportera en un clin d'œil, non au ciel, mais dans les nuages.

— Et, continua le diable rouge, quand la fantaisie vous prendra de descendre en bas et de nous rendre cette visite, asseyez-vous sur cette boîte, par son seul poids, elle percera la terre et vous déposera tout droit en enfer. Ne dédaignez point cette entrée chez nous, croyez-moi. On peut avoir à causer.

Maître Crescentius devint rêveur.

— Monsieur l'abbé Lapegoc, dit-il, combien les péchés de ma femme?

— Un liard.

— Et les miens, monseigneur Mich?

— Ton âme.

— C'est-à-dire, monseigneur, observa l'usurier, que vous me donnez les revenus, mais que vous me prenez le capital.

— Juste, répondit l'Éminence d'en bas.

La vieille qui veut se noyer. Sa sœur la sauve. Qu'un lit. Le lit est très étroit.

Hé bien, tant mieux. On est plus près pour s'embrasser.

Chante, m'a-t-elle dit, la sombre destinée.
Regarde les grands coups du sort, les chocs pompeux,
Les sublimes douleurs; élève, si tu peux,
Ton hymne à la hauteur sinistre de la vie.
Chante.

(Énumérer — Souffrances de l'homme — de la femme — de l'enfant — des peuples.)

Chante

Les révolutions, bouches d'ombre et de flamme,
Qui, terribles, n'ayant qu'à baisser leurs clairons
Et qu'à faire du vent pour chasser les Nérons,
Transfigurant Paris, Londres, Pétersbourg, Rome,
Soufflent des ouragans d'évènements sur l'homme.

Grandeurs humaines, splendeurs, conquêtes, fêtes, musiques, clairons, orchestres, lyres, fanfares, tambours, timbales, hymnes, dithyrambes, etc.; héros, rois, empereurs, pourpres.

Et leur suprême éclat
Se compose du bruit de tous les vers de terre
Qui rampent dans tous les tombeaux.

Riche, ton fils est mort. Ton or est inutile.
Jette tous tes trésors dans cette ombre infertile
Qui l'a pris si jeune et si beau.
A quoi bon? la mort rit et repousse ton offre.
Le riche vainement met la clef de son coffre
Dans la serrure du tombeau.

[*Post mortem.*]

Pour je ne sais plus trop quel motif, cette fleur
Était restée au lit plus tard que de coutume;
Toutes les autres fleurs que prairial parfume
Riaient depuis longtemps sur le bord du fossé
Au grand soleil, qu'à peine elle avait commencé
D'ouvrir le pur volet de ses pétales blanches;
Sa paresse faisait fort jaser les pervenches;
Les lys disaient : Voilà qui va faire du bruit!
Quelqu'un aura passé chez cette fleur la nuit!
Un sylphe! C'est affreux. Voilà comme on s'expose.
Cette fleur était blanche et va devenir rose.
Vous verrez. — Mais la belle, ajustant ses couleurs,
Bâillait à la façon des femmes et des fleurs,
De manière à montrer la lueur de son âme
Et d'être encor plus fleur et d'être encor plus femme,
Épinglait un rayon à son pistil brillant,
Lustrait sa feuille, et tout en se débarbouillant
Avec de la lumière et dans de la rosée,
Disait :

[Océan vers.]

Le livre : LES QUESTIONS.

Entrer ainsi en matière :

Au commencement de ce siècle, toutes les questions ont été posées et résolues.

Elles ont été mal posées et mal résolues.

Par qui? Par un génie.

Par Napoléon.

(Les reprendre toutes, et constater et montrer les nouvelles solutions, les vraies.)

Guerre — peine de mort — enseignement (gratuit et obligatoire) — mariage (divorce insuffisant, trouver l'autre loi) — colonisation.

Europe — blocus continental, fausse solution.

États-Unis d'Europe — vraie solution. — Industrie — travail — salariat — prolétariat, etc.

Commerce — libre échange.

Monnaie — unité.

Exils — bannissements — injures — salaires de la gloire.

Les contemporains sont envieux, ingrats. Le présent cache la gloire des génies vivants, la nie, la conteste.

. . . . Mais quand a passé le temps,
Ouvrier qui, mettant en poudre les instants,
Construit le bloc du siècle avec cette poussière,
Quand l'avenir, ce sphinx, a levé sa visière,
Quand tous les nains se sont dans la tombe courbés,
Quand les escarpements des exils sont tombés,
Quand les orgueils se sont écroulés, quand la haine
Est morte en bégayant quelque parole vaine,
Quand le nivellement a passé, souffle obscur,
Au fond de l'horizon, tout à coup, dans l'azur,
Dans la nue, au-dessus de la vie où nous sommes,
On aperçoit la tête immense des grands hommes.

[Artistes. Poëtes. Grands hommes.]

1861-1880.

BOÎTE AUX LETTRES.

Pourquoi je panse toutes les plaies sociales, le forçat, la fille publique, etc., enfant, femme, etc.

Oui, je voudrais, sentant venir les grandes heures,
Les instants foudroyants, éblouissants et noirs,
Désarmer les courroux, tarir les désespoirs.
J'éponge de mon mieux, et je lave, et j'essuie.
Oui, j'accepte la cendre aux mains, au front la suie,
Oui, je suis l'ouvrier obscur; dédaignez-moi.
Je veux de l'avenir diminuer l'effroi;
Je veux ôter, faisant mon œuvre incorruptible,
Aux révolutions l'excès de combustible;
Je voudrais qu'épargnant le progrès menacé,
Le feu ne pût reprendre où ma main a passé;
Calmer l'éruption des maux, voilà ma tâche;
J'y travaille, et c'est moi qu'on entend sans relâche
Râcler dans le volcan, ramoneur de l'Etna.

[Moi.]

ROMAN.

La pauvre vieille vierge se vengeait de sa sagesse, de sa vertu, du passé, en se décolletant, en se retroussant, en montrant le plus possible de bras, d'épaules, de nudités grasses et molles et de choses de soixante ans, et, en croisant ses jambes l'une sur l'autre dans son grand fauteuil de façon à montrer invariablement sa jarretière, se livrant ainsi à la consommation solitaire de son pain rassis et de son dîner froid, et, sans s'en rendre bien compte peut-être, y invitant inutilement autrui.

Je fais peur à la duègne, à la douairière, hélas!
Je donne en son caveau la fièvre à la momie.
Eh quoi! j'ai réveillé même l'Académie!

L'Académie

Va vous chasser, s'il faut croire ce qu'on rapporte.
Je trouverai Jean-Jacque et Molière à la porte,
Et me consolerai d'avoir quitté Nisard.

À L.-B.[1]

Je fais mieux que t'offrir ma voix, prends mon fauteuil.

Ils m'ont fait cette gloire et désormais, Molière,

le regard de la postérité ira

De ton buste splendide à ma tête proscrite,
De toi qui n'en fus pas à moi qui n'en suis plus[2].

[Moi.]

ROMAN. SERK.

On entre dans sa chambre.

Elle est déserte. — Une table. — On y trouve cette lettre :

«Je me retire de la vie publique.

«Quand la destinée s'acharne elle finit par vaincre l'homme.

«Au moment de disparaître dans une ombre, que je prie Dieu de rendre impénétrable, je déclare ceci :

«Dans un procès qui aura lieu prochainement et auquel mon nom sera mêlé, la personne digne de respect qui sera accusée, à cause d'une méprise fatale, est absolument innocente du fait qui lui sera reproché. Je la prie de me pardonner le tort involontaire que je lui aurai fait. La lettre de moi qui sera lue dans le procès dira ce que c'est que cette méprise. Quant à moi, je ne suis pas coupable devant les hommes, mais je suis coupable devant Dieu. Je me punis.

«Je ne comparaîtrai pas devant la justice humaine, ne la reconnaissant pas pour la justice. C'est moi-même qui me condamne et qui m'exécute.

[1] Louis Bonaparte.

[2] Dans une lettre à Paul Meurice (2 mars 1864) Victor Hugo dit que l'Académie avait délibéré sur son expulsion. Montalembert l'avait en effet demandée après la publication des *Châtiments*. (*Note de l'Éditeur.*)

«Ma conscience ne me reproche rien de ce que les hommes croient ou supposent. Mon expiation vient de plus haut. Tout ce que mes convictions religieuses me permettent du suicide, je l'accomplis. Je sors de la vie autant que je le puis.

«En me retirant je fais des vœux profonds pour la cause humaine. J'ai vécu pour cette cause et je mourrai pour elle. L'avenir dira dans quelle mesure mes efforts auront été utiles.

«Dans la solitude où je vais, j'ignorerai tout. J'y achèverai quelques travaux, et j'y mourrai. J'y attendrai mon jour de libération suprême dans le recueillement, la prière, et le silence. Si l'on entend encore ma voix, ce sera comme la voix qui sort d'une tombe.»

Malheureusement cette lettre, destinée à quelqu'un en France, et ayant un sens tout politique, était écrite sous une forme équivoque qui pût dérouter les agents de police s'il arrivait qu'elle tombât entre leurs mains.

(Conspiration... Révolution[1].)

Autrefois, j'étais jeune. — Il y avait des moments où je me contentais du vol de la fantaisie qui est à la jeunesse ce que le papillon est au matin. Dans ces moments-là

La rêverie et l'art, mes deux religions,
M'emportaient dans l'azur des vagues régions;
J'aimais Titania riant sous la liane;
Par Jupiter! j'aurais enlevé la Diane;
Fou d'amour, je m'en fusse en allé n'importe où
Avec la nymphe blanche et pure de Coustou,
Comptant bien l'arracher palpitante à son arbre,
Et voir sous mes baisers rougir ce sein de marbre,
Et faire au Ranelagh, dont j'étais le lion,
Galoper Galatée avec Pygmalion.

. . . .

J'adorais des magots chinois; j'étais l'apôtre
Des trumeaux de Watteau, des vases de Lepautre;

. . . .

Aujourd'hui, vieilli. Le deuil, l'amour, le devoir.
Deus, Homo.

[Moi.]

---

[1] Écrit au crayon, très effacé. Une copie est jointe au manuscrit. (*Note de l'Éditeur.*)

GRIMETTE. — MOINOTTE. (Roman.)

Réâtre et la Gorue étaient deux monstres, l'un fauve, c'était l'homme, l'autre féroce, c'était la femme. Ils s'étaient accouplés et vivaient misérablement. Ils allaient rôdant, quelquefois ensemble, quelquefois chacun de son côté. Ils cherchaient et guettaient. Ils avaient pour industrie de trouver les enfants perdus; quelquefois ils en trouvaient qui n'étaient pas perdus.

Effroyable genre de vol.

[Théâtre en liberté. — *Reliquat.*]

Le dompteur — bateleur — belluaire — saltimbanque.
— L'enfant volé et le lion.
— L'enfant battu. — Appelle père et mère.
— Le lion pose sa patte sur le bras de l'homme.

(En présence du berceau.)

Ma femme, votre mère, ô pauvre être innocent,
Me trompait, je le sais. Je pardonne, et j'espère.
J'ignore, ange endormi, si je suis votre père,
Mais votre petitesse est grande, et vous défend;
Mais étant un enfant, vous êtes mon enfant.
Ma bénédiction vous adopte.

Le passereau, la huppe et la bergeronnette
Discutaient; entre oiseaux on jase, on est honnête,
Mais on est susceptible, et quelquefois les becs
Font comme les troyens ennuyés par les grecs;
On se chamaille; ainsi les bons rapports s'altèrent;
Les trois oiseaux ayant discuté, disputèrent;
C'est la pente; on descend par cet escalier-là;
On s'aima dans l'éden, puis on se querella;

Sitôt que la discorde amère fait un signe,
Le sage à ne plus être un sage se résigne.

. . . .

Les oiseaux sont un peu des hommes et des femmes.
Et nous, n'avons-nous pas des ailes dans nos âmes?

[OCÉAN VERS.]

LA LEÇON. HISTOIRE. ROIS.

A. B. C. GÉOGRAPHIE. MONT ATHOS.

Et maintenant qu'on a parlé de la grammaire,
D'Alexandre, des grecs, des juifs, du mont Athos,
Si nous allions un peu du côté des gâteaux?

[L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE. — *Brouillons.*]

Pour le livre que je veux faire sur la langue primitive.

Z. Lettre mystérieuse. La dernière de l'alphabet. La route est faite. La marche est terminée. *Sedere.* S'asseoir.

S'asseoir n'est pas s'endormir.

Zed devient *sed,* et signifie *mais*...

Rien n'est fini.

Voici enfin une liste de titres pour des volumes projetés. Nous donnons entre crochets les dates présumées d'après l'écriture ou certaines particularités.

L'AMANT DE LA MORT.

[*POST MORTEM*: 1828.]

LA QUIQUENGROGNE.

[1831.]

Le Fils de la bossue.

Agrippe et Brute, roman de mœurs.
(Le ménage du procureur.)

Nous avions nommé la femme (vieille), *Agrippe* et le mari (vieux bourru imbécile) *Brute.*

Quand j'aurai le temps, j'écrirai un livre de mœurs intitulé :

Touchant les duchesses.

Titre du livre :

Pensées mêlées de Hierro,
arrière-petit-fils de Gringoire et de Dulcinée du Toboso.

Développement d'une pensée en douze ans.

1 vol.

Lettres de deux personnes de sexe différent.

Le livre de ma vieillesse sera intitulé : *Histoire des derniers rois.*

Un bon livre à faire sous ce titre : *Pensées mêlées.*

L'Homme qui écrit Kisella, roman[1].

Le Dialogue des Cariatides[2].

[Philosophie. 1834-1836.]

Les Statues informes.

[1836.]

---

[1] Ces neuf titres, inscrits dans la plaquette : *Feuilles paginées,* sont, d'après l'écriture, de 1830 à 1832. — [2] Ce titre a sans doute quelque analogie avec la division du poëme *La Révolution,* daté du 25 décembre 1857 et publié en 1881 dans *les Quatre vents de l'Esprit.* (*Note de l'Éditeur.*)

Dieu en pressant les grands cœurs qui souffrent en exprime la pensée goutte à goutte.

Pensées exprimées goutte à goutte[1].

[1838-1840.]

Ce que sont les fleurs pour la science.

(Faire quelque chose de ça.)

[1845-1848.]

Chansons lointaines

ou

Le Chant lointain.

[1852-1853.]

Titre du livre :

Choses mêlées au bruit de l'eau et du vent.

[1852-1854.]

Chansons de pitié.

[1853.]

Mes Cris dans l'ombre.

Que ceux qui ont peur dans les ruines et dans les ténèbres n'aillent pas plus avant.

[1855-1860.]

Les Apparences de la nuit. Roman.

[Théâtre en liberté. — *Reliquat.* 1856.]

---

[1] Ce titre sera repris vers 1857 : *Le goutte à goutte de l'esprit.* (*Note de l'Éditeur.*)

Besschus, roi de Nigritie.

[1856-1857.]

Conte : *Le Hantebois* (brigand).

[1856-1857.]

Le Chenapan.

Le mauvais Patron.

L'Echoueur.

Autre type : *Le Matelot parisien*, ancien vaudevilliste.

[1856-1857.]

La Pudeur des spectres.

[1858-1860.]

La Sédition des nuées.

[1858-1860.]

Dialogue de l'escarboucle et de l'étoile.

[1858-1860.]

Pour la vie domestique.

[1859-1860.]

Livre :

I. Amour. — II. Histoire. — III. Philosophie. — IV. Clémence. — V. Religion. — VI. Vérité.

[1860.]

Copeaux de la préface du livre *Paris.*
Utiles pour la brochure : *Où en sont les questions?*

[1867.]

Que la Mort n'existe pas.

[Explication de la vie et de la mort.]

La solution de continuité est impossible.

[1870.]

Faire un livre intitulé : *Météores.*

La Mort

par

V. H.

Commencer ainsi :

Une chose m'étonne.
C'est qu'on ne comprenne pas la mort.
La mort est un phénomène de pure gravitation.
Supprimez la gravitation, la mort disparaît.
Expliquons-nous.

[Explication de la vie et de la mort.]

[1870-1872.]

Je ferai un livre intitulé :

Clarté de la mort[1].

[1875.]

---

[1] Au bas d'un projet de table pour la deuxième série de la *Légende des Siècles.* (*Note de l'Éditeur.*)

NOTES

DE CETTE ÉDITION

OCÉAN. — TAS DE PIERRES.

LES MANUSCRITS.

Il y a pour *Océan* quatre volumes de manuscrits, trois pour les vers, sériés ainsi : 1820-1851; 1852-1870; 1871-1884; un seul volume pour la prose : 1825-1880.

Dans ces quatre volumes comme dans la plupart des manuscrits, on trouve tous les genres de papier, tous les formats : verso de lettre ou d'enveloppe, bande de journal, convocations, faire-part, il n'est pas rare de voir sur la même page trois ou quatre fragments collés les uns sous les autres par des pains à cacheter; vers 1860 et jusqu'en 1884 quelques larges feuilles de fort papier bleu ou blanc.

1820-1851. — En tête, une note datée 19 novembre 1846 forme une sorte de préface à cette période. Les premiers vers reliés sont de la toute jeunesse de Victor Hugo et si l'écriture enjolivée de savantes arabesques ne suffisait pas à les dater, les sentiments exprimés par le jeune royaliste les situeraient vers 1820 :

Ah! nos pères ont vu l'orgueil républicain
Adopter pour niveau la verge de Tarquin.
Nos pères vous ont vus, sages pleins de démence,
Faire du peuple au peuple un holocauste immense;
Ils ont vu quelle nuit, s'amassant par degrés,
Nuit affreuse, éclipsa tous vos rêves dorés,
La loi souillant les mœurs, un pouvoir d'imposture
Étendant sur la France une vaste torture,
L'homme au nom de ses droits dans les chaînes jeté,
Et les prisons, manquant à votre liberté!

Sous ces vers, cette déclaration farouche :

Combien au pilori qui n'y devraient pas être
Et combien n'y sont pas que j'aimerais y voir!

Au verso quelques notes d'histoire.

Rapidement, l'écriture se simplifie et si tous les sujets se mêlent, l'évolution se précise peu à peu. Çà et là, quelques poésies ébauchées que nous avons données dans la division : *Plans.*

Peu de pièces datées.

1852-1870. — Les pages, pour la plupart, contiennent plusieurs fragments collés l'un sous l'autre; les originaux étant, comme dans le volume précédent, de toutes dimensions, en reliant on a établi le format d'après le manuscrit le plus large et le plus haut.

Quelques copies de vers extraits des carnets de 1859 et 1864.

1871-1884. — Au début de ce volume, ce sont plutôt des notes, des ébauches jetées çà et là, quelquefois au crayon, mais toujours sur le premier papier venu. Des copies accompagnent les originaux les moins lisibles. Puis apparaissent les feuillets de beau papier et de grand format, fréquemment employé pour l'*Art d'être Grand-Père,* pages couvertes de la large écriture qui avec les années devient plus appuyée et même un peu tremblée.

Les derniers vers ébauchés à la fin de cette période sont d'avril et mai 1884 :

LES VOLEURS.

Ces sinistres navires
Attachés au rivage et captifs comme lui,
Et qui bâillent la foudre avec un sombre ennui.

19 avril 1884.

Au verso, du 9 mai 1884 :

Je dis bonjour au chat.
Je lui donne la patte, il me donne la griffe.
Nous sommes bons amis.

A la fin de ce manuscrit sont reliés les *Vers faits en dormant.*

Indépendamment des principaux manuscrits, notons deux petits cahiers de vers a peine lisibles tant l'écriture est effacée et l'encre pâlie; l'un est daté 1816-1817, l'autre 1817-1818. De ces cahiers, nous avons extrait neuf poésies, faisant partie des premiers essais (*voir pages 11 à 39*).

Voici maintenant, dans l'ordre de ce volume, la description des manuscrits :

I. NOTES EXPLICATIVES.

OCÉAN VERS.

X. LES JOYEUX FILS DE NATURE ET D'AMOUR. — Ce manuscrit ne comprend que deux feuillets, numérotés 1 et 4. Que sont devenues les pages 2 et 3 ?

Nous nous sommes rappelé que la Chanson du Gracieux dans *Marion de Lorme* était de même rythme et de même facture ; en nous reportant aux notes du drame[1], nous avons compté, outre le couplet chanté au cours du troisième acte, six strophes inédites publiées dans la description du manuscrit, en tout sept strophes dont le manuscrit est exactement semblable, papier et écriture, à celui des *Joyeux fils de Nature et d'amour.* Victor Hugo a donc, en 1829, détaché de la poésie écrite en 1828 sept strophes dont il a fait la Chanson du Gracieux (et qui remplissaient les pages 2 et 3) ; il a laissé telles quelles les pages 1 et 4 dont les vers ne s'adaptaient pas à la situation du troisième acte de *Marion :* dans le drame, un comédien nargue un juge ; dans la poésie, un bandit en instruit un autre.

Après la date : 28 juin 1828, une colonne de chiffres donne le total de 120 vers ; c'est exactement le nombre des sept strophes publiées dans *Marion* et des huit qu'on vient de lire.

Au verso de la première page, quelques hésitations : la cinquième strophe se pré sentait d'abord ainsi :

La prison c'est une ferme
Dont tout bandit à son terme
Doit être le hobereau.
Du gibet c'est le fourreau[2].

Après avoir défini l'aspect des juges, la sixième strophe concluait :

Le tout plus froid que les marbres
Dont leurs tombeaux sont construits.

[1] Page 161 de cette édition.
[2] Nous rappelons que les vers et variantes publiés en italiques sont rayés dans le manuscrit.

XI. *PROMENEURS QUI HANTEZ LA TERRASSE SABLÉE...* — Fragment arraché d'une page de l'album de voyage, 1843.

XII. *QUE VOTRE GLOIRE EST COURTE, Ô GRANDS HOMMES DU GLAIVE!* — Écrit au verso d'un bulletin de souscription au *Cours familier de Littérature* de Lamartine.

XV. *DANS CETTE RÊVERIE OÙ J'OUBLIAIS DE VIVRE...* — Encre très pâle, écriture très effacée et semblable à celle de certaines notes prises en 1852 pour l'*Histoire du deux décembre,* à Bruxelles. Au bas de ce manuscrit, ces quelques vers qui semblent n'avoir aucun rapport avec ce qui précède :

Et moi je dis : aimez! croyez! je suis semblable
Au prêtre dont la main ne voudrait que bénir,
Au pâtre qui voyant la nuit poindre, et venir
L'heure où le maître veut que le troupeau s'abreuve,
Crie et chasse à grand bruit les buffles vers le fleuve.

XIX. AUX FILS DES CROISÉS. — Le manuscrit s'arrête après la première partie; la seconde n'est ébauchée que par ces mots : Mais vous!

XXII. *QU'IL S'APPELLE HOMÈRE SEULEMENT...* — Au verso d'une lettre datée 22 juillet 1857, réclamant à Victor Hugo 50 francs pour sa souscription en faveur de la veuve Cabret. Au coin Victor Hugo a écrit : *Payé.*

XXVI. *JANVIER DOIT GRELOTTER PRÈS DU VIEILLARD QUI TREMBLE...* — Avant ce premier vers, une rime proposée et suivie d'un point d'interrogation :

Ensemble! ensemble! ensemble!

Et en travers du verso d'enveloppe qui sert de manuscrit à ces vers, des indications des prix guernesiais :

Son : — 3 sous la livre. Au coin de Victoria road.
Marché du blé : orge — 22 sous le dénerel.
Avoine 16.

XXXI. *AUX CHAMPS, VOIS-TU, TOUT EST CONTENT, TOUT EST JOYEUX.* — Après le onzième vers, venaient les deux derniers avec ces variantes :

Ils sont contents, leurs toits de chaume
On est content; les toits de fleurs d'or sont couverts,
Et le ciel bleu sourit aux paysages verts.

Ces deux vers sont rayés, et recopiés à la fin après quatre vers ajoutés.

XXXV. *PLEINE LUNE, OURAGAN. LA MER EST EN DÉMENCE.* — Au-dessus du premier vers, cette indication :

VENT. MER.

Puis quelques mots barrés :

La lune est dans...

XXXVII. *DERRIÈRE L'HORIZON LES ROCS MONTRAIENT LEURS TÊTES...* — Au bas de ces vers, on lit ceux-ci :

tombeau
Ce que disent au fond du crâne, ce caveau,
Le squelette raison et le spectre espérance.

XXXIX. *LES FORMES, LES ASPECTS SONT DES SPECTRES QUI FLOTTENT...* — Ce petit manuscrit semble un fragment de poésie, un astérisque à droite paraît indiquer une suite, et des points de suspension avant le premier vers et après le dernier font prévoir un commencement et une fin.

XL. LA NUIT. — À la fin de la plaquette qui a pour titre : *Amour,* sont reliés les vers : *À Juliette.* Cette poésie en fait partie.

XLIII. *OH ! COMME J'ARPENTAIS, SITÔT LES NUITS TOMBÉES...* — Le manuscrit relatant ce souvenir de jeunesse est, d'après l'écriture, de 1876 ou 1878.

XLIV. *LÈVE-TOI, DOUCE OPPRIMÉE !* — Parmi les *Vers à Juliette.*

XLVI. *CE QU'ILS NOMMENT, MA BIEN-AIMÉE...* — Au haut de la page, ces mots : Ne les crois pas.

XLVIII. *BONNE JEUNESSE ! Ô JOURS CHARMANTS ! JE VOUS AIMAIS...* — Au verso de la *Déclaration* de Victor Hugo au sujet de l'amnistie, imprimée le 18 août 1859.

L. *Ô VOYAGES ! DÉPARTS QUAND ON AVAIT VINGT ANS !* — Au-dessus du premier vers, ce passage biffé :

Les passants croyaient

Voir passer deux oiseaux envolés pour l'azur.
Douce, elle me chantait : *ananigous ia sûr.*

[*Vers à Juliette.*]

LI. CHANSON. — Au verso de la deuxième page, ces quatre vers :

Je suis celui qui fait des chansons bégayées
Par la flûte, à l'écart, loin des routes frayées,
Chansons que le vent mêle à l'ombre, aux sourds abois,
Et qu'on entend le soir se perdre au fond des bois.

LII. AUTRE CHANSON. — Après la date, une strophe qui semble une variante de la chanson précédente :

J'ai changé; l'amour nous leurre,
Fuit, et nous donne congé;
Lisette rit; moi je pleure
De ce qu'une autre a changé.

Un brouillon de cette poésie est daté 31 mars 1878.

LVIII. *SOYEZ DONC DEMI-DIEU, MAGE, BARDE, HÉROS...* — Entre parenthèses, au haut de la page, ces trois noms dont le dernier forme rime au premier vers de la poésie : (*Astarté. — Vénus. — Éros*).

LXI. *JEANNE DISAIT : TOUJOURS JE TE SERAI FIDÈLE...* — Au verso de ce manuscrit la poésie publiée dans *Les Contemplations* sous le titre : *L'enfance;* ici pas de titre, mais quelques variantes pour les deux premières strophes :

Le doux enfant chantait; la mère exténuée
Expirait, gémissant de voir jaunir les bois;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée;
J'entendais le grand râle et la petite voix.

L'enfant, tout frêle, avait cinq ans; encor plus frêle,
Sa mère lui disait : mon trésor! mon amour!
Mon bonheur! — Et, pensif, je les écoutais, — elle,
Toussant toute la nuit, lui chantant tout le jour.

Au bas, date et note : 22 janvier 1855. Jersey. Surlendemain de la mort de Mme Ginestat[1].

LXIV. *JE ME SOUVIENS DU TEMPS DE MES ILLUSIONS.* — Au coin du manuscrit, à droite, les mots : *Boîte aux lettres.* C'est le titre d'une division publiée en partie dans le Reliquat des *Châtiments.*

[1] Mme Ginestat était la femme d'un proscrit. (*Note de l'Éditeur.*)

LXVII. À S. B. — On ne trouvera dans le manuscrit d'*Océan vers* qu'une épreuve des vers à Sainte-Beuve. L'original est conservé par la famille de Victor Hugo. M. Gustave Simon a publié ces vers dans la *Revue de Paris* des 15 décembre 1904, 15 janvier et 15 février 1905, mais sans indiquer de date précise. Nous avons retrouvé dans le Carnet de 1874 l'ébauche suivante, nous la donnons telle quelle :

À S. B.

Le jour où je t'ai mis hors de chez moi, vil drôle,
Lorsque sur l'escalier te poussant par l'épaule,
Je t'ai dit : n'entrez plus, monsieur, dans ma maison,
J'ai vu luire en tes yeux
J'ai vu dans ton regard toute ta trahison
ô coupable
(Et j'ai compris de quoi pouvait être capable)

Luire, et j'ai ta laideur dédaignée

La lâcheté, le mensonge

Comme on pressent la toile en voyant l'araignée.

LXXIV. *NOUS NOUS ENVOLERONS VERS LES CIEUX INCONNUS...* — Sous ces vers quelques rimes jetées :

Éclairs — clairs. — Madame de Boufflers.

et ce mot : chandeleur.

LXXVIII. NUIT. DANS UN CIMETIÈRE. — Strophe tracée d'abord au crayon, puis repassée à l'encre. Au bas de la page, indication et vers biffés :

Je me souviens...

Fête. Et finir par ce vers :

Ô patrie! ô concorde entre les citoyens!

C'est le dernier vers de *Lueur au couchant*[1].

Sous ces ratures, quelques vers :

Caïn s'étonne
Que l'innocent
Ait tant de sang.

---

[1] *Les Contemplations.* (*Note de l'Éditeur.*)

Je ne suis que le front; vous êtes l'auréole.

LXXXVI. *RIEN N'EST PLUS EFFRAYANT QUE CET EXIL DE L'ÂME.* — Au coin, à droite du manuscrit, le mot *Enfer* et avant le premier vers, le mot *Homme.*

LXXXIX. *UN LENT TRAVAIL HUMAIN SANS CESSE RONGE ET MINE..* — Après le dernier vers et d'une encre beaucoup plus pâle, ces trois vers :

Ô maître, ayez pitié de la fourmi César!
Ô juge! ayez pitié de Jeffrye! ô pontife,
Pitié pour Boniface et pitié pour Caïphe!

XC. *CROIS À TA CONSCIENCE AVANT DE CROIRE AUX CODES.* — Sur le feuillet où sont ces quatre vers, on lit deux pensées qu'on trouvera page 284.

Puis, rayés, deux vers employés déjà.

XCVI. *TOUT MARCHE, C'EST LA LOI DE L'HOMME.* — En marge des quatre premiers vers, cette mention : *Ailleurs.*

Puis, rayés, quelques mots au bas du feuillet :

L'homme illisible. L'ombre indéchiffrable.

CII. *...J'AI LU DANTE.* — Au verso d'une lettre signée des initiales L. H. :

Au citoyen Victor Hugo,
À l'éminent écrivain,
Au poète illustre,
Au grand orateur,
Au généreux défenseur des droits de la liberté et de la dignité des femmes,

Le modeste travail d'une aiguille reconnaissante et dévouée.

1er janvier 1856.

CIV. *LE POËTE ABOLIT LA GUERRE ET L'HOMICIDE...* — Au bas du feuillet, ces vers :

Dante, l'homme effrayant,
Qui met Dieu dans son livre et l'univers en marge.

CVIII. *APRÈS TANT DE CHOSES PASSÉES...* — Au haut de la page, quelques lignes de plan, suivies de ces vers :

Seigneur, châtiez et récompensez dès ce monde. Les méchants seront confondus dès cette vie ...et les bons récompensés.

Et les vivants alors, voyant le juste heureux
Et le méchant frappé sur la terre où nous sommes,
Diront : c'est que sans doute un dieu juge les hommes !

CXIV. *D'AUTRES DISENT — C'EST LÀ LEUR SAGESSE : — QUE SERT...* — Comme conclusion, ce début de réponse :

J'admire. O brutes !

CXV. *TU SEMBLES ÉTONNÉ; JE NE PUIS TE COMPRENDRE.* — En regard du dernier vers, des rimes proposées :

Aiguë. — Bisaiguë. — Ambiguë. — On arguë. — Exiguë. — Contiguë.

CXVIII. LES MORTS — SONGEZ AUX MORTS ET LAISSEZ LÀ VOS BIBLES... — Poésie écrite au verso d'une convocation à une réunion du Sénat. Timbre postal : 6 avril 1876.

Les trois premiers vers sont antérieurs à la suite qui doit, d'après l'écriture, dater de 1876-1878.

CXIX. *C'EST LE MÊME INFINI QUI, MER BLEUE, OMBRE ÉPAISSE...* — Avant le premier vers, une indication semble annoncer une suite à ces deux strophes :

Vie. — Apparences. — Visions de l'immensité.

CXXII. À MADEMOISELLE LOUISE B. — Sous ces quatre vers à Mlle Bertin, quelques lignes de prose :

Le Temps : ennemi terrible, chose étrange ! parce qu'il fuit.

Deux choses sortent incessamment de la bouche de Dieu,
Une parole, l'évangile,
Un souffle, la création.

CXXIII. *Ô FOYER PATERNEL ! Ô FOYER DOMESTIQUE !* — Au verso d'une lettre de Gaspard de Pons à Mme Victor Hugo la priant de rappeler « à Victor » qu'il attend *les Feuilles d'automne.* Timbre postal : 1831.

CXXIV. ÉCRIT SUR L'EXEMPLAIRE DE *N.-D.* DE M.-N. — Sur le même feuillet, au-dessus des vers, ces deux pensées :

Tout homme est un livre dont le sens ne se continue pas toujours d'une page à l'autre : Parfois la candeur est au recto, la trahison au verso.

Tous les hommes ne sont pas égaux pour Dieu, c'est Dieu qui est égal pour tous les hommes.

CXXXII. L'EX-BON GOÛT. — Au coin d'une page de variantes, deux vers sur un autre rythme :

CORSET DE L'ART.

Voir la muse qui se délace,
Quelle horreur! prenez ce mouchoir!

ou :

La muse qui se délace
vertu
Scandalise sa pudeur.

Cette poésie fait suite aux vers publiés, sans date, dans *Toute la Lyre : A propos d'une grille de bon goût,* l'écriture nous l'a fait situer vers 1859, mais quelques variantes datent de 1865 et 1870[1].

CXL. *VOUS DITES : DE NOS JOURS, NUL N'EST IMPUNÉMENT...* — Premier début de ces vers :

Ah! vous croyez, dans votre bonne foi.
Aux journaux, à la presse, au procureur du roi...

Ces deux lignes raturées, Victor Hugo a écrit vingt nouveaux vers sur une page placée en tête de cette poésie.

OCÉAN PROSE.

III. *OH! COMME CELA EST VRAI QUE LA LUMIÈRE RÉELLE...*

Le haut de la page est pris par ces lignes :

A Venise la dignité ducale durait toute la vie du duc. À Gênes, elle a varié, trois ans, cinq ans. Ceci est pour beaucoup dans l'histoire des deux républiques et explique la différence de proportion qu'on remarque de l'une à l'autre. Le doge de Venise avait le temps d'être un grand homme; le doge de Gênes ne l'avait pas.

[1] Voir *Toute la Lyre,* tome I, Édition de l'Imprimerie nationale.

VI. *LA BONHOMIE IMPLIQUE À UN CERTAIN DEGRÉ D'AUTORITÉ...*

Ce feuillet commence par ces trois propositions :

Certains hommes marchent dans la justice comme les voleurs dans le grand chemin.

Ou : Certains hommes, législateurs, juges, philosophes, honnêtes gens, disent : Nous marchons dans la justice.
— Oui, comme les voleurs dans le grand chemin.

Ou : Quand vous voyez certains hommes dans la justice, tremblez, comme quand vous voyez des voleurs dans le grand chemin.

XXV. *DANS UN CONTE DE L'ORIENT...*

Page écrite dans tous les sens, dont les fragments sont numérotés 1, 2, 3.

TAS DE PIERRES.

Nous ne nous attarderons pas à décrire les innombrables bouts de papier qui constituent les manuscrits des *Tas de pierres;* ils sont de toutes provenances et presque tous de petite dimension, depuis la feuille à en-tête de l'Université jusqu'aux bandes de journaux, factures, faire-part, cartes de visite, enveloppes, etc.; ils sont pour la plupart collés ou montés sur onglets les uns sous les autres, selon le format adopté pour la reliure de chaque plaquette ou volume. Nous ne signalerons que quelques détails nous aidant à situer telle pensée ou motivant telle réflexion.

MOI.

Page 243. *RIEN AVEC LA MATIÈRE...*

Au-dessus de ce feuillet :

Ma femme dit que j'ai peine égale à laisser entrer l'argent et à le laisser sortir.

Page 245. *TOUTE MA VIE, JE POURRAIS LA DIVISER...*

Au verso de cette languette de papier, trois lignes relatant une « chose vue » :

Le petit enfant tenait le livre d'une main, le chat de l'autre, le livre par le signet, le chat par la queue, tous deux suspendus. Le chat miaulait.

Page 247. *J'ENTENDS RIRE LES SOTS, J'ENTENDS HURLER L'ENVIE...*

À la fin de la plaquette ayant pour titre : *L'amour. La femme,* sont reliés les « Vers à Juliette ». Ceux-ci en font partie et font allusion aux attaques des classiques contre *Les Burgraves* représentés le 7 mars 1843.

Page 255. VIE EN FAMILLE. — Ce petit feuillet débute par ce vers :

L'été, cet histrion chantant, fait sa rentrée.

Page 258. ORDRE MORAL. — Sous ces vers, une ligne :

Le bonheur des méchants est de mauvais exemple.

Page 266. *L'INFINI, L'ÉTERNEL, L'IDÉAL, L'ABSOLU..*

Au bas du feuillet, cette pensée :

Ne soyez pas trop vieux.
Pour gouverner un peuple en ces jours orageux,
En ce siècle où souvent l'évènement foudroie,
Il faut la serre d'aigle et non la patte d'oie.

LÉG. DES S.

Page 271. *TRISTE, SOURD, VIEUX...* — Cette strophe est répétée dans un autre rythme, au bas du feuillet :

Homme triste, sourd, vieux,
Trois fois silencieux,
Ferme ici-bas tes yeux,
Ouvre-les dans les cieux.

CECI ET CELA.

Page 273. *LA PRESSE A SUCCÉDÉ...* — Sous ces lignes, dont l'écriture date environ de 1828, quelques mots fixant une image qui sera reprise trente et un ans plus tard dans *Les chansons des Rues et des Bois* (*Souvenir des vieilles guerres*) : La lune, hausse-col.

PHILOSOPHIE.

Il y a deux volumes de manuscrits portant ce titre, l'un de vers, l'autre de prose. Nous avons indiqué page 242 les divisions de ce dernier. Dans celui qui contient les vers, au feuillet 85 commence une division intitulée : *Les bons et les méchants.* C'est à cette division qu'appartient la poésie :

Page 283. LE JUGEMENT VIENDRA. — Dans le coin, en haut de la page, cette indication barrée : *les heureux;* puis deux vers qui n'ont aucun rapport avec la suite :

Dès l'aube, on voit sortir de leurs maisons en foule
sautant
Des enfants qui s'en vont en dansant dans les prés.

Page 284. *L'HOMME, TENANT EN MAIN OU DES DÉS OU DES CARTES...*

Sur la même page, plusieurs vers publiés ici, sauf ces deux derniers :

Quand un roi te parle tout bas,
ses paroles
Prends tout ce qu'il dit pour un songe.

Page 292. *EXPIATION! SOMBRE LAVE...*

Sous le trait final, trois vers proposés :

prison
La chair, bagne du cœur forçat.

La chair geôlière et l'âme au bagne.

L'esprit captif, la chair geôlière.

Page 293. *HÉLAS! NOUS SOMMES DES FANTÔMES...*

Au-dessus et au-dessous de ces vers des notes, des rimes et ces trois vers biffés :

Quand les premiers chanteurs sauvages
Voyaient descendre des nuages
Le centaure au double poitrail.

Page 293. *L'HOMME EST COMME UN BOURREAU DEBOUT DANS LA NATURE.*

Sous cette strophe deux vers datés :

Au levant
Un long nuage étroit rougi par l'aube sombre
Semblait un poisson d'or dans un océan d'ombre.

Page 295. *RAYONNANT DANS LE DEUIL, SOURIANT DANS L'ORAGE...*

Sur cette page, des notes et des vers en tous sens; en voici quelques-uns :

RUINES. ROME.

Ces temples, ces palais, ces cirques, ces nymphées.
Athène est faite en marbre et Rome en travesti.

Pensif, je me promène au bord des flots moroses;
J'erre, et j'entends en moi toutes sortes de choses,
Murmures de l'esprit mêlés au bruit de l'eau.

Page 296. *TOUS LES CRIMES DE LA FORCE ET TOUTES LES GRANDEURS DE L'IDÉE...* — Après la dernière ligne, deux mots indiquent une suite projetée :

Cependant, écoutez.

SAGESSE.

Page 318. *SUR CETTE TERRE IL Y A DES PAUVRES.* — Au verso d'une traduction en anglais de la lettre de Victor Hugo *à l'Espagne.* 1868.

RELIGION.

Page 326. *...JE NIE, Ô PRÊTRES...* — Au-dessus de ces vers, une ligne de prose :

Non, votre Dieu n'est pas mon Dieu.

LES RELIGIONS SONT LES VÊTEMENTS DE DIEU... — Sous cette pensée le titre d'un poème des *Contemplations : Magnitudo parvi,* écrit en 1855.

Page 328. *TOUTES LES RELIGIONS SONT FAUSSES...* — Sous cette pensée, ces lignes qui n'ont aucun rapport avec le texte qui les précède :

...Ces caresses secrètes que nous faisons à nos opinions pour obtenir d'elles qu'elles se changent en convictions.

EXPLICATION DE LA VIE ET DE LA MORT.

Page 330. *SI L'ÂME N'ÉTAIT PAS IMMORTELLE...* — Au-dessus de cette pensée, une ligne :

Madame, je ne suis qu'un chien, mais je vous aime.

Au verso d'un faire-part de la mort du maréchal Oudinot, duc de Reggio.

POST MORTEM.

Page 332. *LA VIE EST PLEINE DE MYSTÈRES...* — Le feuillet débute par ces quatre vers :

Leur
Mon âme est triste et toute nue.
La honte leur parle
Le remords m'insulte en secret.
Leur
Ma conscience est devenue
Comme un lion de la forêt.

L'HOMME N'EST VRAIMENT NÉ QU'À L'HEURE OÙ DIEU RÉCLAME... — Au-dessus de ces vers, cette pensée :

Pour moi, esprit que la destinée humaine occupe, la balance de Pilate est toujours dressée sur le monde et j'en vois distinctement pencher tour à tour les deux plateaux

Dans l'un pèse Jésus, dans l'autre Barabbas.

Page 333. *L'ADVERSITÉ SE SENT PLUS VOISINE DES CIEUX...* — Sous ces vers, un plan ébauché :

La mort met à la chaîne les héros, les forts, les conquérants, au bagne dans le sépulcre.

Et les petits enfants qu'elle prend sous ses voiles
Ont le jardin azur avec les fleurs étoiles.

Page 334. *LE VISAGE HUMAIN EST UN VOILE.* — Ces vers ont été interchangés et leur ordre définitif est établi par les chiffres 1, 2, 3, 4. Puis une ligne de prose :

Ôte ta chair, voyons ton âme.

Le feuillet débute par deux vers rayés :

Ma maison, quand la mer fait rage,
Sonne la nuit comme un écueil.

et, au-dessus, deux mots : L'empire rétamé.

ET QUI DONC POURRAIT DÉSALTÉRER... — Le feuillet commence par ce vers :

Les sens sont un fumier où gît l'âme enchaînée.

CRITIQUE.

Page 350. *CETTE VILLE OÙ NOUS AVONS LAISSÉ DERRIÈRE NOUS...* — Cette pensée est précisée par les lignes suivantes, formant variante :

Et au sommet de ce Paris, devenu Parnasse, et sur ce Parnasse nous placerions Lamartine, le grand poëte, ayant à sa gauche Béranger, le poëte excellent, et à sa droite Musset, le poëte charmant.

EPITRES.

Page 355. *À MES AMIS DE FRANCE.* — A relever une curieuse variante :

J'ai donné de grands coups de hache dans l'histoire,
Caïn
Dans l'homme, dans César, dans Jésus, dans Moloch...

Page 356. *L'OISEAU NICHE, L'EAU COURT, L'AIR SOUFFLE, L'ASTRE LUIT...*

Ces vers s'arrêtent sur un point virgule, la suite projetée est ébauchée dans ces deux vers précédés eux-mêmes d'une rime :

Utrecht
...Tout cela, c'est dans l'ordre, et correct,
Et je n'y trouve rien pour ma part à redire;
Mais... que...

Page 357. ... *HOMME, LA VOLUPTÉ EST FOLLE.* — Le titre *Épîtres,* inscrit en haut de chacun des fragments de cette division est surmonté ici du titre : *Dieu,* biffé. Les quatre premiers vers sont marqués d'une accolade précédée d'un point d'interrogation.

POLITIQUE.

Page 368. *L'HOMME D'ÉTAT SE TIENT DEBOUT...*

Au verso d'un brouillon, écrit en 1848, sur l'enterrement du général Lamarque. *Les Misérables.*

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — Au bas de ce fragment, ces lignes :

Chambre des pairs.

M. — C'est l'âme visible.
Th. — Quelle profanation! montrer une âme à des bourgeois! Comme ces porcs de ducs regardent cela bêtement[1].

Page 371. *AUX MARRAST.* — Copie faite par Mme Drouet. L'original manque. Au verso de la copie, ces deux vers :

Maîtres, buvez, mangez, car la vie est rapide.
Tout ce peuple vaincu, tout ce peuple stupide...

Page 373. *ARAGO NE PARAÎT PLUS À L'ASSEMBLÉE.* — Au-dessus de ces lignes, une « chose vue » notée :

Quand Lamartine est à la tribune, un huissier apporte un verre de vin qui remplace le verre d'eau.

QUOI! DES NIAIS SERONT MES DOCTEURS... — Le nom de Dupont de l'Eure est largement biffé et remplacé par des points, mais on le lit facilement sous la rature.

Page 375. *GOUVERNEZ LE PEUPLE SANS L'IRRITER.* — Sous cette pensée, une note :

Le koran maudit « les peuples sans livre ».

[1] On peut supposer que la lettre M. (abréviation de *Moi*) désignait Victor Hugo et que Th. était l'abréviation de Théophile Gautier, par qui d'ailleurs ce propos pouvait être tenu. (*Note de l'Éditeur.*)

Page 376. TOUTES LES IDÉES EN CIRCULATION... — Au verso de ce feuillet, parmi des lignes illisibles ou rayées, ce fragment de discours, adressé à Dupin, président de l'Assemblée :

Quant à M. le président, je ne m'écarterai jamais des égards qui lui sont dus. Il a défendu le M[al] Ney, il a défendu Béranger. Il peut l'oublier. Moi je ne l'oublie pas.

DIEU[1].

Page 386. Ô RECHERCHE DE DIEU PAR L'HOMME! PAS PERDUS! — En haut de la page, ces deux vers :

La pomme d'Ève tombe au regard de Newton
Et lui révèle tout, la loi, l'axe, le monde.

Page 389. DIEU NOUS DONNE À CHOISIR L'AUBE, LA NUIT VOILÉE... — Le feuillet débute ainsi :

LE POËTE

Cet homme, transparent comme une lampe ardente.

LA NATURE.

Page 396. C'EST L'HIVER. LA RAMÉE... — Nous attribuons la date de 1828 à cette strophe dont l'écriture est semblable à celle des JOYEUX FILS DE NATURE ET D'AMOUR. (Voir page 40.)

LE SOIR.

Page 403. ...CE SILENCE DU SOIR... — En haut du feuillet, ces vers :

La table de sapin
Où je rêve la nuit accoudé sur Virgile.

[1] Les pensées en prose sur *Dieu* sont à la fin du manuscrit : PHILOSOPHIE. (*Note de l'Éditeur.*

LA MER.

Page 407. LA MER PARLE À LA NUIT ET VERS LES CIEUX S'ÉLANCE... — Au-dessus de ces vers, un nom qui semble destiné à un personnage du *Théâtre en Liberté :* Cassetuile.

LES ASSEMBLÉES. L'ÉLOQUENCE.

Page 442. SI VOUS ÊTES FORT, ET SI, DANS UNE DISCUSSION... — Au verso, brouillons de différents passages des *Misérables.*

QUESTIONS SOCIALES.

Sur une feuille de gros papier gris, sous le titre dont on a trouvé le fac-similé page 444, deux autres mentions :

QUESTIONS PHILOSOPHIQUES. — CHOSES ÉPARSES.

etc.

(Important à lire.)

Tout de suite après la partie reliée sous le titre : QUESTIONS SOCIALES, on trouve plusieurs articles de journaux sur l'esclavage, sur le « Martyrologe des peuples ».

LA CIVILISATION.

Page 450. AFRIQUE. — Après cette comparaison : Le français est l'homme de la civilisation. L'arabe est l'homme de la solitude, cette note entre parenthèses : (Développer ceci).

ARTISTES. POËTES. GRANDS HOMMES.

Page 478. COMME VÉNUS ÉCLÔT DE LA MER INQUIÈTE... — Avant ces vers, nous lisons ceux-ci :

Annibal au Tessin, Thrasybule à Méthymne,
Sont les flambeaux de Dieu; tout vainqueur est un hymne.

Page 478. Ô GRANDS LUTTEURS, QUE DIEU CHOISIT POUR SUPPLÉANTS... — Avant le premier vers, quelques noms sont proposés :

Cromwell. Danton. Robespierre.

Le haut de la page est rempli de vers rayés écrits en tous sens; deux seuls, qui n'ont d'ailleurs aucun rapport entre eux, subsistent :

Ce vent prodigieux, buffet d'orgue effrayant.

Dante, égal effrayant de Shakspeare et d'Eschyle.

Au bas du feuillet, ceci :

(Le style des poëtes.)

Dans le noir encrier une étoile s'allume.
En écrivant, la plume
Se souvient qu'elle est aile et qu'elle a pu voler[1].

PLANS.

Page 506. OH! DISENT LES HOMMES...

En tête de ce plan ces quelques vers :

La vie est une fontaine
Dont chacun boit à son tour,
Et remporte, vide ou pleine,
Son urne à la fin du jour.

En marge :

L'urne
Qu'on remporte, vide ou pleine,
S'appelle l'ambition.

---

[1] Rappelons que Victor Hugo ne se servait pas de plumes de métal. (*Note de l'Éditeur.*)

La gloire

épouse
C'est une amante de marbre
Couchée à côté des morts.

Page 507. *À L'ESPRIT QUI SURGIT SUR LE FLOT QUI S'ÉCROULE...*

En marge de la première version, Victor Hugo a écrit :

Préférable.

Page 511. NOTE. — *AU SIEUR DE VISÉ.* — Au-dessus de la note relevée aux *Feuilles paginées*, cette indication à l'encre rouge :

Compléter ce portrait du libelliste Donneau de Visé.

Page 518. *AIME ET TU COMPRENDRAS. DANS LE CŒUR IL FAIT JOUR.*

Le feuillet débute par ces trois vers :

Avec ses millions d'étoiles,
L'univers, flotte à pleines voiles,
Vogue à jamais sur l'infini.

Cette image est reprise au bas de la page :

On dirait que derrière l'horizon il y a un abîme

Où comme une flotte infinie
Plonge tout le ciel étoilé.

Puis viennent ces deux lignes :

. . . . Ô son de voix ! Sourire !
Souvenirs adorés !

Page 522. LA TEMPÊTE. — Au-dessus du titre, ce vers :

Le vent
Fait aboyer la mer comme un boucher son dogue.

Page 523. *AUTREFOIS JE CROYAIS COMME UN CRÉDULE ENFANT...*

En marge de la seconde strophe, un signe renvoie au bas de la page où nous trouvons cette version des trois derniers vers :

L'expérience humaine aboutit au Seigneur.
J'ai cherché la vertu, j'ai cherché le bonheur,
Je n'ai trouvé que vous, lumière !

Page 528. VIEILLES ÉGLISES BRETONNES. — Avant cette énumération, deux vers :

Roncevaux attend Charlemagne
Et Waterloo Napoléon.

Page 541. GRANDEURS HUMAINES, SPLENDEURS. — Pour les troisième et quatrième vers de la strophe, des croix indiquent deux variantes au bas du feuillet :

Rendra-t-elle l'enfant si beau ?
Le spectre incorruptible, hélas ! rit de ton offre.

Page 544. ROMAN. SERK. — Un grand feuillet où le texte, à peine lisible, est tracé au crayon. La chemise placée devant ce feuillet porte, au verso, cette mention rayée :

Les Misérables. Omissions ou errata.
(Futures éditions.) 1864.

Au recto, ce titre, qui semble n'avoir aucun rapport avec le sujet :

PHILOSOPHIE. INDE.

Mentionnons ici une plaquette reliée sous le titre : RIMES. — NOMS. — SOURCES. Victor Hugo déclarait ne pas se servir du Richelet, il se faisait pour lui-même un dictionnaire de rimes. En voici quelques-unes, précédées de cette note :

—

Tout est sérieux
dans le travail ; donc
il faut tout noter,
même les Rimes qui
me traversent l'esprit

Chameliers
familiers
piliers
des milliers
Des bœufs et des chameaux avec leurs chameliers.

Rime offrant deux sens :

Ils admirent
Tous les grands écrivains que les siècles admirent.

Bacchante	Réveillon	Inabordable
Acanthe	Sillon	Pendable
Alicante	Tourbillon	Imperdable
	Baillon	Fécondable
		Insondable.

Finisse	Patoise	Xénophon
Punisse	Pontoise	Bouffon
Bannisse	Matoise	Griffon
Pythonisse	Toise	Syphon.

...Avez-vous vu à Bruxelles, en Brabant,
Une vieille maison au coin du quai des briques.
fabriques
lubriques

Sainte-Monique. — Manique. — chronique. — ironique. — panique. — Inique. - Dominique. — cynique. — unique. — communique. — La nique. — punique. — tunique.

Voici, dans l'ordre de publication de ce volume, la liste des poésies et fragments non datés; nous donnons entre crochets les dates approximatives présumées d'après l'écriture; les dates *en italiques* nous sont indiquées par un fait ou par une comparaison avec d'autres manuscrits.

OCÉAN VERS.

1840.	Promeneurs qui hantez la terrasse sablée...
[1859.]	Que votre gloire est courte, ô grands hommes du glaive!
[1854-1856.]	Ô royauté pliant à la fin sous le faix!
[1859.]	La Foule.
[1852-1853.]	Dans cette rêverie où j'oubliais de vivre...
[1860.]	...Et fais attention. On rit.
[1858.]	Vitellius était hideux. César immonde...
[1820-1822.]	Fragment d'une ode à Moreau.
[1853-1855.]	Aux fils des croisés.
[1853-1855.]	Pour qui donc me prend-on qu'on parle de la sorte?
[1836-1838.]	Vous ne savez donc pas qui je suis, imbéciles!
[1856-1858.]	...Qu'il s'appelle Homère seulement...
[1845-1847.]	Oh! dans les temps anciens, mère des Nations...
[1852-1854.]	Les prêtres du soleil, les vierges de l'aurore...
[1856-1858.]	Janvier doit grelotter près du vieillard qui tremble...
[1842-1844.]	Phidias, Jean Goujon, Michel-Ange, Coustou...
[1859-1860.]	Les Écréaux. — Écueil.
[1853-1854.]	Chanson de marin.
[1850.]	La justice, l'amour, la force, la beauté...
[1838.]	Aux champs, vois-tu, tout est content, tout est joyeux...
[1840-1842.]	...Ce vieux chêne est si grand. .
[1856.]	...Au fond du crépuscule...
[1854.]	Or voici poindre avril. Les bons petits oiseaux...
[1858-1859.]	Pleine lune; ouragan. La mer est en démence.
[1859-1860.]	On voyait aux clartés du soir mystérieux...
[1853-1854.]	Derrière l'horizon les rocs montraient leurs têtes...
[1855-1856.]	Crépuscule.
[1855-1856.]	Les formes, les aspects sont des spectres qui flottent...
[1834-1835.]	La nuit.
[1874-1875.]	Tu me vois bon, charmant et doux, ô ma beauté...
[1880.]	Oh! comme j'arpentais, sitôt les nuits tombées...
[1834-1835.]	Lève-toi, douce opprimée!
[1882-1883.]	Si tu veux que je te dise...
[1850-1852.]	Ce qu'ils nomment, ma bien-aimée...
[1840-1844.]	L'amour complète l'âme, et quand son destin change...
[1859-1860.]	Bonne jeunesse! ô jours charmants! Je vous aimais...
[1857-1859.]	Ô voyages! départs quand on avait vingt ans!
[1878-1880.]	Chanson.
[1878-1880.]	Autre chanson.
[1859-1860.]	Dans des trous de grenier, parmi des araignées...
[1862-1865.]	Je me souviens d'avoir connu, dans ma jeunesse...
[1880-1883.]	Je vous quitte, ô villes malsaines!
[1855-1858.]	Soyez donc demi-dieu, mage, barde, héros...
[1856-1857.]	Elle passa devant la boutique du juif.
[1828-1830.]	Ô temps! si l'on pouvait dans ton urne profonde...

[1830-1832.]	Ô foyer paternel! ô foyer domestique!
[1875-1876.]	Interrompu par Virgile.
[1836-1840.]	Les funérailles de Daphnis.
[1853-1854.]	...Au tournebride...
1859.	L'ex-bon goût.
[1877-1879.]	Bonhomme, apprends ceci : la campagne a du style.
[1860.]	Querelle du 6 et du 9.
[1872-1873.]	Que Georges pour sa fête ait un pantin tout neuf...
[1859.]	Aile-courte raillait un jour Basse-sur-pattes...
[1840-1842.]	Force dômes bossus comme des calebasses...
[1876-1878.]	Ève, Adam, flux, reflux, blanc et noir, bien et mal...
[1874-1875.]	Avenir.
[1878.]	La Révolution fait le tour de l'Europe...
[1872-1875.]	Ô terre qui verdis sous le fourmillement...

OCÉAN PROSE.

[1830-1832.]	Les réalités sont de deux ordres.
[1834-1836.]	L'amour se compose essentiellement...
[1836-1840.]	Oh! comme cela est vrai que la lumière réelle...
[1832-1834.]	Hélas, Fabio, vous remuez là les grandes questions.
[1836.]	Un jour, à Rome, dans le marché aux esclaves...
[1836-1840.]	La bonhomie implique un certain degré d'autorité.
[1840.]	Si l'on vous dit que la logique mène les faits...
[1840-1842.]	Aimez la rencontre des vieillards.
[1840-1842.]	Pauvre doux enfant, tu es rose et frais...
[1844.]	Quelle triste chose, et comme on se sent la rougeur...
[1840-1844.]	La révolution a deux esprits...
[1849.]	Voici à mon sens quelle sera désormais la loi des révolutions. .
[1842-1844.]	Un jour, un astronome...
[1844-1846.]	Tout homme est destiné...
[1844-1846.]	Ô Vérité! Soleil!
[1844-1846.]	L'affirmation engendre la négation...
[1845.]	Poëtes, il ne suffit pas de s'élever...
[1850.]	Vous admirez que ce soit le préjugé...
[1850.]	De tous les points du globe à la fois...
[1853.]	Triste destinée des mots qui errent...
[1853-1855.]	Philosophie.
1849.	Voici ce que disait le vieux gentleman...
[1848.]	Les états constitutionnels admettent-ils...
[1854-1855.]	Dans un conte de l'Orient...
[1858-1859.]	Je crois avoir déjà remarqué quelque part...
[1832-1836.]	Tout homme intelligent doit avoir à quarante ans...
[1863-1864.]	La religion et la science d'accord contre l'infini.
[1860-1862.]	Voulez-vous savoir ce que c'est que le sophisme?
[1865-1866.]	À quelqu'un qui se plaint de perdre la vue.
[1866-1868.]	La créature a deux états possibles...

FAITS CONTEMPORAINS.

[1845-1846.]	En 1787, je ne sais quel prince...
[1844-1846.]	En ce moment, à Paris, la fantaisie souveraine...

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

X. LES JOYEUX FILS DE NATURE ET D'AMOUR.

bourgeois
Page 40. Et d'un chrétien égorgé...

Page 41. Un archer, c'est dans un bouge
Un justaucorps jaune et rouge...
Un fat, narguant
Narguant curés, Pape et bulle...

Page 42. Un pendu....
Et qui dort sur son séant
Qui dort debout et béant...

XX. *POUR QUI DONC ME PREND-ON QU'ON PARLE DE LA SORTE?*

soldat
Page 54. Mais sachez que je suis le baron, votre sire!
Dispersez-vous
Prosternez-vous devant le casque, capuchons!

La mort
Midi met une flamme au bout des pertuisanes...

XXVI. *JANVIER DOIT GRELOTTER PRÈS DU VIEILLARD QUI TREMBLE...*

Page 60. Le ciel doit ressembler au cœur; l'homme est un drame
êtres, forêts, monts, lacs,
Dont les choses, muets témoins, sont les décors...

XVIII. LES ÉCRÉAUX. ÉCUEIL.

Page 62. À de certains instants dont le mystère échappe
aveugle et sourde
Même à ceux que la peine inexorable frappe...

XXXII. *CE VIEUX CHÊNE EST SI GRAND...*

chuchotements
frissonnements
Page 66. Et des fourmillements de feuillages touffus...

XXXVI. ON *VOYAIT AUX CLARTÉS DU SOIR MYSTÉRIEUX...*

distingue lueurs
Page 70. On voyait aux clartés du soir mystérieux...

Les récifs, les brisants, ces monstres de granit
sous les flots
Qui guettent dans la mer sans changer d'attitude.

Et la vague est leur chienne,
La vague est leur servante, et l'écueil dit : apporte.

XXXVII. *DERRIÈRE L'HORIZON LES ROCS MONTRAIENT LEURS TÊTES...*

Au ras de cachaient
Page 71. Derrière l'horizon les rocs montraient leurs têtes...

XLII. À MA JULIETTE.

regret
Page 76. Les veilles, la pensée et le chagrin rongeur...

XLV. *SI TU VEUX QUE JE TE DISE...*

Entrer dans
Page 79. Quel gouffre! la vie obscure!

Contester
Apprendre
Renoncer comme Zénon!

Être un sage
Page 80. Ô femmes, et tout apprendre
De quelqu'un qui ne sait rien.
De vous qui ne savez rien!

Toucher un pied sous la table
Page 81. Être la flèche et la cible
Et tomber inanimé
la chose épouvantable
Dans cette chose terrible...

toute notre âme,
Je dirai le fond de l'âme,
Son présent et son passé
Et le Z de l'A. B. C.

LI. CHANSON.

Page 87. Je t'aime, Anna, fille exquise
damne tout le canton
Qui ris du qu'en dira-t-on...

Sais-tu pourquoi, dans nos ombres,
Sait-on pourquoi, brune ou blonde,
Nos cœurs changent si souvent?
La femme change souvent?
Ami, disent les bois sombres...
Non, dit la forêt profonde...

LII. AUTRE CHANSON.

Page 89. Autres titres : *Tristesse. — Autre chanson triste.*

LVII. *JE VOUS QUITTE, Ô VILLES MALSAINES!*

Les branches sont vertes et saines,
L'amour fuit les cités
Page 94. Je vous quitte, ô villes malsaines!

Ô printemps, la forêt est pleine...
Avril
L'amour est une forêt pleine...

boude,
On piaille, on crie, on se bécote...

LXIII. 1830.

les dieux émus
tous les vieux dieux
Page 102. On vit les sombres dieux se pencher sur les cimes
le nouveau monde éclos du vieil abîme
Pour voir quel monde allait sortir des noirs abîmes.

LXV. *ET DU HAUT DE MA TOUR, BÂTIE AVEC LE RÊVE...*

Jugeant les forts, aidant les bons, plaignant les pires...
Page 104. Inquiet des meilleurs presque autant que des pires...

Je tiens tête au despote, au flot qui vocifère,
Je blâme l'ouragan qui là-haut vocifère,
Au prêtre, au juge, au prince,
Je fais obstacle aux rois, et je ne laisse faire...

LXVI. LES ENFANTS.

bourrus
Page 105. Je renonce aux sermons hagards et copiés...

LXVIII. *L'HOMME ESCLAVE! DE QUI? DE L'HOMME.*

Page 107. Toute horreur sort de nous. La douce Liberté
plane et chante
Vient des cieux, bat de l'aile, et vit dans la clarté.
fit
Dieu fait l'oiseau, l'homme la cage.

LXXIII. LUEUR DU SOUPIRAIL.

Sait-on d'avance à qui la gloire? à qui les flammes?
Page 112. Connaît-on ici-bas l'envergure des âmes?

terre
Le sait-on? Notre vie est un radeau qui sombre.
Nous avons tous en nous une quantité d'ombre
vers Dieu
Qui doit plus tard, à l'heure où plus loin nous fuyons,
Se pénétrer de flamme ou s'emplir de rayons;
hideux purs
En fantômes sereins ou noirs la mort nous change;
démon
Et l'un est un vampire et l'autre est un archange.

LXVIII. NUIT. DANS UN CIMETIÈRE.

en cet instant, problème!
à cette heure, ô problème!
Page 117. Peut-être, ô mystère suprême!

LXXIV. *LES HOMMES PASSERONT. LA POUSSIÈRE ÉPERDUE...*

Page 123. Mais on aura toujours, quoi qu'on rêve ou qu'on fasse,
silence
mystère
Devant soi, le prodige et la nuit face à face...

LXXXVI. *RIEN N'EST PLUS EFFRAYANT QUE CET EXIL DE L'ÂME.*

Page 125. Là, dans le deuil sans fin s'étend et se prolonge,
fumée
Avec des profondeurs de sépulcre et de songe,
L'obscurité hideuse et sourde, soulevant
où fuit l'hydre
On ne sait quels flots noirs sous les ailes du vent...

LXXXVII. *DANS LA CRÉATION VISIBLE, OBSCUR MILIEU...*

terrestre
Page 126. Dans la création visible, obscur milieu
Où l'homme effaré voit passer l'esprit de Dieu,
Les animaux, effroi des familles humaines,
des airs, des eaux, des bois, des plaines,
Les animaux confus, aux formes incertaines...

tortueux,
Horribles, rugissants, noirs, monstrueux, énormes...

XC. *CROIS À TA CONSCIENCE AVANT DE CROIRE AUX CODES.*

rayonne
Page 129. La justice de Dieu s'écrit au cœur du juge.

XCVI. *TOUT MARCHE; C'EST LA LOI DE L'HOMME.*

C'est la loi de l'être et
Page 135. Tout marche; c'est la loi de l'homme,

L'immobilité, c'est sa loi.
Il ne change jamais de lieu.
Tandis que l'ombre enfle ses voiles
Toujours seul sous les mêmes voiles...

XCVIII. *...MAIS J'ENTENDS LE SAVANT S'ÉCRIER...*

la science crier
Page 137. Mais j'entends le savant s'écrier...

lugubre
Homme, tais-toi. Pour l'œil terrible des voyants...

Les prophètes étaient des hommes visités
faces parlant tout bas,
Par des blancheurs poussant des cris, par des clartés...

Et Jérémie, Amos, Trophonius, Zaclas,
Blêmissaient, terrassés sous
Terrassés, s'aveuglaient de ces sombres éclats.

C. *MOINS SONORE, MOINS PUR, MOINS RADIEUX, EN SOMME...*

D'où je conclus que l'homme est un triste animal.
Page 139. On est beaucoup moins ange, un peu plus animal.

CII. *...J'AI LU DANTE.*

Et le trône, et l'épée,
Page 141. Et la couronne horrible et la tiare sombre...

CIII. *HÉLAS! APRÈS AVOIR DANS TOUTES LES DOULEURS...*

Montez!
Page 142. Mourez! Sortez vivants des ombres de la vie!

CIV. *LE POËTE ABOLIT LA GUERRE ET L'HOMICIDE...*

Fait rayonner la paix
Page 143. Sème l'auguste paix dans l'homme, et pour prunelles...

CVI. LA VÉRITÉ.

hasards
Page 145. C'est de tous les orgueils, de toutes les raisons...

de Cume
Quand jadis échappé d'Horeb ou de Dodone,
chercheur
Le mage parvenait aux lieux mystérieux...

CVIII. *APRÈS TANT DE CHOSES PASSÉES...*

, père aux mains glacées,
Page 147. Le vieillard aux veines glacées
Met de l'ordre dans ses pensées
voit
Quand il sent approcher la nuit.

CIX. LE VIEUX.

ce que disent
vivre et parler
Page 149. Enfant! tu n'entends plus le bruit que font les hommes!

CXI. *ENFANT, PRENDS EN PITIÉ DANS LE FOND DE TON CŒUR...*

se croit quelque chose
Page 150. Et qui songe à son trône en regardant les cieux.

CXII. *LOIN DES RAYONNEMENTS, DES TRIOMPHES, DES FÊTES...*

forêt triste
Page 151. Le malheur, hallier noir où tant de voix sanglotent...

amère
Le cri que jette aux bois l'orfraie oblique et sombre...

CXVI. *...ET NE CRAIGNEZ RIEN, VOUS, QUI QUE VOUS SOYEZ...*

où Dieu
Page 156. Ou comme l'ange au fond de l'aurore qui luit.

CXVIII. *LES MORTS — SONGEZ AUX MORTS ET LAISSEZ LÀ VOS BIBLES!* —

De calmer
Page 158. D'embaumer le sépulcre obscurément vivant
inexorable
Et sur qui le silence impénétrable pèse...

d'assez pur, d'assez
Et je ne trouve rien de trop grand, de trop beau...

CXIX. *C'EST LE MÊME INFINI QUI, MER BLEUE, OMBRE ÉPAISSE...*

le soir
minuit
Page 159. Oh! qui n'a pas tremblé quand l'heure la rapporte...

Courbant .
Traînant comme des joncs les longs frissons de l'ombre,
Ployant
Avec les vents, les bruits, les nuages sans nombre...

CXXIII. *Ô FOYER PATERNEL! Ô FOYER DOMESTIQUE!*

Et près du siège où dort l'aïeul, de flamme avide,
Page 163. Surtout, près du fauteuil où dort l'aïeul livide,
Enfants,
Laissez, laissez toujours une escabelle vide
Pour l'hospitalité!

CXXXII. L'EX-BON GOÛT.

Page 173. Il n'a pas peur qu'on le prenne
En divin
Jamais en flagrant délit
sombre
Avec la fauve sirène
Qu'Eschyle traîne
Qui traîne Eschyle en son lit...

prouesses
liesses
Il ignore en ses ivresses...

CXXXVIII. *FORCE DÔMES BOSSUS COMME DES CALEBASSES...*

est idiot
Page 180. Cet être vénérable ignore tout. Aussi...

CXL. *VOUS DITES : — DE NOS JOURS NUL N'EST IMPUNÉMENT...*

auguste
Page 182. La charte de juillet, code grave et jaloux,
l'honneur
Met le droit de chacun sous la garde de tous;
utile,
La presse libre, fière, inquiète, morose...

Il est un droit public que nul ne peut
Et cœtera. Malheur à quiconque ose enfreindre!

audace
Si jamais jusqu'à lui votre pamphlet vola...

beauté, sagesse et pudeur
la reine en claie et le roi
Page 183. Traînez le roi Louis-Philippe dans la boue...

blasphémez
Insultez l'empereur, maltraitez le bon Dieu,
et rage
N'ayez au cœur que fiel, furie et frénésie,
Qu'importe! vous pourrez
On vous laissera faire à votre fantaisie...

CXLV. *LA RÉVOLUTION FAIT LE TOUR DE L'EUROPE...*

France
Page 188. Chante, ô peuple. Toujours la gloire fredonna.

TAS DE PIERRES. — VARIANTES[1].

MOI.

Ta chanson de jeunesse a des couplets sans nombre.
Page 244. *L'HYMNE DE MA JEUNESSE A DES VERSETS SANS NOMBRE.*

monte à moi comme un bouc au cytise.
Page 245. *LA HAINE CONTRE MOI DÉBORDE À PLEINES BOUCHES.*

TON AMOUR EST TOMBÉ SUR MON ÂME ÉPUISÉE...

hélas! qu'on foule aux pieds!
Page 246. Sur une feuille morte abandonnée aux vents.

VOUS AVEZ EMPORTÉ DANS VOTRE OMBRE GLACÉE...

Je contemplais mon ange!
Page 248. Je regardais ma joie!

[1] Nous n'avons relevé pour ces nombreux *Tas de Pierres* que les principales variantes.

COMBATTANT DÉSARMÉ RÊVANT DANS LA MÊLÉE...

marchant bataille
Page 249. Combattant désarmé rêvant dans la mêlée...

Le sang n'a point jailli sur moi.
Jamais je n'ai versé le sang. Ma conscience,
Ami,
Enfant, n'est déchirée aux clous d'aucun cercueil.
Pure chante
Blanche, elle rit au fond de ma pensée en deuil.

TOUT DORT ENCOR, JE SUIS DEBOUT, LE JOUR VA POINDRE.

Le ciel j'y vais,
Page 270. L'ombre s'ouvre, je pars, me voici remonté...

vu tant de nuit tomber sur moi
J'avais tant de douleurs sur ma tête qu'au fond...

songeur
rêveur
JE SUIS UN VIEUX POËTE OUBLIÉ PAR LA MORT.

PHILOSOPHIE.

LE JUGEMENT VIENDRA.

Page 283. Et l'incrédule, plein d'un morne étonnement,
Sentira sur son front
Croira sentir sur lui peser le firmament.

inondés de sanglantes sueurs,
d'affreuses
Ils verront, frissonnant sous de froides sueurs,
livides
Ils frémiront, baignés de sanglantes sueurs,
Des êtres monstrueux
De voir des visions passer dans des lueurs.
affreuses
horribles
Ils verront des clartés livides sur des cimes...

tandis qu'ils diront : Ah ! maudits que nous sommes,
Et cependant, ici, sur la terre où nous sommes...

L'HOMME EST LA SOMBRE MOUCHE ERRANTE QUI S'ENFUIT.

Le noir destin l'attend. Que de fois j'ai,
Page 291. Oh ! que de fois mon âme a tressailli la nuit,
Tremblé, comme la nef qui sombre,
Quand l'eau pleure, quand la nef sombre,
En voyant
Quand on voit frissonner au vent universel,
Sur sa toile,
Formidable, et liée aux quatre coins du ciel,
L'araignée immense de l'ombre!
La toile de l'araignée Ombre!

EXPIATION! SOMBRE LAVE...

forçat,
Page 292. Le blanc soldat, le noir esclave...

L'HOMME EST COMME UN BOURREAU DEBOUT DANS LA NATURE.

le noir de la vierge nature.
Page 293. L'homme est comme un bourreau debout dans la nature.
Adam
L'aube chaque matin voit l'homme qui torture
Le grand, le beau, le vrai,
frappe
Qui raille la justice et l'insulte et s'en joue...

DÈS QU'UN HOMME A COMMIS UN CRIME, IL NE DORT PLUS.

Tourbillon de remords
Sinistre
Nocturne tourbillon qui s'acharne et le suit...

...ON NE VA PAS À L'IDÉAL D'UN BOND.

schismatique,
Page 295. Le vieux railleur comprend le jeune fanatique,
Calvin inconnu fut
Et Calvin fut jadis par Érasme flairé.

POST MORTEM.

HÉLAS! QUE LE TOMBEAU CONTIENT DE VISIONS!

choses sombres s'envolent!
Page 333. Que de sombres secrets en tombent!

IMPRIMERIE NATIONALE.

...ET QUI DONC POURRAIT DÉSALTÉRER...

étancher
apaiser
Page 334. ...Et qui donc pourrait désaltérer
L'âme, éternel désir, soif jamais assouvie?
où se refond
La tombe est le creuset sinistre de la vie;
meurt
Le corps fond, l'âme éclate, et se dresse, et jaillit...

CRITIQUE.

ÉCARTEZ, ÉCARTEZ DE VOS RANGS DIFFICILES...

Appétits hébétés
Page 342. Pauvres gens abrutis par l'argent, plus épris
De vins pour leurs soupers que d'art pour leurs esprits,
la gourmandise
Qui pour les mets charnels ont une faim choisie...

natures exquises!
Et s'emplir à la fois, ô bizarre amalgame,
Le corps de mets exquis et l'esprit de sottises.
Le ventre d'un faisan, l'esprit d'un mélodrame!

ÉPITRES.

L'OISEAU NICHE, L'EAU COURT, L'AIR SOUFFLE, L'ASTRE LUIT...

Page 356. L'académicien encense son collègue,
confrère
Puis du collègue il passe à tout
Puis, le membre loué, vante le corps savant...

...HOMME, LA VOLUPTÉ EST FOLLE.

l'affreux gibet
Page 357. Ici la chute affreuse, ici la roue horrible...

SI VOUS VOULEZ CONCLURE, IL FAUT D'ABORD SAVOIR.

Page 359. Le vrai hors de l'erreur se dresse, et le principe
trône en cendre
avorte
Sort de l'ombre où le rêve expire et se dissipe...

POLITIQUE.

AUX MARRAST.

Page 371. Avait-on d'autre but, pourquoi tous ces cris aigres?
joyeux
Que d'appeler des chiens nouveaux, ardents et maigres...

à l'œil
Ah! des rêveurs, c'est vrai, des fous au front morose
tardivement
Pensent naïvement...

UNE BARAQUE EN PLÂTRE AVEC UN TOIT EN ZINC...

Un mur où le passant écrit :
Page 372. Dont le mur charbonné porte : Vive Henri cinq!

Deux figures au seuil, dont l'une tient une ancre,
des murs gris, comme un décor tremblants,
des haillons aux vitres, des bancs verts,
L'autre un soc; rideaux blancs aux vitres des châssis
Des visages blafards et moroses, couverts [1]
D'où tombe un jour blafard sur neuf cents fronts transis,
Neuf lustres clignotants qu'à la brume on dévoile,
Au centre, Armand Marrast
Dupin
Des gradins verts, Marrast brillant comme une étoile,
Un palais
Une salle en plâtras, une tribune en toile,
Des rostres en carton, *de grands cris, de grands mots;*
Des orateurs de bois; rumeurs, fureurs, travers;
Aujourd'hui le néant, et demain le chaos;
Les mêmes lâchetés sous des masques divers;
Voilà notre assemblée.
Tous les cœurs remplis d'ombre ayant chacun leur rêve,
Parfois
Souvent le mot stylet, jamais le discours glaive.

VOICI QU'EN UN INSTANT...

folle, ardente,
Page 373. L'émeute sombre, horrible, à grands cris, en chantant...

[1] La variante n'est pas terminée.

QUOI! DES NIAIS SERONT MES DOCTEURS, MES PROPHÈTES...

contemplerai
Page 373. Quoi! je vénérerai, quoi! je déifierai...

tremblant,
Pour que j'aille, incliné, muet, religieux,
Comme devant les saints, les héros et les justes,
Adorer
Contempler le néant dans ces crétins augustes!

ENTRE LE PEUPLE ET DIEU, SUR TERRE ET DANS LE CIEL...

À la fois occupé de la terre et du ciel,
Page 378. Entre le peuple et Dieu, sur terre et dans le ciel,
pénétrant
Domptant les passions et soulevant les voiles...

Entre le peuple et Dieu
Dans la fosse aux partis vit comme Daniel...

TANT QUE LA FOULE PLEURE ET SOUFFRE, ELLE EST SACRÉE.

le cœur qui parle
D'être la voix qui calme et le bras qui retient...

LA LIBERTÉ RAYONNE À L'ŒIL DES SOLITAIRES

marcher
Page 379. Dans le désert avant de luire dans la rue,
que voit Moïse obscur
Et le buisson ardent des Moïses obscurs
du mur.
Précède les placards collés au coin des murs.

DIEU.

SEIGNEUR, L'AFFLICTION REMPLIT MON ŒIL DE TROUBLE.

Il est temps.
Page 384. Sauvez-moi! sauvez-moi! car sur ma lèvre en flamme,
Je sens du réprouvé naître le rire amer.
rend grâce au
Quel condamné louera son juge? quelle est l'âme...

IL SE MÊLE ICI-BAS AUX TEMPÊTES HUMAINES...

Page 386. Quand les peuples, chargés de trônes et de chaînes,
Sous les iniquités enfin las de ployer,
allument le
l'ardent
Des révolutions ouvrent le noir foyer...

Ô RECHERCHE DE DIEU PAR L'HOMME! PAS PERDUS!

calculs!
Vains efforts! L'océan mesuré par la goutte!
La science a la nuit pour voyage, et pour route
gouffre
Le vide, et le néant pour pâle compagnon.

Hobbes
Broussais nie, Euler croit, Galilée à genoux...

...AH! VOUS LE RAILLEZ, LUI!

tigres
Page 387. Lui dont un signe abat les lions sur leurs ventres...

Tout est-il si mal fait
Est-ce que tout va mal dans l'être et dans les choses?
Tout va-t-il mal? voit-on languir l'être et les choses?

J'AI BU CE NOIR POËME À LA COUPE DE L'OMBRE.

Et j'en suis enivré dans ma demeure sombre.
mon vers[1]
Page 390. J'en frissonne, et je parle, ivre de ce vin sombre.

LA NATURE.

JANVIER, SUR SON MANTEAU DE NEIGE...

Page 398. L'hiver, dans l'ouragan qui râle,
Dressant face
Levant sa beauté sépulcrale...

[1] Cette variante se trouve dans le manuscrit MOI où ces vers sont répétés.

LA MER.

GOUFFRE ÉCUMANT !

casse et saisit
Page 406. Le flot vole en hurlant le gouvernail, le vent
Arrache et prend la voile, et l'écueil mord les câbles,
sombre amas
tout ce noir chaos de forces
Et tous ces éléments furieux, implacables,
Gueules sombres qu'on voit confusément s'ouvrir,
Est vivant mort
Sont vivants pour tuer et morts pour secourir.

QUE DE FOIS, POURSUIVI D'UN TOURBILLON DE RÊVES...

Regardant
Et pensif, j'écoutais les vagues
Page 407. Ecoutant, dans un hymne aux clameurs éloquentes,
Se parler, se répondre
délirer
Les vagues se mêler ainsi que les bacchantes...

LES NOIRS VAISSEAUX SOUS LES ÉTOILES...

Rôdent, poussés du flot
Page 408. Glissent sur l'âpre gouffre amer...

L'HIVER, TEMPÊTE, OCÉAN.

Page 409. Quand au-dessus des flots qui sans fin s'élargissent
du naufrage
dragons de l'orage
Sifflent tous les serpents de la nuit, et rugissent...

ARTISTES. POÈTES. GRANDS HOMMES.

LA FLEUR PEUT SE PASSER DE PARFUM, LA TULIPE...

conseille, il met
Page 481. Dans l'homme qu'il délivre, on sent Dieu qu'il encense...

NOTES DE L'ÉDITEUR.

HISTORIQUE.

«Je n'ai jusqu'ici donné que des fragments de la série de mes idées, pris çà et là. Il me faudrait plus de temps que je n'en ai à vivre, si je voulais la développer et la dérouler tout entière, chaînon à chaînon [1].»

Victor Hugo par cette note écrite vers 1832 prévoyait déjà qu'il n'aurait pas le temps de réaliser tout ce qu'il rêvait; il ne pensait pas alors qu'il avait encore cinquante-trois ans à vivre, ce qui d'ailleurs ne lui suffit pas, car l'œuvre publiée de son vivant et après sa mort est loin d'avoir épuisé les inédits. C'est surtout en lisant *Tas de Pierres* qu'on se rend compte de la multiplicité des projets qui, jusqu'aux dernières années de sa vie, se sont présentés en foule à son esprit. C'est un fourmillement de notes, de pensées, d'ébauches de toutes sortes, de toutes dates, écrites sur le premier bout de papier venu; c'est ce que nous appellerons les carnets de la pensée de Victor Hugo. Sans but, sans utilité immédiate, il écrivait au jour le jour un fait curieux, un titre ou un vers qui venait sous sa plume, une impression, un détail du paysage qu'il avait sous les yeux, une citation latine (elles sont nombreuses) qu'il traduisait aussitôt, et s'étant ainsi constitué des dossiers, il y jetait au fur et à mesure sa récolte du jour. Comme il avait une mémoire prodigieuse, quand il jugeait le moment venu d'utiliser pour un roman, une étude, une description, un discours ou un drame telle ou telle note, il la retrouvait dix, vingt ou trente ans plus tard et s'en servait.

[1] *Feuilles paginées.*

Le *Tas de Pierres* a dû être commencé fort tôt, car vers 1830 ou 1832, d'après l'écriture, Victor Hugo en prévoit *l'arrangement définitif.*

LE TAS DE PIERRES.

Quid isti lapides?
(Josué.)

— À revoir —
dans l'arrangement définitif.

Vu une fois — à revoir encore pour des choses précieuses.

Détails pour des portraits [1].

Est-ce aussi au *Tas de Pierres* que se rapportent ces deux lignes :

PRÉFACE.

Ceci est le sac du semeur. Prenez et jetez au vent.

[1] Les portraits ont été en grande partie publiés dans *Choses vues,* édition de l'Imprimerie nationale.

Plus tard, vers 1836, le *Tas de Pierres* devenait le *tome troisième du livre du Rôdeur de Nuit.*

Le tome troisième du livre du Rôdeur de Nuit sera publié les mois[1] prochains et sera intitulé le Tas de Pierres.

L'auteur croit devoir prévenir les personnes qui lisent plus volontiers les romans que les autres livres, que le Tas de Pierres n'appartiendra en aucune façon à ce genre d'ouvrages, genre d'ailleurs excellent, et ne doit point, par conséquent, être recherché par elles.

Le 20 juillet 1845, Victor Hugo commença un *Journal, «registre curieux des accroissements successifs d'un esprit»*[1]. La première page porte : *Journal de ce que j'apprends chaque jour;* un fait politique, une découverte scientifique, un détail historique, une conversation, un procès sensationnel, tout cela, consigné avec soin, lui suggère des réflexions, des appréciations qui viennent augmenter les *Tas de Pierres* amassés quotidiennement. Nous avons publié dans *Choses vues* la plus grande partie de ce *Journal,* mais bien des pages restaient inédites; on vient de lire les plus importantes sous le titre : *Faits contemporains.*

Le journal, interrompu par la Révolution de février 1848, reprend sur des feuilles volantes pour la fin de 1848 et l'année 1849; mais les évènements politiques absorbent trop Victor Hugo pour lui laisser le loisir de continuer. Quelques feuillets seulement en 1851.

En dehors et à côté du journal, le *Tas de Pierres* grossissait toujours, pêle-mêle avec des études plus développées; la crainte de mourir avant d'avoir tout préparé pour cette publication dicte à Victor Hugo cette note :

Le travail qui me reste à faire apparaît à mon esprit comme une mer. C'est tout un

[1] *Choses vues,* tome I. Historique. Édition de l'Imprimerie nationale.

immense horizon d'idées entrevues, d'ouvrages commencés, d'ébauches, de plans, d'épures à demi éclairées, de linéaments vagues, drames, comédies, histoire, poésie, philosophie, socialisme, naturalisme, entassement d'œuvres flottantes où ma pensée s'enfonce sans savoir si elle en reviendra. Si je meurs avant d'avoir fini, mes enfants trouveront dans l'armoire en faux laque qui est dans mon cabinet et qui est toute en tiroirs, une quantité considérable de choses à moitié faites et tout à fait écrites, vers, prose, etc. — Ils publieront tout cela sous ce titre : *Océan.*

J'écris cette note le 19 novembre 1846.

C'est la première fois que nous voyons apparaître le titre : *Océan.*

En décembre 1851, c'est l'exil; le travail, loin de subir un arrêt ou même un ralentissement, s'accélère, on peut s'en rendre compte par le nombre prodigieux de volumes publiés de 1852 à 1870; pourtant il ne se passera guère de jour sans qu'une pensée vienne s'ajouter au *Tas de Pierres.* En 1858, Victor Hugo néanmoins dut s'interrompre : un anthrax mit en question sa vie, ce qui lui suggéra ce vers :

Je ne demande à Dieu que le temps de finir.

La demande était peut-être excessive, étant donnée la quantité de projets et d'ébauches accumulés; le poète rédigea alors cette nouvelle disposition :

POUR MES ENFANTS.

Si je venais à mourir, comme c'est probable, avant d'avoir achevé ce que j'ai dans l'esprit, mes fils réuniraient tous les fragments sans titre déterminé que je laisserais, depuis les plus étendus jusqu'aux fragments d'une ligne ou d'un vers, les classeraient de leur mieux, et les publieraient sous le titre : *Océan.*

Ils feraient toujours à deux (jamais à un seul, la plus grande attention étant nécessaire), l'opération du dépouillement et du classement de mes papiers. Leur mère et leur sœur y assisteraient avec voix consultative.

S'ils avaient besoin de se départager, ils prieraient A. Vacquerie et P. Meurice de les assister.

Hauteville-house, 28 décembre 1859.

V. H.[1]

Voici le plan d'un volume dont la composition eût été curieuse et nouvelle :

Volume à publier sous ce titre :

TOUS LES SOUFFLES QUI ONT PASSÉ SUR MOI.

Odes — une ode — *Balma*[2].
Ballades — une ballade (j'en ai d'inédites).
Orientales — une (j'en ai).
Feuilles d'Automne }
Chants du Crépuscule } quelques pièces.
Voix intérieures }
Rayons et Ombres }
Châtiments (sous ce titre [?]) quelques pièces.
Contemplations — une ou deux.
Légende des siècles — une.
Chansons des R. et des B. — quelques pièces.

J'ai toutes les pièces qui peuvent être les éléments de ce volume.

---

2 xbre 1865.
(Entrée dans la quinzième année.)

Malgré tous les volumes publiés pendans l'exil par Victor Hugo, plus nombreux encore sont ses projets. Le 4 mars 1869, il écrit à Paul Meurice :

«Faire toute l'œuvre qui est dans ma pensée, c'est impossible, vu que j'ai plus de drames et de poëmes à l'état de couvée dans mon cerveau, que je n'en ai publié. J'ai trois malles pleines de manuscrits. Quelques-uns achevés, la plupart ébauchés[3].»

[1] Carnet, 1859.
[2] Publié dans *Toute la lyre.*
[3] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

La préoccupation constante de Victor Hugo se manifeste d'une façon définitive dans son testament littéraire. Le 23 septembre 1875, il chargeait, à défaut de ses deux fils morts, ses trois amis Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre de publier ses manuscrits :

«...Lesdits manuscrits peuvent être classés en trois catégories :

«Premièrement, les œuvres tout à fait terminées.

«Deuxièmement, les œuvres commencées, terminées en partie, mais non achevées;

«Troisièmement, les ébauches, fragments, idées éparses, vers ou prose, semées çà et là, soit dans mes carnets, soit sur des feuilles volantes.

«...Cette dernière catégorie d'œuvres, se rattachant à l'ensemble de toutes mes idées, quoique sans lien apparent, formera, je pense, plusieurs volumes et sera publiée sous le titre : *Océan*[1].»

De 1875 à sa mort, Victor Hugo a fait paraître douze volumes de la première catégorie[2]; Paul Meurice, de 1886 à 1903, a publié seize volumes d'œuvres posthumes et deux appartenant à la deuxième catégorie : *La Fin de Satan* et *Dieu.*

Quant à la dernière catégorie, on voit quelle importance Victor Hugo lui donnait; elle s'est trouvée considérablement diminuée par l'adjonction de nombreux *Tas de Pierres* dans les Reliquats de *Littérature et Philosophie mêlées* et dans le texte de *Post-scriptum de ma vie* et de *Dernière Gerbe.*

Nous venons de donner la plus grande partie de ce qui restait à publier.

[1] Nous retrouverons ce titre au verso des couvertures des *Quatre Vents de l'Esprit* (1881) et des œuvres posthumes : *La Fin de Satan* (1886), *Correspondance, Alpes et Pyrénées* (1890), *France et Belgique* et *Toute la Lyre* (1893).

[2] *L'Histoire d'un crime* (2 vol.). — *L'Art d'être grand-père.* — *La Légende des siècles,* deuxième et dernière série (3 vol.). — *Le Pape, La Pitié suprême, Religions et Religion, L'Ane.* — *Les quatre Vents de l'esprit* (2 vol.).

Et voici le dernier regret formulé par Victor Hugo vers 1884 :

Ainsi je vais finir sans avoir terminé,
Ayant à peine au bord des gouffres rayonné,
Ayant à peine un peu consolé l'âme humaine.

Notre tâche se trouve simplifiée quant à l'historique de ce volume. Rares sont les éclaircissements que nous pouvons donner sur les faits qui ont inspiré ou motivé certaines poésies ou pensées publiées ici. Voici ce que nous avons pu recueillir :

FAITS CONTEMPORAINS.

Page 238. *L'envie, l'envie littéraire surtout...*

Nous avons trouvé, dans le Reliquat des *Châtiments,* ces quelques vers ébauchés faisant allusion au personnage désigné dans ce fragment :

Un peau rouge, voyant glisser dans l'herbe épaisse
L'affreux cébral, au corps ondoyant et changeant,
L.-P. qui vient de toucher son argent,
Passant la nuit couché sur ses billets de banque,
Une poule appelant le poussin qui lui manque,
Arnolphe protégeant Agnès contre un muguet,
Ne sont pas plus tremblants, n'ont pas l'œil plus au guet[1]

Nous trouvons le mot de l'énigme dans ce passage d'une lettre inédite adressée par Victor Hugo à Paul Meurice, le 10 mai 1869 :

«M. Laurent Pichat m'a fort insulté, à ce qu'il paraît. Encore un que je dédaigne! Avez-vous vu le vrai coup de massue qu'assène à cette occasion Adrien Marchat[2] à Laurent Pichat, *le bourgeois millionnaire.*»

CRITIQUE.

Victor Hugo avait l'intention de faire tout un livre de critique appliquée, semble-t-il, à ses propres ouvrages. Rappe-

[1] Ces vers ne sont pas terminés.

[2] Adrien Marchat était rédacteur en chef du *Courrier de la Sarthe.*

lons à ce sujet la note que nous avons publiée en tête du Reliquat de *Littérature et Philosophie mêlées :*

Introduction. — Paris [1].

Parties ajournées
Soit pour la continuation de *Littérature et Philosophie mêlées;*
Soit pour le livre de critique et de philosophie que j'intitulerai :

MES FAUTES DE FRANÇAIS.

POLITIQUE.

A la fin du manuscrit de *Littérature et Philosophie mêlées*, une note fait prévoir, dès 1834, cette publication :

POLITIQUE ET HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Notes. — (Beaucoup de choses rédigées pour faire suite à *Littérature et Philosophie mêlée.s*)

Cette « suite » n'a pas paru, mais les notes de cette époque font certainement partie de *Tas de pierres;* plus tard, certaines opinions ont été modifiées par les événements, et il n'est pas rare de voir quelques mots ajoutés vingt ou trente ans plus tard attribuant à un réactionnaire anonyme l'idée exprimée autrefois par lui-même.

Avant la période allant de 1852 à 1878, ce double titre :

POLITIQUE ET HISTOIRE DU TEMPS.

QUELQUES FAITS PERSONNELS.

Soit que Victor Hugo ait renoncé à ce projet, soit qu'il ait utilisé ultérieurement les pensées répondant à ces titres, nous n'avons pas trouvé assez de «Pierres» pour en faire l'objet d'une division spéciale.

[1] Cette note est reliée dans le manuscrit de l'*Introduction* au livre : *Paris-Guide* publié pour l'exposition de 1867.

Page 371. — AUX MARRAST. — Cette poésie, écrite après la révolution de 1848, a été probablement inspirée par l'indignation ressentie en voyant Armand Marrast, alors président de l'Assemblée constituante, encourager les poursuites et la répression contre les insurgés. Victor Hugo avait flétri déjà ce qu'il appelait la «curée du *National*» [1] dont Armand Marrast était l'un des directeurs.

LA SCIENCE.

Page 454. — DICTÉ PAR MOI EN 1843. — Cette «dictée» a été publiée dans *le Temps* du 10 décembre 1921 et a été commentée par le savant professeur Charles Richet qui conclut : «Ainsi le profond penseur — penseur parce que poète — a deviné, pressenti en 1843 cette radiation des choses en apparence inactives. Et sans doute, l'avenir montrera que Victor Hugo a été beaucoup plus loin que notre science actuelle n'a pu le faire.»

Outre les fragments contenus dans cette plaquette, on y trouve des documents de toutes provenances, souvent annotés par Victor Hugo, et qui donnent une indication précieuse sur les innombrables sujets d'étude abordés. Mentionnons quelques-unes des publications en travers desquelles un titre, un brouillon, souvent sans rapport avec le document même, sont jetés, pour être utilisés quand l'occasion s'en présentera :

Social science review. Titre en regard : *La science limitée.*

En marge d'un feuilleton signé *L. Foillogt*, ces mots :

L'Infini. — Quelques faits. — L'infiniment petit.

[1] V. *Actes et Paroles, Avant l'exil, Historique.* Édition de l'Imprimerie Nationale, p. 639.

L'auteur ayant admis une limite à la divisibilité des corps, Victor Hugo rectifie :

Erreur. L'atome échappe. Il se confond avec le point géométrique dans l'inaccessible, au fond de l'infini. Là est la rencontre inouïe de la physique et de la métaphysique.

Environ à la moitié du manuscrit commence une division à laquelle Victor Hugo attachait une grande importance; il y voyait le sujet d'un livre; il multiplie les titres, les indications; le premier titre, tracé sur un morceau de papier d'emballage, porte des sous-titres :

Questions relatives à la forme sphérique.
Vie.
Mort.
Multiplication.

Au second titre, les sous-titres changent :

La mort.
Dieu.
L'Âme.
Les providences [1].

Plus loin, une sorte de plan :

Livre.
Questions qui se rattachent à la forme sphérique.

La gravitation. La limite.
Le défaut d'espace.
Le *defuit orbis*. La mort.
La pesanteur est une prison.
Sphère. Servitude.
Le relatif.
Y a-t-il des géants dans le relatif?
Oui.
L'infiniment petit est l'être qui n'a pas conscience de la forme sphérique. Quiconque voit la forme sphérique est un géant.
L'homme est un géant.
Justesse du mot ciel.
Espace signifie immortalité.

[1] Au verso d'un faire-part timbré par la poste *19 février 1869.*

Avoir toujours de la place rend la mort inutile.
Pas de gravitation. Liberté.
Les impondérables. (Anges, esprits, dieux.)
L'impondérable est immortel. Il est indivisible, incorruptible.
Échapper aux sphères, c'est être hors des prisons.
La création a des prisons, ce qu'on appelle des mondes, c'est-à-dire les globes.
Sphère, centre, matière, mal, servitude; identités.
Espace, infini, esprit, bien, liberté; identités.
Sphère céleste, mot absurde.
Dieu est le sans-sphère.

Qu'est-ce qu'une île dans la mer? une prison.
Qu'est-ce qu'un globe dans le ciel? une prison.
Ciel. Océan.
Qui vous délivre de l'île? Le navire, dont l'expression absolue est la boussole.
Qui vous délivre du globe? L'âme.
Âme-boussole.
Conscience.
Où va la boussole? Au pôle.
Où va la conscience? À Dieu.

Il y a la mort qui délivre, celle qui, en raison du bien que vous avez fait, vous rend à votre semblable, le ciel. (Deviens esprit.)
Il y a la mort qui enchaîne, celle qui, en raison du mal que vous avez fait, vous incorpore à la matière, et vous enfonce plus avant dans votre bagne, le globe. (Deviens bête, arbre, pierre) [1].

Puis, en 1870, un changement de titre; au lieu de : Questions relatives à forme sphérique, on lit :

Conjectures sur la mort.
[1870.]

C'est à cette partie du manuscrit qu'on trouve le plus de journaux annotés en

[1] Écrit au verso de bandes d'envoi de *La Presse* datées 1861.

vue des *Questions relatives à la forme sphérique.*

Au bas d'un article sur la longévité (30 mai 1866) : *à conserver;* puis c'est une causerie astronomique; en face du passage où l'auteur décrit les idées morales que suscite chez l'homme la contemplation de l'univers, Victor Hugo note : *Il y a 12 ans, j'ai dit cela en vers.* C'est sans doute une allusion à certaines pièces des *Contemplations.* Avant le compte rendu d'un livre sur le soleil, une page-chemise donne cette indication :

Pour compléter les choses cosmiques que j'ai écrites.

La terre — le soleil — les mondes.

À la page suivante, nous lisons :

Préface et post-scriptum,
Cosmogonie. — Ciel. — Terre. — Mexique.

Après cette page, trois articles viennent en effet sur la cosmogonie et sur Mexico. Sur le dernier de ces articles une remarque :

Spectres des astres comparés aux spectres des flammes.
Composition du soleil.

En marge, un rectangle de papier, très proprement découpé, reçoit les réflexions que la lecture de cet article a suggérées :

Mystère de la lumière. Qu'est-ce? Quelles ténèbres que la lumière.
Classement des mondes par l'apparence : les constellations. Classement des mondes par les spectres stellaires (par la nature propre de leur lumière).

Un autre titre : *Science de l'air,* n'est pas suivi de documents correspondants. Un article de la *Gazette de Guernesey* sur l'aquarium du *Collège de France* a provoqué cette recommandation :

À garder. — La mer.

Au-dessus d'un article sur l'*origine des espèces* de Darwin, cette note :

À garder et à relire, puis consulter les ouvrages originaux.

Enfin deux articles sur *l'homme préhistorique* et une citation de Geoffroy Saint-Hilaire terminent cette partie du volume.

VOYAGE.

Sous le titre dont nous avons donné le fac-similé page 464, ces lignes :

Pour le voyage
Notes. — Choses rédigées
et à voir pour le Tas de pierres.

Après ce *Tas de pierres,* on a relié des documents relatifs au voyage en Suisse fait en 1825[1], entre autres le traité passé entre Lamartine[2], Victor Hugo, Charles Nodier, Taylor et les éditeurs Maurice et Urbain Canel pour le *Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la vallée de Chamounix.*

PLANS.

Les statues. — Une partie de ce plan écrit vers 1828 ou 1830, se retrouve dans le poëme *La Révolution* terminé en décembre 1857 et publié dans *Les Quatre Vents de l'Esprit* en 1881.

Page 522. — *La tempête.* — Au verso de ces vers que l'écriture date de 1840, on lit ce titre : *Les deux petits de la morte;* c'est évidemment le titre primitif des *Pauvres gens*[3] dont le plan, conçu en 1840, a été mis au point en 1854.

Page 525. — *La Fontaine Molière.* — Voici, à propos de ces vers, une lettre du sculpteur Pradier à Juliette Drouet. Pradier avait en plus d'une occasion utilisé les relations de Victor Hugo sans paraître éprouver le moindre scrupule de mettre à contribution l'amant de son ancienne maîtresse. On sait que Juliette avait eu de Pradier une fille, Claire, dont le père

[1] *Fragment d'un voyage aux Alpes.*
[2] Lamartine ne signa pas ce traité.
[3] *La Légende des Siècles.*

laissait volontiers au poète le soin de payer la pension.

Je vous remercie, chère Juliette, d'avoir parlé de moi à M. V. H., au sujet des deux statues qui doivent décorer le monument de Molière. Veuillez, je vous prie, lui faire de ma part mille remerciements de sa bonne volonté à m'aider dans le choix de mes compositions. Je connais J. Janin, Planche, etc. Mais V. H..., celui-là, je le préfère. Je suis en train de faire mes esquisses en terre. Aussitôt faites, j'aurai le plaisir de vous écrire pour l'avertir et le prier de venir les voir.
Mille amitiés.

PRADIER

P. S. J'ai vu Claire, elle est bien grande et vient gentille.

La Quiquengrogne. — Ce titre ne se trouve pas dans les papiers inédits; pourtant, *la Quiquengrogne* était à l'état de projet très avancé, puisque la *Revue de Paris* de septembre 1831 publia ces éclaircissements :

M. Victor Hugo, dont le dernier drame, *le Roi s'amuse,* est en répétition, doit publier cet automne un nouveau volume de poésies et deux romans. Le premier, qui a pour titre *la Quiquengrogne,* a été acheté 15.000 francs par les libraires Charles Gosselin et Eugène Renduel. Ce titre a quelque chose de bizarre. Qu'est-ce que *la Quiquengrogne?* Nous avons entendu faire déjà si souvent cette question que nous sommes heureux de pouvoir répondre par un document à peu près officiel. Voici l'extrait d'une lettre de M. Victor Hugo lui-même à ses éditeurs :

« *La Quiquengrogne* est le nom populaire de l'une des tours de Bourbon-l'Archambault. Le roman est destiné à compléter mes vues sur l'art du moyen-âge, dont *Notre Dame de Paris* a donné la première partie. *Notre Dame de Pais,* rc'est la cathédrale; *la Quiquengrogne,* ce sera le donjon. L'architecture militaire après l'architecture religieuse. Dans *Notre Dame* j'ai peint plus particulièrement le moyen-âge sacerdotal; dans *la Quiquengrogne* je peindrai plus spécialement le moyen-âge féodal, le tout selon mes idées, bien entendu, qui, bonnes ou mauvaises, sont à moi. *Le Fils de la Bossue* paraîtra après *la Quiquengrogne* et n'aura qu'un volume. »

Il fut assez question, dans la presse, de *la Quiquengrogne,* pour que de Londres, on écrivît à Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue de Paris,* pour lui demander l'autorisation de traduire le roman annoncé; Buloz communiqua cette offre à Victor Hugo et bien que cette lettre ne porte pas de date, elle doit être de la fin de 1833, car elle fait allusion à un désaccord entre Dumas et Victor Hugo, désaccord dont il est question le 2 novembre 1833, dans la correspondance.

Nous n'avons retrouvé dans les papiers inédits aucune ébauche qui pût être attribuée à *la Quiquengrogne* ou au *Fils de la Bossue.* Pourtant ces deux romans furent annoncés au verso de la couverture de *Littérature et Philosophie mêlées,* en 1834. On donnait même les prix : *La Quiquengrogne* 2 volumes à 7 fr. 50. — *Le Fils de la Bossue* 7 fr, 50[1].

Ces deux projets furent abandonnés, mais le titre *la Qniquengrogne* parut en 1846 en tête d'un roman. L'auteur, M. Emile Chevalet, avait, le 4 mars 1845, écrit « par déférence » à Victor Hugo pour le prier de l'autoriser à prendre ce titre annoncé par lui depuis quinze ans. Victor Hugo le pria de le venir voir et le mit au courant des intentions de ses éditeurs qui menaçaient M. Chevalet d'un procès s'il prenait ce titre. Puisqu'il ne s'agissait que de susceptibilités d'éditeurs, M. Chevalet passa outre et fit paraître son roman (d'ailleurs parfaitement inconnu actuellement) en tête duquel, en guise de préface, il publia sa lettre et la réponse de Victor Hugo[2].

---

[1] Dr Michaux. — *Le Bulletin du Bibliophile,* 20 novembre 1932.

[2] Toutes deux paraîtront dans la *Correspondance.*

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS



Victor Hugo et ses «grands garçons de fils». (Voir page 255.)
D'après une photographie communiquée par Mme Jeanne Négreponte-Hugo.

39
IMPRIMERIE NATIONALE.

Les prêtres ont levé les mains vers les étoiles.
Ils ont dit :

Il nous faut des flambeaux dans nos voiles ;
Il nous faut des rayons montrant un peu de Dieu,
Pas trop ; une lueur, et le dogme au milieu ;
A nos temples, afin qu'on y vienne en grand nombre,
Il faut une clarté qui soit aussi de l'ombre ;
Soyez donc ces flambeaux dont nous avons besoin ;
Notre mystère prend le vôtre pour témoin ;
Car c'est nous le miracle et c'est vous le prodige.
Notre Dieu, tel qu'au fond du temple on le rédige,
Veut n'être regardé qu'avec précaution ;
Complétez sa lueur par votre vision ;
~~Étoiles~~ rangez-vous autour de notre Bible ;
Et, d'accord avec nous, d'un feu vague et terrible
Éclairez la naissance, éclairez le trépas.

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 111.)

. . . . .

à quoi bon? — à quoi bon? et je penche la tête,
et je cherche la vie et je vois la tempête;
je dis : Dieu! la nuit vient. J'appelle la raison,
et la démence emplit le funèbre horizon.
ouragan! océan! réplique de l'écume
à la pluie, et de l'eau pleine d'ombre à la brume;
hydre d'en bas luttant comme l'hydre de l'air;
gueules des mers mordant les langues de l'éclair;
flux ténébreux, reflux aveugle; sombre vague
des causes se perdant sans effets dans le vague;
forces de l'inutile allant on ne sait où;
flot, sillon vain, riant du vent, laboureur fou!

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 130.)

Le Vieux.

ô doux recommencement des choses naturelles!
Quoi! c'est toi que voilà! hélas! quoi! c'est moi que voici!
Il n'est pas juste, ô Dieu, que cela soit ainsi!
C'est fini. — fini! — quoi! tu n'es plus où nous sommes,
vivre et parler
enfant! tu n'entends plus le bruit que font les hommes,
ce qu'ils disaient
est-il possible, enfant! que tu n'entendes plus!
moi
Quoi! je suis triste et vieux, disparu aux cieux
cheveux blanchis, front ridé, je suis une ombre obscure;
toi, tes cheveux sont noirs, ta face est jeune et pure,
ton œil était rempli
tes yeux étaient remplis d'un rayon de matin!...
enfant!
c'est une chose étrange, hélas! que le destin
ait dérangé la place où nous mettions nos âges,
que, malgré la raison et les justes présages,
Il te prenne, et me laisse avec mon noir dégoût,
et qu'on te dise couché lorsque je suis debout!

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 148.)

1847 Voici la situation de l'humanité depuis la révolution française et la liberté de la presse : une grande lumière mise à la disposition et au service d'une grande envie.

1870 Et pourquoi pas ? Ceux qui souffrent ont le droit d'envier.

Et au fond de cette grande envie n'y a-t-il pas une grande équité ?

Aujourd'hui je refais ainsi la définition de la Révolution : une grande lumière mise au service d'une grande justice.

Ah ! pair de France, le penseur te dit ton fait.

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 267.)

je ne peux ni ne veux
rien cacher de ma pensée
je vis et je pense à mes
risques et périls, ce qui
fait que par moments j'ai
l'air d'un imbécile. j'y
consens. j'ai la liberté de
ma bêtise.

—

~~je suis indulgent pour les [illegible]~~;
je juge les juges; je condamne ceux qui
damnent; plus de glaive; j'extermine
l'échafaud, je combats la guerre, je
tue la mort, je hais la haine!

—

j'ai vécu avec le soin de n'offenser ni
une croyance ni une vérité, j'ai tâché
de n'avoir rien à me reprocher, envers
qui que ce soit, ni envers quoi que
ce soit.

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 313.)

TABLE.

Pages.

OCÉAN VERS.

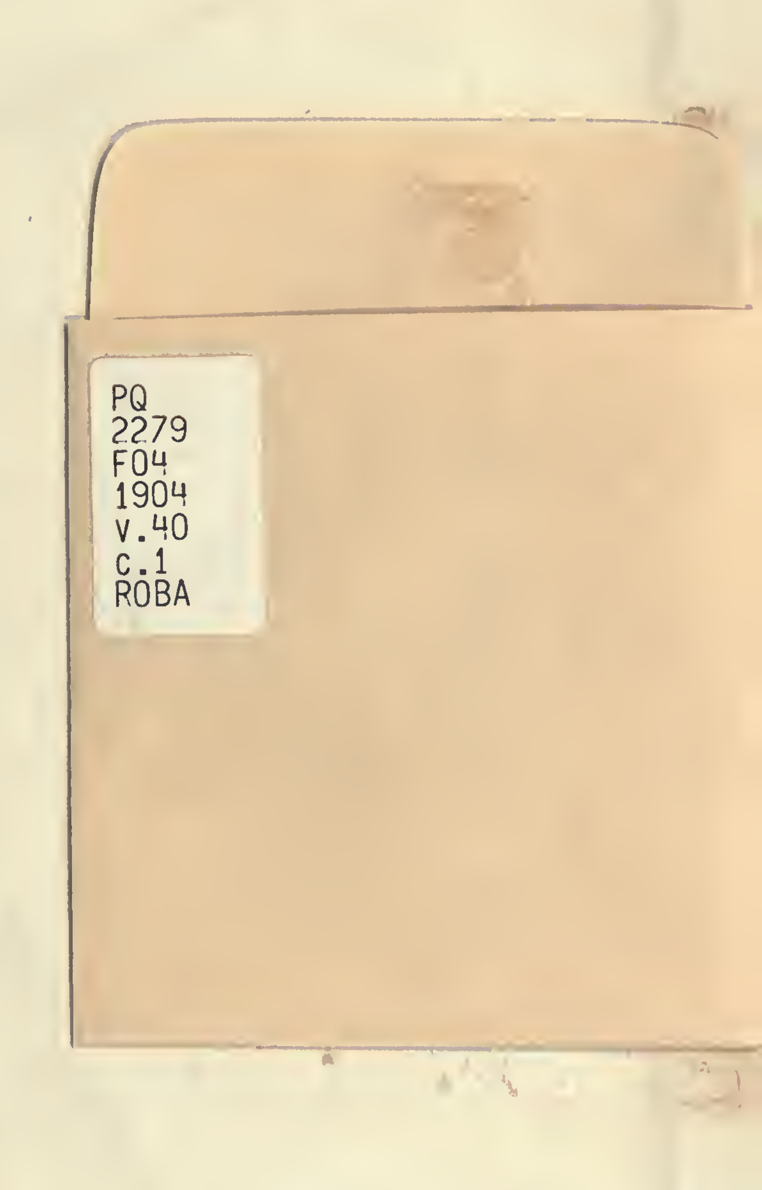
OCÉAN PROSE.

FAITS CONTEMPORAINS.

TAS DE PIERRES.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
POUR
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS
LE 1er SEPTEMBRE 1942.


PQ
2279
F04
1904
v.40
c.1
ROBA